

HISTOIRE
D E S
RÉVOLUTIONS
A R R I V É E S
DANS LE GOUVERNEMENT
D E L A
RÉPUBLIQUE ROMAINE ,

*Par M. l'Abbé DE VERTOT , de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles - Lettres ,
Censeur Royal , Secrétaire des Commande-
ments de S. A. S. Madame la Duchesse d'OR-
LÉANS , Administrateur de la Commanderie de
Santeney , & Prieur de Sainte Marie d'Esne.*

NOUVELLE ÉDITION.
TOME SECOND.



A A M S T E R D A M ,
Chez DAVID MORTIER , Imprimeur
& Libraire.



M. DCC. LXXII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
ARRIVÉES
DANS LE GOUVERNEMENT
DE LA
RÉPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE HUITIEME.

L. Manlius est accusé devant l'assemblée du peuple de traiter durement T. Manlius son fils. Action hardie de Titus pour délivrer son père. Il tue un Gaulois d'une taille extraordinaire, & est surnommé Torquatus. Valerius Corvus. Pourquoi ainsi appelé. Les Samnites déclarent aux Romains une guerre qui se termine à l'avantage de ces derniers. Première guerre entre les Carthaginois & les Romains. Après différents succès de part & d'autre les Carthaginois sont obligés de demander la paix, & ne l'obtiennent.
Tome II. A

nent qu'à des conditions très-onéreuses. Ils réparent leurs pertes , & recommencent la guerre. Annibal passe en Italie , & met Rome à deux doigts de sa perte. Il est obligé de retourner en Afrique pour défendre sa patrie : Scipion taille en pieces son armée , & prend Carthage. Les conquêtes des Romains en Grece & en Asie. Tribunat de Tiberius Gracchus rempli de troubles. Mort du Tribun.

LA République jouissoit d'une profonde paix au dedans & au dehors de l'Etat , & le peuple regardoit le consulat qu'il venoit d'obtenir comme une victoire qu'il avoit remportée sur le Sénat & les Patriciens. Mais les Tribuns qui ne pouvoient se faire valoir que par de nouvelles dissensions , se plaignoient que , pour une dignité curule , que les Patriciens avoient cédée au peuple , ils eussent obtenu trois nouvelles Magistratures ; qu'on eût créé exprès pour eux la dignité de Préteur , qui les rendoit maîtres de l'administration de la justice ; qu'ils eussent deux Édiles curules , dont l'autorité anéantissoit celle des Ediles Plébéiens. Ils demandoient que toutes les charges & les dignités de l'Etat fussent communes entre le peuple & la Noblesse ; que le mérite seul en décidât dans les élections , & que , sans distinction de rang ou de naissance , on pût choisir indifféremment des Plébéiens comme des Patriciens pour remplir les dignités civiles , & même celles du Sacerdoce. Tel étoit le sujet ordinaire dont ces Tribuns inquiets entretenoient la multitude dans leurs assemblées. Ils n'oublioient rien pour élever , par de magnifiques éloges , les moindres actions des Plébéiens , en même-temps qu'ils tâchoient d'affoiblir & de diminuer tout ce que les Nobles faisoient de plus utile pour la République. Ils s'attachoient

même à pénétrer ce qui se passoit dans l'intérieur de leur domestique, dont ils faisoient des rapports malins & exagérés, & propres à les rendre misérables.

(a) C'est ainsi que sous le consulat de Q. Servilius Ahala & de Lucius Genutius, un Tribun du peuple appelé M. Pomponius, fit assigner L. Manlius qui sortoit actuellement de la dictature, sous prétexte que ce Patricien traitoit un de ses enfants avec trop de dureté. Ce fils de Manlius, appelé Titus, étoit né begue; & comme dans ses premières années il ne faisoit pas espérer beaucoup de son esprit, son pere l'avoit relegué dans une de ses maisons de campagne, où il étoit occupé du labourage & des autres soins de l'agriculture, comme en usoient encore en ce temps-là les Romains. Cependant Pomponius en voulut faire un crime à Manlius, qui d'ailleurs n'étoit pas agréable au peuple par la sévérité qu'il avoit exercée dans ses Magistratures & à la tête des armées. L'affaire fut poussée si vivement qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût condamné à une amende considérable.

Titus Manlius ayant appris l'embarras où son pere se trouvoit à son sujet, sort seul de son village de grand matin, se rend à Rome, & va à la porte du Tribun qui étoit encore au lit. Il lui fait dire que le fils de Manlius demandoit à lui parler pour une affaire qui ne souffroit point de retardement. Le Tribun, persuadé qu'il venoit ou le remercier de s'être intéressé dans sa disgrâce, ou peut-être lui découvrir de nouvelles preuves de la dureté de son pere, ordonna qu'on le fit entrer. Manlius l'ayant salué, demanda à l'entretenir en particulier; les gens du Tribun se retirèrent aussi-tôt par son ordre. Pour lors ce jeune homme lui porta un poignard à la gor-

ge , & le menaça de le tuer si , par les sermens les plus solennels , il ne juroit de se désister de la poursuite qu'il faisoit contre son pere. Le Tribun épouvanté jura tout ce qu'il voulut. Mais il ne fut pas plutôt débarrassé de ce jeune homme , qu'il en porta ses plaintes dans une assemblée du peuple , & demanda à être relevé de son serment. Le peuple plus généreux en ordonna autrement : il lui fut défendu , en faveur du fils , de poursuivre davantage son action contre le pere ; & pour récompenser cet acte de piété filiale , le jeune Manlius fut nommé pour remplir une des charges de Tribun des légions : emploi dont les Généraux dispoient auparavant , & dont le peuple se réserva depuis la nomination.

T. Manlius ne fut pas long-temps sans faire connoître , par des actions d'une valeur singulière , combien il étoit digne de cet honneur. Les Gaulois cisalpins ayant repris les armes pour venger leur défaite , vinrent camper à trois milles de Rome , proche d'un pont du Téveron , sous le consulat de L. Sulpitius , & de (a) C. Lucinius Calvus , celui même qui , pendant son tribunat , avoit travaillé de concert avec Sextius , pour faire passer le consulat dans l'Ordre des Plébéiens.

Au bruit de la marche de ces ennemis redoutables , on nomma aussi-tôt un Dictateur ; ce fut T. Quintius Pennus , qui choisit Ser. Cornelius Maluginensis pour Général de la cavalerie. Les Romains , sous les ordres de ces Généraux , s'avancèrent aussi-tôt jusqu'au bord du Téveron : il n'y avoit que la riviere qui les séparât des ennemis. Un Gaulois d'une grandeur énorme , & qui paroissoit plutôt un géant qu'un homme ordinaire , s'avança sur le pont , & défia le plus

(a) *Ann de Rome* 392.

brave des Romains. Sa taille extraordinaire intimidait les plus courageux : Manlius seul crut avoir trouvé un péril digne de sa valeur. Il demanda à son Général la permission de combattre le Gaulois : » J'espère , lui dit-il , faire voir à ce » barbare , que je suis sorti d'une maison fatale à » sa nation , & dont le chef précipita les Gaulois » du haut du Capitole. « *Va* , lui dit le Dictateur , & montre autant de courage pour la gloire de ton pays , que tu en as fait paroître pour la défense de ton pere. (a) Les deux champions ne furent pas long-temps sans en venir aux mains , & Titus Manlius , joignant l'adresse au courage , tua son ennemi , & lui arracha une chaîne d'or qu'il portoit à son col , & qu'il mit au sien , comme un monument de sa victoire ; ce qui lui acquit le surnom de *Torquatus* , qui passa depuis à sa postérité. Le succès de ce combat singulier parut aux Gaulois de si mauvais augure pour la suite de la guerre , qu'ils abandonnerent leur camp de nuit , & se retirèrent avec précipitation.

Quelques années après , une nouvelle armée de Gaulois se répandit sur les terres des Romains. L. Furius Camillus , Consul , fils du Dictateur , marcha contre eux (b) ; M. Valerius eut le même avantage que Manlius sur un autre Gaulois , que ce Romain vainquit dans un combat singulier. On prétend qu'un Corbeau s'étant perché sur son casque pendant le combat , contribua du bec & des ongles à la défaite de son ennemi , ce qui fit donner à Valerius le nom de *Corvus* , & à ses descendants celui de *Corvinus*. Mais sans s'arrêter à ce qu'il y a de merveilleux dans cet événement , il suffit de remarquer que dans cette seconde guerre un combat général

(a) *Tit. Liv. l. 7. Oros. l. 3. c. 5. Florus , l. 2. c. 13.*

(b) *An de Rome 404. Tit. Liv. l. 7 Gell. l. 9. c. 11. Val. Max. l. 3. c. 2.*

suivit le particulier , & qu'il eut le même succès. Les Gaulois furent défaits , & ceux qui échappèrent de cette bataille s'éloignèrent du territoire de Rome , & furent quelque-temps sans y revenir.

Ce n'étoit pas la seule nation jalouse de la puissance & des conquêtes des Romains. Tous ces petits peuples qui , sous différents noms habitoient le *Latium* & la Toscane , leur faisoient une guerre presque continuelle. Les Samnites se déclarèrent depuis contr'eux , & les Romains n'auroient jamais subjugué les uns & les autres , s'ils n'avoient su jeter de la division parmi eux. Mais pour retenir dans leur parti les peuples les plus voisins de Rome , ils les flattoient du titre d'alliés du peuple Romain ; & quand ils s'étoient rendus maîtres des contrées les plus éloignées , ceux qui s'étoient laissés endormir sous ce titre d'alliés , se trouvoient enveloppés dans leurs conquêtes ; & pour lors , quoiqu'on leur conservât cette qualité , on les traitoit comme des sujets. Ils n'eussent osé prendre les armes sans le consentement du Sénat ; & ils étoient obligés de fournir leur contingent de troupes pour aider les Romains à étendre leur empire & leur domination. Telle étoit la conduite de ces habiles politiques ; on peut voir , dans le progrès de leurs armes , le fruit d'un système d'ambition très-bien lié ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que ces défenseurs éternels de la liberté , étoient eux-mêmes les oppresseurs du droit naturel & les tyrans de toute l'Italie. (a) Les Herniques , qui avoient été près d'un siècle dans leur dépendance , entreprirent les premiers de s'en tirer. Tous , jusques aux vieillards , prirent les armes pour recouvrer leur liberté. On envoya d'abord contr'eux Ge-

(a) *An de Rome 393.*

mutius , Consul Plébéien ; ce fut le premier de cet Ordre qui eut le commandement des armées. Les Patriciens & les Plébéiens , par différens motifs , attendoient avec inquiétude quel seroit le succès de cette guerre. (a) Genutius tomba dans une ambuscade où il fut tué , & la plupart de ses troupes furent taillées en pièces.

Les Patriciens profitant de cette disgrâce du Consul Plébéien pour mortifier les Tribuns & diminuer leur crédit , reprochoient au peuple que les Dieux avoient enfin vengé hautement les Auspices profanes , & puni un homme qui , se prévalant d'une loi injuste , avoit osé s'approprier les Auspices , comme auroit pu faire un Patricien.

Le peuple & les Tribuns confus & consternés ne repliquoient rien : il fallut dans cette infortune avoir recours à un Dictateur. La Noblesse fit nommer Appius Claudius , petit-fils du Décemvir , celui de tous les Patriciens qui étoit le plus jaloux du privilège de sa naissance & des prérogatives de son Ordre. Il leva aussi-tôt une nouvelle armée , marcha aux ennemis ; & , après un combat sanglant & opiniâtre , il remporta une glorieuse victoire. Je ne parle point de différens petits combats qui se donnerent depuis contre les Privernates , les Falisques , les Tarquiniens & les Veliterniens. Tous ces peuples faisoient moins la guerre contre les Romains , que des courses sur leurs terres. S'ils étoient battus , ou ils demandoient la paix , ou ils se renfermoient dans leurs villes , sans oser reparoître en campagne. Les Toscans prirent depuis leur place , & parurent en ce temps-là sur la scène. C'étoit , comme nous avons dit , une ligue & une communauté de douze peuples , ou de douze

(a) *Tit. Liv. l. 7. Oros. l. 3. c. 6.*

petits Etats , dont la puissance ne laissoit pas d'être redoutable quand leurs forces étoient unies. Cette guerre parut assez importante pour en remettre la conduite à un Dictateur ; & malgré tous les efforts du Sénat & des Patriciens (a), C. Martius Rutilus , quoique Plébéien , fut nommé pour remplir cette dignité ; il choisit pour Général de la cavalerie un autre Plébéien appelé C. Plautius.

Le Sénat , qui n'avoit pu empêcher l'élection d'un Dictateur Plébéien , n'oublia rien pour traverser son armement , & pour le mettre hors d'état d'acquérir de la gloire. Le peuple , par un motif opposé , courut à l'envi se ranger sous ses étendards : il eut bientôt une puissante armée ; & comme il étoit soldat & capitaine , il défit les Toscans , tailla en pieces leur armée , fit huit mille prisonniers , & à son retour obtint , malgré le Sénat , les honneurs du triomphe. C'est ainsi que le peuple entra insensiblement en partage avec la noblesse , de tous les honneurs & de toutes les dignités de la République. Il étoit déjà en possession de l'Edilité curule , quoique les Historiens ne marquent point le nom des deux premiers Plébéiens qui en furent revêtus. Philon , autre Plébéien , parvint quelque-temps après à la Préture , & le même Martius , dont nous venons de parler , s'éleva par son courage & sa vertu jusqu'à la dignité de Censeur. Depuis ce temps-là , quoique la distinction entre les Patriciens & les Plébéiens subsistât toujours , c'étoit moins la naissance que les dignités curules qui décidoient de la noblesse , & nous verrons dans la suite , des Plébéiens considérés entre les premiers & les plus nobles de la République , parce qu'ils sortoient

(a) *Tir. Liv. l. 7. Diod. l. 16. An de Rome 397.*

d'ancêtres qui avoient été revêtus de ces dignités curules.

Les Romains , après avoir triomphé des Sabins , des Toscans , des Latins , des Herniques , des Eques , des Volſques , & de tous ces petits peuples voiſins de Rome , tournerent leurs armes contre les Samnites (a) , qui habitoient le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Abruzze , nation féroce & guerrière , & qui ne cédoit aux Romains ni en courage ni en diſcipline militaire , & qui avoit , comme Rome , des ſujets & alliés attachés à ſa fortune.

Entre deux puiffances égales & voiſines il eſt inutile de chercher d'autre motif de la guerre que la concurrence & une jaloſie réciproque. Ainſi le ſujet , ou pour mieux dire le prétexte de celle-ci vint de ce que les Samnites entreprirent de ſubjuguer les Sidicins & ceux de Capoue , & que les Romains , qui ne vouloient pas les Samnites ſi puiffants , s'oppoſerent à leurs conquêtes.

La guerre avoit commencé par les Sidicins , petit Etat dont les Samnites vouloient ſe rendre les maîtres. Les Sidicins eurent recours à ceux de Capoue , qui prirent leur déſenſe avec plus d'oſtentation que de forces. Les citoyens de Capoue poſſédoient à la vérité un pays très-fertile , & le commerce augmentoit encore tous les jours leurs richesses ; mais ces richesses des particuliers faiſoient la foibleſſe de l'Etat. Les maiſons étoient magnifiques , & la ville ſans fortifications. Le luxe régnoit par-tout ; & le marchand fier de ſon argent , prenoit ſa vanité pour du courage , & mépriſoit des ennemis qui n'étoient pas auſſi riches que lui.

Cette préſomption & le mépris toujours imprudent des forces des ennemis cauſerent leurs

(a) *An de Rome 410.*

disgraces. Les Samnites , qui envifageoient plus de gloire & de profit à les vaincre que les Sidi-ciens , tournerent leurs armes contr'eux. On en vint bientôt aux mains. Ceux de Capoue furent défaits dans deux grandes batailles , où ils perdirent toute leur jeunesse ; & les victorieux , que rien ne pouvoit plus arrêter , s'approcherent d'une ville qui n'avoit pour défenfe que de foibles murailles & des habitans confternés.

(a) Les Magiftrats , dans cette infortune , eurent recours à Rome. Ils envoyèrent une célèbre Ambaffade pour demander l'alliance & le fecours des Romains. Leurs Ambaffadeurs repréfenterent au Sénat tous les motifs , foit de gloire ou d'intérêt , qui pouvoient engager la République à prendre leur défenfe , l'extrémité où ils étoient réduits , & la puiffance de leurs ennemis , qui augmentoit encore confidérablement par la conquête d'une ville auffi riche que Capoue. *Tel eft , ajoutèrent ces Ambaffadeurs , le malheur de notre condition présente , qu'il faut , ou que nous foyons inceffamment fecourus par nos amis , ou que nous tombions fous la puiffance de nos ennemis. Si vous nous défendez , vous acquerrez des alliés qui vous regarderont éternellement comme les reftaurateurs de leurs Etats & comme les feconds fondateurs de notre ville. Si vous nous abandonnez , Capoue n'eft plus , ou du moins elle devient fujette des Samnités.*

Le Sénat n'ignoroit rien de toutes ces confidérations ; mais comme il prétendoit tirer du fecours de fes armes un avantage plus folide & plus réel qu'un vain titre & des louanges ftériles , on répondit fimplément à ces envoyés par la bouche du confeil , que l'état préfent de leur fortune paroiffoit digne de compaffion , & que les Romains fouhaiteroient de les pouvoir

secourir avec bienfiance, mais que la République avoit une certaine alliance avec les Samnites qui ne lui permettoit pas d'en faire une nouvelle avec leurs ennemis : cependant que le Sénat ne laisseroit pas d'envoyer au camp des Samnites des députés qui interviendroient en leur faveur, & qui tâcheroient de leur ménager un traité de paix à des conditions supportables.

Le chef de l'ambassade, qui en avoit le secret, sentit bien qu'il falloit qu'il fît des propositions plus avantageuses pour déterminer le Sénat à prendre la défense de Capoue. Les Magistrats qui avant son départ s'étoient bien aperçus qu'ils n'avoient au plus que le choix de leurs maîtres, aimant mieux en prendre d'éloignés que de se soumettre à leurs voisins, avoient ordonné à cet Ambassadeur, s'il ne pouvoit obtenir pour eux la qualité d'alliés de Rome, de les en rendre plutôt les sujets que de laisser tomber Capoue sous la puissance des Samnites. Ainsi il répondit au Consul que, puisque les Capouans ne pouvoient rien obtenir des Romains en qualité d'alliés, il se flattoit que le Sénat ne souffriroit pas que les Samnites s'emparassent d'une ville & d'un pays dont il étoit chargé de leur remettre la domination. » C'est pourquoi, ajouta cet Ambassadeur, nous vous donnons aujourd'hui & nous mettons sous vos loix la ville de Capoue, nos terres, nos domaines, nos temples, nos personnes : nous vous reconnoissons pour nos Souverains, & nous protestons à la face des Dieux & des hommes de vous garder une félicité inviolable. «

Le Sénat ayant amené la négociation au point qu'il souhaitoit, accepta solennellement la donation de Capoue ; & comme il vouloit toujours mettre de son côté la justice, ou du moins les apparences de cette vertu, il envoya des Ambassadeurs aux Samnites, pour leur notifier ce

traité , & pour les prier en même-temps en vertu de leur ancienne alliance , de retirer leur armée d'un pays qui appartenoit au peuple Romain.

Les Samnites outrés qu'on prétendit arrêter le progrès de leurs armes , & leur arracher des mains , pour ainsi dire , la ville de Capoue , se récrièrent contre un traité qu'ils regardoient comme une pure supercherie. Leurs Magistrats rejetterent avec indignation la proposition des Ambassadeurs Romains ; & en sortant du Conseil ils ordonnerent en leur présence à leur Général de mettre tout à feu & à sang dans le territoire de Capoue : c'étoit s'expliquer nettement. Aussi ces nouvelles hostilités furent suivies d'une déclaration de guerre entre les deux nations. (a) Et le Sénat en donna la conduite à M. Valerius Corvus & à A. Cornelius Cossus. Cette guerre commença l'an 411 de la fondation de Rome. Elle se fit toujours de part & d'autre avec une égale animosité , & quoique interrompue quelquefois par des treves , elle recommençoit ensuite avec la même fureur. Les Gaulois Cisalpins, les Toscans , ceux de Tarente , les Latins & même des Grecs & des Africains y prirent part. Pyrrhus Roi d'Epire , le plus grand Capitaine de son siècle , passa la mer en faveur des Tarentins. Et les Carthaginois , qui commençoient à s'établir dans la Sicile , & qui en affectoient la domination , leur envoyèrent différents secours pour traverser les conquêtes des Romains. Ce fut comme un embasement qui se communiqua successivement dans toute l'Italie , & qui ne fut éteint que par des ruisseaux de sang. Il se donna de grandes batailles & avec des succès différents. Les Romains d'abord vainqueurs & ensuite vaincus , mais jamais rebutés

(a) *An de Rome 410.*

de combattre ; indifférents , pour ainsi dire , sur leur propre défaite , reprenoient les armes avec un nouveau courage. On ne savoit ce que c'étoit de fuir dans leurs armées. Le soldat vouloit vaincre ou mourir , & il se trouva plus de Romains punis pour avoir combattu sans en avoir ordre , que pour avoir lâché le pied & quitté leur poste. Enfin après une guerre presque continuelle , & qui dura pendant plus de soixante-dix ans , le courage des Romains , une valeur héroïque qui se trouvoit dans les simples soldats comme dans les Officiers , leur patience dans les travaux , leur discipline militaire , mais sur-tout l'amour de leur patrie , les fit triompher de leurs ennemis. La nation des Samnites fut presque détruite. On chassa Pyrrhus de l'Italie ; Tarente fut prise & ses murailles rasées (a) , & L. Fabius Camillus Consul , rendant compte au Sénat de l'extrémité à laquelle il avoit réduit les Latins : *les Dieux* , dit-il aux Sénateurs , *vous ont rendus si puissants , qu'il dépend maintenant de vous que le Latium soit encore ou qu'il ne soit plus rien du tout.*

Les Romains n'accorderent la paix aux peuples vaincus qu'à des conditions très-onéreuses. Le Sénat , selon sa politique ordinaire , leur ôta à chacun une partie de leur territoire. Mais cette politique poussée trop loin ruina le pays , & excita même depuis dans Rome des séditions dangereuses. Les Grands par une collation réciproque s'emparèrent d'une partie de ces terres. Leurs domaines devinrent insensiblement de petits Etats , qu'ils peuplèrent de ce nombre infini d'esclaves qu'ils avoient faits pendant une si longue guerre ; & les laboureurs originaires dépouillés de leurs terres abandonnoient la campagne où ils ne pouvoient plus subsister.

(a) *An de Rome 417.*

Le peuple & ses Tribuns renouvelèrent leurs plaintes contre un abus presque aussi ancien que l'établissement de la République. On vouloit faire revivre le règlement de Licinius & l'ordonnance qui fixoit au plus à cinq cens arpents l'héritage de tout citoyen Romain ; mais les loix furent moins écoutées dans le tumulte des armes. Il y avoit alors un trop grand nombre de Patriciens & de Plébéiens infracteurs de cette loi , pour oser espérer de les réduire : on l'auroit même tenté en vain. Complices de la même espece d'usurpation , & tous , ou à la tête des armées , ou dans les premières magistratures de la République , rien ne résistoit à leur crédit ; & les guerres qui survinrent contre les Carthaginois laisserent moins d'attention pour les réglemens domestiques.

Jusqu'ici nous n'avons vu les armes de la République occupées que dans la terre ferme de l'Italie. Les Romains furent près de 500 ans avant que d'avoir pu soumettre les Latins , les Toscans , les Samnites & leurs alliés. Mais ils n'eurent pas plutôt étali leur domination dans ces grandes provinces qui s'étendent depuis le Rubicon jusqu'à l'extrémité de l'Italie , qu'ils songerent à passer la mer. Le secours donné par les Carthaginois aux Tarentins en fut le prétexte , & la conquête de la Sicile le véritable sujet. Rome & Carthage s'attacherent l'une contre l'autre : le voisinage & la jalousie de ces deux grandes Républiques firent naître une guerre sanglante dont la Sicile fut le premier théâtre. Cette guerre passa ensuite en Afrique , d'où elle s'étendit en Espagne & en Italie. Nous n'en rapporterons les différens succès que sommairement , pour ne nous pas trop éloigner du sujet principal de cet Ouvrage.

Carthage , colonie des Phéniciens , fut bâtie sur les côtes d'Afrique , proche l'endroit où se

trouve à présent la ville de Tunis , environ 137 ans avant la fondation de Rome : la Libie reconnoissoit son Empire. Elle entretenoit en tout temps de puissantes flottes qui la rendoient maîtresse de la mer & du commerce , & qui avoient étendu sa domination jusques sur les côtes d'Espagne & dans les l'Isles de Sicile , de Corse & de Sardaigne.

Tous ses citoyens étoient marchands : un trafic continuel leur avoit acquis de si grandes richesses , qu'ils méprisoient la profession des armes. S'il leur survenoit quelques guerres , ils achetoient des troupes , & souvent prenoient à leur solde jusqu'à leurs Généraux : cette République marchande croyoit tout trouver dans son argent.

Rome au contraire nourrissoit dans son sein une milice admirable. Tous ses citoyens étoient soldats ; personne n'étoit exempt d'aller à la guerre : le fantassin devoit servir vingt ans & le cavalier dix , avant que de pouvoir obtenir son congé , & peu le demandoient : quand il falloit marcher en campagne ; on voyoit les vétérans se présenter avec la même ardeur que la jeunesse , & tous vouloient vaincre ou mourir.

Telle étoit la constitution de ces deux Républiques , lorsqu'elles en vinrent aux mains. L'une étoit puissante par ses légions & ses armées de terre , & l'autre n'étoit pas moins redoutable par ses flottes & ses armées de mer. Les Romains enfermés dans le continent de l'Italie n'avoient aucune expérience dans la marine. (a) Appius Claudius Consul , fils du Dictateur dont nous venons de parler , & frere d'Appius Claudius l'aveugle , fut le premier qui à la faveur de quelques radeaux , fit passer des troupes dans la Sicile : ce qui lui fit donner le surnom de

(a) *An de Rome 489. Polyb. l. 1. Zonaras , l. 2.*

Caudex, comme ayant trouvé l'art de lier ensemble des planches pour en faire des vaisseaux de transport. Ces radeaux devinrent bientôt des vaisseaux & des galeres parmi une nation appliquée, ingénieuse, que le travail ne rebutoit pas, qui profitoit de tout, & qui apprit de ses ennemis mêmes l'art & l'invention de les vaincre. Une galere Carthaginoise, poussée par la tempête sur les côtes d'Italie, servit de modele aux Romains pour en fabriquer de semblables. On y travailla avec tant d'ardeur, qu'en deux mois Duillius mit en mer une flotte qui défit celle des Carthaginois. (a) La joie que Rome reçut de cette premiere victoire navale fit que pour en conserver la mémoire, on en perpétua pour ainsi dire le triomphe; & Duillius du consentement du Sénat, toutes les fois qu'il revenoit de souper chez ses amis, se fit le reste de ses jours reconduire aux flambeaux & au son des flûtes.

Nous ne nous arrêterons point aux suites de cette guerre, qui ne sont point de notre sujet, ni aux combats & aux sieges qui se firent en Sicile, il suffit de remarquer que les Romains s'étant rendus maîtres d'Agrigente & des principales villes de cette Isle; qu'ayant pris Alerie, capitale de l'Isle de Corse, & Olbie dans la Sardaigne, ils porterent la guerre & la terreur de leurs armes jusques aux portes de Carthage.

(b) L. Manlius & Q. Ceditius Consuls, furent chargés de cette expédition. Mais Ceditius étant mort pendant son consulat, on lui substitua M. Attilius Régulus, personnage Consulairre, grand Capitaine, austere dans ses mœurs, sévere à lui-même comme aux autres, & qui avoit conservé encore la tempérance & le

(a) *Cic. de senectute. Val. M. l. 2, c. 6. Florus. l. 2, Polyb. An de Rome 493.*

(b) *An de Rome 497.*

désintéressement des premiers Romains.

Ces deux Généraux mirent à la voile avec une flotte de trois cens quarante vaisseaux , & chargée de cent quarante mille hommes de débarquement. Les Carthaginois leur opposèrent une flotte aussi nombreuse , composée de vaisseaux plus légers , & qui alloient mieux à la voile. Mais il s'en falloit beaucoup que le soldat Carthaginois égalât le Romain en valeur. Le combat fut long & opiniâtre , & la fortune passa plus d'une fois de l'un & l'autre côté. Tant que les vaisseaux combattoient , pour ainsi dire , plutôt que les hommes , les Carthaginois l'emportèrent par leur adresse & par leur expérience. Mais les Romains , qui montoient des vaisseaux grossièrement construits , pesants & lourds , ayant accroché ceux des Carthaginois , on commença à se battre de pied ferme & comme sur terre. Pour lors la valeur des Romains , qui combattoient à la vue de leurs Consuls , l'emporta sur des étrangers & des troupes auxiliaires , gens qui ne font la guerre que comme ils feroient un métier seulement pour vivre , & sans amour pour la gloire , ni zèle pour le parti qu'ils servent (a). La flotte Carthaginoise se dispersa par la fuite , & le passage demeura libre aux Romains qui , après être abordés aux côtes d'Afrique , prirent d'emblée la ville de Clupéa , & ravagerent ensuite le pays ennemi , d'où ils enleverent vingt mille captifs.

Les Consuls envoyèrent à Rome donner avis de cette victoire , & demander de nouveaux ordres. Le Sénat leur fit savoir qu'il souhaitoit que Manlius ramenât en Italie une partie de la flotte dont on pouvoit avoir besoin pour conserver les conquêtes de la Sicile , & que Régulus restât en Afrique pour y faire la guerre. Le temps de son consulat étant expiré , on lui con-

(a). *Polyb. l. 1. Zonaras. Eutropius. Orosius. Florus.*

tinua le même emploi avec le titre de Proconsul. Mais peu de temps après il demanda un successeur & son congé, sur les avis qu'on lui donna que le fermier qui cultivoit sept arpents de terre, en quoi consistoit tout le bien de ce Général, étoit mort, & que son valet avoit dérobé les outils nécessaires au labourage. (a) Régulus représenta au Sénat, par ses lettres, que sa femme & ses enfants étoient exposés à mourir de faim, si, par sa présence & son travail, il ne rétablissoit lui-même ses affaires domestiques. Le Sénat, pour ne pas interrompre le cours des victoires de Régulus, ordonna qu'on fourniroit des aliments à sa femme & à ses enfants, que sa terre seroit cultivée aux dépens du public, & qu'on acheteroit de nouveaux instruments nécessaires pour le labourage : récompense modique, si on en considère le prix ; mais qui fait plus d'honneur à la mémoire de ce vertueux Romain que tous ces titres pompeux dont on décore tous les jours les terres de ces hommes nouveaux, qui ne se sont enrichis que par des brigandages, & dont les noms ne seront peut-être connus dans la postérité que par les calamités que leur avarice a causées dans les pays où ils ont fait la guerre.

Manlius amena sur les côtes d'Italie une partie de la flotte chargée de butin & de vingt-sept mille prisonniers. Régulus de son côté, ayant reçu les ordres du Sénat, continua ses conquêtes. Les Carthaginois voulurent s'y opposer : on en vint à une bataille où ils furent défaits, & où ils perdirent leurs meilleures troupes. Cette nouvelle victoire acheva de jeter la consternation dans tout le pays : plus de quatre-vingt places se rendirent aux Romains. Les Numides, anciens sujets des Carthaginois, se

(a) *Val. Max. l. 4. c. 4.*

souleverent en même-temps & ravagerent la campagne, & les payfans qui fuyoient de tous côtés se jetterent dans Carthage, où par leur nombre & leur misere ils causerent bientôt le famine & des maladies contagieuses.

Ces Carthaginois, qui ne se trouvoient point de chefs ni de Généraux assez habiles pour pouvoir les opposer à Régulus, envoyerent jusques à Lacédémone offrir le commandement de leurs armées à Xantipe, Capitaine célèbre dans son pays & dans toute la Grece, & ils dépêcherent en même-temps les principaux de leur Sénat pour demander la paix à Régulus. Ce Général, qui eût été bien aisé de remporter à Rome la gloire d'avoir terminé cette guerre, ne refusa pas d'entrer en négociation. Mais comme il tenoit Carthage investie par les différents corps de troupes qui en occupoient les environs, & qu'il n'y avoit point d'armée sur pied qui pût l'obliger à en lever le blocus, il prétendit donner la loi dans le traité, & il demanda que les Carthaginois lui remissent les places qui leur restoient dans la Sicile & la Sardaigne; qu'ils rendissent gratuitement à la République les prisonniers qu'ils avoient entre leurs mains, & qu'ils payassent, outre la rançon pour ceux de leur parti, les frais de la guerre & un tribut tous les ans. Régulus prétendoit encore que les Carthaginois ne pourroient faire ni guerre ni alliance sans la participation du Sénat; qu'ils n'auroient qu'un seul vaisseau de haut-bord, & que, sur les ordres qu'ils recevroient de Rome, ils seroient obligés de fournir cinquante galeres équipées en guerre, pour servir dans les endroits où les intérêts de la République le requerroient.

Les Députés de Carthage représenterent au Général des Romains la dureté de ces conditions. Mais Régulus, qui se croyoit maître du

pays, leur répondit fièrement, *qu'entre ennemis il falloit vaincre ou recevoir la loi du victorieux.* On se sépara sans rien conclure, & les Magistrats Carthaginois, irrités qu'on voulût exiger d'eux des conditions qui les réduisoient à un état peu différent de la servitude, firent prendre les armes à tous les habitants. Xantipe le Lacédémonien arriva en même-temps, se mit à leur tête, & ayant rallié ce qui leur restoit de troupes sortit en pleine campagne, & présenta la bataille aux Romains. Il choisit pour camper une plaine propre pour faire combattre les éléphants qu'il avoit dans son armée, & plus favorable à la cavalerie, en qui il surpassoit les Romains. Régulus par la même raison, & comme plus fort en infanterie, devoit chercher les montagnes & les hauteurs; mais ses soldats méprisant le Général Grec, & des troupes qu'ils avoient vaincues tant de fois, demandèrent la bataille avec de grands cris. (a) Régulus n'eut pas la force de leur résister : la bataille se donna dans la plaine; il y fut défait : son infanterie ne put résister à la cavalerie ennemie. Les Romains y perdirent plus de trente mille hommes, tant de leur nation que de leurs alliés; & le Général lui-même fut fait prisonnier. Les Carthaginois le traitèrent avec beaucoup de dureté, & plutôt en criminel qu'en prisonnier de guerre. On le chargea de chaînes & on l'ensevelit dans un cachot, où il resta pendant près de quatre ans. Il y auroit péri; mais les Carthaginois ayant pendant ce temps-là perdu des batailles considérables par terre & par mer, ils tirèrent Régulus de sa prison pour l'envoyer à Rome ménager la paix, ou du moins l'échange des prisonniers. Les Magistrats, avant que de le faire embarquer, tirèrent de lui parole que s'il ne pouvoit rien

(a) *An de Rome 498.*

obtenir des Romains , il reviendrait à Carthage reprendre ses fers : on lui fit même entendre que sa vie dépendoit du succès de sa négociation.

Il ne tint pas au Sénat que la paix ne se fît , ou du moins l'échange des prisonniers. Cette compagnie crut ne pouvoir acheter trop cher la liberté & la conservation d'un citoyen comme Régulus. Mais le plus grand obstacle à la conclusion du traité vint de la part de celui qui en étoit chargé. Régulus étant arrivé à Rome , fit connoître au Sénat qu'avec un peu de confiance , & continuant la guerre , on acheveroit de soumettre les Carthaginois. Qu'à l'égard de l'échange des prisonniers , tout l'avantage seroit du côté des ennemis , qui avoient à Rome leurs principaux Officiers & leurs meilleurs soldats : au lieu que les (a) Carthaginois n'avoient que peu de Romains , des gens avancés en âge , ou des lâches dont on ne pouvoit espérer aucun service. Enfin ce généreux Romain parla avec tant de force contre ses propres intérêts , qu'il fit résoudre la continuation de la guerre. (b) Et sans vouloir entrer dans sa maison , ni voir sa femme & ses enfants , de peur d'être attendri par leurs larmes , il retourna à Carthage pour dégager sa parole ; il y périt dans les plus cruels supplices.

(c). On reprit les armes de part & d'autre avec la même animosité. Les succès furent différents ; enfin deux batailles navales que gagnèrent les Romains , l'une sous le commandement de M. Fabius Buteo Consul , & l'autre sous celui de C. Lutatius Catulus , forcèrent les Carthaginois à demander la paix tout de nouveau. (d) Rome la

(a) Zonaras. *Ap. Alex. in Libica. Gel. l. 6. Val. Max. l. 6 & 9.*

(b) L. For. *Autor de Viris illustribus.*

(c) *An de Rome 506.*

(d) *An de Rome 511.*

leur accorda : mais Rome inflexible , quelque-fois même cruelle envers des ennemis abattus , ne leur donna la paix qu'à des conditions très-onéreuses. On exigea d'eux qu'ils remettroient aux Romains la place & le port de Lilibée dans la Sicile , & qu'ils abandonneroient entièrement cette île ; qu'ils rendroient les prisonniers sans rançon : qu'ils livreroient les déserteurs & les transfuges ; qu'ils paieroient comptant mille talents pour les frais de la guerre , & deux mille deux cens en dix ans par forme de tribut. Les Carthaginois épuisés souscrivirent à tout , & le traité fut conclu sous le consulat de Q. Lutatius , & de A. Manlius , l'an 512 de la fondation de Rome.

(a) Mais ce fut moins une paix qu'une treve. Les Carthaginois , comme les plus foibles , ne l'avoient recherchée que pour avoir le temps de rétablir leurs forces. Ils ne se virent pas plutôt en état de soutenir une nouvelle guerre , qu'ils reprirent les armes avec fureur. (b) Le siège qu'ils mirent devant Sagunte , ville d'Espagne , alliée des Romains , fut le prétexte de cette guerre , & Annibal le véritable auteur. Il étoit né soldat , & l'exercice continuel des armes en fit un grand Capitaine. Ce fut dans cette guerre qu'il fit éclater ces talents supérieurs qui lui donnerent tant d'avantage sur les Généraux Romains : toujours juste dans ses projets ; des vues immenses ; le génie admirable pour distribuer dans le temps l'exécution de ses desseins ; toute l'adresse pour agir sans se laisser appercevoir ; infini dans les expédients ; aussi habile à se retirer du péril qu'à y jetter les autres ; du reste sans foi , sans religion , sans humanité , & cependant ayant su se donner tous les dehors de ces vertus autant qu'il convenoit à ses intérêts.

(a) *T. Liv. l. 30.*

(b) *Ap. Alex. in Libryca. An de Rome 545.*

Tel étoit le fameux Annibal (a) lorsqu'il forma le plus hardi projet que jamais aucun Capitaine eut osé concevoir , & que l'événement seul justifia. Du fond de l'Espagne il résolut de porter la guerre en Italie , & d'attaquer les Romains jusques dans le centre de leur domination , sans y avoir ni places , ni magasins , ni secours assurés , ni espérance de retraite. Il traverse l'Espagne & les Gaules , passe les Alpes , & vient camper fièrement jusques sur les bords du Thésin. Ce fut où se donna la première bataille ; les Romains furent défaits ; & le Consul P. Cornelius Scipion leur Général seroit tombé entre les mains des ennemis , si Publius Scipion , son fils , n'eût accouru à son secours. Ce jeune homme , qui n'avoit encore que dix-sept ans , voyant son pere enveloppé d'un gros d'ennemis , perça seul jusqu'à lui , & écarta à coups d'épée tout ce qui l'environnoit , & le dégagca dans le temps qu'il alloit être pris ou tué.

Comme le détail de cette guerre n'est point de mon sujet , je me contenterai de remarquer que les Romains , sous le commandement & le consulat de Tiberius Sempronius , collègue de Scipion , perdirent une seconde bataille proche la rivière de Trébie. (b) La perte que fit Flaminius près du lac de Trasimene , fut encore plus grande ; & la défaite de Cannes mit Rome à deux doigts de sa ruine. (c) La République perdit cinquante mille hommes , & le vainqueur envoya à Carthage deux boisseaux de bagues d'or pour faire connoître le nombre incroyable de Chevaliers Romains qui avoient été tués à cette bataille. Ce jour-là , pour ainsi parler , étoit le dernier des Romains , si Annibal eût su aussi bien profiter de sa victoire , qu'il avoit

(a) *An de Rome 531.*(b) *An de Rome 536.*(c) *An de Rome 537.*

fu vaincre. Il n'avoit qu'à se présenter aux portes de la ville , & sans efforts il en faisoit la conquête : la consternation étoit générale dans Rome & à la campagne. Mais le Général Carthaginois , à qui un de ses Officiers promettoit de donner à souper dans le Capitole , se laissa vaincre aux délices de Capoue , sous prétexte de donner un peu de repos à ses troupes : il s'arrêta après sa victoire dans la Campanie ; & , comme s'il eût craint de finir trop tôt la guerre , ou qu'il eût agi de concert avec les Romains , il leur laissa le temps de revenir de leur consternation. Un léger retardement fut leur première ressource. Le jeune Scipion en fut profiter , & celui qui avoit sauvé la vie à son pere dans la bataille du Tésin , sauva toute l'Italie après la bataille de Cannes.

Il n'étoit alors que Tribun dans une légion , & il s'étoit retiré le soir d'après la bataille , comme beaucoup d'autres Officiers , dans une ville voisine qui tenoit encore pour les Romains. Scipion apprit que ces Officiers , qui étoient des premières maisons de Rome , & la seule ressource de la République , s'étant assemblés chez un certain Metellus , désespérant du salut de l'Etat , faisoient dessein de s'embarquer au premier port , & d'abandonner l'Italie. Un si indigne complot excita toute son indignation ; il résolut de s'y opposer au péril même de sa vie , & se tournant vers d'autres Officiers qui se trouverent chez lui : *Que ceux , leur dit-il , à qui le salut de Rome est cher , me suivent.* Il sort , va droit dans cette maison où se tenoit ce conseil ; il y entre , & mettant l'épée à la main : » Je jure , dit-il , que je n'abandonnerai jamais la République , & que je ne souffrirai point qu'aucun de nos citoyens l'abandonne. « Et s'adressant ensuite à Metellus : » il faut , lui dit-il , que toi & ceux qui sont ici fassiez les mêmes serments ,

serments ou je vous tuerai tous. Ces menaces , le feu & la colere qu'il avoit dans les yeux , son zele pour sa patrie , son courage , son intrépidité , tout cela leur fit faire sur le champ les mêmes serments : la honte même d'avoir été surpris dans un pareil projet rappella leur ancienne valeur ; ils se donnerent la foi mutuellement , & ils se promirent de s'enfvelir plutôt sous les ruines de leur patrie que de l'abandonner. Chacun se dispersa dès le matin : les uns se rendirent à Rome pour la défense si l'ennemi en formoit le siege ; d'autres travaillèrent , ou à rallier les fuyards , ou à faire de nouvelles levées à la campagne. Les habitants de Rome , qui croyoient voir à tous moments Annibal à leurs portes , commencerent à respirer. Le Sénat se rassura ; le petit peuple reprit cœur , & quoiqu'il n'y eût à Rome , ni hommes , ni armes , ni argent , on trouva tout cela dans cet amour pour la République qui faisoit le véritable caractère d'un Romain. Les uns donnoient libéralement leurs esclaves pour en faire des soldats , d'autres apportoitent à l'envi ce qu'ils avoient d'or ou d'argent , & on détacha de la voûte des temples de vieilles armes qui y avoient été pendues comme des trophées , & dont on arma en partie cette nouvelle milice.

La guerre recommença avec une nouvelle ardeur. Le Sénat en donna la conduite à Q. Fabius Maximus , qui , en évitant de combattre , trouva le secret de vaincre Annibal. Le Général des Carthaginois avoit besoin , pour ainsi dire , de continuels succès pour se pouvoir maintenir dans un pays si éloigné du sien , & où il se trouvoit souvent sans argent , sans vivres & sans tirer aucun secours de l'Afrique. Toute sa ressource étoit dans l'affection infinie de ses soldats dont il étoit adoré. On ne peut as-

fez s'étonner que dans une armée composée d'aventuriers , Numides , Espagnols , Gaulois , & Liguriens , qui souvent manquoient de pain , la présence seule d'Annibal ait étouffé jusqu'au moindre murmure , & que la plupart , sans entendre le langage les uns des autres , conspirassent mutuellement à faire réussir les desseins de leur Général.

Mais quelqu'habile qu'il fût , il fallut que sa capacité cédât à la conduite & à la fortune des Romains. Ils reprirent sur lui la supériorité qu'ils avoient perdue par les premières batailles : ce fut alors qu'il reconnut que dans les affaires de la guerre il y a des moments favorables & décisifs qui ne reviennent jamais. Et le jeune Scipion , devenu Général , lui apprit par une dure expérience qu'il pouvoit être vaincu.

(a) Corn. P. Scipion , son pere , & Cnéus , son oncle , étoient périés en Espagne , où ils commandoient les armées de la République. Par la mort de ces deux freres , l'Espagne eût été entièrement perdue pour les Romains , si un simple Chevalier , appelé L. Martius , n'eût rallié les fuyards , & défait l'un des deux Asdrubal qui commandoit dans ces Provinces l'armée des Carthaginois. Cependant personne à Rome n'osoit demander la conduite de la guerre dans un pays où les ennemis étoient encore si supérieurs.

(b) Le jeune Scipion , quoiqu'il eût à peine vingt-quatre ans , se présenta , & il crut qu'il n'appartenoit qu'à lui de venger la mort de son pere & de son oncle. (c) Il y fut envoyé avec le titre de Proconsul : il battit les Généraux ennemis en plusieurs rencontres , & cinq ans après son arrivée il ne resta pas un seul Carthaginois en Espagne.

(a) *An de Rome* 541. *Liv.* 6. *Dec.* I. 5.

(b) *Tit.* *Liv.* (c) *An de Rome* 542. *Polyb.* I. 19.

De là il passa en Afrique presque malgré le Sénat ; & comme son entreprise paroissoit téméraire , la République ne voulut au commencement lui fournir ni troupes ni argent. Sa réputation , sa valeur & son affabilité lui donnèrent des soldats. C'étoit à qui prendroit parti sous un si grand Capitaine : il eut bientôt une armée considérable. C'étoit un autre Annibal ; il en avoit toutes les vertus , sans en avoir les défauts. Il aborda en Afrique pendant que le Carthaginois continuoit la guerre en Italie.

Il mit d'abord dans les intérêts de la République les Rois Syphax & Masinisse. Le premier changea depuis de parti (a) ; il fut défait dans une bataille sanglante , avec Asdrubal Général des Carthaginois , & il eut le malheur de tomber entre les mains de Lélius le Sage (b) ; c'est ainsi que Cicéron appelle cet Officier , qui étoit l'ami intime & un des Lieutenants de Scipion.

Je ne m'arrêterai point au détail de cette guerre. Scipion , après avoir remporté une seconde victoire sur les Carthaginois , leur fit craindre à leur tour de le voir devant leurs murailles. Annibal fut appelé au secours de sa patrie , & il repassa en Afrique la seizième année de cette guerre. On parla d'abord de paix , il y eut même une entrevue entre Scipion & Annibal ; mais n'ayant pu convenir entr'eux , on vit bien que l'épée seule décideroit des prétentions des deux Républiques.

On en vint bientôt aux mains : le combat se donna auprès de Zama. Il étoit question de l'empire & de la liberté : l'un & l'autre Général déploya en cette occasion tout ce qu'il avoit de capacité , soit pour profiter de la disposition des lieux , soit pour ranger les trou-

(a) *An de Rome 551.*

(b) *Cic. offic. 2 in orat. pro, Archia & pro Murena.*

pes en bataille. Les soldats de leur côté combattirent en hommes qui étoient animés de l'esprit & du cœur de ces deux grands Capitaines. Le succès fut long-temps douteux, enfin la victoire demeura à Scipion. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes, qui furent tués dans cette bataille, & on en prit autant qui furent faits prisonniers de guerre.

(a) La paix fut le fruit de cette victoire. Les Carthaginois épuisés la demandèrent du consentement même d'Annibal. (b) Les Romains ne l'accorderent qu'à des conditions qu'on pouvoit regarder comme une seconde victoire. Ils ôtèrent aux Carthaginois leurs flottes, leurs éléphants : on les obligea de rendre les prisonniers de guerre, & de livrer les transfuges. On en exigea en même-temps des sommes immenses : & ce qui leur parut encore plus rigoureux, on leur défendit d'envoyer des Ambassadeurs, d'entretenir aucune alliance, ou de faire aucun armement sans l'aveu & la permission expresse du Sénat.

Une dépendance si étroite & si humiliante ne satisfit point encore l'ambition des Romains. Carthage sur pied rappelloit toujours le souvenir des batailles de Trasimene & de Cannes. C'étoit une perspective désagréable pour Rome ; on résolut de la détruire. Ce fut le sujet de la troisieme guerre Punique. Le jeune Scipion, fils de Paul Emile, & qui avoit été adopté par Scipion fils de l'Africain, ruina absolument cette ville superbe qui avoit osé disputer avec Rome de l'Empire du monde. (c) On en dispersa les habitants, & Carthage ne fut plus qu'un vain nom.

(a) *An de Rome* 552. (b) *Polyb. l. 15. Ap. Alex. Zonaras.*

(c) *An de Rome* 607. *Ap. Alex. in Lybicâ Strabo l. ult.*

Cette ville soumise , ensuite ruinée , éleva le cœur des Romains. Ceux qui peu d'années auparavant combattoient pour le salut de Rome , aspirèrent alors à la conquête du monde entier. Ils portèrent leurs armes en Orient & en Occident. Antiochus le Grand , qui régnoit sur la plus grande partie de l'Asie , avoit déjà été contraint de se retirer au-delà du Mont Taurus. Les Insubriens & les Liguriens furent vaincus ; la Macédoine , après différentes guerres qui ne sont point de mon sujet , fut réduite en Province , aussi bien que l'Illyrie. Et les Grecs , sous prétexte de se tirer de la dépendance des Achéens , tombèrent sous la domination des Romains , qui , en moins d'un siècle , étendirent leurs conquêtes dans les trois parties de notre continent. L'Italie entière , toutes les Espagnes , l'Illyrie jusqu'au Danube , l'Afrique , la Grece , la Thrace , la Macédoine , la Syrie , tous les Royaumes de l'Asie mineure formoient ce vaste Empire ; & les Romains portèrent jusques chez les peuples les plus barbares la crainte de leurs armes & le respect de leur puissance.

Le luxe de l'Orient passa à Rome avec les dépouilles de ces grandes Provinces. Ce fut pour l'entretenir qu'on commença à briguer les charges de la République dont le profit augmentoit avec l'Empire. Les mœurs des Romains changèrent avec la fortune , & il semble que ce soit une autre nation qui va paroître sur la scène. On trouvera , à la vérité , plus de science dans le métier de la guerre , des Généraux plus habiles & des armées invincibles ; tout cela conduit par une politique ferme , prévoyante & qui ne se démentit jamais : mais on trouvera aussi moins d'équité dans les conseils. La douceur de vaincre & de dominer corrompt bientôt dans les Romains , cette exacte probité si

estimés par leurs ennemis mêmes. L'ambition prit la place de la justice dans leurs entreprises : une sordide avarice & l'intérêt particulier succéderent à l'intérêt du bien public : l'amour de la patrie se tourna en attachement pour des chefs de parti. Enfin la victoire, la paix & l'abondance ruinerent cette concorde entre les Grands & le peuple, entretenue par l'occupation qu'avoient donné les guerres Puniques. Et les deux Gracques, en renouvelant des propositions justes en apparence, mais peu convenables à l'état présent de la République, allumèrent les premières étincelles des guerres civiles dont nous allons parler.

Tiberius Gracchus & Caius Gracchus étoient fils de Tiberius Sempronius Gracchus, personnage Consulaire, grand Capitaine, & qui avoit été honoré de deux triomphes ; mais qui étoit encore plus illustre par des mœurs excellentes, & par un désintéressement parfait : vertus qui commençoient à se faire remarquer, pour n'être plus si communes parmi les Romains. La famille Sempronia, quoique Plébéienne, étoit des plus distinguées dans la République depuis que le peuple étoit admis indifféremment avec la Noblesse aux premières dignités de l'Etat.

La mere des Gracques, appelée Cornélie, étoit fille du grand Scipion. Tibérius, l'aîné de ses enfants, avoit épousé la fille d'Appius Claudius Prince du Sénat ; Caius celle de Publius Craffus ; & leur sœur, appelée Sempronia, avoit été mariée au jeune Scipion fils de Paul Emile. En sorte que ces deux freres, par différentes alliances, tenoient aux premières maisons de la République.

Ces avantages étoient soutenus dans la personne de Tiberius par un air noble, par une physionomie prévenante, & par toutes ces gra-

ces de la nature qui servent comme de recommandation au mérite. Il avoit acquis en même-temps (a), dit un ancien Historien, toutes les vertus qu'on peut attendre d'une excellente éducation, beaucoup de sagesse, de modération, de frugalité & de désintéressement. Son esprit d'ailleurs étoit orné des plus rares connoissances, & à l'âge de 30 ans il passoit pour le premier Orateur de son siècle. Son style étoit pur, ses termes choisis, ses expressions simples, mais toujours nobles & si touchantes qu'il enlevait les suffrages de tous ceux qui l'écoutoient.

Ses ennemis publioient que sous des manieres si insinuanes il cachoit une ambition démesurée, une haine implacable contre le Sénat, & un zele excessif pour les intérêts du peuple, dont il faisoit le motif ou le prétexte de toutes ses entreprises.

(b) Ce fut cet attachement aux intérêts du peuple, & peut-être l'envie de se distinguer, qui lui firent reprendre le dessein du partage des terres : prétentions anciennes que les Grands de Rome croyoient éteintes par l'oubli & la prescription, & qu'il entreprit de faire revivre, quoiqu'il prévît bien toute la résistance qu'il y trouveroit de la part du Sénat, & même du côté des plus riches parmi le peuple. On prétend que ce dessein lui avoit été inspiré par Cornélie sa mere, femme avide de gloire, & qui, pour exciter l'ambition de son fils, lui avoit fait comme une espece de reproche de ce qu'on ne l'appelloit dans Rome que la belle-mere de Scipion, & non la mere des Gracques. Elle lui représentoit continuellement qu'il étoit temps qu'il se fît connoître lui-même; qu'à la vérité Scipion, son beau-frere, tenoit le premier rang parmi les Capitaines & les Généraux de la Ré-

(a) *Vell. Paterc. l. 2.* (b) *An de Rome 620.*

publique ; mais qu'il pouvoit , par une autre route & par des loix utiles au peuple , se faire un grand nom ; qu'il ne lui restoit même que ce moyen de s'égalér en quelque sorte au vainqueur de Carthage , & qu'en appelant le peuple au partage des terres publiques , il ne se rendroit pas moins célèbre que son beau-frere par ses conquêtes.

Mais C. Gracchus a écrit dans une Histoire citée par Plutarque , que son frere forma seul ce projet , & qu'un voyage qu'il fit en Italie avant son tribunat lui en avoit fait naître la pensée. Cet Historien rapporte que Tiberius avoit observé avec surprise que les campagnes , remplies auparavant d'habitants riches & qui fournissoient une milice utile à la République , n'étoient plus peuplées que d'esclaves , exempts par leur condition d'aller à la guerre : qu'un changement si préjudiciable aux intérêts de la République , lui avoit fait naître le dessein de remettre en vigueur la loi *Licinia* , & de rappeler le petit peuple au partage des terres , dans la vue de soulager sa misère , & de lui procurer le moyen d'élever des enfants qui pussent un jour remplir les légions. Quoiqu'il en soit de ces motifs secrets , soit ambition particuliere ou zele du bien public , Tiberius ne fut pas plutôt parvenu au tribunat qu'il fit connoître qu'il avoit dessein de faire revivre la loi *Licinia* ; mais il ne la proposa qu'avec tous les ménagements qui pouvoient adoucir les usurpateurs des terres publiques.

Nous avons vu qu'il étoit défendu par cette loi à tout citoyen Romain de posséder plus de cinq cens journaux ou arpens de ces terres , à peine de dix mille asses d'amende. On pouvoit même , suivant la rigueur de la loi , obliger ceux qui l'avoient enfreinte à rapporter au profit du trésor public le produit des terres

qui excédoient le nombre permis par la loi. Tiberius , qui croyoit assez gagner s'il pouvoit seulement la remettre en vigueur , proposa une amnistie générale pour le passé.

Mais les Grands de Rome & les riches , qui se croyoient alors au-dessus des loix , rejetterent avec mépris cet adoucissement à une loi qu'ils prétendoient proscrire. La plupart en pleine assemblée traitèrent le Tribun de féditieux & de perturbateur du repos public. Tiberius , sans sortir de son caractère , leur demandoit avec modération si la condition des habitants de la campagne , qui n'avoient plus de terres en propre , ni même d'étrangères à cultiver , ne leur faisoit pas pitié ? S'ils n'étoient pas encore plus touchés de la misère de leurs autres concitoyens , à qui , de tant de conquêtes que la République avoit faites , il n'étoit resté que les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçues dans les combats ? Ce qu'ils vouloient faire eux-mêmes de cette foule d'esclaves dont ils avoient rempli l'Italie ; ces esclaves aussi inutiles pendant la guerre que dangereux par leur nombre en temps de paix ? S'adressant ensuite au petit peuple , il lui représentoit ses propres malheurs d'une manière touchante & propre à exciter son indignation : „ les bêtes sauvages , leur disoit-il , ont des tanières & des cavernes pour se retirer , pendant que les citoyens de Rome ne se trouvent pas un toit ni une chaumière pour se mettre à couvert de l'injure du temps , & que , sans séjour fixe ni habitation , ils errent comme des malheureux pros crits dans le sein même de leur patrie. On vous appelle , ajouta-t-il , les seigneurs & les maîtres de l'univers : quels seigneurs & quels maîtres ! vous à qui on n'a pas laissé seulement un pouce de terre qui pût au moins vous servir de sépulture.

Quoique Tiberius eût moins en vue de remédier à la pauvreté des particuliers que de repeupler la campagne , d'où il croyoit que dépendoit la fortune de la République , cependant de pareils discours , qu'il tenoit souvent , lui attirèrent les louanges & l'affection de la multitude ; chacun se félicitoit d'avoir un Tribun si éclairé & si plein de zèle pour les intérêts du peuple. Tiberius ayant établi son crédit , & trouvant les esprits dans cette chaleur & cette agitation si nécessaires pour le succès de ses desseins , convoqua l'assemblée où l'on devoit procéder à la publication , ou , pour mieux dire , au renouvellement de la loi Licinia.

Tiberius en fit voir la justice avec tant d'éloquence ; il fit une peinture si affreuse de la misère du petit peuple & des habitants de la campagne , & en même temps il sut rendre si odieuse cette usurpation des terres publiques & ces richesses immenses que l'avarice & l'avidité des Grands avoient accumulées , que tout le peuple , comme transporté de fureur , demanda les bulletins avec de grands cris pour pouvoir donner ses suffrages.

Les riches , pour éloigner la publication de la loi , détournèrent adroitement les urnes où l'on conservoit ces bulletins. Cette fraude excita l'indignation du Tribun & la colère du peuple : il s'éleva mille bruits confus dans l'assemblée. Les riches , qui ne vouloient que gagner du temps , envoyèrent deux Consulaires (a) à Tiberius pour le prier d'appaiser le peuple & de rétablir le calme dans la ville.

Le Tribun leur demanda ce qu'il pouvoit faire sans manquer à son devoir & à son honneur. » Suspendez aujourd'hui , lui dirent les » Consulaires , la proposition de la loi ; donnez

(a) *Manlius & Fulvius.*

» aux esprits trop aigris le temps de se rapprocher
» de l'équité & de la raison ; & pendant ce temps-
» là le Sénat trouvera les moyens de concilier les
» différents partis. « Tiberius y consentit , &
l'assemblée fut congédiée. On convoqua le Sénat
le lendemain. Tiberius comptoit sur la condes-
cendance ordinaire de cette compagnie , & il se
flattoit que la crainte d'une sédition obligeroit
les Sénateurs à relâcher enfin une partie des
terres contestées ; & effectivement il y en avoit
plusieurs qui , par un principe d'équité , étoient
d'avis qu'on eût quelque égard aux plaintes du
Tribun & à la misère du peuple. Mais ceux qui
y étoient intéressés s'étant trouvés en plus grand
nombre , s'opposèrent à toute composition. Les
riches , qui craignoient d'être dépouillés d'une
partie de leurs terres , sur lesquelles ils avoient
élevé de superbes bâtimens , au seul nom de
Tibérius , frémissaient de colere & d'indigna-
tion. Les uns disoient qu'ils avoient reçu ces
terres de leurs ancêtres , que leurs peres y
étoient enterrés , & qu'ils défendroient leur sé-
pulcre jusqu'à la mort. D'autres demandoient
qu'on leur rendît la dot de leurs femmes qu'ils
avoient employée dans ces sortes d'acquisitions :
il y en avoit qui faisoient voir des contrats vrais ou
faux de l'argent qu'ils avoient emprunté à gros
intérêt pour acheter les terres dont on vouloit
les déposséder. On forma différents projets pour
arrêter la publication de la loi. Quelques-uns
étoient d'avis de se défaire du Tribun , qu'ils trai-
toient de tyran ; d'autres plus modérés propo-
soient différents moyens pour empêcher l'assem-
blée du peuple. Mais enfin on eut recours à la
voie d'opposition , dont le Sénat s'étoit servi
plusieurs fois utilement. Il n'étoit question pour
cela que de gagner seulement un des Tribuns
du peuple , qui , par le privilege de sa charge ,
avoit droit , comme nous l'avons déjà dit , de

s'opposer aux propositions de ses collègues. Le parti des riches s'adressa à M. Octavius ; quoiqu'il fût ami de Tiberius , il ne falloit ni prières ni promesses pour le gagner. Son propre intérêt le fit entrer dans cette cabale , & il se chargea de résister à Tiberius avec d'autant plus d'ardeur qu'il possédoit actuellement une plus grande quantité de terres conquises que n'en permettoit la loi : ainsi on fut assuré de son opposition.

Cette négociation particulière ne fut pas conduite avec tant de secret qu'il n'en revînt quelque chose à Tiberius ; & on l'avertit en même temps qu'on avoit dessein de faire naître différents prétextes pour éloigner l'assemblée du peuple , ou pour empêcher qu'il ne s'y prît quelque résolution décisive : ce qui n'étoit pas difficile dans une ville où régnoit impérieusement la superstition , & où on ne pouvoit établir des loix sans avoir pris les auspices & consulté les Prêtres & les augures , qui ne manquoient jamais de rendre des réponses conformes aux intérêts du parti dominant.

Tiberius n'apprit qu'avec indignation tous les obstacles qu'on prétendoit opposer à l'exécution de ses desseins. Mais comme c'étoit un homme qui , sous des manières douces & insinuantes , conservoit un courage & une fermeté invincibles , rien ne fut capable de l'arrêter. Il s'adressa d'abord à son collègue ; il le conjura par les devoirs mutuels de leur charge , & par les liaisons d'une ancienne amitié , de ne point s'opposer au bien du peuple , dont ils étoient les Magistrats & les Patrons ; & pour le gagner il lui offrit de l'indemniser à ses propres dépens de la valeur des terres qu'il seroit obligé de rendre. Octavius ne lui dissimula point qu'il étoit résolu de former son opposition à la publication d'une loi qui ne pouvoit manquer de jetter

le trouble & la confusion dans toutes les familles de Rome. Il ajouta qu'il y trouveroit de plus grands obstacles qu'il ne pensoit. Et pour ne pas paroître moins généreux que son collègue , il rejetta les offres qu'il lui faisoit , & parut inébranlable dans le parti qu'il avoit embrassé.

Tiberius ayant réfléchi sur ce que son collègue venoit de lui dire , crut avoir trouvé un moyen d'éluder son opposition. Voulant éviter en même-temps les délais artificieux dont on s'étoit servi tant de fois pour éloigner les assemblées du peuple , ou pour empêcher qu'il ne s'y prît des résolutions décisives , il suspendit par un nouvel Edit tous les Magistrats de leurs fonctions , jusqu'à ce que la loi eût été approuvée ou rejetée par les suffrages du peuple. Il scella lui-même de son sceau les portes du Temple de Saturne , où les coffres de l'épargne étoient déposés , afin que les Questeurs & les Trésoriers n'y pussent entrer ; & il soumit à de grosses amendes tous les Magistrats qui ne déféreroient pas à son ordonnance.

Après avoir pris ces précautions , il convoqua une nouvelle assemblée du peuple. Le jour en étant arrivé , il commanda à un Greffier de lire publiquement la loi dont il sollicitoit la réception. Octavius ne manqua pas de s'y opposer , & de défendre à l'Officier de faire cette lecture. Cette concurrence fit naître des contestations très-vives entre les deux Tribuns. Mais on observera que malgré la chaleur avec laquelle chacun soutenoit son sentiment , il n'échappa jamais ni à l'un ni à l'autre une seule parole dont ils se pussent offenser. Tiberius même s'adressant à son collègue avec ces manières engageantes qui lui gagnoient tous les cœurs , le conjura par leur ancienne amitié de ne s'opposer pas davantage aux intérêts du peuple , & de sacrifier généreusement ses engagements particuliers

au bien de tant de pauvres familles dont il retardoit le soulagement. Octavius lui répondit qu'il ne croyoit pas qu'on pût observer la loi qu'il proposoit, sans ruiner les premières maisons, qui étoient le plus ferme soutien de la République, & exciter dans la ville un nombre infini de procès en garantie. Il ajouta que quand même on pourroit, sans inconvénient, retirer des mains des propriétaires les terres qui excédoient la quantité de cinq cens journaux, cet excédent partagé en ce nombre infini de citoyens pauvres qui se trouvoient alors à Rome, leur seroit du foible secours; qu'ainsi il ne consentiroit jamais à la publication d'une loi qui ruineroit les riches, sans enrichir les pauvres.

Les Grands de Rome triomphoient de cette opposition; mais Tiberius, plus habile ou plus hardi que tous ceux qui l'avoient précédé dans le tribunat, se soutint par une nouvelle entreprise, & bien extraordinaire. » Puisque l'usage veut, dit-il en s'adressant à l'assemblée, qu'un Tribun ne puisse proposer de nouvelles loix quand quelqu'un de ses collègues s'y oppose, il est juste que je défere à l'opposition d'Octavius. Mais aussi comme le tribunat n'a été établi que dans la vue de soulager le peuple, & que le Tribun qui s'éloigne de cet objet, ruine le fondement de son institution, je demande que le peuple décide par ses suffrages, lequel d'Octavius ou de moi est le plus opposé à ses intérêts, & que celui de nous deux qui sera trouvé avoir agi contre son devoir, & abusé du privilège de l'opposition, soit déposé sur le champ. Car, ajouta Tiberius, si le peuple Romain, pour se venger de la violence & de l'impudicité d'un seul homme, a bien pu ôter la couronne à un Roi, & même supprimer la dignité royale, qui comprend

souverainement l'autorité de toutes les magistratures, qui doute que ce même peuple ne puisse abolir le tribunat, s'il devenoit contraire à sa liberté, & à plus forte raison déposer un Tribun, s'il abuse des privileges de sa charge, & s'il tourne contre le peuple même une puissance qui ne lui a été confiée que pour procurer son avantage ? « Le peuple qui trouve toujours de la justice dans ce qui lui est favorable, donna de grandes louanges à un raisonnement plus subtil que solide. L'expédient proposé par Tiberius fut approuvé tout d'une voix, & on convint de décider le lendemain lequel des deux Tribuns seroit exclus du tribunat. Tiberius, qui avoit su faire de son intérêt celui du peuple, n'étoit pas en peine de son sort; mais comme il craignoit qu'Octavius ne refusât de compromettre sa dignité, il lui offrit, pour l'obliger à subir le Jugement du peuple, de le laisser convoquer lui-même l'assemblée & d'y présider. Et afin de l'y déterminer, il ajouta avec une indifférence apparente, que pour lui il sortiroit du tribunat avec encore plus de plaisir qu'il n'y étoit entré.

Octavius ne donna point dans ce panneau; il savoit trop bien à quel point Tiberius, l'idole du peuple, étoit maître de ses suffrages: d'ailleurs il n'avoit garde, ni de convoquer l'assemblée, ni de présider, de peur de rendre légitimes par ses démarches des décrets dont il prévoyoit bien qu'il seroit la victime. Tiberius, sur son refus, convoqua lui-même l'assemblée pour le lendemain. Jamais il ne s'étoit fait à Rome une assemblée si nombreuse de ses citoyens. Riches & pauvres, le Sénat, les Grands & les premiers de la ville s'y trouverent comme le petit peuple. C'étoit un spectacle bien nouveau que de voir deux Tribuns aux prises; & ce spectacle n'auroit pas été désagréable aux Sénateurs,

si, dans ce fameux différent, la perte des terres publiques n'eût pas été attachée à la disgrâce d'Octavius. Tiberius étant monté à la tribune aux harangues, exhorta de nouveau son collègue à se désister de son opposition. Mais voyant qu'il y persistoit avec fermeté, il proposa à l'assemblée lequel d'Octavius ou de lui le peuple Romain vouloit déposer : on donna aussi-tôt les bulletins. De trente-cinq tribus dont il étoit alors composé, dix-sept avoient déjà commencé à donner leur voix contre Octavius ; & il ne falloit plus que les suffrages d'une tribu pour le déclarer déposé, lorsque Tiberius voulant faire un nouvel effort pour le gagner, fit surseoir la délibération ; & adressant la parole à Octavius, il le conjura dans les termes les plus pressants de ne s'attirer point par son opiniâtreté un si grand affront, ni à lui-même le chagrin d'avoir été réduit à déshonorer son collègue & son ami.

On observa qu'Octavius ne put entendre ces paroles sans en être attendri, que les larmes même lui en vinrent aux yeux ; mais ayant porté sa vue du côté du Sénat, il eut honte de lui manquer de parole, & il répondit enfin courageusement à Tiberius, qu'il pouvoit achever son ouvrage. Ce Tribun indigné de son attachement à la faction des riches, fit continuer de recueillir les suffrages. Octavius fut déposé : on l'arracha de son tribunal, & le peuple en fureur l'auroit encore insulté, si les Grands dont il s'étoit fait la victime, n'eussent facilité sa retraite.

L'opposition étant ainsi levée par la destitution du Magistrat même qui l'avoit formée, la loi Licinia fut rétablie tout d'une voix. On élut ensuite trois Commissaires ou Triumvirs pour en presser l'exécution. Le peuple lui déféra la première place de cette commission, & il eut encore le crédit de se faire donner pour collègue Appius Claudius son beau-pere, & C. Gracchus

son frere, quoique ce jeune Romain n'eût pas plus de vingt ans, & qu'il fût actuellement ses premieres armes au siege de Numance sous Scipion son beau-frere. Le peuple, par un nouvel effet de sa complaisance, donna la place d'Octavius à Mutius, homme obscur, & qui n'avoit d'autre mérite que la recommandation de Tiberius ; en sorte que ce Magistrat Plébéien, maître absolu du tribunat, & supérieur au Sénat entier par son pouvoir sur l'esprit du peuple, gouvernoit seul, pour ainsi dire, la République : du moins les autres Magistrats ne pouvoient rien faire malgré lui ; & indépendamment des autres, il étoit toujours sûr du succès de tout ce qu'il entreprenoit.

Cet empire absolu dans une République étoit odieux au Sénat, & même à des Plébéiens. Ses ennemis en tiroient avantage, ils insinuoient qu'on avoit tout à craindre pour la liberté ; & plusieurs disoient hautement que Cassius & Melius qu'on avoit fait mourir, ne s'étoient jamais rendus si suspects. » Ne fait-on pas, ajoutoient-ils, que quand il s'agit du salut de l'Etat, le seul soupçon est un crime punissable ? Attendrons-nous à nous déclarer contre Tiberius, que ses complices lui aient mis la couronne sur la tête ? » Ces discours remplis de malignité, diminuoient son crédit, & presque en même-temps il se vit privé d'un de ses partisans les plus zélés. La mort précipitée de cet ami, & dont la cause étoit inconnue, fit soupçonner qu'elle n'avoit pas été naturelle.

Les riches & les pauvres formoient alors deux partis très-animés l'un contre l'autre, & qui ne cherchoient qu'à se détruire. Tiberius, dans la vue d'augmenter l'animosité du peuple, & pour faire comprendre qu'il craignoit d'être assassiné, laissoit voir qu'il étoit armé sous sa robe. Il prit des habits de deuil, comme on en

uſoit dans les plus grandes calamités ; & faiſant apporter ſes enfans , encore tout jeunes ſur la place , & au milieu de l'aſſemblée , il les recommanda au peuple dans des termes qui faiſoient comprendre qu'il défefpéroit de ſon propre ſalut. Le peuple à cet aſpect ne lui répondit que par des cris & des menaces contre les riches. Jamais on n'avoit vu tant de haine contre le Sénat. Tiberius entretenoit cette averſion du peuple tantôt en intéreſſant ſa piété , quelquefois par des motifs de vengeance , ou par de nouvelles vues d'intérêt. L'habile Tribun excitoit ces différens ſentimens tour à tour , ſelon qu'ils convenoient à la diſpoſition des eſprits , & à la ſituation des affaires.

La mort d'Attalus Philopator , Roi de Pergame , lui fournit une nouvelle occaſion de ſ'attacher encore plus étroitement à la multitude. Ce Prince par ſon teſtament avoit nommé le peuple Romain pour ſon héritier. Tiberius toujours animé du même eſprit , propoſa un nouvel Edit , par lequel il devoit être ordonné que tout l'argent du Roi de Pergame ſeroit partagé entre les plus pauvres citoyens qui devoient avoir quelque portion dans la diſtribution des terres publiques , afin qu'ils puſſent acheter des beſtiaux & les uſtenſiles néceſſaires pour cultiver leurs petits héritages. » A l'égard des villes & de leur territoire , ajouta Tiberius , j'en ferai mon rapport au peuple quand j'en ſerai mieux inſtruit , & il en décidera dans ſes aſſemblées , comme d'un bien qui lui appartient. «

Plutarque prétend que de toutes les entrepriſes de Tiberius il n'y en eut point qui offenſât plus ſenſiblement tout le corps du Sénat que ce projet qui , en renvoyant au peuple la connoiſſance d'une auſſi grande affaire , lui transportoit toute l'autorité du gouvernement ,

& privoit les Sénateurs du profit immense qu'ils prétendoient faire dans la disposition des Etats de ce Prince. L'ambition & l'intérêt firent éclater le ressentiment des premiers de Rome. On reprocha publiquement à Tiberius qu'il ne vouloit attribuer au peuple la disposition du royaume d'Attalus que pour s'en faire mettre la couronne sur la tête. On l'accusa même de se vouloir faire le tyran de son propre pays, & il y en avoit qui publioient qu'il s'étoit saisi par avance du bandeau royal & de la robe de pourpre d'Attalus. Mais ces bruits injurieux, & qui venoient de l'animosité des grands, ne convenoient guere au caractère de Tiberius. Jamais personne ne fut plus républicain que ce Tribun. Tout ce qu'il avoit fait au sujet du partage des terres n'avoit eu pour objet que de rapprocher la condition des pauvres citoyens de celle des riches, & d'établir une espece d'égalité entre tous les citoyens.

Il est vrai que depuis il poussa ce principe trop loin, & que s'étant apperçu que ses loix lui avoient attiré une haine irréconciliable de la part des grands, & que sa perte étoit résolue, il ne ménagea plus rien. Il s'appliqua uniquement à sapper l'autorité du Sénat, & s'assurer un asyle dans la puissance du peuple. Ce fut dans cette vue qu'il proposoit tous les jours de nouvelles loix. Tantôt il vouloit qu'on abrégât les années de service des soldats, une autre fois il demandoit qu'on pût appeler devant l'assemblée du peuple des jugements de tous les Magistrats. Mais de tous les coups qu'il porta à l'autorité du Sénat, il n'y en eut point qui lui donnât une plus vive atteinte que la nouvelle proposition qu'il fit de mettre autant de Chevaliers que de Sénateurs dans les différents tribunaux de Rome.

Tiberius ne laissoit entrevoir des loix si

flatteuses pour le peuple , que dans la vue qu'il le continueroit dans le tribunat pour les faire recevoir. Le Sénat irrité de ces nouvelles entreprises , forma une puissante cabale pour l'en exclure. Les Magistrats , les Grands , les plus riches de Rome , jusqu'à des Tribuns du peuple , jaloux de son crédit , entrèrent dans ce parti. Et le jour de l'élection étant arrivé , comme le Tribun qui présidoit à l'assemblée influoit beaucoup dans les suffrages , ils disputèrent ce droit à Mutius , créature de Tiberius , quoique cette fonction lui fût dévolue par la déposition d'Octavius qu'il représentoit.

Cette opposition des Tribuns parut à Tiberius de mauvais augure : il vit bien qu'il y avoit un puissant parti formé contre lui. Pour en reconnoître les forces & les desseins , il consuma exprès tout le temps de l'assemblée en disputes avec ses collegues sur cette préséance , & la nuit étant venue on fut obligé de remettre l'élection au jour suivant.

Il employa toute cette nuit à s'assurer des chefs du peuple. Ses partisans répandus dans les différents quartiers de la ville , exhortoient les Plébéïens à se rendre de bonne heure sur la place ; la plupart pour signaler leur zele s'y trouverent avant le jour. Les grands & les riches ayant appris que le peuple s'étoit emparé de la place , résolurent de l'en chasser à force ouverte , plutôt que de souffrir qu'on continuât Tiberius dans le tribunat. Ils se firent escorter par leurs clients , leurs domestiques , & par des esclaves armés secrètement de bâtons , qui les attendoient à la porte du Sénat.

Tiberius , qui ignoroit leurs desseins , se mit en état de se rendre sur la place. Mais il eut de sinistres présages qui l'en détournèrent , & que la superstition & les préjugés faisoient alors regarder comme les interpretes les plus assurés de la divinité.

On lui rapporta que les poulets sacrés n'avoient point voulu manger ce matin. En sortant de sa maison il se blessa le pied contre le seuil de la porte ; il n'étoit pas éloigné , lorsque des corbeaux qui se battoient firent tomber une tuile à ses pieds. C'en étoit assez en ce temps-là pour arrêter les plus hardis. Le Tribun épouvanté , se dispoisoit à rentrer chez lui ; mais un certain Philosophe Grec (a) , ami intime de Tiberius , se moquant de ces préjugés vulgaires , lui représenta quelle honte ce seroit pour Tiberius Gracchus , Tribun du peuple Romain , fils d'un Consulaire & petit-fils du grand Scipion , si on pouvoit lui reprocher qu'étant à la tête d'un puissant parti , le croassement de deux corbeaux l'eût arrêté dans la poursuite de ses desseins.

Ce discours piqua le Tribun , & plusieurs de ses partisans étant accourus de l'assemblée pour le faire avancer , lui annoncèrent qu'il trouveroit la plus grande partie des suffrages réunis en sa faveur. Tiberius les suivit , & accompagné de ses amis particuliers il monta au Capitole.

Le peuple , dès qu'il l'aperçut , poussa des cris de joie & d'applaudissement. Mais à peine fut-il placé dans son tribunal , qu'un Sénateur de ses amis perçant la foule , & s'approchant de lui , l'avertit qu'il y avoit une conjuration faite contre sa vie , & que les grands de Rome , ceux sur-tout qui étoient intéressés dans le partage des terres , avoient résolu de le venir attaquer ouvertement jusques dans son tribunal.

Les amis du Tribun , touchés du péril où il étoit exposé , se réunissent auprès de lui , retroussent leurs robes , & se saisissant des armes des Licteurs , se mettent en état de le défendre ,

(a) *Blossius.*

& de repousser la force par la force. Tiberius tâchoit de faire entendre au peuple l'avis qu'il venoit de recevoir ; mais le tumulte , le bruit & les clameurs des différents partis l'empêchant d'être entendu , il touchoit sa tête des deux mains , comme pour faire comprendre à la multitude qu'on en vouloit à sa vie. Ses ennemis prirent de là occasion de crier qu'il demandoit un diadème , & les plus passionnés coururent au Sénat annoncer que le peuple alloit couronner Tiberius , si on ne s'y opposoit au plutôt.

C'étoit un artifice pour déterminer le Sénat à passer par-dessus toutes les formes , & à le proscrire sur le champ. La plupart des Sénateurs auxquels l'exécution de la loi Licinia alloit enlever une partie de leurs terres , se déchaînoient avec fureur contre Tiberius. Mais personne ne fit paroître plus d'animosité que Scipion Nasica son parent. Ce Sénateur adressant la parole au premier Consul , lui représenta que toutes les nouveautés que le Tribun avoit introduites dans le gouvernement lui servoient comme de degrés pour s'élever sur le trône ; qu'il n'y avoit pas un moment de temps à perdre , & qu'il falloit faire périr le tyran , si on vouloit conserver la liberté. Mais ce sage Magistrat , qui ne vouloit pas se rendre le ministre de la vengeance de quelques particuliers , lui répondit qu'il étoit également incapable d'approuver les nouvelles loix & d'en faire mourir l'Auteur contre les formes ordinaires de la justice.

Une réponse si pleine de modération ne fit qu'irriter davantage ces courages ulcérés. Scipion se leva brusquement de sa place , & se tournant vers les Sénateurs qui étoient intéressés comme lui dans la perte des terres : » Puisque le souverain Magistrat , dit-il , par un assujettissement trop scrupuleux pour les formes ordinaires de la justice , refuse de secourir la Répu-

blique , que ceux à qui la liberté est plus chere que la vie même me suivent. « En même-temps il retrouffe sa robe & se met à la tête des Sénateurs de son parti , qui courent en fureur au Capitole avec ce gros de clients , de valets & d'esclaves qui les attendoient à la porte du Sénat. Ces gens , armés seulement de bâtons & de leviers , précédoient les Sénateurs , & frappaient indifféremment sur tout ce qui s'opposoit à leur passage.

Le peuple épouvanté prend la fuite ; chacun dans ce tumulte s'écarte ; les amis de Tiberius l'abandonnent. Il est enfin obligé de se sauver comme les autres ; il jette sa robe pour courir avec plus de facilité ; mais dans cette précipitation , inséparable de la peur , il tombe en s'enfuyant ; & comme il se relevoit , Publius Saturius , un de ses collegues , jaloux & ennemi secret de sa gloire , le frappa à la tête avec le pied d'une chaise. Il retomba de ce coup , & une foule de ses ennemis survenant lui ôta la vie. Sa mort ne finit pas le désordre ; l'animosité étoit égale dans les différents quartiers de la ville , & plus de trois cens des amis & des partisans de Tiberius périrent dans ce tumulte. On remarqua qu'aucun n'avoit été tué par le fer , & qu'ils furent tous assommés , ou à coups de pierre , ou à coups de bâton. On en jeta depuis les corps avec celui de Tiberius dans le Tibre.

La cabale & le parti des Grands étendirent le ressentiment sur tous ceux qui avoient paru favoriser ses sentiments. On en fit mourir plusieurs ; Pompilius , alors Préteur , en bannit un grand nombre , & on n'oublia rien pour inspirer de la terreur à ceux qui seroient capables de tenter de nouveau le même dessein.

Fin du Livre huitieme.

L I V R E I X.

C. Gracchus, frere de Tiberius, obtient du peuple la charge de Tribun, malgré les grands. Il propose différentes loix, & fait divers changements dans le gouvernement, qui le rendent presque absolu dans Rome & dans toute l'Italie. L'année de son tribunat étant expirée, il est continué dans la même charge, sans l'avoir briguée. De quelle maniere les Sénateurs viennent à bout de diminuer son crédit. Scipion Emilien, le destructeur de Carthage & de Numance, s'oppose le plus ouvertement à l'établissement des loix Agraires. On le trouve mort dans son lit. Caius est soupçonné d'avoir contribué à le faire assassiner. Ses collegues jaloux de son autorité, lui font manquer un troisième tribunat. Les Sénateurs voyant Caius rentré dans une condition privée, chargent le Consul Opimius de casser toutes ses loix, & sur-tout celle qui regardoit le partage des terres. Opimius convoque une assemblée générale pour terminer cette grande affaire. Un des Licteurs du Consul mis à mort par les Plébéiens, malgré Caius, est cause que le Sénat donne pouvoir à Opimius de faire prendre les armes à ceux de son parti. Caius est tué, & sa tête apportée au Consul, qui la paie dix-sept livres & demie d'or. Les grands viennent à bout de se faire reconnoître pour légitimes possesseurs des terres de conquêtes, en s'engageant à une redevance qu'ils ne payerent pas long-temps. Jugurtha. Qui il étoit : ses premières campagnes. Son argent lui tient lieu de bon droit à Rome pendant quelque temps. Mais à la fin sa cruauté oblige les Romains à faire passer des troupes en Numidie. Après avoir employé avec succès contre ces redoutables ennemis l'argent, la ruse & la force, il est livré par Bocchus à ses

ses ennemis , conduit à Rome , traîné comme un esclave à la suite d'un char de triomphe , & enfin poussé par un bourreau dans le fond d'une basse-fosse , où il meurt de faim. Marius. Sylla.

ROME vit pour la première fois la guerre civile allumée dans l'enceinte même de ses murailles. Toutes les séditions qui s'étoient émues jusqu'alors ; la retraite sur le Mont-Sacré , l'abrogation des dettes , l'établissement du tribunat , & la promulgation de différentes loix ; toutes ces dissensions s'étoient toujours terminées par la voix d'accommodement , & sans effusion de sang humain , tantôt par le respect du peuple pour le Sénat , & plus souvent encore par la condescendance du Sénat pour le peuple. (a) Mais dans cette dernière occasion la violence décida la querelle , & ce fut un Tribun même du peuple qui , sans respect pour sa dignité réputée sacrée , donna le premier coup à son collègue.

Cependant le peuple revenu de sa frayeur , se reprochoit sa mort , comme s'il eût assassiné lui-même celui qu'il n'avoit pas défendu assez courageusement. Son indignation se tourna ensuite contre Scipion Nasica , l'auteur du tumulte. Les Plébéiens ne le rencontroient jamais dans les rues qu'ils ne le traitassent publiquement d'assassin & de sacrilège. Les uns frémissant de colère , menaçoient de le tuer : d'autres propoisoient de le citer devant l'assemblée du peuple. Le Sénat craignant que sa présence n'excitât une nouvelle sédition , jugea à propos de l'éloigner , & on l'envoya en Asie , avec une commission apparente qui cachoit un véritable exil. Le Sénat , pour achever de calmer le peuple , consentit à

(a) *Plut. in Gracchis. Ap. Alex. Civ. l. 1. Vell. Pat. Oros. L. Florus.*

l'exécution de la loi ; il permit qu'on substituât à Tiberius un autre Commissaire qui le remplaçât dans le partage des terres , & même on défera cet emploi à Publius Crassus , dont C. Gracchus , frere de Tiberius , avoit épousé la fille. Mais on ne cherchoit qu'à amuser le peuple : les loix de Tiberius étoient toujours également odieuses aux Grands ; la mort d'Appius Claudius , un des Triumvirs , leur fournit un nouveau prétexte pour en surseoir encore l'exécution , & on commença à regarder le partage des terres comme ces affaires qu'on veut ruiner insensiblement en les laissant tomber dans l'oubli.

Il n'y avoit que Caius Gracchus dont le peuple pût attendre du secours. Mais outre qu'il étoit encore trop jeune pour entrer dans les charges , & qu'il n'avoit que vingt-un ans quand son frere fut tué , on remarqua que depuis sa mort il affectoit de ne se plus montrer en public , soit qu'il craignît véritablement les ennemis de sa maison , soit qu'il voulût les rendre encore plus odieux au peuple par cette crainte affectée. Car on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il ne s'étoit banni volontairement du commerce du monde que pour se préparer à y paroître avec plus d'éclat & en état de venger la mort de son frere.

Il n'y avoit , comme on sait , que deux routes qui conduisoient également à toutes les dignités de la République , l'éloquence & une grande valeur. Caius s'étoit déjà signalé à la guerre de Numance sous les ordres du jeune Scipion , son Général & son beau-frere. La mort de Tiberius & la ruine de son parti l'ayant obligé de disparaître , il employa tout le temps de sa retraite à l'étude de l'éloquence , & à se perfectionner dans le talent de la parole , si nécessaire dans un gouvernement républicain. Il s'ensevelit dans son cabinet ; sa porte étoit fermée aux jeunes

Romains de son âge & aux amis de sa maison. On l'oublia bientôt , & le frere de Tiberius , & le petit-fils du grand Scipion étoit ignoré dans Rome. Les Grands regardoient avec plaisir cette retraite comme un effet de la consternation où l'avoit jetté la mort de son frere , & comme une déclaration tacite qu'il n'osoit prendre de part au Gouvernement.

Mais on ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'il ne s'étoit éloigné des affaires que pour s'en rendre plus capable. Il sortit de sa retraite pour défendre un des amis de son frere appelé Vectius , que le parti opposé vouloit perdre , sous prétexte de différents crimes dont on l'accusoit. Caius entreprit sa défense ; il monta pour la premiere fois à la tribune aux harangues. Le peuple ne l'y vit paroître qu'avec des acclamations & des transports de joie extraordinaires. Il crut voir renaître en sa personne un second Tiberius , & un nouveau protecteur des loix Agraires. Cette bienveillance , dont il recevoit des témoignages si éclatants , lui inspira une confiance & une hardiesse peu ordinaires à ceux qui parlent en public pour la premiere fois , & il défendit son client avec tant d'éloquence qu'il fut renvoyé absous par tous les suffrages de l'assemblée.

Après avoir , par une premiere action , essayé ses forces & la disposition des esprits , il crut , avant que de se jeter entièrement dans les affaires , avoir encore besoin de cette réputation que donnent la valeur & les armes : il demanda & il obtint la charge de Questeur de l'armée qui étoit alors en Sardaigne sous les ordres du Consul Oresta (a) : c'étoit le premier emploi par lequel il falloit commencer pour entrer dans les dignités de la République. Plutarque , dans la vie de Caius , nous apprend que personne à l'armée

(a) *An de Rome 527.*

ne fit paroître plus de valeur contre les ennemis , & plus d'attachement pour la discipline militaire. On admiroit sur-tout , dans un âge si peu avancé , sa tempérance & l'austérité de ses mœurs. Il n'en étoit pas moins civil ni moins complaisant. L'Officier & le simple soldat qui avoient affaire à lui , par rapport aux fonctions de sa charge , se louoient également de sa douceur , de son exactitude , & sur-tout de sa probité & de son désintéressement. La pratique constante de tant de vertus n'étoit pas renfermée dans le camp des Romains. Caius traitoit avec la même humanité les sujets de la République qui dépendoient de sa charge. Le citoyen & le laboureur , comme le soldat , se louoient également de son intégrité. Sa réputation passa bientôt les mers ; & Micipsa Roi de Numidie , & fils de Masinissa , ayant envoyé gratuitement du bled pour l'armée de Sardaigne , les Ambassadeurs que ce Prince avoit alors à Rome déclarèrent en plein Sénat que le Roi leur maître n'avoit fait cette libéralité qu'en considération de Caius Gracchus dont il révéroit la vertu. Cette déclaration réveilla la jalousie & la haine des Grands. Des vertus trop éclatantes leur furent odieuses & suspectes ; & , pour ravalier en quelque maniere la gloire du Questeur , & le rendre méprisable , ils chassèrent honteusement du Sénat ces Ambassadeurs , comme des barbares , qui , par cette préférence , avoient manqué de respect pour leur compagnie.

Un traitement si indigne , & qui sembloit violer le droit des gens , fut bientôt su en Sardaigne. Caius n'apprit qu'avec un vif ressentiment cet effet de la haine implacable des Grands ; son retour à Rome lui parut alors nécessaire pour y soutenir son crédit , & pour repousser un outrage qui le regardoit directement , & qui n'avoit pour objet que de le rendre mé-

prisable au peuple & parmi les nations étrangères. Il partit brusquement , & on le vit dans la place lorsqu'on le croyoit encore en Sardaigne. Les ennemis de sa maison , attentifs à toutes ses démarches , lui voulurent faire un crime de ce qu'il étoit revenu avant son Général. On le cita devant les Censeurs ; il y comparut , & dissipa facilement cette accusation.

Il fit voir qu'il avoit demeuré trois ans auprès de son Général , quoiqu'il fût permis à un Questeur de revenir à Rome , au bout de l'an , & qu'ainsi il en avoit servi deux plus que ne prescrivoient les loix. Il ajouta qu'il étoit revenu de Sardaigne sans argent : au lieu que tous ceux qui l'avoient précédé dans le même emploi s'y étoient enrichis , & qu'ils avoient remporté non-seulement leurs bourses pleines d'or & d'argent , mais qu'ils en avoient encore rempli les cruches & les vases qui leur avoient servi en passant dans cette isle pour y porter du vin. On peut bien juger qu'avec de pareilles raisons il n'eut pas de peine à être absous. Ses ennemis , qui ne cherchoient qu'à l'éloigner des dignités où vraisemblablement la faveur du peuple l'alloit élever , lui suscitèrent une nouvelle accusation. Ils tenterent de le rendre suspect d'une sédition qui s'étoit faite à Fregelle , ville dépendante de la République , & que le Préteur Opimius , homme sévère & cruel , n'avoit dissipée que par la ruine entière de cette ville & la mort des principaux habitants. Ce Sénateur , ennemi déclaré de la mémoire de Tibérius , dans le compte qu'il rendit en plein Sénat de la conduite qu'il avoit tenue dans cette affaire , n'oublia rien pour faire comprendre que Caius étoit le chef muet de ces mouvements. Il ajouta qu'il avoit découvert qu'il avoit entretenu des liaisons secrètes avec les premiers de cette ville ; qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'ils eussent

formé le projet de soustraire aux ordres du Sénat , s'ils n'avoient été assurés secrètement de la protection du peuple ; & que si leur désobéissance avoit eu un heureux succès , ce n'auroit été peut-être que le signal d'une révolte contre la souveraineté de la République. Mais comme tout ce que ce Sénateur passionné avança contre Caius se trouvoit sans preuves , ses mauvais desseins n'eurent point de suite , & le jeune Gracchus ne crut point se pouvoir mieux venger de ses ennemis qu'en demandant hautement la charge de Tribun du peuple. C'étoit attaquer le Sénat par son endroit le plus sensible. Au seul nom de Gracchus les Grands , & ceux sur-tout qui avoient tant d'intérêt qu'on ne fît pas revivre les loix Agraires , frémissaient de colere. Il se fit une espèce de conspiration pour empêcher qu'il ne parvînt au tribunat. Mais tout le peuple se déclara en sa faveur ; & il accourut même de la campagne un si grand nombre de Plébéïens pour lui donner leur voix , que la place ne pouvant contenir toute cette multitude , plusieurs monterent sur les toits des maisons ; d'où , par des vœux publics & des acclamations mêlées d'éloges , ils demandoient Caius pour Tribun ; & comme dans cette sorte d'élection les voix se comptoient par têtes , le peuple , plus nombreux que la Noblesse (a) , l'emporta hautement , & obtint Caius pour un de ses Tribuns. Il ne se vit pas plutôt revêtu d'une dignité qui lui donnoit un pouvoir presque sans bornes , qu'il forma sur le plan de son frere des desseins encore plus hardis , & qu'il poussa même avec plus d'ardeur qu'il n'avoit fait. C'étoit le même esprit & les mêmes vues dans les deux freres , quoique de caractères différents. Tiberius , comme nous l'avons dit , cachoit une fermeté invincible sous

(a) *An de Rome 630.*

une modération apparente. Son éloquence étoit douce & insinuante ; il vouloit plaire pour pouvoir persuader ; il cherchoit à toucher ses auditeurs ; & quand il dépouilla Octavius du tribunat , il sembloit qu'il fût aussi touché que lui de sa disgrâce , & qu'il n'y avoit que l'amour seul de la justice & l'intérêt du peuple qui l'eût réduit à la triste nécessité de rendre son collègue malheureux.

Caius se laissoit voir plus à découvert ; aussi éloquent , mais plus vif dans ses expressions , & plus véhément que son frere , son discours étoit orné de figures pathétiques ; il mêloit même des invectives à ses preuves & à ses raisons ; son zele pour les intérêts du peuple se tournoit en colere contre le Sénat. Il ne sortoit , pour ainsi dire , que des éclairs & des foudres de sa bouche , & il portoit la terreur jusques dans le fond de l'ame de ses auditeurs. Du reste , la fermeté de ces deux freres , l'amour qu'ils avoient pour la justice , leur intégrité , leur tempérance , leur éloignement des voluptés , leur attachement inviolable aux intérêts du peuple , sont les qualités qu'ils possédoient l'un & l'autre dans un degré égal.

On remarqua seulement que Caius fit paroître plus de penchant pour la vengeance : défaut dont ces païens avoient fait une vertu , & qu'ils traitoient de grandeur de courage. Comme sa charge l'engageoit de parler souvent au peuple , quelque matiere qu'il traitât , il faisoit toujours entrer dans son discours la maniere inhumaine dont le Sénat avoit fait périr son frere. » Qu'a servi à Tiberius , disoit-il , d'être né Romain , & dans le sein d'une République où toutes les loix défendent de faire mourir aucun citoyen avant que de l'avoir convaincu des crimes dont on l'accuse ! Le Sénat , les Patriciens , les grands & les plus riches ont assassiné à coups de bâtons , non-seulement un simple citoyen ,

mais un Tribun du peuple , un Magistrat public , & une personne sacrée. Leur fureur ne s'est pas bornée à le priver de la vie ; on les a vus après sa mort acharnés sur son corps , le traîner indignement dans les rues , & ils ont poussé leur inhumanité jusqu'à le jeter dans le Tibre , pour le priver des honneurs de la sépulture. « Par de pareils discours , également vifs & touchants , il s'attiroit la compassion du peuple , en même-temps qu'il en excitoit la haine & l'indignation contre le Sénat & les Grands. Après avoir jetté dans les esprits ces semences de haine & de division , il commença à travailler à sa propre vengeance , par la proposition de deux Edits nouveaux. Le premier déclaroit infame tout Magistrat qui auroit été déposé par le jugement du peuple. On vit bien que cette loi regardoit Octavius , ce Tribun que Tiberius avoit fait déposer. Mais Plutarque nous apprend que Caius , à la priere de Cornелиe sa mere , dont Octavius étoit un peu allié , n'insista point sur la promulgation de cet Edit.

Par la seconde loi , & qu'il fit recevoir (a) , il étoit ordonné que tout Magistrat qui auroit exilé un citoyen Romain sans observer les formalités prescrites par les loix , seroit tenu d'en rendre compte devant l'assemblée du peuple. Ce second Edit n'avoit été proposé que pour faire périr Pompilius , qui pendant sa préture avoit banni les amis & les partisans de Tiberius. Pompilius n'attendit pas qu'on le fit citer ; & comme il ne pouvoit ignorer que Caius disposoit à son gré des suffrages de la multitude , & qu'ainsi il auroit pour Juge sa partie & son ennemi , dans la crainte d'un jugement plus rigoureux , il se bannit lui-même de sa patrie.

(a) *Cicer. in Cluentiana, Rabiriana, de perduellion. Item pro domo sua.*

Caius , par cet essai de son crédit , se voyant en état de tout entreprendre , forma de plus grands desseins , & dont l'objet étoit de faire passer du Sénat à l'assemblée du peuple toute l'autorité du gouvernement. Ce fut dans cette vue qu'il fit un nouvel Edit pour donner le droit de bourgeoisie & le titre de citoyens Romains à tous les habitants du Latium , & il étendit depuis ce droit jusques aux Alpes. Il proposa en même-temps que les colonies qui seroient peuplées de Latins eussent les mêmes privilèges que les colonies Romaines ; & il ajouta que celles qui n'avoient point le droit des suffrages dans l'élection des Magistrats , pussent cependant donner leurs voix quand il s'agiroit de recevoir de nouvelles loix. Par de pareilles propositions il augmentoit le nombre des suffrages du peuple , & ces nouveaux citoyens , qui lui devoient un si grand privilege , étoient , pour ainsi dire , à ses ordres , & suivoient l'impression de ses conseils , comme ses clients & ses créatures.

Caius , pour se rendre de plus en plus agréable à la multitude , fixa en sa faveur la vente du bled à un prix très-modique. Quelques Historiens prétendent même que , pendant son tribulat , il fit faire une distribution gratuite des grains qu'on tira des greniers publics. Le peuple , qu'on gouverne toujours quand on fait lui procurer l'abondance , ne se lassoit point de donner des louanges à un Magistrat qu'il ne croyoit occupé que de sa subsistance. Mais ces soins paroissoient dangereux au Sénat , qui ne regardoit toutes ces nouveautés que comme des voies indirectes dont on se servoit pour sapper son autorité. Et ce qui mit le comble à sa haine contre le Tribun , ce fut le changement qu'il introduisit dans les Tribunaux où se rendoit la justice aux particuliers.

On les avoit tités jusqu'alors du corps du Sénat , & ce droit souverain tenoit les Chevaliers & le peuple dans ce respect qu'on a toujours pour les arbitres des biens de sa fortune. Caius , à l'exemple de Tiberius son frere , résolut d'enlever au Sénat cette partie de son autorité ; & pour parvenir à ses fins , il fit voir que Aurelius Cotta & Manius Aquilius , des principaux du Sénat , accusés de différentes concussions dont les preuves étoient claires & constantes , avoient échappé à la rigueur des loix par la corruption de leurs Juges : d'où il prit occasion ensuite de représenter au peuple qu'il ne devoit pas s'attendre d'obtenir jamais justice dans des Tribunaux où l'on voyoit présider les criminels mêmes , ou du moins leurs parents & leurs complices. Et il conclut par demander que l'administration de la Justice litigieuse fût remise aux Chevaliers , ou du moins qu'on tirât de cet Ordre trois cens des plus considérables , qui servissent d'assesseurs au Sénat , & qui jugeassent toutes les affaires avec une égalité de suffrages & de pouvoir.

Le peuple reçut cette proposition avec les applaudissemens qu'il donnoit à tout ce qui venoit de la part du Tribun ; & le Sénat , confus de la collusion des Juges dans l'affaire de Cotta & d'Aquilius , dont il venoit d'être convaincu , n'osa s'opposer à la loi. Elle passa tout d'une voix , & le peuple plus puissant que le Sénat par le nombre de ses suffrages , & qui idolâtroit Caius , remit à lui seul le choix de ces trois cens Chevaliers qui devoient entrer dans les Magistratures de la ville : il ne nomma que ses amis & ses créatures. Par ces divers changements qu'il introduisit dans le gouvernement , il se rendit également absolu dans Rome & dans toute l'Italie. Cependant il faut convenir qu'il n'employoit cette autorité si odieuse au Sénat ,

& si justement suspecte dans une République, que pour la gloire de sa patrie & l'utilité de ses concitoyens. Il empêcha même quelquefois que d'autres Magistrats ne portassent trop loin leur complaisance pour le peuple ; & Fabius , Propréteur d'Espagne , ayant extorqué des villes de son gouvernement du bled qu'elles ne devoient point , & qu'il envoya ensuite à Rome pour faire sa cour au petit peuple , Caius , qui ne pouvoit souffrir ni injustice ni violence dans le gouvernement , fit ordonner par le peuple même que ce grain seroit vendu ; qu'on en renverroit le prix aux villes & aux communautés qui l'avoient fourni. Le même décret portoit qu'il seroit fait une sévère réprimande au Propréteur , pour avoir , par de pareilles avanies , exposé la République aux plaintes & au mécontentement de ses sujets & de ses alliés.

Ce décret , dont il étoit l'unique auteur , donna lieu à ses amis de faire valoir son amour pour la justice. Mais ses ennemis au contraire publioient qu'ils ne voyoient dans cette conduite qu'un effet de sa jalousie , & qu'il étoit trop habile pour souffrir que d'autres Magistrats entreprissent de gagner l'affection du peuple , & de partager avec lui son attachement & sa reconnaissance.

Caius , sans s'embarrasser de ces bruits , ne cherchoit à soutenir les nouveautés qu'il avoit introduites que par de nouvelles entreprises qu'il avoit l'art de revêtir toujours des apparences du bien public. Il proposa de faire construire des greniers publics (a) , où l'on pût conserver une assez grande quantité de grains pour prévenir la disette dans les années de stérilité. La proposition ayant été reçue , il se chargea de l'exécution , comme il faisoit ordinairement

(a) *M. Cicer. Tit. Liv.*

de tous les projets qu'il présentoit. Lui-même conduisit l'ouvrage , & il le fit faire avec une magnificence digne de la grandeur des Romains. Tout lui passoit , pour ainsi dire , par les mains ; il vouloit tout connoître par lui-même ; & sous prétexte de veiller à ce qu'il ne se fît rien contre les intérêts du peuple , il rappelloit à lui toute l'autorité du gouvernement. On le voyoit environné d'Ambassadeurs , de Magistrats , de gens de guerre , d'hommes de Lettres , d'artisans & d'ouvriers , sans que le nombre & la différence des affaires l'embararrassassent. Tout le monde admiroit son activité , & ses ennemis mêmes ne pouvoient disconvenir de l'étendue & de la facilité de son esprit.

Mais s'étoient ces mêmes talents , & l'usage sur-tout qu'il en faisoit en faveur du peuple , qui le rendoient de plus en plus odieux au Sénat & aux Grands de Rome , & ils attendoient avec impatience la fin de son tribunat & de son autorité. Les comices enfin arriverent , on tint l'assemblée pour l'élection des Tribuns de l'année suivante. Caius ne fit aucun mouvement pour y avoir part (a) ; mais le peuple qui se flattoit d'obtenir de nouveaux privileges par son habileté , le nomma Tribun pour la seconde fois ; & on remarqua qu'il avoit été le premier citoyen qui fût parvenu à cette dignité sans l'avoir brigüée.

Le Sénat ne vit qu'avec un violent chagrin la continuation d'un Magistrat qui lui enlevait insensiblement toute son autorité. On tint différents conseils ; les plus violents alloient à s'en débarrasser & à le traiter comme on avoit fait de son frere. Mais la crainte d'exciter une sédition fit prendre une autre route , & qu'on peut regarder comme un des traits de la plus fine politi-

(a) *An de Rome 631.*

que. On résolut avant que d'en venir aux voies de fait & d'entreprendre de le faire périr à force ouverte , de tenter de diminuer & d'affoiblir la passion que le peuple avoit pour lui : les plus habiles du Sénat s'adressèrent à Livius Drusus son collègue. C'étoit un homme qui n'avoit que de bonnes intentions , d'un esprit juste , mais borné , & qui , sans prendre de parti , eût bien voulu pouvoir concilier des intérêts si opposés & réunir les deux factions. Mais un dessein si grand , & dans lequel les intérêts particuliers l'emportoient sur le général , étoit au-dessus de sa capacité & de son crédit. Les Sénateurs qui s'adressèrent à lui le prirent par son foible , & le flatterent de la gloire de donner la paix à la République. Drusus offrit avec joie son ministère. » On ne vous demande pas , lui dirent ces habiles Sénateurs , que vous vous déclariez contre les intérêts du peuple qui vous a choisi pour un de ses Magistrats , ni même qu'à l'exemple d'Octavius vous vous opposiez aux nouveautés que Caius introduit tous les jours. Le Sénat forme un plus noble projet , & il n'exige vos soins & l'intervention du meilleur Tribun qu'ait jamais eu la République , que pour rétablir la paix & l'union entre les différents Ordres de l'Etat. Proposez , si vous le jugez à propos , de nouvelles loix encore plus favorables , s'il se peut , que celles de Caius , le Sénat approuvera tout. La seule chose qu'on vous demande , c'est de déclarer publiquement que ces loix & ces Edits que vous proposez vous ont été inspirés par le Sénat , & que vous ajoutiez qu'il n'a pour objet que le bien & l'utilité de ses concitoyens. «

Ce tour adroit eut tout le succès qu'on en pouvoit espérer. Drusus , qui ne trouvoit dans cette proposition rien de contraire à ses inté-

rêts ni à ceux du peuple , entra dans toutes les vues qu'on voulut lui inspirer. Si Caius propo-
soit d'envoyer deux colonies dans deux villes
dépendantes de la République , Drusus , pour
gratifier un plus grand nombre de pauvres fa-
milles , vouloit qu'on en repeuplât douze , &
qu'on envoyât dans chacune de ces villes
trois mille des plus pauvres citoyens. Caius
ayant fait adjuger quelques terres incultes à des
Plébéiens , & ayant chargé ces terres de quel-
ques cens & redevances , Drusus , pour ren-
chérir , pour ainsi dire , sur son art de flatter le
peuple , donna à des habitans la même quantité
de ces terres quittes & franches de toute con-
tribution. Enfin Caius ayant procuré aux La-
tins , comme nous l'avons déjà dit , le droit de
suffrage dans les élections , Drusus , par une
nouvelle Ordonnance , ajouta que ces peuples
étant faits citoyens de la République , il ne se-
roit plus libre à un Capitaine Romain de faire
battre de verges un soldat de cette nation. Dru-
sus à chaque proposition ne manquoit pas de dire ,
comme on l'avoit exigé de lui , qu'il ne serroit
que d'interprete au Sénat qui l'avoit chargé
d'en faire son rapport à l'assemblée. Cette con-
duite adoucit les esprits ; le Sénat ne fut plus
tant haï ; les deux partis semblerent se rappro-
cher ; Drusus plut à la multitude par le mérite
de la nouveauté , & partagea le crédit de Caius :
c'étoit l'objes du Sénat. Caius ne vit qu'avec
un chagrin secret ce rival lui enlever une partie
de la faveur du peuple. Il le traita d'esclave du
Sénat : sa jalousie déplut aux honnêtes gens du
peuple , & sa conduite à l'égard de Scipion l'E-
milien , son beau-frere , fit douter si sa vertu étoit
aussi pure qu'on l'avoit cru jusqu'alors.

Nous avons dit que Cornелиe sa mere étoit
fille de Scipion l'Africain , ou du premier Sci-
pion , & que le second Scipion , fils de Paul

Emile , & qui avoit été adopté dans cette famille patricienne , avoit épousé Sempronie , la sœur des deux Gracques. Mais , malgré cette double alliance , la différence & l'émulation des partis , cette animosité entre les Patriciens & les Plébéiens au sujet du partage des terres , avoient toujours empêché qu'il y eût une véritable union entre ces deux maisons. Les Scipions s'étoient déclarés en plus d'une occasion ennemis de la famille Sempronia ; les Gracques se plaignoient même que le jeune Scipion ne traitoit pas trop bien Sempronie sa femme , sous prétexte de sa stérilité , & on soupçonnoit en général tous les Scipions , qui s'étoient déclarés contre la loi de Tiberius , d'avoir contribué à la mort de ce Tribun.

Cette querelle perpétuelle dans la République , que nous avons vu revivre de siècle en siècle , & qui passoit des peres aux enfants , se renouvelloit avec encore plus d'animosité depuis la mort de l'ainé des Gracques. Caius suivoit toujours constamment le plan & les desseins de son frere : & non-content d'avoir enlevé au Sénat ses tribunaux & son autorité , il entreprit de dépouiller les premières maisons de Rome de ces terres de conquêtes qu'elles avoient à la vérité la plupart usurpées ; mais dont la possession étoit presque aussi ancienne que la fondation & l'établissement de la République.

Caius crut qu'il devoit ce grand sacrifice aux mânes de son frere , & qu'il étoit de son honneur de faire exécuter des loix dont la promulgation lui avoit coûté la vie. Il associa à son dessein Fulvius Flaccus , personnage Consulaire , mais sans probité & sans mœurs , & dont l'amitié & les liaisons faisoient tort à sa réputation. Et Papirius Carbo , Tribun du peuple , personnage hardi & séditieux , s'offrit à lui dans la vue d'acquérir de la considération par son attache-

ment public au parti de Caius. Ce Tribun les fit nommer avec lui pour *Triumvirs* du partage des terres. La commission ne pouvoit être adressée à des gens plus vifs & plus entreprenants, tous trois ennemis déclarés du Sénat, & flatteurs ourrés de la plus vile populace.

Ces Triumvirs ne se virent pas plutôt autorisés par un décret public, qu'ils firent sonner à son de trompe tous les détenteurs de ces terres d'apporter à leur tribunal les titres de leur acquisition, avec une déclaration exacte de la quantité qu'ils en avoient, afin de pouvoir juger ceux qui étoient tombés dans le cas de la loi *Licinia*, & qui en possédoient plus de cinq cens arpents ou journaux, mesure un peu inférieure à l'arpent. Il n'y avoit presque point de Grands dans Rome qui n'en possédassent une plus grande quantité, la plupart étoient même en procès pour les bornes de leurs usurpations. Ces hommes, devenus plus puissants qu'il ne convient dans une République, armerent publiquement & mirent des soldats sur leurs terres pour en défendre la possession; & ceux qui n'eurent pas cette audace, implorèrent la protection du jeune Scipion, le plus grand des Romains de son temps. Mais tout révérent qu'il étoit dans sa patrie, il n'osa pas se commettre avec le peuple, ni attaquer directement les loix des Gracques ses beaux-freres. Il prit un tour plus adroit pour en éluder du moins l'exécution. Il représenta avec beaucoup d'art dans une assemblée, que les Triumvirs n'avoient été nommés que pour examiner s'il y avoit des citoyens qui au préjudice des loix, possédassent plus de cinq cens arpents de terre, pour distribuer ce qui excédoit cette quantité à de pauvres citoyens; & que leur commission & leur pouvoir étoient renfermés dans ces deux articles. Il ajouta qu'avant que de procéder à cet examen il falloit recon-

notre les bornes fixes & constantes de chaque héritage. Mais que les propriétaires ayant différentes prétentions au sujet de leurs limites, la connoissance & le jugement de ces prétentions réciproques passoient le pouvoir des Triumvirs, & demandoient d'autres Juges, ou du moins une commission plus étendue.

La proposition passa à la pluralité des suffrages. Scipion eut l'adresse & le crédit de tirer cette partie de la commission des mains des Triumvirs, & il la fit tomber à Tuditanus qui étoit alors Consul, & qui sous une indifférence apparente pour l'un & l'autre parti (a), cachoit un dévouement entier aux ordres du Sénat & aux intérêts des Grands. Ce Magistrat, pour éblouir le peuple, vaqua pendant quelque temps avec beaucoup d'application à l'examen des prétentions de chaque particulier, & à régler les bornes réciproques de leurs héritages. Les Triumvirs le voyoient travailler avec plaisir dans l'espérance qu'il les mettroit bientôt en état d'exécuter leur commission; mais quelque temps après il quitta Rome brusquement, sur les avis qu'il se fit donner que sa présence étoit nécessaire dans l'Illyrie où les Romains faisoient alors la guerre. Son absence laissa indécis tous ces procès, & suspendit par conséquent la fonction des Triumvirs qui ne pardonnèrent jamais à Scipion d'avoir fait échouer leurs desseins & tomber leur commission. Ils lui reprochoient dans les assemblées qu'il devoit toute sa gloire au peuple Romain, & qu'après en avoir reçu deux consulats consécutifs, contre toutes les loix, & sur-tout malgré le Sénat & les Grands, il n'avoit point de honte, en faveur de ces gens si superbes, de s'opposer à l'établissement des loix Agraires, si nécessaires à la subsistance du

(a) *App. Alex. de bello civili, l. 1.*

pauvre peuple , & scellées par le sang de Tiberius.

Et sur cela Carbon , ce Tribun audacieux dont nous avons parlé , le somma en pleine assemblée de dire tout haut ce qu'il pensoit de la manière dont on l'avoit fait périr ; & par cette question captieuse , il prétendoit le mettre dans la nécessité de ne lui pouvoir répondre sans se rendre odieux ou au peuple ou au Sénat.

Mais Scipion , sans s'étonner , lui déclara que s'il étoit vrai que Tiberius eût eu le dessein de se faire le tyran de sa patrie , il croyoit sa mort juste. Tout le peuple qui adoroit sa mémoire , ayant témoigné par de grands cris son indignation : *à quoi bon tous ces cris* , leur dit Scipion , avec un air de grandeur qui lui étoit si naturel : *croyez-vous avec vos clameurs épouvanter un Général que le bruit de tant d'armées ennemies n'a jamais ébranlé ?* Caius ne prit point de part à cette dispute ; il gardoit un morne silence. Mais Fulvius Flaccus , homme violent & emporté , fit beaucoup de menaces à Scipion , & on trouva le lendemain cet illustre Romain mort dans son lit , avec des marques autour du col de la violence qu'on lui avoit faite.

On ne savoit à qui attribuer un si grand crime : les premiers soupçons tombèrent sur Flaccus , qui la veille l'avoit menacé du ressentiment du peuple. D'autres prétendoient qu'un coup si hardi venoit d'une main plus proche. On en accusoit Cornélie la mere des Gracques , & on publioit que Sempronie même , sa fille & femme de Scipion , pour se défaire de l'ennemi de sa maison & d'un mari qui la méprisoit , avoit introduit la nuit les meurtriers dans sa chambre.

Le peuple , dans la crainte que Caius ne fût trouvé complice de ce crime , ne souffrit point qu'on en informât. Lui-même n'en fit aucune poursuite , & ce Magistrat si sévère , celui qui

affectoit le titre de défenseur des loix , & la partie déclarée de tous ceux qui attentoient à la liberté publique , garda sur l'assassinat d'un si grand homme un silence odieux , qui fit justement soupçonner que lui ou les siens ne s'étoient pas crus assez innocents pour soutenir toute sorte d'éclaircissements.

Ce silence de Caius , encore plus criminel que l'assassinat même , excita les plaintes publiques de toute la Noblesse , & les plus honnêtes gens même parmi le peuple en tiroient de violents soupçons contre sa vertu. Pour éloigner le souvenir d'un crime si affreux , & pour occuper les esprits , Caius se servit de Q. Rubrius son collègue , qu'il engagea à proposer de nouveaux projets. Ce Tribun exhorta le peuple à rebâtir Carthage que Scipion avoit détruite , & à y envoyer une puissante colonie. Caius appuya fortement cette proposition , & il n'oublioit rien dans toutes les assemblées pour déterminer le peuple à cette entreprise ; il vantoit la fertilité du territoire, le voisinage de la mer, la sûreté & la commodité de son port. Et comme il crut que dans cette conjoncture son absence de Rome & celle de Fulvius Flaccus ne seroient pas inutiles pour faire tomber ces bruits injurieux à sa gloire (a) , il en demanda & en obtint la commission, qui lui fut décernée par un décret public , conjointement avec Flaccus , soupçonné comme lui du meurtre de Scipion.

Ils conduisirent en Afrique six mille familles de Rome , qu'ils mirent en possession de Carthage & de son territoire. Mais pendant qu'il étoit occupé à relever les murailles , ou , pour mieux dire , à abattre les trophées de Scipion , Drusus , qui n'agissoit que par l'impression des conseils du Sénat , se prévalut de son absence pour

(a) *Vell. Pat. l. 1. Plut. in Gracchis. App. de bel. civili. l. 1.*

rendre Flaccus plus odieux. Il rappelloit tous les indices qui le pouvoient faire soupçonner du meurtre de Scipion. C'étoit attaquer indirectement Caius même, qui avoit des liaisons si étroites avec ce Sénateur. Drusus dans tous ses discours le représentoit comme un homme violent, & comme un esprit séditieux, qui ne cherchoit son élévation que dans les troubles de l'Etat. On l'accusa même d'avoir tenté de faire soulever les peuples d'Italie. On parloit de lui faire son procès ; le crédit & la considération de Caius son protecteur s'affoiblissoient pendant son absence ; le peuple commençoit à l'oublier, & donnoit toute sa confiance à Drusus, dont la réputation étoit pure & la conduite pleine de modération. Caius jugeant de la diminution de son crédit par le péril où se trouvoit son ami, accourut en diligence à Rome pour animer sa faction. Il quitta même en arrivant sa maison qui étoit au mont Palatin, & vint se loger auprès du marché dans un quartier habité par un nombre infini de petit peuple. Il proposa ensuite de nouvelles loix, qui alloient toutes à l'avilissement de l'autorité du Sénat. Il devoit les faire recevoir dans la première assemblée ; mais comme il doutoit du succès, & que son parti ne lui parut ni si nombreux, ni si plein de cette chaleur qu'il avoit coutume de lui inspirer, il fit venir à Rome un grand nombre de ces peuples d'Italie auxquels il avoit procuré le droit de suffrage.

Le Sénat inquiet de cette foule d'étrangers qui remplissoient la ville, & qui sembloient n'être venus que pour y donner la loi, se servit de l'autorité du Consul Fannius pour ordonner à tous ceux qui n'étoient pas habitants de Rome d'en sortir incessamment. Caius pour ne pas laisser pénétrer la diminution de son crédit, quoique depuis son retour d'Afrique il se sentît moins autorisé, fit publier une Ordonnance

toute contraire ; il invitoit ces peuples à rester dans la ville , & il leur promettoit le secours des loix & la protection du peuple contre le décret du Consul.

Cependant il vit depuis traîner en prison par les Licteurs de Fannius un de ces étrangers , son ami & son hôte , qu'on avoit arrêté exprès pour lui faire cette insulte. Il vit sa disgrâce & le mauvais traitement qu'on lui faisoit sans s'y opposer ; soit qu'il craignît d'exciter une guerre civile, ou que, sentant son crédit diminué depuis l'assassinat de Scipion, il ne voulût pas laisser appercevoir la foiblesse de son parti. Et il eut le chagrin de se voir encore abandonné par les chefs , au sujet d'une dispute qu'il eut avec les autres Tribuns ses collègues, qui avant ce différent lui avoient été très-attachés.

Les Grands de Rome avoient fait faire des échafauds dans la place , pour y voir plus commodément les spectacles , & un combat de gladiateurs qu'on y devoit donner ; & les ouvriers en avoient encore construit un grand nombre d'autres pour leur compte qu'ils avoient loués aux familles les plus riches & les plus accommodées. Caius passant par la place & la voyant embarrassée de tous ces échafauds , ordonna qu'on les abattît , afin que le peuple eût plus de place , & vît les jeux sans qu'il lui en coûtât rien. Les Grands eurent recours à l'autorité de ses collègues , qui , par complaisance pour les premières maisons de Rome , ordonnerent que les échafauds seroient conservés. Il n'est pas même bien certain si ces Magistrats du peuple ne tiroient pas un profit particulier de ces échafauds , qu'on louoit aux particuliers. Caius qui ne pouvoit souffrir d'opposition dans ce qu'il croyoit juste , prit avec lui cette multitude d'ouvriers qui étoient à ses ordres , & la veille des jeux il fit abattre tous ces écha-

fauds & transporter les matériaux , enforte que la place fut libre pour le lendemain. Le peuple admira sa fermeté & son courage ; mais ses collègues piqués qu'il voulût emporter toutes choses de hauteur , & jaloux d'ailleurs de cet empire qu'il avoit acquis dans Rome , se détachèrent de ses intérêts. Ils se joignirent secrètement à ses ennemis pour l'exclure du tribunat. Et dans les *comices* suivans , où il s'agissoit pour Caius d'un troisième tribunat , le peuple lui ayant donné le plus grand nombre de suffrages , on soupçonna ces Tribuns , à qui , par le droit de leur charge , il appartenoit de les compter , d'avoir supprimé une partie des bulletins pour se venger de lui , & d'avoir fait un rapport infidèle du scrutin ; & par cette fraude Caius fut exclus du tribunat.

Le Sénat ne le vit pas plutôt réduit dans une condition privée , qu'il résolut de faire cesser toutes ses loix , & il en remit le soin au Consul Opimius , celui même qui , pendant sa Préture , avoit voulu impliquer Caius dans la sédition de Fregele. Ce Consul , comme nous l'avons dit , étoit l'ennemi déclaré des Gracques , homme hautain , fier de sa naissance & de sa dignité , méprisant le peuple ; & qui , sans s'arrêter aux formalités des loix , paroissoit résolu de terminer ce grand différent par la mort même de Caius.

Il commença par effacer lui-même décret qui ordonnoit le rétablissement de Carthage , & il convoqua une assemblée générale pour faire supprimer toutes les autres loix ; & afin d'y être supérieur en forces , & soutenir son parti , il fit entrer dans la ville un corps de troupes de Candiots qui étoient à la solde de la République.

Il s'en fit comme une garde ; il ne marchoit plus qu'escorté de ces soldats étrangers , & environné de tous ces Grands de Rome qui avoient

tant d'intérêt à la suppression des loix des Gracques. Les Grands étoient eux-mêmes toujours environnés d'une foule de domestiques & de clients que l'usage attachoit à leur suite & à leurs ordres.

Le Consul, avec une telle escorte, insultoit publiquement Caius dans tous les lieux où il le rencontroit. Il lui disoit des injures pour engager la querelle & afin qu'il lui donnât lieu de le charger & de le faire périr. Caius plus modéré, ou ne se trouvant pas le plus fort, dissimuloit ces outrages. Mais Flaccus moins patient, & irrité de l'insolence des Grands, lui fit si bien voir qu'il alloit perdre toute la gloire de ses deux tribunats par une modération que ses ennemis traitoient de lâcheté, qu'il résolut à la fin d'opposer la force à la force.

Il appella auprès de lui les plus zélés Plébéiens, & il fit entrer en même-temps dans la ville un grand nombre de Latins & d'autres habitants de l'Italie déguisés en moissonneurs, comme des gens qui cherchoient du travail & de l'emploi. Rome entière étoit partagée entre ces deux partis. Celui de Caius paroissoit le plus fort, parce qu'il étoit le plus nombreux, & qu'il dispoisoit de tout le peuple. Mais on voyoit dans l'autre le Magistrat souverain, une autorité légitime, & même plus de conduite & des desseins mieux suivis.

Enfin le jour étant arrivé dans lequel on devoit décider si les loix des Gracques subsisteroient, ou si elles seroient cassées, les deux partis se rendirent de grand matin au Capitole : le Consul, suivant l'usage, commença par sacrifier aux Dieux. On prétend qu'un de ses Licteurs, appelé Quintius Antilius, s'étant ingéré de représenter à Caius tous les malheurs qu'il alloit causer à sa patrie s'il s'obstinoit à maintenir les loix, dont il étoit auteur, & que Caius

ayant témoigné par un geste chagrin & plein de mépris qu'il n'écouloit pas volontiers les remontrances d'un si bas Officier , cet Huissier fut tué sur le champ par quelques Plébéiens. D'autres Historiens rapportent ce fait différemment : ils disent que ce Licteur s'attira cette disgrâce par son insolence , & que portant les entrailles de la victime que le Consul venoit d'immoler , il s'écria tout haut , en s'adressant à Flaccus , & à ceux de son parti : » Faites place , » mauvais citoyens que vous êtes. » On ajoute qu'à ces paroles injurieuses il joignit une action de la main , deshonnête & méprisante , & que ceux-ci , pour se venger de cette insulte , le percerent avec les poinçons de leurs tablettes & le tuèrent sur le champ.

Le peuple parut ne pas approuver cette voie de fait , & Caius , qui en prévint les suites , en fut encore plus fâché. Il reprocha à ses partisans qu'ils avoient fourni à leurs ennemis le prétexte qu'ils cherchoient depuis long-temps de répandre du sang.

En effet le Sénat s'assembla aussi-tôt , & il ordonna pour la mort d'un simple Huissier , comme il auroit pu faire dans les plus grandes calamités de la République , *que les Consuls eussent à pourvoir qu'il n'arrivât pas de dommage à l'Etat.* C'étoit par un décret aussi extraordinaire que les Consuls recevoient du Sénat le pouvoir le plus étendu. Ils avoient droit après cette Ordonnance de lever autant de troupes qu'ils jugeoient à propos , de réprimer par toutes sortes de voies les citoyens mutins , de faire la guerre aux ennemis ; en un mot ils étoient revêtus d'une autorité absolue , soit dans la ville , soit à l'armée.

Opimius , en vertu de ce décret , commanda à tous les Sénateurs & aux Chevaliers de prendre les armes , avec ordre de se trouver le lendemain

demain sur la place chacun avoit au moins deux esclaves armés. Flaccus de son côté tâcha de soulever la multitude & de faire prendre les armes au peuple. Mais il ne trouva dans les esprits qu'une grande consternation & beaucoup de découragement. Caius, en se retirant, s'arrêta dans la place devant une statue de son pere qu'on y avoit élevée, & la regardant tristement & sans dire mot, on vit des larmes couler de ses yeux, comme prévoyant avec douleur tout le sang que sa querelle feroit répandre le lendemain. Ceux qui l'accompagnoient, émus de compassion, se disoient les uns aux autres qu'ils seroient bien lâches d'abandonner un si grand personnage qui n'étoit en péril que pour leurs intérêts. La plupart passerent la nuit à sa porte, plutôt pour lui marquer leur zele & leur affection, que dans l'espérance de lui être d'un grand secours. L. Flaccus employa ce temps à rassembler leurs partisans & les chefs du peuple. Il vint à bout de faire prendre les armes à un assez grand nombre, & le jour ne parut pas plutôt qu'il s'empara du Mont-Aventin.

Caius se disposa aussi-tôt à le suivre, mais il ne voulut point s'armer; ce n'étoit pas faute de courage, mais pour éviter d'en venir aux mains avec ses concitoyens. Il mit sa robe ordinaire, & il prit seulement dessous un court épée pour se défendre, s'il étoit attaqué. Comme il étoit prêt de sortir de sa maison, sa femme toute en pleurs accourut pour l'en empêcher. » Où vas-tu, lui dit-elle, Caius, en l'embrassant tendrement: Quel est ton dessein, & pourquoi fors-tu si matin de ta maison? peux-tu ignorer que les meurtriers qui ont fait périr ton frere se préparent le même sort, & que tu n'as pour défenseurs qu'une vile populace qui s'abandonnera lâchement à la vue du moindre péril? songe que Rome n'est plus

celle qu'elle a été : la vertu en est bannie , tout s'y décide par violence. Eh ! quelle confiance peux-tu prendre en l'autorité des loix , ni même en la justice des Dieux , ces Dieux aveugles ou impuissans qui ont souffert que Tiberius ait été assassiné ? »

Caius , pénétré de douleur , & n'ayant pas la force de lui répondre , s'arracha d'entre ses bras , & fut joindre Flaccus qui s'étoit mis à la tête de son parti : il ne trouva dans cette foule du peuple qu'une multitude sans ordre , & plus d'animosité que de forces. Le Sénat au contraire & tout le corps de la Noblesse , suivis de leurs clients & de leurs domestiques , formoient un parti redoutable. Caius ayant reconnu qu'il n'étoit pas en état de leur résister , obtint de Flaccus qu'on enverroit au Consul un député pour lui demander la paix , & le conjurer d'épargner le sang de ses concitoyens. On chargea de cet emploi le plus jeune des enfans de Flaccus , qui se présenta devant le Consul un caducée à la main , & qui proposa une réconciliation entre les deux partis.

Plusieurs Sénateurs des mieux intentionnés étoient d'avis d'accepter cette proposition , & d'entrer en conférence avec les chefs du parti du peuple. Mais Opimius jugeant de sa foiblesse par cette démarche , répondit au fils de Flaccus qu'il n'y avoit point d'autre réconciliation à faire , sinon que ceux qui étoient criminels se soumissent au jugement du Sénat & à la rigueur des loix. Il renvoya en même-temps ce jeune enfant , auquel il défendit avec dureté & sous de graves menaces de ne se présenter jamais devant lui , si son pere & ses partisans ne se soumettoient à ce qu'il plairoit au Sénat d'ordonner de leur sort. Il mit en même-temps la tête de Caius à prix , & il promit de la payer au poids de l'or. Pour affoiblir son parti , & jeter la division , il prof-

crivit à son de trompe tous les partisans , avec promesse cependant de pardonner à tous ceux qui l'abandonneroient sur le champ. Cette proscription eut tout l'effet que le Consul en pouvoit espérer. La plupart du petit peuple qui s'étoit laissé entraîner à la suite de Flaccus , eut peur , s'écoula insensiblement , & abandonna ses chefs : à peine resta-t'il quatre ou cinq mille hommes auprès d'eux. Caius ne se trouvant pas en état de résister aux forces du parti contraire , peut-être aussi pour prévenir l'effusion du sang , vouloit aller lui-même rendre compte au Sénat de sa conduite : mais ses partisans s'y opposèrent , dans la crainte de perdre leur chef ; & on aimant mieux renvoyer une seconde fois ce jeune enfant , fils de Flaccus , pour demander tout de nouveau la paix.

Opimius , sans vouloir l'entendre , le fit arrêter pour être revenu contre la défense qu'il lui en avoit faite. Et sans donner le temps au peuple de se reconnoître , il marcha contre lui , & le fit charger par ses Candiots , qui , à coups de traits , eurent bientôt dissipé la multitude. Pour lors les Sénateurs & les Chevaliers se jetant l'épée à la main dans la foule , en tuèrent un grand nombre ; on prétend qu'il y périt trois mille hommes du peuple. Flaccus , dans cette déroute , se cacha dans une vieille mesure , où , ayant été trouvé , il y fut tué avec son fils aîné. Caius se retira dans le temple de Diane , où il se voulut tuer ; mais Pomponius & Licinius , deux de ses amis , l'en empêchèrent & le forcèrent de s'enfuir. On prétend qu'avant de s'enfuir de ce temple il supplia la Déesse que le peuple Romain , qui avoit abandonné si lâchement ses protecteurs , ne sortît jamais de la servitude. Il se mit ensuite à fuir , toujours accompagné de ses deux fideles amis & d'un esclave appelé Philocrates. Ses ennemis le suivirent de près. Mais ,

comme il fut arrivé à un Pont, Pomponius & Licinius , pour faciliter sa fuite , firent ferme , les armes à la main , & arrêterent quelque-temps ceux qui le poursuivoient , & qui ne purent passer qu'après avoir tué ces deux généreux Romains.

Caius eut le temps de gagner un petit bois consacré aux Furies. Mais comme il vit qu'il ne pouvoit échapper à ses ennemis , qui avoient entouré ce bosquet , on dit qu'il se fit tuer par Philocrates , & que ce fidele esclave se tua ensuite lui-même sur le corps de son maître. D'autres disent que Caius ayant été atteint par ceux qui le poursuivoient , Philocrates embrassant son maître le couvrit de son corps , & qu'on ne le put frapper qu'après avoir tué ce fidele domestique. On coupa la tête à Caius , que ses assassins mirent au bout d'une pique. Un certain Septimuleius , créature d'Opimius , l'enleva à ceux qui la portoient comme un trophée , & en ayant tiré secrètement la cervelle , il la remplit de plomb fondu pour la rendre plus pesante , & s'en fit payer par le Consul dix-sept livres & demie d'or.

On en jetta le corps dans le Tibre , avec ceux de Flaccus & de plus de trois mille citoyens qui étoient péris dans cette émeute. Le Consul , dont la haine implacable n'étoit point assouvie par tant de sang répandu , fit arrêter & ensuite mourir en prison tout ce qu'il put découvrir d'amis & de partisans des Gracques. Leurs biens furent confisqués , on défendit aux veuves d'en porter le deuil : Licinia , femme de Caius , fut même privée de son douaire : & Opimius toujours acharné sur les malheureux restes de ce parti , étendit son inhumanité jusques sur (a) ce jeune enfant qui lui étoit venu porter des paroles de paix , & il le fit mourir en prison.

(a) *App. Alex. de bell. civ. l. 1.*

Ce cruel Magistrat , après avoir répandu tant de sang , n'eut point de honte de faire construire un temple sous le titre de *Concorde* , comme si par des soins pacifiques il fût venu à bout de réunir ses concitoyens. Le peuple ne regardoit ce temple qu'avec horreur , & comme un monument de son orgueil & de sa cruauté. Mais Opimius , sans s'embarrasser d'une animosité impuissante , ne songeoit qu'à éteindre jusques au souvenir des loix des Gracques. Ce fut dans cette vue qu'un Tribun du peuple , apparemment gagné par lui & les autres Grands de Rome , représenta dans une assemblée , qu'il trouvoit des difficultés invincibles dans la recherche & le partage des terres , mais qu'il requéroit pour les intérêts du peuple , que chaque propriétaire de ces terres en payât une certaine redevance proportionnée à la quantité qu'il en occupoit ; & que les deniers qui proviendroient de ces rentes fussent distribués aux pauvres citoyens , à ceux sur-tout qui ne possédoient aucune portion de ces terres publiques. Il ajouta qu'au moyen de cette redevance il étoit d'avis que ceux qui occupoient ces terres en fussent reconnus légitimes propriétaires , sans qu'on les pût jamais inquiéter à l'avenir ; & qu'il devoit leur être permis de vendre dans la suite ces héritages & d'en disposer , quoique toujours sous l'obligation du cens qui auroit été réglé.

Le peuple séduit par l'appât du cens , & trompé par son Tribun , reçut cette loi qui fit tomber absolument celle des Gracques. Le citoyen riche ne craignant plus aucune recherche , étendit sans scrupule les bornes de son domaine. Ce fut à qui acheteroit le premier l'héritage d'un voisin pauvre. Toutes les terres passèrent entre les mains des Grands , & le petit peuple retomba dans la misère que les deux Gracques avoient voulu prévenir.

On ne parla plus bientôt de ces cens & de ces rentes qui devoient tourner à son profit. Les riches & les Grands de Rome supprimèrent comme de concert cette marque de la nature & de la servitude de ces terres. Un outre Tribun (a), aussi infidèle à son parti que celui dont nous venons de parler, éluda insensiblement l'exécution de cette partie de la loi, sous prétexte que les Grands payoient un assez grand tribut à la République par les services qu'ils rendoient dans les Magistratures dont ils étoient revêtus. Et ce fut par cet enchaînement d'artifices, joint à la force & à la violence que les plus puissants demeurèrent enfin en possession de ces terres publiques, dont ils avoient fait leur proie & comme leur conquête particulière.

On en sera moins surpris, si on considère que les Plébéiens ne trouvoient plus de protection dans cette animosité des Tribuns contre les Patriciens & la Noblesse. Ces deux factions, que la naissance tenoit toujours opposées, s'étoient tournés en deux partis, de pauvre & de riches, de quelque Ordre qu'ils fussent; & le pauvre citoyen, abandonné des riches Plébéiens qui s'étoient joints au Sénat, se voyoit encore indignement trahi par ses propres Magistrats complices de l'usurpation de ces terres que le peuple reclamoit inutilement. Il ne se présentait plus, depuis la fin malheureuse des Gracques, aucun Tribun assez désintéressé ou assez généreux pour oser prendre publiquement sa défense. L'avarice, l'intérêt particulier, le désir de s'élever par la faveur particulière des Grands, avoient succédé au zèle de bien public : l'orgueil & le luxe tenoient lieu de ce noble désintéressement & de cet amour pour la patrie à qui Rome devoit sa grandeur & sa puissance.

(a) *Idem App. ibid.*

Dans une corruption presque générale , l'affaire de Jugurtha fit sortir le peuple de l'abattement & de la consternation où l'avoit jetté la perte des Gracques , & il saisit avec plaisir cette occasion de se venger du Consul Opimius & de l'avarice sordide des premiers de la République.

Masiniſſa , ce fameux Prince Africain , illustre par l'amitié des deux Scipions , & si connu par son attachement inviolable au parti des Romains , avoit été rétabli par leurs armes dans le royaume de Numidie , en reconnoissance des services qu'il leur avoit rendus contre les Carthagiноis. Il laissa en mourant ses Etats , avec la protection des Romains , à Micipsa son successeur. Ce Prince eut deux enfants , l'aîné s'appelloit Adherbal , & le cadet Hiempsal. Il avoit encore un neveu appelé Jugurtha , fils de Manastabale , son frere , mort avant Masiniſſa ; mais ce vieux Prince l'avoit laissé dans l'obscurité , & n'avoit pas voulu le reconnoître pour son petit-fils , parce qu'il n'étoit pas né d'un mariage légitime.

Micipsa , le trouvant bien fait & de bonne mine , le tira de cette obscurité & le fit élever avec les Princes ses enfants , quoiqu'il fût plus âgé qu'eux. Jugurtha , dit Salluste , répondit parfaitement aux intentions du Roi son oncle & aux instructions de ses Maîtres. Aucun des jeunes Seigneurs de son âge ne le surpassoit , soit qu'il fallût tirer de l'arc , monter à cheval , ou disputer le prix de la course. S'il alloit à la chasse , & qu'il rencontrât un lion ou quelqu'autre bête féroce , il se jettoit aussi-tôt à la tête des chasseurs pour lui donner le premier coup ; & quand , après l'avoir tué , il en recevoit des louanges , soit orgueil ou modestie , il méprisoit ces sortes de victoires , comme fort au-dessous , disoit-il , de ce qu'on devoit attendre du courage & de la valeur d'un Prince.

Le Roi de Numidie se fut d'abord bon gré de ce succès de ses soins , & il regardoit avec plaisir le jeune Jugurtha comme l'ornement de sa Cour. Mais on ne fut pas long-temps sans démêler dans ce Prince une ambition démesurée , & conduit par un esprit adroit , insinuant , fourbe & artificieux. La joie de Micipsa se changea en crainte , sur-tout en considérant son âge avancé , & la jeunesse de ses enfants ; & il s'aperçut avec douleur qu'il avoit élevé dans sa maison un ennemi secret , & qui en seroit peut-être le destructeur. Pour se retirer de cette inquiétude il résolut de l'envoyer à la guerre , dans l'espérance que le sort des armes pourroit l'en défaire. Il le mit à la tête d'un corps de troupes qu'il envoyoit à Scipion Emilien , qui assiégeoit alors Numance en Espagne.

(a) Mais Jugurtha sut tirer différents avantages d'un projet qui n'avoit été formé que pour le perdre. Il commença par gagner & par s'attacher le soldat & l'Officier qui étoient à ses ordres , par des caresses , des présents , & sur-tout par des actions d'une valeur surprenante. Les Romains mêmes, si bons Juges de cette sorte de mérite , convenoient qu'on ne pouvoit pas voir un jeune Prince plus courageux , & même plus entendu à son âge dans le métier de la guerre. Cette estime générale lui acquit un grand nombre d'amis , & parmi eux il forma des liaisons étroites avec leurs Officiers qui lui parurent avoir le plus de crédit dans le Sénat & à Rome. L'habile Africain , qui prévoyoit combien le crédit de ces premiers Officiers pouvoit lui être utile pour son élévation , n'oublia rien pour les mettre dans ses intérêts. Il les gagna à force de présents ; & ces hommes intéressés , pour en tirer de nouveaux , exci-

toient son ambition. Ils lui insinuoient que , sans s'arrêter à l'ordre de la naissance , il devoit , après la mort de Micipsa , prétendre ouvertement à sa couronne , & que , pourvu qu'il ne manquât pas d'argent , il ne manqueroit pas d'amis & de puissants protecteurs dans le Sénat , où la plupart des suffrages étoient , pour ainsi dire , à vendre.

Scipion instruit de ces cabales , & fâché qu'on corrompît l'esprit de ce jeune Prince par des maximes si pernicieuses , le prit en particulier , & l'avertit avec bonté de ne rechercher jamais l'amitié des Romains que par des voies d'honneur & par des actions dignes de son courage & de sa naissance. Il ajouta , pour lui laisser voir qu'il n'ignoroit rien de ses desseins les plus secrets , qu'il étoit toujours dangereux de prétendre acheter de quelques particuliers ce qui appartenoit au public ; qu'avec autant de valeur qu'il en avoit fait paroître il ne pouvoit manquer de couronnes ; mais que si , par un desir précipité de dominer , il employoit d'indignes moyens , il l'avertissoit en ami qu'il perdrait même l'argent qu'il emploieroit à corrompre les suffrages , & qu'à la fin il se perdrait lui-même. Jugurtha , dont l'esprit souple & adroit prenoit aisément toutes sortes de formes , feignit d'être touché de ces remontrances. Il promit à Scipion d'en profiter ; & après la fin de la campagne il prit congé de ce Général , qui écrivit en sa faveur au Roi de Numidie , qui étoit très-content de ses services , & qu'on ne pouvoit montrer plus de courage & de conduite qu'il en avoit fait paroître dans toutes les occasions où il avoit combattu.

Jugurtha de retour en Numidie avec tout l'éclat que lui donnoit la réputation qu'il avoit acquise à l'armée , & l'amitié des Romains , commence à jeter les fondements de son éléva-

tion. Il se fait de nouveaux amis , il achete des créatures , gagne une partie des Ministres , intimide les autres ; & , à force de cabale , il vint à bout de faire insinuer au vieux Roi qu'il le doit adopter , afin de donner à ses deux enfants comme un troisième frere qui leur servît de Tuteur & de Régent à l'Etat. Le foible vieillard , dont l'esprit étoit diminué par le nombre des années , l'adopta publiquement. Il se flattoit par un si grand bienfait d'avoir gagné celui qu'il n'avoit pu perdre. Mais il ne fut pas plutôt expiré , que Jugurtha fit bien voir que la politique ne compte point la reconnoissance au nombre des vertus. L'ambition & son intérêt lui firent tourner contre la maison de Micipsa cette puissance dont il ne l'avoit revêtu que pour en être le protecteur. On avoit partagé la Numidie en trois principautés , & on voyoit dans le même royaume , & , pour ainsi dire , sur le même trône , trois Souverains indépendants les uns des autres , quoique tous trois également dans la dépendance & sous la protection des Romains. Jugurtha , qui aspirait à se voir seul maître de la Numidie , résolut de faire périr les deux jeunes Princes. Il dressa d'abord des embûches au cadet , qu'il fit poignarder dans son lit , & ce fut la première victime qu'il immola à son ambition.

L'ainé épouvanté d'un pareil attentat , se sauve avec précipitation dans la province qui faisoit son partage ; & quoiqu'il fût peu guerrier , il arme aussi-tôt , tant pour se défendre des entreprises de Jugurtha de son côté fait des levées de troupes ; toute la nation se partage , tout prend parti dans cette guerre civile. Le plus grand nombre des Seigneurs Numides se déclare pour Adherbal ; mais les meilleurs soldats & les principaux Officiers s'attachent à

Jugurtha. On en vient bientôt aux mains : Adherbal est défait , & la plupart de ses troupes , après la déroute , passent sous les enseignes de son ennemi. Les places les plus fortes ouvrent les portes aux victorieux. Adherbal pour sauver sa vie est obligé de se déguiser ; & ce Prince , après avoir erré quelque temps dans ses propres Etats , comme un malheureux proscrit , se sauve enfin sur les terres de la République , d'où il se rend à Rome pour implorer la protection du Sénat.

La présence de ce jeune Prince dépouillé de ses Etats , & la mort de son frere assassiné par les ordres de l'usurpateur , excitèrent une indignation générale , tant dans le Sénat que parmi le peuple. On ne parloit à Rome que la nécessité de faire passer incessamment une armée en Afrique pour punir Jugurtha. Ce Prince qui avoit ses émissaires à Rome , & qui redoutoit la puissance & le ressentiment de la République , dépêcha aussi-tôt des Ambassadeurs pour y justifier sa conduite. Il les chargea de riches présents & de sommes immenses , avec ordre de lui acquérir des amis , & d'acheter , pour ainsi dire , quiconque seroit à vendre. Les Ambassadeurs Numides n'eurent pas plutôt arrivés à Rome , qu'ils répandirent de l'argent de tous côtés. Peu de Sénateurs leur résistèrent ; la plupart des Grands gagnés secrètement en gagnèrent d'autres. La corruption devint générale ; ces Envoyés trouverent dans l'avarice de la noblesse un asyle assuré pour leur maître , & toutes les délibérations du Sénat se terminèrent à nommer dix Commissaires qui eurent ordre de se rendre en Afrique pour prendre connoissance de ce qui s'y étoit passé , & pour faire , s'ils le jugeoient à propos , un nouveau partage de l'Empire de Micipsa entre Jugurtha & Adherbal.

Le chef de cette commission fut Opimius ,

qui s'étoit acquis beaucoup de considération dans le Sénat & parmi les Grands de Rome depuis la mort de Caius & la ruine de son parti. Il ne fut pas plutôt arrivé en Afrique , avec ses collègues , que Jugurtha , qui comptoit bien plus sur son argent que sur la justice de sa cause , entreprit de le gagner par des présents magnifiques. Ce Magistrat aussi avare que cruel lui vendit sa foi & son honneur : ses collègues ne furent pas plus incorruptibles. Quand le marché fut fait , Jugurtha fut trouvé innocent ; on fit passer Hiempsal pour l'agresseur , & sa mort fut représentée comme une suite de sa témérité. Le partage des Etats de Micipsa se fit ensuite sur le plan même que proposa Jugurtha ; & les Commissaires , à la honte du nom Romain , lui adjugerent les plus fortes places & les plus riches Provinces , qui servirent également de récompense à son crime & à sa corruption.

Ce Prince ambitieux , après le départ des Commissaires , n'ayant plus rien à craindre du côté de Rome , résolut d'envahir à force ouverte les Etats d'Adherbal. Mais comme il avoit intérêt de mettre toujours quelque apparence de justice de son côté , il se contenta d'abord de faire des courses sur la frontière , pour tâcher d'exciter le ressentiment d'Adherbal , dans la vue que ces insultes l'engageroient à user de représailles , d'où il pourroit prendre occasion de pousser la guerre avec vigueur , & même de la justifier à Rome , s'il en étoit besoin.

Adherbal qui se connoissoit inférieur en forces , & même en capacité dans le métier de la guerre , aima mieux dissimuler de petites injures que de s'attirer une guerre ouverte & déclarée. Jugurtha , après l'avoir harcelé quelque temps sans le pouvoir engager à prendre les armes , méprise enfin sa foiblesse ; & , sans chercher davantage le secours des prétextes , il entre dans

ses Etats à la tête d'une puissante armée , assiege & prend les principales places , & se rend maître de la plupart des provinces.

Après cela il ne restoit d'autre parti à Adherbal que celui d'abandonner une seconde fois ses Etats ; ou il falloit , malgré l'inégalité des forces , se résoudre à les défendre généreusement les armes à la main. Ce jeune Prince , par le conseil de ses Ministres , se détermine à opposer la force à la violence. Il assemble ses troupes , fait de nouvelles levées , & met enfin une armée sur pied , mais plus considérable par le nombre que par le courage. Il marche ensuite à l'ennemi pour s'opposer aux progrès de ses armes. Jugurtha qui avoit ses desseins , laisse camper Adherbal sans l'inquiéter. Il feint même de se défier de ses propres forces pour augmenter sa confiance. Les premiers jours se passent sans combattre , mais à la faveur des ténèbres d'une nuit obscure , Jugurtha s'approche sans bruit du camp d'Adherbal , l'attaque de tous côtés , emporte les retranchements , & taille en pieces tout ce qui lui fait résistance. Il cherche de tous côtés Adherbal , qu'il vouloit faire périr pour terminer tout-d'un-coup la guerre ; mais ce Prince fut assez heureux dans sa disgrâce pour échapper à la fureur de son ennemi. Il ne vit pas plutôt son camp forcé qu'il se jeta dans Cirtre , capitale de ses Etats , où il s'enferma avec les débris de son armée , d'où il dépêcha des Ambassadeurs à Rome pour implorer de nouveau le secours de la République.

Jugurtha qui regardoit sa mort comme le premier fruit de la victoire , le suit , arrive devant Cirtre avec toute son armée , investit la place , la serre de près , & jure de ne pas partir du pied de ses murailles qu'il ne se soit rendu maître & de la ville & de la personne d'Adherbal. Ce malheureux Prince qui se voit à la veille

de tomber entre les mains d'un ennemi inexorable , dépêche couriers sur couriers à Rome. Le Sénat obsédé par les partisans de Jugurtha , semble douter du rapport des Ambassadeurs , & se contente d'envoyer en Afrique trois jeunes Romains pour reconnoître ce qui s'y passe ; & en cas de guerre , ordonne aux deux Princes Numides de mettre les armes bas. Jugurtha , à leur arrivée , les amuse d'abord par des ambassades continuelles , les séduit ensuite , & les corrompt par des sommes considérables , déguisées sous le titre de présents. Ses agents , dans l'audience qu'on leur donna , soutinrent qu'Adherbal avoit attenté à force ouverte , & même par des voies indignes & détournées , à la vie de leur maître , qui n'avoit pris les armes que par la nécessité d'une juste défense. Les envoyés gagnés par ces raisons que l'argent du Numide fit trouver justes , s'en retournerent à Rome , pendant que Jugurtha pouffoit le siege avec une nouvelle ardeur.

Adherbal réduit à l'extrémité , écrit de nouveau au Sénat , & il conjure les Romains , par les services de Masinissa son aïeul , de lui sauver au moins la vie. *Disposez comme il vous plaira du royaume de Numidie* , leur dit ce foible Prince dans sa lettre , *mais ne permettez pas que je tombe dans les mains d'un tyran & du meurtrier de ma maison.*

Les plus honnêtes gens du Sénat & ceux qui n'avoient point été corrompus par l'argent de Jugurtha , vouloient qu'on ne différât pas davantage à faire passer une armée en Afrique pour faire lever le siege de Cirthe , & pour punir Jugurtha de n'avoir pas déféré aux premiers ordres qu'on lui avoit envoyés ; mais ses partisans empêcherent par leurs brigues que cet avis ne passât , sous prétexte que cet armement engage-roit à une dépense inutiles. Ils proposerent seule-

ment d'envoyer en Afrique de nouveaux Commissaires pour régler les différens des deux Rois , & ce dernier avis l'emporta sur l'honneur & la gloire de la République. Emilius Scaurus fut mis à la tête de cette commission ; il étoit *Prince* du Sénat , c'est-à-dire celui que le Censeur lisant publiquement la liste des Sénateurs avoit nommé le premier : ce qui dépendoit du choix de ce Magistrat des mœurs. On ne déféroit ordinairement ce titre honorable qu'à un ancien Sénateur qui eût déjà été honoré du consulat ou de la censure , & il jouissoit toute sa vie de cette prérogative.

Scaurus illustre par sa naissance , & habile Magistrat , mais également ambitieux & avare , avoit jusqu'alors caché ses défauts sous l'apparence des vertus contraires. Quoique l'avarice fût sa passion dominante , il avoit su refuser l'or des agents de Jugurtha , parce qu'il le distribuoient trop publiquement. Cette conduite adroite , son âge , sa dignité , ses services le firent nommer pour chef de cette commission. Il passa aussitôt en Afrique avec ses collègues , & débarqua à Utique , d'où il fit signifier à Jugurtha sa commission , & les ordres du Sénat de lever incessamment le siège de devant Cirthe.

Jugurtha laisse ses troupes au siège , & vient trouver les Commissaires. Il proteste que rien ne lui est plus sacré que les ordres du Sénat ; mais il représente en même-temps qu'Adherbal l'a voulu faire périr , qu'il est venu l'attaquer à la tête d'une armée : que pour lui il n'a pris les armes que pour défendre sa vie & ses Etats : que les Romains sont trop justes pour lui interdire ce que le droit naturel permet à tous les hommes , & pour lui lier les mains quand on l'attaque. Ce fut avec de pareils discours , ou plutôt avec des sommes considérables , mais répandues secrètement , que le perfide Africain sut éluder l'effet

de cette commission. Scaurus & ses collègues n'eurent point de honte de s'en retourner à Rome sans avoir rien obtenu en faveur d'Adherbal. Le Numide débarrassé du seul obstacle qu'il redoutoit , retourne au siege , le presse , & réduit enfin Adherbal , encore plus par la faim que par la force , à se remettre entre ses mains. Ce malheureux Prince n'exigea pour toute condition que d'avoir la vie sauve , & du reste il s'en remit au jugement du Sénat. Jugurtha promit tout. Il fut reçu ensuite dans la place ; mais il ne s'en vit pas plutôt le maître , qu'il fit tailler en pieces les soldats Numides de la garnison. Il épargna seulement les Italiens , apparemment par respect pour la République : à l'égard d'Adherbal , il le fit mourir dans les plus cruels tourments. Ce nouvel assassinat fu à Rome (a) , & la prévarication honteuse des Commissaires , exciterent une indignation générale. (b) Le peuple sur-tout crioit hautement dans ses assemblées , qu'on avoit vendu à ce barbare le sang de son frere. Le Sénat craignant qu'à la fin l'impunité ne soulevât le peuple , ordonna malgré les partisans de Jugurtha , que L. Bestia Calpurnius , qui étoit alors Consul , passeroit en Afrique à la tête d'une armée pour faire obéir Jugurtha. Calpurnius avoit de la valeur & beaucoup d'expérience ; mais ces grandes qualités étoient effacées par une sordide avarice ; il sembloit qu'il ne fît la guerre que comme un métier , & seulement pour gagner de l'argent. Il regarda l'expédition d'Afrique comme une riche moisson ; & aucun des moyens de pouvoir s'enrichir ne lui parut plus honteux.

Mais comme il n'ignoroit pas qu'il avoit affaire au peuple Romain , & à des Tribuns qui

(a) *An de Rome* 641.

(b) *L. Flor.* l. 2. c. 1. *Oros.* l. 5. c. 16.

Pourroient un jour lui demander un compte sévère de sa conduite , il eut l'adresse d'engager dans cette expédition Scaurus & quelques Sénateurs des plus considérables. Il les demanda pour ses Lieutenants , sous prétexte d'avoir besoin de personnalités aussi consommées dans l'art de la guerre ; mais dans le fond , il n'avoit en vue que de les associer à ses brigandages , & de se mettre à couvert sous leur nom , & par leur crédit , de toute recherche.

Cependant ce ne fut pas sans beaucoup de surprise & d'inquiétude que Jugurtha apprit des nouvelles de cet armement. Il s'étoit toujours flatté que le meurtre d'Adherbal ne lui coûteroit que de l'argent. Il envoya aussi-tôt à Rome son fils , comme un gage de sa fidélité & de sa soumission ; & il le fit accompagner par deux Ambassadeurs chargés d'une partie de ses trésors , dont ils avoient ordre de lui acheter encore de nouveaux protecteurs. Mais les crimes de Jugurtha avoient fait trop d'éclat pour que le Sénat pût les dissimuler davantage. Au milieu d'une corruption aussi générale , telle que nous venons de la représenter , on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les affaires publiques. On ne pouvoit plus même prendre son parti ouvertement sans se déshonorer : aussi d'un commun avis il fut ordonné à son fils & à ses Ambassadeurs de sortir de l'Italie en dix jours , à moins qu'ils ne fussent venus pour remettre le royaume de Numidie & la personne même de Jugurtha en la disposition de la République. Ce décret leur fut signifié : & ils furent obligés de s'en retourner sans avoir pu entrer dans Rome.

Si-tôt que les levées furent prêtes , Calpurnius les fit embarquer à Rhege. Elles passerent d'Italie en Sicile , & de Sicile en Afrique. Le Consul n'y fut pas plutôt arrivé qu'il attaqua vivement les Etats de Jugurtha. Ses troupes se

répandent dans le pays , mettent tout à feu & à sang. Il forme ensuite des sièges ; prend des villes & fait des prisonniers. Pour soutenir sa réputation , ou peut-être pour se faire acheter plus cherement du Roi de Numidie , il pousse la guerre avec vigueur ; & répand la terreur de ses armes de tous côtés. Le Numide redoutant les suites de cette guerre , a recours à ses armes ordinaires. Il fait couler des sommes considérables jusques dans les tentes du Général Romain. Des émissaires secrets font le marché ; Scaurus entre dans cette honteuse négociation , & partage avec Calpurnius l'argent de Jugurtha. Pour éblouir le public , on fait un traité solennel : le Roi de Numidie se soumet en apparence aux ordres du Sénat ; il livre ses places , ses chevaux , ses éléphants , & des sommes considérables d'argent. Il paroît s'abandonner lui-même à la discrétion des Romains , il vient au camp sans gardes & sans aucune marque de sa dignité ; mais il avoit pris la précaution de se faire donner des otages ; & après que le Général des Romains se fut retiré de ses Etats , il rentra dans ses places. On lui renvoya pour de l'argent jusqu'à ses chevaux & ses éléphants ; & à la faveur de cette fausse paix , il jouit paisiblement du fruit de son crime & de l'assassinat d'Adherbal. On apprit à Rome avec autant de honte que de douleur , cette nouvelle prostitution : tout le monde se plaignoit que la majesté du peuple Romain avoit été violée. (a) Memmius , un des Tribuns du peuple , en prit occasion de se déchaîner contre le Sénat. » L'intégrité , dit-il , a disparu dans cet ordre , on n'y trouve plus de justice ; l'argent est le tyran de Rome , & le peuple n'a que trop éprouvé que les Grands & la Noblesse n'ont point d'autre divinité. Ils

(a) *An de Rome 642.*

traîquent publiquement de leur foi & de leur honneur. La gloire & les intérêts de l'Etat sont tombés en commerce. On a trahi la majesté de l'empire ; on a vendu la République , dans l'armée & dans Rome même. Opimius l'assassin de Caius , le meurtrier de trois mille de ses concitoyens , ce tyran de sa patrie , les mains encore souillées du sang du peuple & de ses Tribuns , les a remplies de l'or & de l'argent du perfide Jugurtha. Calpurnius & Scaurus ne sont peut-être pas plus innocents. On vous dit que le Numide s'est rendu à la République , qu'il a livré ses places , ses troupes & ses éléphants : éclaircissez cette vérité , faites venir à Rome Jugurtha. S'il est vrai qu'il se soit rendu de bonne foi , il obéira à vos ordres ; & s'il n'obéit pas , vous jugerez aisément que ce qu'on appelle un traité , n'est qu'une collusion de ce Prince artificieux avec nos Généraux ; traité qui n'aura produit pour lui que l'impunité de ses crimes , des richesses honteuses pour ceux qui étoient chargés des ordres du Sénat , & un déshonneur éternel pour la République. »

Ce discours réveille toute l'animosité publique. Opimius est cité devant l'assemblée du peuple. On lui fait son procès ; il est banni de Rome par un décret solennel. Le souvenir de ses cruautés , dit Velleius Paterculus , fit qu'il n'y eut pas un Plébéien qui eût pitié de sa disgrâce ; & il fut obligé , ajoute Plutarque , de passer sa vieillesse dans le déshonneur & dans la honte que lui avoit attiré son avarice & sa corruption.

Cassius qui étoit alors Préteur , en vertu du même décret du peuple , passa en Afrique pour amener Jugurtha à Rome. Il lui donna pour sa sûreté la foi publique. Mais ce Prince avoit encore plus de confiance en son argent ; & il ne

fut pas plutôt arrivé qu'il gagna par de riches présents un Tribun du peuple appelé Bebius : il se présenta ensuite devant l'assemblée. Memmius lui reprocha son ingratitude pour la maison de Micipsa , son ambition excessive , sa cruauté , le meurtre de ses deux freres adoptifs , sa défobéissance pour les ordres du Sénat , & son intelligence secrète avec ceux qui en étoient chargés , encore plus criminelle & plus odieuse à la République.

Le Tribun ajouta qu'encore que le peuple n'ignorât pas le nom de ses complices , & le prix de leur prostitution , il vouloit cependant en être instruit par sa bouche. Qu'il peut tout espérer de la foi & de la clémence des Romains , s'il dit la vérité ; mais que s'il la cache ou la déguise , il se perd sans ressource ; & là-dessus il le somme de répondre article par article , aux différents chefs d'accusation qu'il avoit encore moins préparés contre lui , que contre les Sénateurs & les Commissaires qui s'étoient laissés séduire par son argent.

Mais Bebius venant au secours de Jugurtha , lui défendit de répondre , sans en alléguer aucune raison. Tout le monde est surpris de l'imprudence de ce Tribun. Cependant il persiste obstinément dans son opposition , & le peuple trahi par un de ses Magistrats , voit rompre l'assemblée sans éclaircissement. Justement irrité de cette collusion , & de l'opposition de Bebius , il la regarde comme l'effet d'une nouvelle corruption ; & on ne parle pas moins que d'arrêter le Roi de Numidie , & de donner sa couronne à un autre petit-fils de Masinissa , qui , redoutant la cruauté de Jugurtha , s'étoit réfugié à Rome depuis la mort d'Adherbal.

Jugurtha alarmé de ces bruits , trouve des assassins qui le défont de ce rival. Mais l'un de ces meurtriers étant arrêté , le perfide Afri

cain convaincu d'une action si noire par la déposition de cet assassin, & peut-être n'ayant plus assez d'argent pour être innocent, reçoit ordre du Sénat de sortir incessamment de Rome. Il partit aussi-tôt, apparemment dans la crainte d'être arrêté. On dit qu'étant hors des portes de Rome, il s'écria en la regardant : *ô ville vénérable ! tu serois bientôt esclave, s'il se trouvoit un marchand assez riche pour t'acheter.*

Comme ce Prince étoit venu à Rome sur la foi publique, on le laissa retourner paisiblement dans ses Etats. (a) Mais il fut bientôt suivi par le Consul Albinus, qui avoit ordre de lui faire la guerre sans relâche, s'il ne remettoit sa personne & son royaume au pouvoir du peuple Romain. Albinus étant arrivé en Afrique commença à faire la guerre avec succès ; & il eût bien souhaité de la pouvoir finir avant que son consulat fût expiré. Jugurtha au contraire, qui n'avoit d'espérance que dans le changement des Généraux, & qui attendoit tout du bénéfice du temps, ne songeoit qu'à amuser le Consul & à tirer les choses en longueur. Tantôt il promettoit de se rendre ; une autre fois témoignoit qu'il quitteroit plutôt la vie que la couronne. On le voyoit fuir devant les Romains, & peu de jours après il venoit les attaquer jusques dans leur camp. Il y faisoit passer ensuite des courriers & des négociateurs : c'étoient tous les jours de nouvelles propositions. Ce Consul embarrassé dans cet abyme de négociations dont il ne voyoit point le fond, ne faisoit, pour ainsi dire, ni la guerre, ni la paix. Et le temps des comices étant venu, il fut obligé de quitter l'Afrique & de se rendre à Rome pour présider à l'élection de nouveaux Consuls : & il partit après avoir donné le commandement de l'armée à Aulus son Lieutenant & son frere.

(a) *An de Rome 643.*

C'étoit tout ce que Jugurtha pouvoit souhaiter de plus avantageux. On lui laissoit à combattre un Capitaine sans valeur & sans science militaire , & qui n'avoit pour toute considération que la qualité de frere du Général. Beaucoup de présomption lui cachoit son incapacité , & une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises.

Au milieu de l'hiver il tira ses troupes de leurs quartiers pour assiéger Suthul une des plus fortes places de la Numidie , où Jugurtha tenoit une partie de ses trésors. C'étoit le lucre qui l'y attiroit ; mais la proie étoit enfermée dans un château situé sur la croupe d'une montagne , & environnée de matais , que les pluies & les neiges fondues avoient rendus impraticables.

Aulus aveuglé par son avarice ne laisse pas d'en former le siege. Jugurtha ravi qu'il se fût attaché à une entreprise aussi difficile , lui fait faire différentes propositions , comme s'il eût redouté le succès de ses armes. Pour entretenir sa présomption il lui envoyoit de temps en temps des députés , qui lui demandoient la paix avec des termes aussi soumis que s'il eût déjà été maître de toute la Numidie. Il ne laissa pas de faire avancer son armée , comme s'il eût voulu tenter de jeter du secours dans la place. Mais il avoit donné ordre à ses Officiers d'affecter une contenance mal assurée.

Aulus qui se flattoit d'avoir répandu la terreur parmi les Numides , marche à eux comme à une victoire certaine. Jugurtha , pour entretenir son erreur & sa confiance , feint de prendre la fuite. Ses troupes s'éloignerent avec précipitation. Le Général Romain les poursuit avec ardeur ; & tout ce qu'il craint , c'est que Jugurtha ne lui échappe. Mais l'habile Numide , qui connoissoit le pays , l'attire & le conduit insensiblement dans

des défilés dont il avoit fait occuper les avenues , & Aulus se trouve pris & vaincu , pour ainsi dire , avant que d'avoir vu l'ennemi.

L'incertitude & la terreur se répandent dans ses troupes. Les Numides chargent les Romains en tête & en queue : on fait tomber sur eux une grêle de fleches. Les uns sont tués , d'autres cherchent une issue & le moyen de s'enfuir. Mais de quelque côté qu'ils tournent , ils rencontrent l'ennemi & la mort. Enfin le Général Romain , avec ses principaux Officiers , gagne le sommet d'une montagne , où Jugurtha , qui savoit bien qu'il ne pouvoit lui échapper , le laisse passer la nuit. Le jour découvre sa disgrâce dans toute son étendue. Il voit une partie de ses troupes taillée en pieces , & l'autre assiégée par un ennemi maître du pays & victorieux : il fallut entrer en composition. Jugurtha feint de ne vouloir pas se servir de tous ses avantages. Il donne la vie & la liberté aux Romains : mais à condition qu'ils passeront sous le joug : cérémonie ignominieuse , par laquelle les vainqueurs sembloient attacher une honte éternelle à la disgrâce des vaincus. Il exige encore du Général & des principaux Officiers une promesse solennelle que les Romains ne le troubleroient jamais dans la possession du royaume de Numidie. Aulus aussi lâche que présomptueux souscrit à tout ; & on voit un Romain craindre plus la mort que la perte de son honneur.

Le Sénat n'eut pas plutôt appris un traité si honteux , qu'il le cassa. On rappella Aulus ; & Metellus , désigné Consul , fut chargé de la guerre de Numidie. C'étoit un Sénateur des premières familles de Rome , grand Capitaine , homme de bien , d'une vertu & d'une probité reconnues , qui , quoique d'un parti opposé à celui du peuple , lui étoit aussi agréable qu'aux Nobles mêmes , dont il étoit l'ornement & le plus ferme soutien.

Les Romains faisant réflexion sur ses grandes qualités, & particulièrement sur ce qu'il étoit incorruptible, ne doutèrent plus de la défaite de Jugurtha, qui ne s'étoit soutenu jusqu'alors que par ses artifices, & l'avarice des chefs qu'on lui avoit opposés. (a) Metellus assemble ses troupes, fait de nouvelles levées, des magasins de vivres, d'armes & de munitions ; il part pour la Numidie, accompagné de Caius Marius, que le peuple lui avoit donné pour un de ses Lieutenants.

Marius étoit né dans un village proche d'Arpinum, de parents pauvres, & qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains. Il avoit été élevé dans les travaux rustiques, & ses mœurs étoient aussi féroces que son visage étoit affreux. C'étoit un homme d'une grande taille, d'une force de corps extraordinaire ; courageux & soldat avant que d'avoir porté les armes. Il entra de bonne-heure dans les armées, il s'y distingua par des actions d'une rare valeur, & surtout par une pratique exacte de la discipline militaire. Il cherchoit dans toutes les occasions des périls dignes de son courage, & les plus longues marches & toutes les fatigues de la guerre ne coûtoient rien à un homme élevé durement. On remarqua toujours dans sa conduite un extrême éloignement des voluptés : & depuis son élévation il ne parut sensible qu'à l'ambition & à la vengeance : passions qui coûtèrent tant de sang à la République. Il passa par tous les degrés de la milice ; & ces différents grades furent toujours la récompense d'autant d'actions où il s'étoit signalé. Quand il demanda au peuple la charge de Tribun dans une légion ; la plupart de ses concitoyens ne connoissoient pas son visage : mais son nom n'étoit ignoré de per-
ne ;

(a) *An de Rome 644.*

ne , & à la faveur d'une réputation si bien établie il emporta cet emploi sur plusieurs Patriciens qu'il avoit pour compétiteurs. Metellus , si bon juge de la valeur , le poussa depuis aux premières charges de l'armée , & il parvint par sa protection jusqu'à la dignité de Tribun du peuple. Ce fut dans cette place qu'il commença à découvrir son ambition & la haine violente qu'il portoit au parti de la Noblesse. Il déclamoit incessamment contre le luxe des Sénateurs ; & quoiqu'il ne fût pas éloquent , il ne cessoit de représenter au peuple avec une voix forte & tonnante , combien il lui devoit être honteux de n'oser confier le commandement des armées & les principales dignités de l'Etat qu'à des Nobles. Que ces hommes avarés & ambitieux se les étoient comme appropriées ; qu'à la faveur de leur crédit ils se les remettoient de main en main , & que pendant qu'ils en étoient revêtus ils y exerçoient impunément toutes sortes de brigandages.

Marius , pour déconcerter leurs brigues & leurs liaisons , proposa une nouvelle loi & une nouvelle manière de donner les suffrages dans les élections des Magistrats curules. Cotta qui étoit alors Consul , & qui pénétra ses vues , s'opposa à la publication de la loi ; & le nouveau Tribun fut même cité au Sénat pour y rendre compte de sa conduite. Marius s'y présenta , & au lieu de se déconcerter , comme auroit pu faire un homme de si basse naissance , & nouveau dans les affaires , il menaça fièrement le Consul de le faire arrêter s'il ne levoit son opposition. Il se tourna ensuite du côté de Metellus , qui jusqu'alors lui avoit servi de Patron , comme s'il eût voulu l'engager à se déclarer en sa faveur. Mais Metellus ayant désapprouvé publiquement sa conduite , Marius , sans égard pour un Sénateur à qui il devoit sa fortune , commanda sur le champ à ses Officiers

de l'arrêter ; & il auroit été conduit en prison avec Cotta , si ce Consul n'avoit levé son opposition. Marius , à l'issue du Sénat , retourna à l'assemblée du peuple , où il fit confirmer sa loi. Le peuple , charmé de sa fermeté , lui donna de grandes louanges , & il le nomma depuis pour aller en Numidie en qualité de Lieutenant de Metellus. Ce Général , qui préféroit l'intérêt de sa patrie à un ressentiment particulier , s'en servit avec la confiance que méritoient sa valeur & sa capacité. Cette confiance ne fut point trompée , & Marius fut considéré dans la suite comme le plus sûr instrument de ses victoires (a). Metellus , arrivé en Afrique , s'appliqua d'abord à rétablir la discipline militaire dans les troupes qu'Aulus lui remit ; il marcha ensuite contre Jugurtha , gagna deux batailles contre ce Prince , lui enleva ses principales places , & après l'avoir poursuivi de province en province , il le poussa jusqu'à l'extrémité de ses États. Jugurtha , n'ayant plus ni force à opposer à la puissance de Metellus , ni place où il pût se réfugier , demanda à traiter , & offrit de se soumettre à toutes les conditions qu'il plairoit au Général des Romains de lui prescrire. Metellus lui ordonna d'abord de payer 200000 livres (b) d'argent pour les frais de la guerre ; de lui livrer tous ses éléphants & une certaine quantité d'armes & de chevaux ; ce qu'il exécuta ponctuellement. Le Consul demanda ensuite qu'il lui remit les transfuges & les déserteurs. Jugurtha obéit encore , & livra ceux qu'il put faire arrêter. Mais quand il lui fut enfin ordonné de se rendre lui-même à *Tyfidium* pour recevoir les ordres qu'on auroit à lui donner , pour lors il commença à balancer ,

(a) *Val. Max. l. 2. c. 7. Front. Stratag. l. 4. c. 1. Sallust. L. Pl. 5. 2. 1. Orof. l. 5. c. 15.*

(b) 400000 *marcs*.

& il passa plusieurs jours sans se pouvoir déterminer. Le souvenir de ses crimes , la crainte qu'on ne voulût venger la mort des Princes Adherbal & Hiempsal , les charmes du pouvoir souverain , & l'horreur de tomber du trône dans la servitude , l'engagetent à tenter encore le sort des armes : & quoiqu'il se fût dépouillé de ses principales forces , il crut qu'il lui en restoit encore assez pour traîner la guerre en longueur , ou du moins pour reculer sa perte de quelque temps. Ainsi il rompt la négociation , assemble de nouvelles troupes , fortifie de petites places qui lui restoient à l'extrémité de son Royaume , & tâche de surprendre celles dont les Romains s'étoient rendus maîtres.

Metellus avoit mis garnison dans Vacca , une des plus grandes & des plus riches villes de la Numidie , & il en avoit donné le gouvernement à Turpilius Silanus , son ami & son hôte , mais qui n'étoit pas citoyen Romain. Turpilius , homme de bien , sans orgueil & sans avarice , n'oublia rien pour apprivoiser ces barbares & leur faire goûter la douceur de son gouvernement. Tous les habitants se louoient également de sa justice & de sa modération : mais l'amour si naturel de la patrie , l'attachement pour leur souverain , & la haine du joug étranger , prévalurent sur l'estime qu'ils avoient pour Turpilius. Les principaux de la ville se laissent gagner par Jugurtha , ils prennent ensuite l'occasion d'une fête publique pour inviter les Officiers à manger chez eux. Chacun poignarde son hôte ; & , à la faveur de ce tumulte , Jugurtha entre dans la ville , & taille en pieces la garnison Romaine. Turpilius échappa seul à ce massacre par la reconnaissance des habitants qui le demanderent à Jugurtha , & qui le firent conduire jusqu'au camp des Romains , où il rendit compte de sa disgrâce.

Quoique Metellus fût persuadé qu'il étoit plus malheureux que criminel , il ne put se dispenser de le faire arrêter. On le mit aussi-tôt au conseil de guerre. Marius , pour chagriner son Général , se rend la partie de Turpilius ; l'accuse d'avoir vendu la place ; & il pousse cette affaire si vivement , qu'il le fait condamner à mort. Ce ne fut qu'après que Metellus eut repris Vacca qu'on fut instruit de l'innocence de Turpilius & de la trahison des habitants. Tout le monde le plaignoit ; les amis du Général Romain s'affligeoient avec lui du supplice d'un homme qu'il avoit jugé digne de son amitié. Il n'y eut que Marius qui , cherchant à se signaler par une haine déclarée contre son Général , se réjouissoit publiquement de la mort de Turpilius ; & il se vantoit insolemment qu'il avoit trouvé le secret d'attacher à Metellus un remords & une furie vengeresse qui lui redemanderoient incessamment le sang innocent de son hôte & de son ami. Marius , dévoré d'ambition , n'affectoit cette haine publique contre un Noble des premiers du Sénat , que pour acquérir de la considération dans le parti qui lui étoit opposé. Il ne s'étoit pas plutôt vu Lieutenant du Consul qu'il aspira à sa place ; & pour y parvenir il n'oublioit rien pour se donner une grande réputation. Il étoit de toutes les entreprises ; il vouloit mener tous les partis ; & soit dans les conseils , soit dans les sièges & les batailles , personne ne fit voir , ni des vues plus justes , ni plus de courage & de valeur. On admiroit en même-temps cette tempérance & cette frugalité dont il ne se démentit jamais. Vêtu & nourri comme un simple soldat , on voyoit un Officier général manger du même pain qu'on distribuoit aux légionnaires , coucher à terre ou sur une simple paille , & le premier au travail , soit qu'il fallût ouvrir une tranchée , ou fortifier le camp.

Cependant comme le temps de l'élection des Consuls approchoit , & qu'il aspireroit ouvertement à cette grande dignité , il fait publier à Rome par ses émissaires , que Metellus prolongeoit la guerre pour faire durer son empire & sa domination ; que ce Patricien , fier de sa haute naissance , avoit plus de faste que de véritable mérite ; que sa lenteur naturelle augmentée par l'âge , donnoit lieu à un ennemi vigilant & actif de traverser les marches ; qu'on ne verroit point la fin de cette guerre si on ne changeoit de Général ; & que pour lui , si on lui donnoit seulement la moitié des troupes qui composoient l'armée de Metellus , il s'engageoit dans une seule campagne d'amener à Rome Jugurtha mort ou vif. Les Tribuns du peuple , ravis de trouver un homme de ce mérite pour l'opposer dans l'élection aux Nobles qui prétendoient au consulat , font des brigues en sa faveur. Les chefs des tribus sont gagnés sans peine , on s'assure du plus grand nombre des suffrages , & on publie hautement dans Rome , que , malgré tout le crédit des Grands , le consulat sortira , dans cette élection , de l'Ordre des Patriciens. Marius , informé de ces favorables dispositions , demande son congé à Metellus pour aller en personne , suivant la loi , demander cette dignité qu'on ne conféroit jamais aux absents. Metellus fut surpris & même indigné qu'un homme de si basse naissance eût de si hautes prétentions : & quoique ce Général fût plein d'honneur & digne de sa réputation , Salluste prétend qu'il n'étoit pas exempt de cet orgueil inséparable d'une grande naissance. Ce fut dans cet esprit qu'il répondit à Marius , avec une espèce de raillerie mêlée de mépris : *qu'il lui conseilloit d'attendre , pour demander le consulat , que le jeune Metellus , son fils , fût assez âgé pour pouvoir être son collègue :*

ce fils de Metellus n'avoit pas encore vingt ans , & servoit actuellement dans l'armée de son pere : on fait que dans l'usage ordinaire il en falloit avoir au moins quarante-trois pour parvenir au consulat. Marius , sans paroître offensé d'une réponse si piquante , sollicita de nouveau son congé , l'obtint , & arrive à Rome avant le jour des comices. Un des Tribuns le présenta dans la premiere assemblée. Marius , sous prétexte de rendre compte au peuple de la guerre de Numidie , n'eut point de honte , pour s'élever , d'abaisser les grandes actions de son Général. Il s'attribua l'honneur de tous les bons succès ; & à l'entendre , il sembloit que Metellus , si grand Capitaine , n'eût contribué aux victoires qu'on avoit remportées , que de son nom & de ses auspices. Il mêla à tout cela des traits pleins de malignité ; que Metellus prolongeoit la guerre (a) , soit pour faire durer plus long-temps l'honneur du commandement , ou par sa lenteur ordinaire ; que dans la maniere timide & incertaine dont il conduisoit cette guerre , on ne voyoit qu'un homme qui songeoit moins à la finir & à vaincre , qu'à n'être pas vaincu. Que pour lui , qui connoissoit le pays , & qui se sentoit plus actif & plus vigoureux que Metellus , il s'engageoit dans une seule campagne de prendre Jugurtha vif ou mort , ou de le forcer de sortir de la Numidie & de toute l'Afrique. Le peuple déjà prévenu en sa faveur , & charmé de son audace , lui donna de grandes louanges , & Marius les regarda comme des gages du consulat prochain. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouvât de grands obstacles , sur-tout de la part de la Noblesse , qui ne pouvoit consentir qu'un homme de si basse naissance remplît la premiere dignité de la République ; ou l'auroit fait plus volontiers Géné-

(a) Cic. Offic. l. 3.

ral de l'armée de Numidie. Mais comme ces deux emplois étoient inféparables , & que le commandement des armées appartenoit de droit aux Consuls , on fit enfin Marius Consul , pour le pouvoir faire Général de l'armée de Numidie.

(a) Le nouveau Consul enivré de sa grandeur , donna l'essor , pour ainsi dire , à la haine qu'il avoit toujours conservée contre le corps de la noblesse. Il l'insultoit dans tous ses discours , & il se vantoit que la dignité qu'il venoit d'obtenir étoit une victoire que le peuple Romain avoit remportée sur les Grands par son courage & par sa valeur. » Ils méprisent ma naissance , disoit-il , & je méprise leur orgueil & leur mollesse. Ils me reprochent ma pauvreté , si recommandable parmi nos ancêtres , & je leur reproche avec bien plus de justice leur avarice , à laquelle on les voit tous les jours sacrifier leur foi , leur honneur , la gloire & les intérêts de la République. Ils envient la dignité que les suffrages du peuple & des gens de bien m'ont donnée. Que n'envient-ils aussi mes travaux guerriers , les périls où je me suis tant de fois exposé , & les blessures que j'ai reçues dans les combats ? Je ne suis parvenu au commandement que par une longue obéissance , & ils veulent commander sans avoir obéi & sans autre mérite que celui de leur naissance. S'ils font des fautes , s'ils se laissent surprendre par les ennemis , le crédit , la cabale de leurs parents , le grand nombre de leurs créatures couvrent tout. On dissimule , on déguise les pertes qu'ils font , ou on les rejette sur des Officiers subalternes. La vérité ne perce jamais ces nuages que forment l'autorité des grands & la flatterie de leurs

esclaves. Pour moi tous ces secours me manquent ; je n'ai point de parents dans les charges , je ne saurois représenter les images , les consulats & les triomphes de mes ancêtres. Mon unique ressource est en moi-même , & je ne puis trouver d'appui que dans mon courage. J'avoue même que le talent de la parole me manque ; j'ignore cet art dangereux qui apprend à couvrir sous de belles paroles la honte d'actions remplies de lâcheté. Elevé dès ma plus tendre jeunesse dans un camp , & nourri dans la discipline militaire , je n'ai appris qu'à me servir utilement de mon épée. Voilà mon unique étude , & l'instruction & l'exemple que je donnerai à mes soldats. C'est en pratiquant de pareilles leçons que nous espérons terminer promptement la guerre de Numidie. En ôtant le commandement de l'armée aux Grands , vous avez ôté le principal obstacle qui s'opposoit à la victoire. Ce n'est que leur ignorance dans l'art militaire , leur présomption , & sur-tout leur honteuse avarice , qui ont fait durer cette guerre si longtemps. «

Marius ayant augmenté la confiance du peuple par ce discours , lui demanda des recrues pour les légions , & qu'il lui fût permis de tirer des troupes auxiliaires des nations sujettes ou alliées de la République. On lui accorda autant de décrets & de plébiscites qu'il voulut. Le peuple & sur-tout le petit peuple , charmé d'avoir un Consul de son Ordre , court avec empressement pour se faire enrôler. Tout le monde le veut suivre ; on croit la victoire assurée sous un si grand Général , & le nouveau soldat se flatte de revenir bien-tôt dans sa patrie chargé de butin.

Marius reçoit indifféremment sous ses enseignes tous ceux qui se présentent , ceux-mêmes

qui n'avoient pas la quantité de bien prescrit par les loix pour être enrôlés dans la milice Romaine. Mais ce Consul dévoré d'ambition , & qui cachoit de vastes projets , n'étoit pas fâché de s'attacher ces sortes de gens sans bien & sans avén , & qui ne pouvoient subsister que par sa protection. Il s'embarqua ensuite avec ses nouvelles levées , & arriva bientôt en Afrique.

Metellus n'apprit qu'avec un violent chagrin qu'on lui eût donné un successeur , sur-tout dans une conjoncture que la guerre paroissoit presque finie , & qu'il ne restoit plus qu'à se rendre maître de places peu importantes. On prétend que cet homme si grand & si sage ne put s'empêcher de verser des larmes aux premières nouvelles qu'il en reçut. Salluste , dont j'ai tiré la plupart de ces événements , rapporte que cette injure , si sensible à un Général , auroit fait moins de peine à Metellus si le choix de la République étoit tombé sur un autre que sur Marius , qu'il regardoit toujours comme sa créature , & comme un ingrat qui n'avoit décrié sa conduite que pour s'élever sur les ruines de sa réputation. Comme il ne put se résoudre à voir un homme qui lui étoit si odieux , il chargea Rutilius , un de ses Lieutenants , de remettre son armée à Marius , & il partit ensuite pour Rome , où il arriva très-promptement.

Son retour , & le compte qu'il rendit du succès de ses armes ; les villes qu'il avoit prises ; les provinces qu'il avoit conquises , & les batailles qu'il avoit gagnées ; tout cela fit tomber & dissipa les mauvais bruits que Marius avoit répandus contre lui. On vit renaître l'estime & le respect que le peuple avoit pour ce grand homme. (a) Velleïus Paterculus nous apprend qu'on lui décerna tout d'une voix l'honneur du

(a) L, 2, c. 2.

triomphe , avec le surnom de Numidique , & on remarqua , dit cet Historien , que dans le même-temps il y avoit à Rome plus de douze Magistrats de la même maison que Metellus , qui en moins de douze ans avoient été élevés aux premières dignités de la République , les uns au consulat , d'autres à la censure , & plusieurs qui avoient ajouté à ces dignités la gloire du triomphe.

Marius étant débarqué sur les côtes d'Afrique , y vit arriver peu après Cornelius Sylla son Questeur , qui lui amena un puissant corps de Cavalerie qu'il avoit levé chez les Latins. Les Questeurs étoient les Trésoriers-généraux de la République. On les croit aussi anciens que la fondation de Rome. D'autres renvoient leur origine aux Consuls , comme nous l'avons déjà dit. Il y en avoit deux qui restoient toujours à Rome , & on y en ajouta d'abord deux autres , & ensuite un plus grand nombre , qui accompagnoient ordinairement les Généraux à l'armée. Il falloit avoir au moins dix ans de service pour parvenir à cet emploi ; & quoique les Questeurs n'eussent aucune juridiction dans la ville , ils ne laissoient pas d'avoir des commandements particuliers à l'armée. D'ailleurs , comme tout semble dépendre de ceux qui ont l'administration des finances , on vit des Consulaires briguer cet emploi. Titus Quintus Capitolinus , après trois consulats , ne se crut pas déshonoré par cette charge. Caton l'ancien l'accepta , après avoir été honoré du triomphe ; enfin il fut ensuite ordonné par la loi Pompeïa qu'on n'admettroit plus dans la questure que des Consulaires ; ce qui nous fait voir en quel rang les hommes les plus jaloux de leurs dignités & de leur naissance mettent l'argent & les finances.

Sylla , avant cette loi , y parvint vers la tren-

te-unieme année. Il sembloit , dit Velleïus Paternulus , que les destins , en approchant Sylla de Marius , eussent voulu unir ces deux hommes , & prévenir les malheurs que leur discord produisit depuis dans la République. Mais puisque l'un & l'autre vont faire un si grand rôle dans l'histoire , il est bien juste de faire connoître un peu plus particulièrement Sylla , après sur-tout que nous avons déjà marqué le caractère de Marius.

(a) Lucius Cornelius Sylla , Patricien , & d'une des plus illustres familles de Rome , étoit bien fait , de bonne mine , l'air noble , les manieres aisées , pleines de franchise en apparence , & qui sembloient laisser voir à découvert le fond de son cœur ; naturellement insinuant , persuasif , éloquent : il aimoit les plaisirs , & encore plus la gloire. Son devoir marchoit devant tout ; il savoit se livrer & s'arracher aux voluptés avec la même facilité. Il vouloit plaire à tout le monde : modeste dans ses discours , s'il étoit question de parler de lui-même ; prodigue de louanges pour les autres , & encore plus d'argent. Il en prêtoit avec plaisir à ceux qui avoient recours à lui , & prévenoit ceux qui en avoient besoin & qui n'osoient lui en emprunter. Il ne le redemandoit jamais , & il sembloit qu'il voulût acheter l'armée entiere. Familier sur-tout avec les simples soldats , devenant soldat lui-même , il en prenoit les manieres grossieres , buvoit avec eux , les railloit , souffroit avec plaisir d'en être raillé ; mais hors de la table sérieux , actif , diligent. C'étoit un Protégé à qui ces différents personnages ne coutoient rien , & ses vertus & ses défauts étoient également couverts par une profonde dissimulation qui le rendoit impénétrable jusques dans ses plaisirs les plus secrets , aux compagnons mêmes de ses débauches.

(a) *Sal. Val. Max. l. 6. c. 9.*

(a) Tel étoit Sylla lorsqu'il arriva en Afrique & dans l'armée de Marius. Il s'appliqua d'abord à mériter l'estime des gens de guerre, par son assiduité à toutes les fonctions militaires : soit qu'il fallût combattre ou se retrancher, on le trouvoit par-tout. Il couroit dans les endroits où il y avoit le plus de péril, avec la même gaieté que ceux qui en reviennent. Une noble émulation lui faisoit demander les emplois les plus dangereux, & il ne fut pas long-temps sans acquérir également l'estime du Général & des soldats. Marius même lui donna dans la suite un corps de troupes séparé, qu'il commandoit en chef. Je n'entrerai dans le détail de cette guerre qu'autant que cela peut servir à lier les différentes parties de mon sujet. Il suffit de remarquer que Jugurtha, avant l'arrivée de Marius en Afrique, poussé à l'extrémité de ses Etats par Metellus, s'étoit fait un protecteur & un allié d'un Roi voisin appelé Bocchus. Ce fut encore contre ces deux Princes que Marius eut affaire. Il prit Capsa, grande ville & fort peuplée, & il se rendit maître ensuite de cette forteresse devant laquelle Aulus Albinus avoit échoué. (b) On en vint bientôt aux mains. (c) Les deux Rois à la faveur d'une marche dérobée surprennent les Romains, les attaquent de nuit, portent par-tout la terreur, tuent beaucoup de monde, & auroient remporté une victoire complète, si les ténèbres leur avoient permis de connoître tout leur avantage & d'en profiter. (d) Marius eut bientôt sa revanche; & presqu'avant qu'on eût su à Rome l'échec qu'il avoit reçu dans la première occasion, on y apprit qu'il avoit défait les

(a) *Plut. in Sylla.*(b) *Oros. l. 3. c. 15.*(c) *An de Rome 546.*(d) *Plutar. in Mar. Sallus. bell. Jugurtha. Vid, Oros. Eur, Flor.*

deux Rois dans deux batailles décisives , & qu'il les avoit mis l'un & l'autre hors d'état de tenir la campagne.

Bocchus ayant éprouvé dans ces deux combats la valeur & la fortune des Romains , ne jugea pas à propos de hasarder sa couronne pour défendre celle de son allié : il résolut de faire sa paix , & il envoya des Ambassadeurs jusqu'à Rome pour la demander.

Ces Ambassadeurs étant admis dans le Sénat , dirent que le Roi leur maître avoit été surpris par les artifices de Jugurtha ; qu'il se repentoit d'un pareil engagement ; & qu'il demandoit l'alliance & l'amitié des Romains : on leur répondit en ces termes.

» Le Sénat & le peuple Romain n'oublent ni
 » les services ni les injures ; puisque Bocchus se
 » repent de sa faute , ils lui en accordent le
 » pardon ; & pour ce qui est de la paix & de
 » leur alliance , il les obtiendra quand il les aura
 » méritées. « Bocchus embarrassé d'une pareille
 réponse , fit demander secrètement à Marius de
 lui envoyer son Questeur. Sylla le fut trouver ;
 on traita de différents moyens qui pouvoient ser-
 vir à établir la paix : » Vous n'en avez point
 » d'autre , dit Sylla à Bocchus , que de nous li-
 » vrer Jugurtha. Par-là vous réparerez l'impru-
 » dence & les malheurs de votre premier enga-
 » gement , & ce sera le prix de notre alliance
 » & de notre amitié. « Bocchus se récria d'abord
 contre cette proposition , & il représenta à Sylla
 qu'une pareille infidélité envers un Prince à qui
 il avoit donné sa foi attacherait une honte éter-
 nelle à sa mémoire. Ce fut le sujet de différentes
 conférences qui se firent entre ce Roi & le
 Questeur des Romains. Mais Sylla , qui étoit pres-
 sant & éloquent , revint si souvent à la charge ,
 & il fut si bien lui représenter qu'il n'y avoit
 qu'un grand service qui pût balancer le tort

qu'il avoit eu de se déclarer contre les Romains , qu'il le détermina enfin à lui livrer Jugurtha. (a) Ce Prince fut trahi & arrêté sous prétexte d'une conférence que Bocchus lui avoit demandée : on le chargea de chaînes , on le livra à Sylla , qui le remit ensuite à Marius , son Général ; & par la captivité de ce malheureux Prince la guerre de Numidie fut finie.

Une si heureuse nouvelle ne pouvoit venir à Rome plus à propos. On venoit d'y apprendre qu'une multitude prodigieuse de barbares sortis du nord s'avançoient du côté du midi & menaçoient toute l'Italie. On résolut de leur opposer Marius , qui jouissoit actuellement de cette faveur & de ces applaudissements que donne une victoire récente. (b) On le nomma Consul pour la seconde fois contre la disposition des loix , qui ne permettoient pas d'élire un absent pour Consul , & qui exigeoit même dix ans d'intervalle entre deux consulats ; on ajouta à ces graces , si pleines de distinction , le gouvernement de la Gaule Narbonnoise , & on lui décerna en même temps les honneurs du triomphe. Jugurtha , chargé de chaînes , en fit le principal ornement. Il étoit traîné comme un esclave à la suite du char de Marius. Ce Prince après cette cérémonie fut conduit en prison , & on le condamna à y mourir de faim. Le bourreau lui déchira sa robe royale , le dépouilla de tous ses habits & le poussa ensuite dans le fond d'une basse-fosse qui lui devoit servir de tombeau. On rapporte qu'en y entrant tout nud , il s'écria : *ô Hercule , que vos étuves sont froides* , faisant allusion aux bains de ce Dieu qu'on disoit être froids. Ce Prince , luttant contre la faim , vécut encore six jours , & le désir inutile de prolonger

(a) *An de Rome 647.*

(b) *An de Rome 649.*

ger sa vie servit de supplice à un Roi qui avoit toujours compté pour rien la mort de ses proches & des premiers de sa cour , qu'il avoit sacrifiés à sa fortune & à son ambition.

Fin du neuvieme Livre.

L I V R E X.

Marius délivre les Gaules & l'Italie de trois cens mille Barbares , connus sous le nom de Teutons & de Cimbres , qui avoient déjà ravagé une grande étendue de pays , & défait plusieurs Généraux Romains. Jaloux de la réputation & du crédit de Metellus , il songe à le perdre. Il s'unit avec Saturninus & Glaucia, & vient à bout de le faire exiler. Ces deux hommes , les plus scélérats de la République , sont assommés à coups de pierres & de bâtons. Metellus est rappelé. Habileté de Sylla dans le métier de la guerre. La jalousie qu'en conçoit Marius lui fait regarder Sylla comme son ennemi. Rome se partage entre ces deux guerriers. Prête à se déchirer par une guerre civile , elle se réunit contre des peuples d'Italie ligués ensemble pour se faire accorder par la force des armes la qualité & les privileges de citoyens Romains. Sylla préféré à Marius pour aller faire la guerre à Mithridate. Suites funestes de cette préférence. Détail de la guerre civile dont elle fut cause. Mort de Marius.

LE jour du triomphe de Marius , le peuple fit éclater sa joie , non-seulement par rapport à l'intérêt public , mais encore par la raison que le consulat de ce Plébéien étant son ouvrage , il se regardoit comme auteur de sa victoire , & associé à son triomphe. Les Tribuns dans leurs harangues continuelles en prenoient lieu d'insulter aux Patriciens & à tous les Nobles : ils leur demandoient fièrement quel Capitaine & quel Général de leurs corps étoit comparable à ce Plébéin , & s'ils prétendoient encore que la valeur , le courage & la capacité dans le com-

mandement des armées ne se dussent trouver que dans la Noblesse d'origine. Les Patriciens au contraire , pour diminuer la gloire de Marius , publioient que tout l'honneur de cette guerre étoit dû à Metellus , qui , après deux grandes victoires , avoit poussé Jugurtha jusqu'à l'extrémité de ses Etats ; & que Marius seroit encore en Afrique si Sylla , autre Patricien , ne s'étoit pas rendu maître de la personne du Roi de Numidie. Sylla même , encore plus jaloux de la gloire de Marius que celui-ci ne l'avoit été des conquêtes de Metellus , fit graver sur une pierre l'histoire de cet événement pour en perpétuer la mémoire. On y voyoit de quelle manière Bocchus lui livroit Jugurtha : & pour chagriner Marius , il se servit toujours depuis de cette pierre pour cacher : circonstance peu considérable dans l'histoire , si elle n'avoit pas donné lieu aux dissensions qui éclatèrent depuis entre ces deux grands hommes , & auxquelles le Sénat & le peuple prirent tant de part.

Mais cette concurrence , & cet esprit de parti , furent suspendus au bruit de l'approche de ces Barbares dont nous venons de parler. Plus de trois cens mille hommes connus sous le nom de Teutons & de Cimbres , & sortis de la Chersonese Cimbrique , s'étoient unis pour chercher de nouvelles terres , & un climat plus doux & plus tempéré. Ces Barbares suivis d'une foule innombrable de vieillards , de femmes & d'enfants , se jetterent dans les Gaules , où ils firent de grands ravages. Les Cimbres taillèrent en pieces l'armée commandée par M. Junius Silanus , & un autre corps qui étoit aux ordres de M. Aurelius Scaurus , Lieutenant de Cn. Manlius alors Consul : & ce Consul & Q. Servilius Cepion , peu de jours après , eurent un pareil sort , & perdirent dans deux grandes batailles plus de quatre-vingt mille hommes. Ces Barbares se sé-

parurent ensuite ; les Teutons reitèrent dans les Gaules , d'où ils se dispofoient à paffer en Italie , & les Cimbres prirent la route de l'Allemagne pour s'y rendre de leur côté. Tant de pertes , le nombre & la férocité de ces barbares , épouvantèrent les Romains : L'envie difparut , les deux partis qui partageoient Rome fe réunirent : tout le monde , comme de concert , chargea Marius du foin de cette guerre. (a) On lui décerna de fuite un fécond & un troifieme confulat , qu'il employa à lever de grandes armées & à fortifier les détroits & les paffages de l'Italie. Il revint à Rome pour préfider à l'élection des nouveaux Confuls : il déclara qu'après trois confulats il ne concouroit plus pour cette dignité , & qu'il la refuferoit même quand on la lui offriroit : mais ceux qui connoiffoient à quel point il étoit dévoré d'ambition , fe moquoient de cette fauffe modéftie ; on regarda comme une comédie le rôle qu'il fit jouer en même-temps à un certain Saturninus fa créature , & Tribun du peuple , qui l'appelloit publiquement traître & méchant , de refufer de fervir fa patrie , & qui exhortoit le peuple à le forcer de prendre le commandement de l'armée.

L'artifice étoit trop groffier pour échapper à la pénétration de gens auffi éclairés que les Romains. Mais comme on n'avoit point alors de Capitaine plus habile , & que Metellus étoit trop âgé pour fe charger de la conduite d'une guerre où il ne falloit pas moins d'activité que de valeur (c) , Marius fut élu Conful pour la quatrième fois , & on lui donna pour collègue Catulus Luctatius , perfonnage qui ne lui étoit pas égal à la vérité dans la fcience militaire ; mais qui le furpaffoit par fa modéftie , fa probité & la douceur de fes mœurs.

(a) *An de Rome 650.*(b) *Plut. in Mario.*(c) *An de Rome 652.*

Les deux Consuls partagerent les légions. Marius avec une partie fut au-devant des Teutons qu'il rencontra en Provence, & qu'il défit proche la ville d'Aix. (a) On prétend que le combat dura deux jours entiers ; que cent cinquante mille Teutons y périrent, & que par une défaite si générale, cette nation barbare fut presque éteinte. Les Cimbres, plus heureux d'abord, avoient franchi les Alpes, & pénétré jusques dans la Gaule Cisalpine. Catulus les attendoit aux bords de (b) l'*Athesis* : mais comme il n'avoit que vingt mille hommes à opposer à une armée innombrable, la consternation s'empara de l'esprit de ses soldats ; plusieurs s'enfuirent avant que d'avoir vu l'ennemi, & le Général Romain fut obligé, pour sauver le reste, d'abandonner les bords de la riviere, & de se camper dans les défilés où il ne put être forcé. Marius à l'entrée de son cinquieme consulat, vint à son secours avec son armée victorieuse. (c) Les deux Généraux ayant joint leurs forces donnerent bataille aux Cimbres dans les plaines de Verceil. Ces barbares furent défaits, & les Romains remporterent une victoire si complete, que, si on en croit leurs histoires, il y eut cent vingt mille Cimbres qui demurerent sur le champ de bataille, sans compter soixante mille prisonniers.

Marius & Catulus triompherent conjointement de la défaite de ces barbares, & Marius insatiable d'honneurs, brigua un fixieme consulat avec autant d'ardeur qu'il avoit fait le premier. (d) On prétend même qu'il l'acheta par de l'argent que ses émissaires répandirent secretement parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans les tri-

(a) *Plut. in Mario. Oros. l. 5. c. 16. Flor. l. 3. c. 3. Liv. epit. l. 68.*

(b) *Alige.*

(c) *Plut. in Mario & Sylla. Oros. l. 5. c. 16. Vell. l. 2.*

(d) *Plut. in Mario.*

bus , & qu'il se servit en même-temps de cet indigne moyen pour faire donner l'exclusion à Metellus , que ses vertus , son expérience , & les vœux de tous les gens de bien , appelloient au gouvernement de la République. On lui préféra Valerius Flaccus , qui fut moins le collègue que l'esclave de Marius.

Cet homme si grand par sa valeur , & qui avoit été si utile à sa patrie pendant la guerre , en devint le tyran durant la paix. Dans ce haut point de gloire où ses victoires l'avoient élevé , la présence seule de Metellus , plus estimé que lui par ses vertus , lui étoit insupportable. Non content de l'avoir exclu du consulat , il employa les plus bas & les plus indignes artifices pour le faire bannir de Rome. Il s'allia pour cela avec deux Sénateurs appelés , l'un Glaucia , & l'autre Saturninus , tous deux ennemis déclarés de Metellus , les plus méchants hommes qu'il y eût dans la République , & que ce grave Sénateur auroit chassés du Sénat pendant sa censure , sans l'opposition de son collègue (a) , auprès duquel ils avoient trouvé du crédit.

Ces trois hommes unirent leurs ressentiments à leurs cabales. Marius étoit Consul , Glaucia Préteur , & Saturninus , qui avoit déjà été Tribun du peuple , briguoit une seconde fois cette dignité , afin de pouvoir tourner contre Metellus le pouvoir qui y étoit attaché. Mais le jour de l'élection étant arrivé , Nonius , un des compétiteurs de Saturninus , représenta au peuple avec des couleurs si vives les différents crimes dont il étoit noirci , que ce peuple , en qui il se trouvoit encore quelque reste de l'ancienne probité de ses ancêtres , eut honte de mettre un si méchant homme à sa tête. On lui refusa toutes les voix , & Nonius fut élu en sa place. Cette préférence lui coûta la vie : Saturninus le fit

(a) *Ap. Alex. l. 1.*

poignarder à l'issue de l'assemblée (a) , & Glau-
cia avec lequel il avoit concerté cet assassinat ,
ayant convoqué le lendemain de grand matin
une nouvelle assemblée , ses partisans nomme-
rent tumultuairement Saturninus pour Tribun ,
avant que la plus grande partie du peuple eût
pu se rendre sur la place.

Ces trois hommes maîtres alors du gouver-
nement travaillèrent à perdre Metellus. Pour
y parvenir , Saturninus, en qualité de Tribun
du peuple , renouvella l'ancienne querelle du
partage des terres : mais afin de ranimer une
faction qui paroissoit éteinte , il en changea
l'objet. Comme Marius & Catulus , par la dé-
faite des Cimbres , avoient repris des terres
dont ces barbares s'étoient emparés dans la
Gaule Cisalpine , il proposa de les partager
entre les plus pauvres citoyens qui habitoient la
campagne , la plupart gens sans aveu , dont
Marius s'étoit servi à la guerre , & qui lui étoient
entièrement dévoués. Il ajouta à cette proposi-
tion que si le peuple l'avoit agréable , le Sénat
seroit obligé de l'approuver dans cinq jours ;
que chaque Sénateur en feroit un serment
solemnel dans le temple de Saturne , & que
ceux qui refuseroient de le prêter seroient
exclus du Sénat , & condamnés à une amende
de vingt talents. On indiqua ensuite le jour de
l'assemblée : Marius fit avertir secrètement les
partisans qu'il avoit à la campagne de s'y trou-
ver en plus grand nombre qu'ils pourroient ,
& il y en accourut de différents endroits de
l'Italie. Saturninus se flattoit à la faveur de leur
nombre de faire passer sa loi. Mais les habi-
tants de la ville , jaloux de la préférence que l'on
vouloit donner à ceux de la campagne , s'y
opposèrent hautement. Cette assemblée tumultueuse

(a) *App. Alex. de bello civili, l. 1.*

tueuse se partage en deux partis : les bourgeois se trouvant les plus foibles crièrent , pour faire rompre l'assemblée , qu'on avoit entendu tonner , ce qui , selon les loix & les principes de la religion , obligeoit de suspendre ce jour-là toutes délibérations. Mais ses payfans mêlés d'anciens soldats , la plupart gens de main , sans s'arrêter à cette observation superstitieuse , chargerent les bourgeois à coups de pierres & de bâtons ; les chasserent de la place & firent ensuite recevoir la loi.

Marius qui conduisoit secrètement tous les ressorts de cette cabale , convoqua le Sénat , en qualité de Consul , pour délibérer sur le serment prescrit par la loi , & qu'on vouloit exiger impérieusement de tous les Sénateurs. Comme il connoissoit Metellus pour un homme droit & ferme dans ses résolutions , il feignit , pour le faire donner dans le piège , de détester une loi si injuste , qui n'avoit pour but , disoit-il , que de renouveler les anciennes séditions. Il ajouta que pour lui il ne prêteroit jamais un pareil serment si préjudiciable au repos de la République. Metellus , comme il l'avoit bien prévu , ne manqua pas de se déclarer de son sentiment , & son avis fut suivi par tout le Sénat.

Marius ayant tiré une pareille déclaration d'un homme incapable de varier , convoqua le Sénat le cinquieme jour prescrit par la loi pour prêter serment , & alors il se montra plus à découvert. Il dit qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur cette grande affaire ; qu'inafailliblement on exciteroit une dangereuse sédition , si on persistoit absolument à rejeter le serment proposé ; qu'on avoit tout à craindre de la fureur & du ressentiment de cette foule de gens grossiers & emportés. Mais que , pour les éblouir & les renvoyer hors de Rome , il croyoit qu'on pouvoit se tirer d'embarras à la faveur d'un

serment conçu en termes équivoques ; qu'il étoit d'avis qu'on jurât d'observer la loi , mais avec cette restriction , *s'il y avoit loi*. Il ajouta qu'après que ces habitants de la campagne seroient retirés il seroit aisé , dans une autre assemblée moins tumultueuse , de faire voir au peuple de la ville qu'on ne pouvoit regarder comme loi la proposition d'un Tribun qui n'avoit été reçue que par des séditieux , & dans des circonstances qui rendoient nuls tous les actes de ce jour.

Le fourbe ayant ainsi déguisé son manque de parole , sort du Sénat , suivi de sa cabale , court au temple de Saturne , & prête un serment pur & simple. Ses partisans en firent autant , & la plupart des autres Sénateurs , les uns gagnés , & les autres par la crainte de l'exil , suivirent son exemple ; Metellus seul persista courageusement dans son premier avis. C'étoit aussi sur sa fermeté que ses ennemis avoient principalement compté pour exécuter le dessein qu'ils avoient de le perdre. Saturninus voyant qu'il n'avoit point prêté le serment dans le temps prescrit par la loi , envoya un Huissier pour le faire sortir du Sénat. Mais les autres Tribuns du peuple , qui n'étoient point de cette cabale , & qui révéroient la verru de Metellus , s'opposèrent unanimement à l'insulte qu'on vouloit faire à ce grand homme.

Saturninus irrité de l'obstacle qu'il trouvoit à ses desseins , fait revenir à Rome ces habitants de la campagne dont nous avons parlé. Il convoque l'assemblée , monte à la tribune aux harangues ; après s'être déchaîné contre Metellus , il déclare à cette populace qu'ils ne doivent point s'attendre au partage des terres , ni à l'exécution de la loi , tant que Metellus seroit dans Rome. Sur les remontrances de ce séditieux Tribun , l'assemblée condamna Metellus à un exil , si dans le jour même il ne prêtoit le

serment porté par la loi. Les grands de Rome , tout le Sénat , & même les plus honnêtes gens parmi le peuple , vouloient s'opposer à un Plébiscite si injuste. Plusieurs même par attachement pour la personne de Metellus s'armèrent secrètement sous leurs longues robes & sous leurs habits de ville. Mais ce sage Sénateur qui aimoit véritablement sa patrie , après les avoir remerciés tendrement de l'affection qu'ils lui faisoient paroître , leur déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'à son occasion il y eût une goutte de sang répandu. Et on prétend qu'après s'être résolu de subir son exil , il dit à ses amis particuliers , pour justifier le parti qu'il prenoit , qu'ou bien le calme se rétablirait dans la République , & qu'alors il ne doutoit point qu'on ne le rappellât , ou que , si le gouvernement demeurait entre les mains de gens comme Saturninus , rien ne pouvoit lui être plus avantageux que de demeurer éloigné de Rome. Il partit ensuite pour son exil : sa vertu & sa haute réputation lui firent des concitoyens dans tous les lieux où il passa : il ne se trouva étranger en aucun endroit ; & ayant fixé son séjour dans l'isle de Rhodes , il y jouit dans un doux repos de cet empire naturel que la vertu donne sans le secours des dignités.

La République par la retraite de Metellus demeura en proie à Saturninus. Marius , pour reconnoître les services qu'il lui avoit rendus dans cette affaire , souffroit qu'il exerçât dans Rome une tyrannie déclarée. Il n'y avoit plus de liberté dans les élections : & la violence décidoit de tout. Ce Tribun furieux , toujours escorté d'une troupe d'assassins qui lui servoient de satellites , se fit continuer dans le tribunat pour la troisième fois , (a) & fit nommer pour un de ses collègues un esclave

(a) *An de Rome 654.*

clave fugitif appelé L. Equilius Firmanus , qui se disoit fils de Tiberius Gracchus. Enfin il en vint à ce point de violence , que , voulant élever au consulat Glaucia le complice de tous ses crimes , il fit tuer à coups de bâton par P. Mettius un de ses satellites , Memmius , illustre Patriicien , qui se trouva compétiteur de Glaucia.

Cet assassinat fit prendre les armes aux plus honnêtes gens , le peuple même se joignit au Sénat ; la place publique étoit comme un champ de bataille où l'on répandoit impunément le sang des citoyens. Saturninus , Glaucia , C. Saufeius alors Questeur , & leurs partisans , ne se trouvant pas les plus forts , se saisirent du Capitole. Le Sénat , par un décret public les déclara ennemis de la patrie , & ordonna à Marius de les poursuivre. Il fut obligé d'armer ; mais ce fut avec une lenteur qui fit bien voir que ce n'étoit pas sans répugnance qu'il exécutoit les ordres du Sénat.

Le peuple , qui n'ignoroit ni son penchant ni ses liaisons secrètes , ennuyé des longueurs qu'il affectoit , & souffrant impatiemment ces scélérats dans l'endroit le plus fort de la ville , coupa les tuyaux qui portoient de l'eau dans le Capitole , & réduisit bien-tôt ces séditieux à mourir de soif. La plupart , plutôt que de se rendre , vouloient mettre le feu au Capitole , dans l'espérance de s'échapper à la faveur de la confusion & du tumulte que produisent ordinairement ces sortes d'accidents. Mais Saturninus & Glaucia qui comptoient sur leurs liaisons avec Marius , se remirent entre ses mains. Il les fit enfermer dans le palais , comme s'il eût voulu leur faire faire leur procès dans les formes. Mais cette maison leur servoit plutôt d'asyle que de prison , & il y avoit mis des gardes , moins pour les empêcher de s'enfuir , que pour les défendre contre les entreprises de leurs ennemis.

Ces précautions n'empêchèrent point le peuple en fureur de se faire justice lui-même. Une partie chasse les gardes & entoure la maison où ils étoient enfermés ; d'autres montent sur le toit , le découvrent , & à coups de tuiles & de pierres ils assomment Saturninus , Glaucia , Saufeius & cette troupe de scélérats qui y avoit été renfermés avec eux. Leur mort fut comme le signal du rappel de Metellus. Ses parents , ses amis , ou pour mieux dire le Sénat entier , le demanderent au peuple dans une assemblée publique. (a) Tous les suffrages lui furent favorables , & il n'y eut qu'un seul Tribun du peuple , appelé Furius , qui osât s'opposer aux vœux de tous les concitoyens.

Ce Tribun n'étoit que le fils d'un affranchi : mais , comme il étoit revêtu d'une dignité qui donnoit droit d'opposition , les amis de Metellus firent tout ce qu'ils purent pour l'obliger à lever celle qu'il avoit formée. Le fils même de Metellus se jeta à ses pieds au milieu de l'assemblée , & le conjura les larmes aux yeux de lui rendre son pere. Ce qui lui fit donner depuis le nom de Metellus *le pieux*. Mais le Tribun inexorable , rejetta sa priere avec dureté. Heureusement C. Canuleius fut élu Tribun du peuple l'année suivante. Ce Magistrat Plébéien qui révéroit le grand mérite de Metellus ne se contenta pas de lever l'opposition , mais il attaqua lui-même Furius & se rendit sur le champ son accusateur. Il représenta au peuple avec beaucoup d'éloquence son inhumanité & l'abus qu'il avoit fait des privilèges de sa charge. Il disoit que pour satisfaire sa passion particuliere il avoit privé la ville & la patrie d'un des meilleurs citoyens de la

(a) *An de Rome 664, App. Alex. civil. primo. Cic. in Rabiriano.*

République. (a) Enfin il fut rendre son collègue si odieux , que le peuple , sans vouloir entendre l'accusé dans ses défenses , le mit en piéces sur le champ. Et le tribunat , cette Magistrature sacrée qui n'avoit été établie que pour la défense & la conservation des citoyens , fut violée dans la personne d'un Tribun , pour avoir voulu porter trop loin son autorité pendant son tribunat.

Le rappel de Metellus ne trouvant plus d'obstacle , il revint à Rome. Toute la ville sortit au-devant de lui , & son retour fut un véritable triomphe. La journée entière ne suffit pas pour recevoir les compliments du Sénat & les applaudissements du peuple : tout le monde crut voir rentrer avec lui la justice , la paix & la liberté. Il n'y eut que le seul Marius , qui , toujours jaloux de sa gloire , & ne pouvant empêcher ni souffrir son retour , sortit de Rome , s'embarqua , sous prétexte d'aller en Asie faire certains sacrifices qu'il avoit voués , à ce qu'il disoit , à la mere des Dieux , pendant la guerre des Teutons & des Cimbres. Outre la présence de Metellus qu'il fuyoit , & qui sembloit lui faire un reproche continuel de son ingratitude , il y avoit encore un motif secret qui l'avoit obligé de s'éloigner de Rome & de passer en Asie. Marius , grand Capitaine , mais d'une humeur farouche , accoutumé à cette autorité absolue que donne le commandement des armées , languissoit au milieu de la paix ; & il n'avoit pas même les talents nécessaires pour se faire valoir dans une République où l'éloquence donnoit tant de part au gouvernement.

La guerre lui étoit nécessaire pour renouveler son crédit. Si on en croit Plutarque , le dessein secret de son voyage étoit de l'allumer dans

(a) *App. Alex. ibid. l. 2.*

l'Asie , & sur-tout d'engager les Romains à la déclarer à Mithridate , le plus puissant Roi de l'Orient , qu'on soupçonnoit de faire des ligues & d'armer contre les Romains. Marius auroit été ravi qu'il eût fait éclater ses desseins , dans la vue d'avoir le commandement de cette guerre , d'obtenir de nouveaux triomphes , & de remplir sa maison des richesses de l'Orient.

On prétend qu'étant passé à la Cour de ce Prince , & lui ayant fait différentes propositions pour tâcher de pénétrer ses desseins , comme Mithridate ne lui rendoit pas une réponse assez précise : » (a) il faut , Mithridate , lui dit-il , ou » que tu fasses en sorte de te rendre plus puissant que les Romains , ou que tu subisses la » loi du plus fort. « Le Roi de Pont , le plus fier de tous les Princes de son temps , & accoutumé à ce langage servile qu'on parle dans le palais des Rois , parut surpris du discours hardi de ce Républicain. Mais comme il n'étoit pas moins bon politique que grand Capitaine , & que toutes ses forces n'étoient pas encore sur pied , il dissimula son mécontentement & renvoya Marius comblé de présents.

Ce Romain , après avoir parcouru une partie de l'Asie , revint à Rome , où il trouva peu d'amis & encore moins de considération. Ses manières dures & impérieuses ne convenoient pas dans un Etat libre où tous les citoyens se croyoient égaux , & où les plus grands ne faisoient des créatures & ne les conservoient que par des caresses & des bienfaits. Il eut le sort des plus grands Capitaines qui vieillissent dans une longue paix. On oublia jusqu'à ses victoires , & on ne les regardoit au plus , dit Plutarque , que comme ces vieilles armes couvertes de rouille , dont on ne croit pas avoir jamais besoin. D'ail-

(a) *Plutar. in Mario.*

leurs il s'étoit élevé d'autres Capitaines plus jeunes , & qui s'étoient emparés de la faveur du public : & parmi ceux du parti de la noblesse qui étoient les plus distingués , Sylla , dont nous avons déjà parlé , tenoit le premier rang.

On a vu par quelle adresse ce Patricien avoit mis fin tout-d'un-coup à la guerre de Numidie , en obligeant Bocchus de lui livrer Jugurtha. Ce fut avec la même habileté que , pendant que les Romains étoient aux prises avec les Cimbres & les Teutons , il engagea les Marfes (a) , l'une des plus puissantes nations de l'Italie , à se déclarer en faveur des Romains. Personne , après Marius , n'eut tant de part à la défaite des Cimbres , & il fit même prisonnier un de ces Rois barbares.

Marius jaloux de toute espece de mérite , mais encore plus de la réputation que donnoient les armes , obligea Sylla à force de mauvais traitements de se retirer. Catulus , qui connoissoit sa capacité & sa valeur , lui offrit dans son armée l'emploi qu'il avoit dans celle de Marius. Il y ajouta une confiance parfaite. Sylla , vif , actif & plein de courage , le soulageoit dans toutes les fonctions de Général ; & comme Catulus étoit âgé & pesant , tout rouloit sur Sylla. Marches , campements , la conduite des partis , & jusqu'au soin des vivres , il se mêloit de tout. Et pendant que les troupes de Marius manquoient de provisions , il y en avoit en si grande abondance dans le camp de Catulus , que ses soldats en donnoient libéralement à ceux de son collègue. On dit que Marius en conçut une furieuse jalousie contre Sylla ; qu'il regarda cette libéralité comme une maniere indirecte de séduire ses soldats , & que ce fut un des motifs

(a) *Peuple de l'Italie , voisin des Samnites , & qui occupoit cette partie du royaume de Naples qu'on appelle l'Abbruzze ultérieure.*

qui firent naître entr'eux cette haine dont les suites furent si funestes à la République. Elle commença à éclater au sujet de quelques figures de la victoire & de certaines images d'or que Bocchus consacra dans le Capitole. Ces images représentoient la manière dont il avoit remis Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius voulut faire enlever ces monuments, qui sembloient rapporter à son Questeur, qui n'étoit qu'un Officier subalterne, toute la gloire d'un événement qui s'étoit passé sous son consulat. Sylla de son côté s'y opposa avec une fermeté invincible : on fut prêt d'en venir aux armes dans un temps où tout se décidait à Rome par la force & la violence. Chacun prit parti selon ses intérêts & ses engagements. Rome entière se partagea, & un si petit sujet, soutenu de part & d'autre par deux hommes fiers, hautains & qui se haïssoient, fit naître cette antipathie entre la noblesse & le peuple, presque aussi ancienne que la fondation de la République. On cabale ; il se forme des factions ; chacun s'assure de ses amis & de ses créatures. Enfin la ville étoit dans cette agitation qui précède ordinairement les guerres civiles, lorsque la mort de Livius Drusus donna lieu à la guerre *social*e, qui suspendit ses divisions domestiques.

Peut-être qu'il ne sera pas inutile de démêler ici de quelle manière cette guerre étrange prit son origine dans Rome même, & se répandit ensuite dans toute l'Italie. La République Romaine observoit différentes formes de gouvernement à l'égard de différents peuples qui lui étoient soumis. Les citoyens Romains, soit qu'ils habitassent dans Rome, ou qu'ils demeurassent à la campagne, inscrits dans le rôle des Tribuns donnoient leur nom aux Censeurs, celui de leurs enfants, de leurs esclaves, & le dénombrement de leurs biens : sur quoi on ré-

gloït le tribut qu'ils devoient payer. C'étoient les citoyens seuls qui composoient ces légions invincibles qui rendirent Rome la maîtresse du monde. Ils éliſoient leurs Capitaines & leurs Magistrats. Ils décidoient eux-mêmes de la guerre & de la paix ; & le droit de ſuffrage les rendoit participants de la ſouveraineté de l'Etat. Les peuples du *Latium* ou du pays Latin s'étoient donnés à la République , ou avoient été ſubjugués par la force des armes. Ils payoient les tributs qui leur étoient impoſés & fournisſoient dans des temps de guerre le nombre de cavalerie & d'infanterie qui leur étoit preſcrit. Du reſte , quoiqu'ils fiſſent en quelque manière partie de la République , & qu'ils en ſupportaſſent les charges , ils n'étoient point admis aux dignités , & ils n'avoient pas même le droit de ſuffrage. Il eſt vrai que dans des temps difficiles , pour les attacher plus étroitement aux intérêts de la République , on s'étoit quelquefois relâché là-deſſus , comme on en uſa dans la ſeconde guerre punique , de peur que ces différens peuples , qui tous unis enſemble , faiſoient la principale force de la République , ne ſe laiſſaſſent ſéduire par Annibal , auſſi adroit à ménager ces ſortes de défections & de révoltes , que redoutables les armes à la main. Mais quand le péril fut paſſé , les Romains n'oublièrent rien pour faire regarder ces conceptions comme des graces paſſagères & qui ne fondaient point de droit. Du reſte , chaque peuple du *Latium* étoit gouverné par un de ſes citoyens élu à la pluralité des voix , qui , ſous le titre de Préteur , leur adminiſtroit la juſtice ; & ce Préteur , après être forti de charge , étoit cenſé citoyen Romain. Cette fonction lui ſervoit de titre de nobleſſe , & ce privilège diſtinguoit ce canton des autres pays qu'on appelloit les provinces de la République , où l'on envoyoit de Rome un Préteur

pour rendre la justice & un Questeur pour lever des tributs.

Il y avoit long-temps , comme nous l'avons déjà dit , que ces peuples voisins de Rome demandoient la qualité de citoyens Romains. Ils représentoient qu'ils payoient des tributs considérables ; que dans la guerre leur pays seul fournissoit une fois plus de troupes que Rome & son territoire ; que la République devoit en partie à leur valeur ce haut degré de puissance où elle étoit parvenue , & qu'il étoit juste qu'ils eussent part aux honneurs d'un Etat dont ils avoient étendu l'empire par leurs armes. Nous venons de voir de quelle manière Caius Gracchus périt pour avoir voulu procurer aux Latins ce droit de citoyens Romains. Le Sénat & les Grands s'y opposèrent , sous prétexte qu'il n'étoit pas juste qu'on leur donnât pour égaux & pour concitoyens des sujets de la République ; mais le véritable motif de leur opposition venoit de ce qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on rendît le parti du peuple plus fort , en le rendant plus nombreux par cette association. La mort de Caius n'épouvanta point Drusus ; parce qu'il se flatta de réussir en prenant une autre route , & en cherchant de se rendre médiateur entre ces différents partis ; dessein louable à la vérité , mais également au-dessus de son habileté & de son crédit. (a) Ce fut pour se rendre agréable aux uns & aux autres qu'il proposa , pendant son second tribunat , de rendre au Sénat la connoissance des crimes de concussion attribuée au corps des Chevaliers , de dédommager ce second Ordre , en donnant entrée dans le Sénat à trois eens Chevaliers ; & à la faveur de ces deux loix qu'il proposoit , il tâcha en même-temps de faire passer celles de Caius Gracchus

(a) *An de Rome 662.*

touchant le partage des terres & le droit de cité en faveur des Latins.

(a) Mais il trouva les Sénateurs & les Chevaliers également opposés à ses propositions. Le Sénat parut offensé qu'un Tribun entreprît de faire entrer dans une compagnie aussi auguste que le Sénat trois cens Chevaliers, qui se rendroient maîtres de toutes les délibérations : ceux de l'Ordre des Chevaliers qui pouvoient appréhender de n'être pas élevés à la dignité de Sénateurs (b), ne vouloient pas consentir qu'on privât leur corps d'une juridiction & d'un tribunal qui leur donnoit une grande considération dans Rome ; de sorte que ces deux Ordres, quoique dans des intérêts opposés, s'accorderent à rejeter les loix de Drusus. Il trouva encore plus d'opposition dans celles de Caius qu'il vouloit renouveler ; le nom seul des loix Agraires souleva tous ceux qui possédoient les terres de conquêtes ; & les Grands de Rome, accoutumés à cet empire qu'ils exerçoient sur les peuples soumis à la République, ne purent pardonner à Drusus de vouloir leur donner pour concitoyens des gens qu'ils regardoient comme leurs sujets. Des intérêts aussi opposés firent naître des contestations continuelles dans toutes les assemblées ; & comme tout s'y décidait alors moins par les règles de l'équité que par la force & la puissance de chaque parti, une foule de Latins étoient accourus à Rome pour soutenir leur protecteur ; mais il ne put échapper à la fureur de ses ennemis. Pressé d'une multitude de peuple qui entouroit son tribunal, qu'il avoit fait placer dans sa maison & dans une galerie obscure, il fut blessé au côté.

(a) *Tit. Liv. l. 71. App. l. 1. Oros. l. 5. c. 18. Auteur de viris illust. c. 66.*

(b) *Cic. in Cluentiana.*

d'un coup de couteau que le meurtrier laissa dans la plaie & dont il mourut. Il ne fut pas possible de démêler l'auteur du meurtre, parce qu'il se perdit dans la foule (a); mais Quintius Varius, Tribun du peuple, s'en rendit suspect par une loi qu'il proposa depuis la mort de Drusus. Cette loi déclaroit criminels & ennemis de l'Etat tous ceux qui renouvelleroient la proposition d'accorder le privilege de citoyens aux étrangers & aux peuples d'Italie sujets de la République.

(b) La mort de Drusus, assassiné dans son tribunal pour avoir voulu procurer à ces peuples le droit de bourgeoisie, fit naître la guerre qu'on appella *sociale* ou des alliés. Ces peuples, outrés de se voir exclus de leurs prétentions par la mort de leur protecteur, résolurent d'en obtenir l'effet les armes à la main. Les villes principales s'envoyèrent d'abord des députations secrètes pour se communiquer leur ressentiment commun; elles signèrent ensuite une ligue, & se donnerent réciproquement des ôtages. Chaque canton fit provision d'armes & de chevaux; on enrôla des soldats; on en nomma les chefs. T. Afranius, P. Ventidius, M. Egnatius & Verius Caro, tous Capitaines de réputation, devoient commander différents corps; mais avant que de faire aucun acte d'hostilité ils envoyèrent des députés à Rome pour demander de la part de tous les peuples d'Italie, alliés ou dépendants de la République, d'être reçus au nombre des citoyens Romains.

Le Sénat, également instruit de leurs prétentions & de leurs forces, refusa avec hauteur d'entendre leurs députés, & on leur fit dire

(a) *App. l. 2.*

(b) *An de Rome 663. App. l. 1. Velleius l. 2. Plin. 2. n. 83.*

qu'ils n'auroient point d'audience jusqu'à ce que ceux qui les avoient envoyés eussent renoncé à la confédération qu'ils venoient de signer ; & on les congédia avec cette réponse.

Les alliés au retour de leurs Ambassadeurs prirent en même-temps les armes de tous côtés. On vit tout-d'un-coup au milieu de l'Italie une armée de cent mille hommes , tous conjurés contre Rome ; & ce qui rendoit ces troupes redoutables , c'est qu'elles étoient commandées par d'excellents chefs , & qui avoient été élevés dans les armées & dans la discipline des Romains.

Le Sénat arma de son côté avec une extrême diligence , & mit sur pied un plus grand nombre de légions qu'à l'ordinaire. (a) Sextus Julius César & P. Rutilius Lupus , tous deux Consuls cette année , marcherent en campagne & commanderent chacun une armée. On leur donna pour Lieutenant C. Marius , Cn. Pompeius , Cornelius Sylla & Licinius Crassus , qui passoient pour les plus grands Capitaines de la République , & dont la plupart avoient commandé des armées en qualité de Consuls & de Généraux. Mais l'amour de la patrie faisoit que ceux mêmes qui avoient commandé en chef une année ne dédaignoient point de servir la suivante dans la même armée en qualité de Lieutenants. On donna à ceux-ci le titre de Proconsuls ; & quoique toujours soumis aux ordres des deux Consuls , ils commandoient séparément , à cause des différents endroits où l'on fut obligé de faire la guerre.

Jamais la République n'avoit eu tant d'armées différentes en même temps dans l'Italie. De peur de surprise on mit des gardes aux portes de Rome pendant une guerre dans laquelle les

(a) *An de Rome 663.*

soldats des deux partis étoient habillés de la même manière , parloient la même langue & se connoissoient les uns les autres , en sorte qu'il étoit difficile de distinguer le citoyen de l'ennemi. Il y eut des combats sanglants , des batailles & des prises de villes. La fortune passa plus d'une fois dans l'un & l'autre parti , qui s'affoiblirent réciproquement sans rien relâcher de leur animosité & de leur fureur. Enfin le Sénat s'apercevant que la République ne remportoit pas même de victoires qui ne lui fussent funestes & qu'en faisant périr des alliés elle perdoit autant de soldats qui composoient auparavant ses armées ; ce corps si sage se relâcha de sa première fermeté ; mais il ne céda que peu à peu , pour conserver toujours la dignité du nom Romain , & même pour jeter de la division entre les alliés. On n'accorda d'abord ce droit & ce privilège de citoyens , qui faisoient le sujet de la guerre , qu'aux peuples voisins de Rome , ou qui n'avoient point pris les armes , ou qui offrirent les premiers de les quitter. Cette conduite ralentit l'ardeur des ennemis ; les alliés dans une défiance réciproque se pressèrent de faire chacun leur traité en particulier ; & les Romains de leur côté trouvèrent plus de grandeur à se relâcher en faveur d'ennemis divisés & affoiblis que de céder au corps entier de la ligue , lors même qu'elle étoit en sa plus grande vigueur. (a) Enfin tous ces peuples obtinrent successivement le droit de bourgeoisie Romaine , à l'exception des Lucaniens & des Samnites leurs voisins , peuples féroces & courageux , jaloux & ennemis de la grandeur de Rome , & qui soutinrent encore quelque temps la guerre , mais plus par leur animosité que par leur force.

(a) *App. Alex. l. 1. Vell. Pater. l. 1.*

Quoique le Sénat eût accordé ce droit de bourgeoisie aux voisins de Rome , il le réduisit presque à rien par la forme qu'il donna au traité ; & au lieu de distribuer cette foule de peuples dont on faisoit de nouveaux citoyens dans les trente-cinq tribus anciennes , où ils auroient été maîtres de la plupart des délibérations par leur grand nombre , le Sénat eut l'adresse de les ranger de leur consentement sous huit tribus nouvelles. Comme elles se trouverent par leur institution les dernières à opiner , il étoit inutile de compter leurs suffrages quand les anciennes étoient de concert , & le droit de bourgeoisie qui avoit coûté tant de sang aux alliés ne devint presque à leur égard qu'un titre sans fonction & sans autorité.

Ils ne furent pas long-temps sans s'appercevoir qu'on ne les avoit placés tous ensemble dans les huit dernières tribus que pour rendre leurs suffrages inutiles.

Cependant le Sénat par cette politique se flattoit d'avoir rétabli le calme dans l'Italie , & il songeoit à porter ses armes en Orient , lorsque la jalousie entre les Grands fit succéder la guerre civile à la guerre sociale. Marius , âgé de plus de soixante & dix ans , n'avoit plus soutenu dans cette dernière guerre cette haute réputation qu'il avoit acquise dans celle des Teutons & des Cimbres , soit par la pesanteur qu'amènent les années , soit que la fortune ne lui eût pas fourni d'occasions de se signaler : il s'étoit même presque toujours tenu sur la défensive. Sylla , au contraire , vif , actif , impétueux , avoit gagné de grandes batailles , pris des villes considérables (a) ; & il s'étoit distingué dans cette guerre par de si glorieux succès que le consulat fut la première récompense de ses services. On lui décerna en-

(a) *An de Rome 663.*

suite le gouvernement de l'Asie mineure , avec la commission de faire la guerre à Mithridate , le plus puissant Prince de l'Orient , grand Capitaine , mais injuste , cruel , sanguinaire , comme la plupart des conquérants , & dont l'Empire n'étoit presque composé que des Etats qu'il avoit usurpés sur ses voisins. Ses forces étoient proportionnées à ses desseins & à son ambition. On comptoit dans ses armées jusqu'à deux cens cinquante mille hommes d'infanterie , cinquante mille chevaux , un nombre infini de chariots armés , & ses ports renfermoient plus de quatre cens vaisseaux de guerre. D'habiles Généraux étoient à la tête de ces corps différents ; mais il en étoit toujours le premier Général ; & quand il ne les commandoit pas en personne , lui seul en régloit les opérations. Il s'étoit emparé de la Cappadoce & de la Bithinie , qu'il avoit conquises sur Ariobarzane & sur Nicodeme , qui en étoient les souverains & les alliés du peuple Romain. La Thrace , la Macédoine , la Grece , Athenes , la plupart des isles Cyclades avoient subi le même sort ; & le Sénat lui ayant fait dire qu'il eût à retirer ses armées de toutes ces provinces qui étoient sous la protection de la République , ce Prince , pour faire voir qu'il n'en redoutoit ni la puissance ni le ressentiment (a) , fit égorger en un jour marqué cent cinquante mille Romains , la plupart Marchands , qui , à la faveur de la paix , négocioient & s'étoient établis dans les principales villes de la Grece. Il menaçoit Rome même & toute l'Italie de l'effort de ses armes , quand le soin de cette guerre échut à Sylla : Marius , dont l'ambition étoit toujours vive , & qui , comme nous avons vu , aspirait à ce commandement , regarda cette préférence comme une injustice. Il sembloit que tous les emplois de la

(a) *Vell. Patere. l. 2. c. 18.*

République lui appartenissent. Il résolut d'enlever à Sylla celui de faire la guerre à Mithridate. (a) Il mit dans ses intérêts un Tribun du peuple appelé P. Sulpitius , grand ennemi de Sylla , homme éloquent , vif , entreprenant , d'ailleurs considéré à Rome par des biens immenses , par un grand nombre de clients , & encore plus craint par le mal qu'il pouvoit faire , & par le crédit que lui donnoit sa charge.

Ces deux hommes unis par la haine commune qu'ils avoient l'un & l'autre contre Sylla & contre le corps de la Noblesse , convinrent avant que de se déclarer de grossir leur faction. Pour y réussir , Sulpitius qui avoit reconnu combien les alliés étoient mécontents de se voir placés dans les huit dernières tribus de la République , proposa en leur faveur de supprimer ces huit tribus , & de distribuer ensuite tous ces peuples de l'Italie dont elles étoient composées dans les trente-cinq anciennes tribus. Il se flattoit par leur grand nombre de se rendre maître de toutes les délibérations publiques. Les anciens citoyens éclairés par le Sénat n'eurent pas de peine à s'appercevoir que si on mêloit parmi eux les nouveaux , des étrangers qui venoient d'être admis par grace au rang des citoyens , ruineroient insensiblement le crédit des auteurs mêmes du bienfait. Ces considérations les déterminèrent à s'opposer à la publication de la loi. Le Tribun , de son côté , soutenu de ces nouveaux citoyens qu'il avoit fait venir exprès à Rome , vouloit la faire recevoir par la force. Les deux partis en vinrent aux mains ; il y eut dans ce tumulte un grand nombre de citoyens tués de part & d'autre ; la nuit qui survint dissipa l'assemblée sans qu'il y eût rien d'arrêté.

Les Consuls , pour reculer le temps d'une nou-

(a) *Vell. Paterc. l. 2.*

velle convocation , ordonnerent sous différents prétextes des fêtes solennelles , pendant lesquelles il étoit défendu de vaquer à aucune affaire. Sulpitius , sans avoir égard à ces fêtes , convoqua une nouvelle assemblée. Il s'y rendit à la tête de six cens hommes de son parti , qui avoient des armes sous leur robe : espece de satellites dont il se faisoit accompagner par-tout , & qu'il appelloit *l'Anti-Sénat*. Il fit sommer les deux Consuls de se rendre à l'assemblée & d'y révoquer sur le champ les vacances qu'ils avoient ordonnées , afin que le peuple pût donner ses suffrages au sujet de l'abrogation des huit dernières tribus qu'il avoit proposée dans la dernière assemblée.

Ce discours excita un grand tumulte entre les anciens & les nouveaux citoyens. Les partisans du Tribun mirent l'épée à la main & chargerent la multitude (a) ; le peuple s'enfuit ; & le fils de Q. Pompeius , qui étoit gendre de Sylla , fut tué en voulant secourir son pere. Pompeius se cacha dans la foule ; Sylla poursuivi par ses ennemis se jeta dans la maison même de Marius , dont il trouva la porte ouverte. Marius , quoique naturellement cruel & vindicatif , ne voulut point faire tuer un homme à qui sa maison venoit de servir d'asyle : il lui sauva la vie. Mais il fut obligé pour la conserver de revenir sur la place & de déclarer qu'il révoquoit l'institution des fêtes. Il se retira ensuite de cette assemblée , & ne trouvant plus pour lui de sûreté dans Rome , où le parti contraire prévaloit , il en sortit sur le champ , & se rendit en diligence à la tête des troupes qu'il avoit commandées pendant la guerre sociale , & qui devoient marcher sous ses ordres en Orient contre Mithridate.

Les fêtes étant révoquées , & les deux Consuls

(a) *Plut. in Sylla.*

ensuite, Sulpitius maître de Rome fit recevoir sans peine la loi qui avoit été cause du tumulte, & par la même loi il ôta à Sylla le commandement de l'armée qui devoit marcher en Asie contre Mithridate (a), dont il fit décerner la commission par le peuple à Marius.

Ce Général envoya aussi-tôt les Officiers de son parti pour en prendre le commandement, en attendant qu'il fût arrivé. Mais Sylla les avoit prévenus, comme nous l'avons dit; il avoit mis tous ses soldats dans ses intérêts, par l'espérance de les enrichir des dépouilles de l'Orient; en sorte qu'au lieu de recevoir les ordres de Marius, ils assommerent ses Officiers, (b) & ils conjurèrent Sylla de les mener contre les ennemis qu'il avoit à Rome, avant même que de passer en Asie. Marius irrité de la mort de ses Officiers, usa de représailles, fit tuer plusieurs amis de Sylla, & piller leurs maisons, ce qui obligea les autres de sortir de la ville avec précipitation, & de chercher un asyle dans le camp de Sylla. Ces massacres déterminèrent ce dernier à marcher droit à Rome. Il étoit à la tête de six légions dont les soldats animés de son esprit ne respiroient que la vengeance & le pillage. Mais plusieurs Officiers ne pouvant se résoudre à tourner leurs armes contre leur patrie, quitterent le service; en sorte qu'on ne voyoit sur le chemin de Rome que gens qui fuyoient de la ville au camp, pour échapper à la cruauté de Marius; & d'autres qui passaient du camp dans Rome pour n'être pas obligés de prendre parti dans cette guerre civile: cependant Sylla avançoit toujours, & il fut rencontré sur le chemin par Q. Pompeius son collègue au consulat, qui se joignit à lui.

Marius & Sulpitius, qui n'avoient point

(a) *Idem App. ibid.*

(b) *Plut. in Sylla.*

d'armée à lui opposer , interposèrent l'autorité des Magistrats , & lui envoyèrent Brutus & Servius , tous deux Préteurs & leur partisans , qui défendirent à Sylla avec hauteur de continuer sa marche. Les soldats irrités de la fierté avec laquelle ces deux Préteurs avoient parlé à leur Général , rompirent les faisceaux & les haches que les Licteurs portoient devant ces Magistrats. Ils se jetterent sur eux , déchirerent leurs robes de pourpre , & ils les auroient tués si Sylla ne s'y fût opposé.

Le désordre dans lequel ces deux Magistrats rentrent dans Rome fit comprendre qu'on avoit perdu tout respect pour les loix , & que la force & la violence alloient décider de tout. Marius & Sulpitius , qui ne se trouvoient pas en état de résister à un ennemi puissant & irrité , lui dépêcherent sous le nom du Sénat de nouveaux députés pour tâcher de retarder sa marche. Ces députés prièrent les deux Consuls de suspendre leur colere & leur ressentiment , & de ne point souffrir que leur armée s'approchât de Rome plus près de cinq mille (a) , & ils leur représentèrent que , pendant que leurs troupes s'y reposeroient , le Sénat espéroit de trouver les moyens de concilier leurs intérêts & de leur donner une entière satisfaction.

(b) Les deux Consuls qui reconnurent qu'on ne cherchoit qu'à les amuser pour donner le temps à Marius de lever des troupes , feignirent pour tromper les députés de se rendre à leurs propositions ; Sylla en leur présence commanda à ses Officiers de marquer un camp , & de distribuer les logements dans l'endroit où il se trouvoit. Mais ces Envoyés ne furent pas plu-

(a) Cinq milles , ou quarante stades , ou deux lieues Françaises.

(b) App. Alex. l. 1.

tôt partis qu'il les fit suivre par sa cavalerie ; il se mit ensuite en marche avec toute son armée , & parut aux portes de Rome quand ses ennemis le croyoient encore dans son camp.

Ses troupes entrèrent dans la ville l'épée à la main & comme elles auroient fait dans une place ennemie & prise d'assaut. Marius & Sulpitius , quoique surpris , s'opposèrent à leur passage avec un gros de leurs partisans qui s'étoient réunis auprès d'eux : & le peuple qui craignoit le pillage se déclara en leur faveur & lançoit des traits & des pierres du haut des maisons sur les soldats de Sylla. (a) Mais ce Général ayant menacé de les brûler , & ayant paru un flambeau à la main , le peuple cessa ce genre d'hostilité , demeura spectateur du combat entre les deux partis. Marius & Sulpitius l'appellerent vainement à leur secours ; ils promirent même inutilement la liberté aux esclaves qui prendroient les armes en leur faveur , personne ne branla ; & les troupes de Sylla avancèrent toujours , les poussèrent jusqu'au Temple de la Déesse Tellus , d'où ils furent obligés de s'enfuir & de sortir de Rome. Sylla s'en voyant maître , mit des corps-de-garde dans toutes les places de la ville pour empêcher le désordre. Il fit même punir sévèrement quelques soldats qui s'étoient jettés dans des maisons pour les piller , & il passa toute la nuit à visiter lui-même les différents quartiers pour contenir le soldat toujours insolent dans la victoire , & pour empêcher que les citoyens ne fussent outragés.

Les deux Consuls , ayant employé toute la nuit à pourvoir à la sûreté publique , songerent le lendemain à faire autoriser une conduite si extraordinaire par de nouvelles loix , & à se revêtir au moins des apparences de la justice ,

(a) *Plut. in Sylla.*

qui ne manquent guere à ceux qui ont la force de leur côté. Pour y parvenir ils formèrent le dessein de relever l'autorité du Sénat que les Tribuns du peuple avoient fort affoiblie par ce nombre infini de loix nouvelles faites en faveur du peuple , & dont la plupart n'avoient été promulguées que par des séditieux les armes à la main.

Ils convoquerent dans cette vue une assemblée du peuple Romain. (a) Sylta naturellement éloquent , déplora en des termes également vifs & touchants les malheurs de la République. Il représenta à l'assemblée que les dissensions qui agitoient depuis si long-temps la ville & l'Etat ne provenoient que de l'esprit inquiet & séditieux des Tribuns , qui , pour se faire valoir , n'oublioient rien pour exciter la haine du peuple contre le Sénat. Que ces Magistrats populaires , qui n'avoient été établis dans leur origine que pour empêcher qu'on ne fît violence à aucun citoyen Romain , s'étoient emparés insensiblement , & sous différents prétextes , du gouvernement entier de la République. Que par de nouvelles loix inconnues à leurs ancêtres , ils avoient trouvé le secret d'anéantir l'autorité des Consuls & la dignité du Sénat. Que pour faire tolérer ces usurpations qu'ils revêtoient du nom respectable des loix , ils avoient aboli dans les élections des Magistrats l'usage établi de tout temps de recueillir les suffrages par centuries , & qu'ils avoient substitué à cette ancienne forme celle de faire donner les voix par tribus , surtout dans l'élection des Tribuns du peuple. Que par ce changement , dans lequel les suffrages des nobles & des personnes riches étoient confondus avec ceux des pauvres , au lieu de les compter par centuries , le petit peuple se trouvoit

(a) App.

maître des élections , & que son choix tomboit toujours plutôt sur les plus séditieux , que sur les gens de bien. Que pour détruire des abus si pernicioeux au repos de la République , il étoit d'avis que désormais personne , de quelque condition qu'il fût , ne pût proposer au peuple aucune loi qui n'eût été auparavant approuvée par le Sénat ; enfin que dans les élections on ne recueillît plus les suffrages que par classes : espèce de rôle dans lequel tous les citoyens étoient divisés par centuries selon leurs facultés ; mais dont la première classe , composée des plus riches , renfermoit seule plus de centuries que toutes les autres classes ensemble , ce qui rendoit cette première classe , quand toutes les centuries étoient d'accord , arbitre de toutes les délibérations. Sylla ajouta qu'il falloit interdire aux Tribuns ces harangues continuelles qui étoient autant de trompettes de sédition , & que pour mettre des bornes à l'ambition effrénée de ces Magistrats Plébéiens , il étoit à propos de déclarer par une loi solennelle , que tout citoyen qui auroit exercé le tribunat seroit incapable dans la suite de toute autre magistrature.

Ces propositions de la part d'un homme qui étoit à la tête de six légions , & maître de Rome , devinrent aussi-tôt des loix. Personne n'osa s'y opposer : tout plia sous son autorité , & Rome sous ce consulat prit comme une nouvelle face.

Quand il eut établi solidement son autorité , il songea à venger ses injures particulières. Nous avons dit que Marius , de concert avec le Tribun Sulpitius , s'étoit fait décerner le commandement de l'armée destinée contre Mithridate ; Sylla fit casser ce décret , & en même-temps il fit annuler la dernière loi promulguée par Sulpitius , qui admettoit les alliés dans les trente-cinq tribus

anciennes. Tout ce qui s'étoit passé fut attribué à la force & à la violence , & celui même qui s'en plaignoit , tenoit , pour ainsi dire , actuellement le poignard sur la gorge à ses concitoyens. On accusa ensuite C. Marius , le jeune Marius son fils , douze Sénateurs des principaux de leur parti , & le Tribun Sulpitius , d'être les auteurs de la dernière sédition. Ils étoient absents , & ils avoient pour partie celui qui commandoit dans Rome avec une autorité absolue. Ainsi leur procès fut bientôt fait. (a) Ils furent déclarés ennemis du peuple Romain : on mit leurs têtes à prix : on leur interdit le feu & l'eau , c'est-à-dire tous les secours de la société ; & on publia à son de trompe à Rome & dans toutes les provinces dépendantes de la République , le décret du Sénat qui ordonnoit qu'on eût à les poursuivre aux dépens du public , & qu'on les fit mourir si-tôt qu'ils auroient été arrêtés. Sylla dépêcha en même-temps des troupes de tous côtés pour les faire périr. Marius échappa à la poursuite ; mais le Tribun Sulpitius fut trouvé par des Cavaliers de Sylla caché dans les marais de Laurentium. On lui coupa la tête , qui fut apportée à Rome & attachée aux *Rostres* ou tribune aux harangues. Ce spectacle affreux fut un présage de tout le sang que l'ambition & la haine de Marius & de Sylla firent répandre dans la suite à Rome & dans tout l'empire Romain.

Le peuple ne vit qu'avec une secrète indignation la tête d'un de ses Magistrats attachée sur son propre tribunal. Et le Sénat même , quoique ravi de voir le parti du peuple abaissé , ne laissa pas de murmurer de la proscription de C. Marius & de ses partisans. La plus grande partie des Sénateurs jaloux de l'honneur & de la di-

(a) *App. Alex. 1. de bell. civ.*

gnité de leur compagnie , ne pouvoient souffrir qu'on eût proscrit leurs collegues , comme on auroit fait des brigands & des scélérats. Quelques-uns reprochoient secretement à Sylla qu'il vouloit faire périr un homme plus généreux que lui ; & que si Marius , quand il se réfugia dans sa maison , l'eût livré à ceux qui le poursuivoient , il se seroit vu par sa mort maître absolu du gouvernement. Ces discours répétés depuis en différentes manieres dans les compagnies , donnoient de l'éloignement à tout le monde pour la personne de Sylla. Il en fit l'expérience dans l'élection de quelques Magistrats , où la qualité de ses créatures (a) fut à l'égard du peuple un titre d'exclusion. Sylla au lieu de s'en fâcher affecta de s'en faire un nouveau mérite. Il dit à ses amis que le peu d'égards que le peuple avoit eu pour sa recommandation étoit une preuve que sous son consulat Rome jouissoit d'une entiere liberté : & , pour soutenir toujours le même caractère aux yeux du public , il laissa élire pour l'un des Consuls de l'année suivante (b) , Cinna de la même maison que lui , mais d'un parti contraire , & qui le fit repentir dans la suite de cette feinte modération aussi opposée à son humeur qu'à ses intérêts.

Cornelius Cinna , quoique d'une maison Patricienne , s'étoit attaché au parti du peuple , où il espéroit trouver plus de considération que dans celui de la Noblesse , rempli de grands Capitaines & d'habiles Magistrats. C'étoit un homme sans mœurs & sans réflexion , précipité dans ses desseins : cependant tout téméraire & inconsideré qu'il étoit dans ses engagements , il les soutenoit avec un courage & une grandeur d'ame digne d'un meilleur Ci-

(a) *Nonius , neveu de Sylla , & Servius.*

(b) *An de Rome 666.*

toyen. Il ne fut pas plutôt entré dans l'exercice de sa Magistrature , qu'il se vanta insolemment de faire abolir toutes les loix de Sylla. Il l'attaqua même indirectement : & pour essayer ses forces & la disposition du peuple , il hazarda une de ses créatures (a) , qui osa se déclarer accusateur de Sylla. Mais ce grand homme méprisant également & la bassesse de l'accusateur , & la légèreté de celui qui le faisoit agir , sans daigner seulement répondre à l'accusation , laissa-là le procès & les Juges , & partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

Il se flattoit que son parti seroit toujours assez puissant pour tenir en respect le nouveau Consul , homme peu estimé & d'ailleurs haï pour son humeur hautaine & violente. Mais la suite lui fit voir que dans les dissensions domestiques & les guerres civiles il ne faut jamais se trop fier ni à ses meilleurs amis , ni mépriser le moindre de ses ennemis. Cinna n'avoit pas à la vérité un assez puissant parti pour introduire un nouveau changement dans le gouvernement de l'Etat ; mais il eut des amis plus habiles que lui , qui lui firent comprendre que , pour se soutenir contre Sylla , il devoit faire rappeler Marius , & opposer à Sylla ce grand Capitaine si fameux par ses victoires. Il falloit pour cela faire casser l'Arrêt de la proscription ; mais cette cassation d'un Arrêt si solennel paroïssoit presque impossible , par rapport au puissant parti que Sylla avoit laissé dans Rome. Cinna pour en balancer le crédit , & pour s'assurer du plus grand nombre des suffrages , entreprit de gagner les alliés.

Nous avons dit avec quelle adresse le Sénat les avoit comme relégués dans les huit dernières tribus , afin que leurs suffrages ne fussent ja-
mais

(a) *Virginus.*

mais comptés : & on a vu que par un dessein contraire Marius & Sulpitius les avoient incorporés dans les trente-cinq premières tribus , mais que Sylla avoit depuis fait abroger cette loi : Cinna résolut de la faire revivre. Pour y réussir , il leur fit dire secrètement de se rendre à Rome le premier jour d'assemblée , d'y venir en plus grand nombre qu'ils pourroient , & d'apporter des épées sous leurs robes. Tout cela fut exécuté selon son projet ; & le jour de l'assemblée la place publique fut remplie d'un si grand nombre de ces alliés , que les habitants mêmes de Rome eurent bien de la peine à en approcher. Cinna monta lui-même à la tribune , & par un discours étudié il représenta à l'assemblée que les Latins & les Italiens étant de même nation que les Romains , que parlant le même langage , vivant sous des loix à peu près semblables , & exposant tous les jours leur vie pour soutenir la gloire & les intérêts de la République , il étoit juste de ne former qu'un corps & qu'une seule République de différents peuples de l'Italie ; que pour rendre cette union parfaite il falloit supprimer les huit dernières tribus & placer dans les anciennes les nouveaux citoyens selon que le sort en décideroit (a) ; que c'étoit le seul moyen d'entretenir la paix & l'union dans les différents Ordres de l'Etat , d'en augmenter les forces (b) , & de les rendre redoutables aux ennemis du nom Romain.

Ce discours du Consul fut reçu avec de grands applaudissemens de la part des alliés. Ils demandèrent à haute voix & avec de grands cris qu'on prît les suffrages pour faire recevoir cette loi. Mais les anciens citoyens , indignés de voir un Patricien & un Consul faire le person-

(a) *Vell. Pater. l. 2. c. 20.*

(b) *App. Alex. l. 2. c. 15.*

nage féditieux d'un Tribun du peuple , s'opposèrent hautement à la réception de cette nouvelle loi. » Qu'il fuffifé à ces étrangers , di-
» soient-ils , d'être affociés au nom Romain ,
» d'en avoir les droits & les privilèges , & de
» se voir aujourd'hui de sujets devenus citoyens
» de Rome , sans prétendre encore se mêler
» malgré nous dans nos tribus pour y donner
» la loi par le nombre de leurs suffrages. «

L'opposition de sentiments & de partis fit naître des disputes qui dégénérèrent bien-tôt en invectives & en injures. Pour lors les alliés tirant les épées qu'ils portoient sous leurs robes chargerent les anciens citoyens & les obligèrent de quitter la place & de s'enfuir. La plupart coururent en porter leurs plaintes au Sénat , & ils s'adressèrent à Octavius , collègue de Cinna au consulat , ami & partisan déclaré de Sylla. Ce Consul , qui avoit prévu les desseins de son collègue , sous prétexte de maintenir la paix dans la ville , tenoit auprès de lui un nombre considérable de ses partisans tous bien armés. Il n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit dans la place , qu'il y courut à la tête des créatures de Sylla. Il écarte le peuple , qui lui fait place , tant par respect pour sa dignité , que par la crainte de ce grand nombre de gens armés dont il étoit accompagné. Octavius , sans égard pour personne , charge les Latins , les pousse , écarte la multitude & la met en fuite. Les habitants de Rome prennent les armes , attaquent les allés dispersés dans les rues , les poursuivent l'épée dans les reins & les forcent enfin de sortir de Rome.

Cinna , s'en voyant abandonné , court toute la ville pour rallier ses partisans , & il invite même jusqu'aux esclaves de se joindre à lui par l'espérance de la liberté qu'il promet à ceux qui prendront les armes en sa faveur. Le premier

Magistrat de la République , & celui qui étoit préposé pour y entretenir la paix , n'oublia rien pour exciter une sédition. Mais personne ne branla ; & après des efforts impuissans , il fut obligé de céder au parti contraire. Il sortit de Rome & fut rejoindre cette foule d'Italiens qu'il y avoit fait venir ; il parcourt successivement la plupart de leurs villes ; il fut à Tibur , à Preneste , à Nole : & dans tous les lieux où il passa , il exhortoit le peuple à prendre les armes pour se venger des Romains. Il étoit secondé par C. Milonius , par C. Marius Gratidianus , & sur-tout par Quintus Sertorius , excellent Capitaine , qui s'étoit joint à ce parti pour se venger de celui de Sylla qui lui avoit donné l'exclusion dans une élection pour le tribunat. Ces Sénateurs , par leurs intrigues , excitèrent le ressentiment des alliés : la guerre fut résolue dans la plupart de ces villes : l'embrasement devint bien-tôt général ; & Cinna , à la tête de ce nouveau parti , commença à faire des levées de troupes & d'argent. Le Sénat , instruit de ses mauvais desseins , lui fit son procès. (a) Il fut déclaré déchu du titre de citoyen & de la dignité de Consul , & on substitua en sa place Lucius Mervula , Prêtre de Jupiter , & un des plus hommes de bien de la République.

Cinna n'apprit sa condamnation qu'avec une nouvelle fureur. Son esprit naturellement fier & emporté ne formoit que des projets funestes contre ses ennemis. Mais comme il avoit besoin de forces pour se soutenir , il résolut de faire entrer dans son parti un corps de troupes Romaines qui campoit alors proche de Capoue.

Il se rendit en diligence au camp , & avant qu'on y eût appris les nouvelles de sa déposi-

(a) *An de Rome 666.*

tion, il s'adressa d'abord à quelques Tribuns militaires qu'il eut l'adresse de gagner & de mettre dans ses intérêts. Ces Officiers de concert avec lui convoquent l'assemblée : les soldats furent d'abord surpris d'y voir paroître le Consul sans Licteurs, sans faisceaux, & sans aucune marque de sa dignité. Cinna prenant alors la parole : « Vous voyez en ma personne, leur dit-il, un exemple bien extraordinaire de la tyrannie du Sénat. Vous m'aviez fait Consul, le peuple Romain m'avoit conféré cette dignité par ses suffrages, & le Sénat vient de m'en priver sans m'entendre & sans même avoir consulté le peuple. Après un pareil attentat que pouvez-vous espérer de votre liberté, de vos droits & de vos suffrages ? ce sont cependant ces mêmes suffrages dont j'avois voulu augmenter le nombre, pour soutenir votre autorité qui m'ont attiré une si cruelle injure. Si j'avois été moins attaché aux intérêts du peuple, je serois encore à la tête du Sénat, & vous me verriez dans votre Tribunal avec toutes les marques de ma dignité ; au lieu que je ne m'y présente qu'en suppliant & comme un malheureux proscrit, sans patrie, sans maison, sans Dieux pénates, forcé d'errer à l'aventure ou de me cacher dans un pays où j'ai droit de commander. »

En même-temps il déchire sa robe comme un homme pénétré de la plus vive douleur, il atteste les Dieux vengeurs de l'injustice, & se jette à terre prêt à se percer de son épée & comme s'il n'eût pas voulu survivre à sa disgrâce. Les soldats, émus d'un spectacle si touchant, le relevent & le rapportent sur son Tribunal. Chacun l'exhorte à prendre courage (a), on lui rend les faisceaux, on lui donne des Licteurs ;

(a) *App. Alex., idem, ibid. c. 2.*

& l'armée gagnée par ses principaux Officiers le reconnoît pour Consul & pour son Général , & lui prête serment de fidélité.

Cinna qu'on avoit jusqu'alors méprisé à Rome devint redoutable : & on regarda cette désertion de toute l'armée comme le commencement d'une guerre civile. Les deux Consuls Octavius & Merula firent aussi-tôt de nouvelles levées par ordre du Sénat ; on tira des troupes des alliés qui n'étoient point entrés dans le parti de Cinna , & on rappella en même-temps Cn. Pompeius , pere du grand Pompée. Il commandoit alors un corps de troupes sur les côtes de la mer Ionienne , & il vint camper devant la porte Collatine pour couvrir Rome. Mais la République tira peu de secours de ce Général , qui se ménagea toujours avec tant d'adresse entre les deux partis , depuis l'éloignement de Sylla , qu'on ne fut jamais lequel il favorisoit. Peut-être même qu'il cherchoit à s'élever sur les ruines de l'un & de l'autre : ce qui , par la suite , le rendit également odieux aux deux factions.

Cependant le parti de Cinna se fortifioit tous les jours ; plusieurs Sénateurs accoururent dans son camp , & on apprit en même-temps que Caius Marius , avec son fils , étoient en chemin pour s'y rendre. Ce fameux chef de parti étoit alors comme relégué dans l'Isle de Cercinne sur les côtes d'Afrique , où il s'étoit réfugié avec son fils & quelques Sénateurs Romains qui s'étoient attachés à sa fortune.

Nous avons vu que Sylla l'avoit poussé hors de Rome , & qu'après sa fuite il avoit été pros crit & sa tête mise à prix. Caius Marius , âgé de plus de soixante & dix ans , après six consulats qu'il avoit exercés avec autant d'autorité que de gloire , se vit réduit à se sauver de Rome à pied & sans avoir ni ami ni domestique qui l'accompagnât dans sa fuite. Après avoir fait quel-

que chemin dans un état si déplorable , il fut obligé , pour éviter les gens de Sylla qui le poursuivoient , de se jeter dans un marais , où il passa toute la nuit enseveli & enfoncé dans la bourbe jusqu'au col. Il en sortit au point du jour pour tâcher de gagner les bords de la mer , dans l'espérance de trouver quelque vaisseau qui lui faciliteroit sa sortie de l'Italie. Mais ayant été reconnu par des gens de Minturne , on l'arrêta : il fut conduit dans cette ville la corde au col , tout nud & couvert de boue. Le Magistrat , pour obéir aux ordres du Sénat , lui envoya aussi-tôt un esclave public , Cimbre de nation , pour le faire mourir.

(a) Marius voyant entrer cet esclave dans sa prison , & jugeant de son dessein par une épée nue qu'il avoit à la main , lui cria d'une voix forte : *Barbare , as-tu bien la hardiesse d'assassiner Caius Marius !* L'esclave épouvanté du nom seul d'un homme si redoutable aux Cimbres , jette son épée & sort de la prison tout ému , & en criant : *il m'est impossible de tuer Marius.* Les Magistrats de Minturne regarderent la peur & le trouble de cet esclave comme un mouvement du Ciel qui veilloit à la conservation de ce grand homme , & touchés d'un sentiment de religion , ils lui rendirent la liberté. » Qu'il aille , dirent-ils , » errant où ses destinées le conduisent , & que partout ailleurs il subisse le décret du Sénat. » Nous supplions seulement les Dieux qu'ils nous » pardonnent si une autorité supérieure nous » contraint de chasser de notre ville celui qui a » sauvé autrefois toute l'Italie de l'incursion des » barbares. « Ceux de Minturne lui fournirent même un vaisseau qui le porta d'abord dans l'isle d'Ænari , où il trouva un Sénateur de ses partisans appelé Granius , & quelques autres prof-

crits de ses amis , qui lui apprirent que son fils s'étoit réfugié à la cour de Mandrestal (a) , Roi de Numidie : ce qui détermina Marius à passer en Afrique. Il fut obligé par la tempête , d'autres disent pour faire de l'eau , de relâcher sur les côtes de Sicile , & il y trouva de nouveaux périls. A peine étoit-il embarqué , qu'un Questeur Romain qui commandoit dans le pays , & qui par hasard se trouva au même endroit , voulut l'arrêter. On en vint aux mains , & Marius n'échappa de ce péril qu'après avoir perdu seize hommes de ceux qui l'accompagnoient , & qui firent ferme sur le bord de la mer pendant qu'il se rembarquoit. Il arriva ensuite en Afrique après quelques jours de navigation , & mit pied à terre , proche de Carthage. Sextilius commandoit dans cette province en qualité de Préteur ; & comme Marius ne l'avoit jamais désobligé , il se flatta qu'il voudroit bien ignorer l'endroit de sa retraite , & qu'il trouvoit enfin un asyle où il pourroit se rétablir tranquillement des fatigues de la mer.

Mais à peine avoit-il passé quelques jours sur ce rivage , qu'il vit arriver un Licteur qui lui signifia un ordre du Préteur de sortir de son gouvernement , avec menace de le poursuivre comme un ennemi du peuple Romain , s'il y restoit plus long-temps. Marius , pénétré de douleur & de colere de ne pouvoir pas trouver un coin de terre où il pût être en sûreté , après s'être vu , pour ainsi dire , maître du monde entier , gardoit un morne silence en regardant fièrement ce Licteur. Mais en étant pressé de lui donner réponse : *rapporte à ton maître , dit-il , que tu as vu C. Marius banni de son pays , assis sur les ruines de Carthage : comme si par la comparaison de ses disgraces avec la chû-*

(a) *Plutarque le nomme Hiempsal.*

te du puissant Empire des Carthaginois , il eût voulu instruire le Préteur de l'instabilité des plus grandes fortunes.

Il se rembarqua ensuite , malgré la rigueur de la saison , & il passa une partie de l'hiver dans son vaisseau à errer dans ces mers , en attendant le retour d'un de ses gens qu'il avoit envoyé en Numidie au jeune Marius son fils , afin qu'il lui procurât une retraite dans le pays de Mandrestal. Mais il fut bien surpris lorsqu'il le vit arriver lui-même , & qu'il apprit qu'il s'étoit heureusement échappé d'un asyle qui étoit devenu sa prison. Ce Prince barbare l'avoit reçu d'abord avec les égards que tous les Rois avoient pour les Romains , & qui étoient dûs sur-tout au grand nom de Marius si fameux dans la Numidie. Mais ayant appris sa disgrâce , il résolut de retenir son fils , comme un ôtage que la fortune lui avoit envoyé , & de s'en faire un mérite en faveur du parti qui prévaudroit. Et quoiqu'il gardât toujours en apparence les mêmes égards & les mêmes mesures d'honnêteté , le jeune Marius n'avoit pas été long-temps sans s'appercevoir qu'il n'étoit plus libre , & que c'étoit moins pour lui faire honneur que pour l'observer , que Mandrestal le faisoit accompagner par-tout où il portoit ses pas , d'un grand nombre de Seigneurs Numides qui ne le perdoient jamais de vue.

(a) Heureusement le jeune Romain avoit su plaire à une des femmes du Roi. L'amour déguisé en pitié rendit cette Princesse sensible à ses malheurs , & malgré son inclination secrète , elle fut assez généreuse pour lui faciliter les moyens de s'échapper. Il vint joindre son pere , comme nous l'avons dit , & Marius ayant appris les mouvements de Rome par un envoyé de

Cinna , résolut de se rendre dans son armée pour tâcher de relever son parti. (a) Il s'embarqua de nouveau , après quelques jours de navigation , il aborda sur les côtes d'Etrurie , d'où il envoya offrir ses services à Cinna , comme un simple citoyen à son Consul.

Cinna apprenant cette grande nouvelle , en fit part à Quintus Sertorius , un de ses Lieutenants , & lui demanda son avis. Sertorius , grand Capitaine , mais sage & modéré , & qui redoutoit l'humeur farouche & vindicative de Marius , ne fut point d'avis qu'on le reçût dans l'armée. (b) Il représenta à Cinna qu'il étoit assez puissant pour triompher seul de tous ses ennemis ; que Marius ne seroit pas plutôt à la tête de l'armée , qu'il rappelleroit à lui toute l'autorité ; qu'il lui enleveroit la gloire des heureux succès ; & d'ailleurs que c'étoit un homme sur la foi duquel il n'étoit pas toujours sûr de se reposer. Cinna convint de la solidité de toutes ses raisons : *mais le moyen , dit-il , de renvoyer un homme que j'ai invité moi-même à se rendre dans mon armée , & à unir ses ressentiments aux miens contre nos ennemis communs ? Puisque c'est vous qui l'avez appelé , lui répondit Sertorius , la délibération est inutile , & il ne nous reste d'autre parti à prendre ; après vous être joints , que de veiller autant sur sa conduite que sur les entreprises & les desseins de vos ennemis déclarés.*

Cinna après cette conférence secrète , écrivit à Marius pour l'inviter de nouveau à se rendre dans son armée. Il le traitoit de Proconsul dans sa lettre ; & il lui envoya des Licteurs & tous les ornements de cette dignité. Marius se rendit au camp de Cinna ; mais il renvoya les Licteurs & les autres marques de distinction , comme peu

(a) *App. Alex. l. 1. c. 16.*

(b) *Plut. in Ser.*

convenables à sa fortune. Il affectoit au contraire de ne porter qu'une méchante robe : ses cheveux & la barbe étoient négligés ; il marchoit lentement, & comme un homme abattu par tant de disgraces. Mais au travers de cette triste contenance qu'il affectoit, on démêloit quelque chose de si fier sur son visage, qu'il excitoit plutôt de la frayeur que de la compassion.

On ne fut pas plutôt à Rome que Marius étoit revenu en Italie dans le dessein d'y faire la guerre, qu'il sortit de cette ville plus de cinq cens citoyens qui se rendirent auprès de lui. Il parcourut ensuite toute l'Italie, & alla de ville en ville, publiant qu'il ne prenoit les armes que pour faire recevoir leurs citoyens dans le corps de la République & dans les anciennes tribus. Les peuples flattés de cette espérance lui donnèrent des troupes & de l'argent. Un grand nombre de soldats Romains qui avoient servi autrefois sous lui, vinrent lui offrir leurs services. Pour grossir ses troupes encore davantage, il fit publier à son de trompe qu'il accorderoit la liberté à tous les esclaves qui le viendroient trouver. Il y en accourut un grand nombre, à qui il fit donner des armes : & il choisit les mieux faits pour lui servir de gardes.

Cinna & Marius se trouvant un assez grand nombre de troupes pour pouvoir assiéger Rome, en approchèrent sans trouver aucun obstacle. Cinna & Carbon un de ses Lieutenants, se camperent sur les bords du Tibre, Sertorius au-dessus, & Marius du côté de la mer : leur dessein étoit d'empêcher qu'on ne fît entrer des vivres dans la place. Cn. Pompeïus avoit à la vérité un corps considérable de troupes qui pouvoit en faciliter l'entrée ; mais la conduite de ce Général étoit si équivoque, ses démarches si concertées, & ses dessein si cachés, qu'on ne pouvoit pas compter sur son secours. Il fut tué quelque

temps après, dans un orage, par un coup de tonnerre ; & on remarqua que la joie de sa mort avoit été égale dans la ville & dans le camp ennemi. Le Consul Octavius fut obligé de prendre la place. Personne ne doutoit de sa probité & de la droiture de ses intentions ; mais c'étoit un mauvais soldat qui succédoit à un grand Capitaine. C'étoit même plutôt un bon citoyen, qu'un homme capable du gouvernement, attaché jusqu'au scrupule à une timide observation des loix, & ignorant cette grande maxime, qu'il faut se mettre au-dessus des loix mêmes quand il s'agit du salut de la patrie. On le vit refuser le secours des esclaves, qui étoient en grand nombre dans Rome ; & il répondit séchement à ses Officiers qui le pressoient de les armer pour la défense de la ville (a), qu'il n'accorderoit jamais à des esclaves le droit de bourgeoisie, dont il avoit été d'avis qu'on privât Caius Marius, & que ce seroit violer les loix pour la défense desquelles il avoit pris les armes.

Cependant Cinna & Marius serroient de près la ville de Rome, & l'armée même d'Octavius se trouvoit comme assiégée. On ne pouvoit point rappeler Sylla trop éloigné & occupé dans le fond de l'Asie contre Mithridate. Ainsi il ne restoit de ressource au Sénat que dans un corps de troupes commandé par Cecilius Metellus, fils du Numidique, qui faisoit actuellement la guerre aux Samnites, peuples courageux, ennemis de tout temps du nom Romain, & qui soutenoient opiniâtement les restes de la ligue sociale dont nous venons de parler.

Le Sénat, qui connoissoit la valeur & la capacité de ce Général, lui envoya ordre de terminer cette guerre aux conditions les plus honorables qu'il pourroit, de ramener incessamment

(a) *Plut. in Mario.*

son armée au secours de sa patrie ; & même , en cas qu'il ne pût faire la paix , de laisser ses troupes sous les ordres de ses Lieutenants , & de venir servir auprès du Consul. (a) Metellus , en conséquence de cet ordre , fit faire quelques propositions aux Généraux ennemis. Mais comme dans le traité il vouloit toujours soutenir la dignité du nom Romain , Marius intervint pendant que la négociation traînoit , & il fit offrir aux Samnites des conditions si avantageuses qu'ils se déclarèrent en sa faveur ; en sorte que Metellus perdant l'espérance de la paix , laissa ses troupes sous le commandement de ses Lieutenants , & se rendit au camp d'Octavius.

(b) Les soldats de ce Consul , qui le méprisoient autant qu'ils estimoient Metellus , demandèrent ce dernier , avec de grands cris , pour leur Général ; & ils déclarèrent hautement que quand ils auroient un si brave homme à leur tête ils sauroient bien repousser tous les efforts des ennemis & sauver Rome & la République. Mais Metellus , aussi modeste que brave , rejetta avec indignation ces louanges séditieuses. Il reprocha aux soldats leur peu de discipline , & il leur parla avec tant de hauteur que la plupart , piqués de ses reproches , se jetterent dans l'armée de Marius. Ce qui fait voir que dans les guerres civiles les chefs de parti ne peuvent trop ménager des soldats que leur exemple rend mutins , & qui ne croient pas combattre contre leur patrie quand ils ne servent que dans des troupes de leur nation.

Marius , pour augmenter le désordre , fit crier proche des murailles de Rome , qu'il donneroit la liberté à tous les esclaves qui viendroient prendre parti dans ses troupes ; ce qui en attiroit tous

(a) *App. Alex.* 1. c. 16.

(b) *Plutar.* in *Mario.*

les jours un grand nombre. Le peuple d'ailleurs, qui veut toujours avoir du pain de quelque côté qu'il vienne, se plaignoit hautement que le Sénat pour ses intérêts particuliers entretenoit une guerre qui exposoit leurs femmes & leurs enfants à mourir de faim. La plupart même des Sénateurs qui avoient paru d'abord les plus zélés, ne conservoient plus qu'une froide bienfiance pour le parti. Et comme la fidélité est rare dans les guerres civiles, par les mutuelles liaisons qui se trouvent entre les gens de différents partis, on ne voyoit que transfuges & que négociateurs secrets qui passaient de la ville dans le camp pour y faire des traités particuliers.

Le Sénat voyant que son parti & son autorité diminuoient tous les jours, & craignant un soulèvement général, crut devoir entrer en négociation. On envoya des députés à Cinna pour lui faire quelques propositions de paix. (a) Cinna, avant que de leur donner audience, leur fit demander s'ils avoient ordre de le reconnoître pour un des Consuls de la République, ou s'ils ne prétendoient traiter avec lui que comme avec une personne privée. Les députés n'ayant rien dans leurs institutions touchant une proposition si délicate, retournerent dans la ville prendre de nouveaux ordres. Le Sénat embarrassé de la question de Cinna, ne savoit quel parti prendre. Il n'y avoit pas d'apparence de déposer un aussi homme de bien que Merula, qui d'ailleurs avoit été élevé à cette dignité sans l'avoir recherchée. D'un autre côté le peuple, pressé de la faim, demandoit du pain avec de grand cris; & il étoit à craindre qu'il n'introduisît l'ennemi dans la ville. Merula fut par sa générosité tirer le Sénat d'embarras; il renonça au consulat, & par sa démission le Sénat libre de ses derniers enga-

(a) *App. ibid.*

gements envoya de nouveaux députés à Cinna, comme au Consul du peuple Romain. Cinna les reçut dans son tribunal avec tout l'appareil du premier Magistrat de la République. Les envoyés l'inviterent de la part du Sénat de rentrer dans Rome & dans les fonctions de sa dignité ; & ils ne lui demandèrent pour toutes conditions que de vouloir bien épargner le sang de ses concitoyens , & de faire serment qu'il n'en feroit mourir aucun que suivant les loix & conformément aux regles ordinaires de la justice. Cinna refusa de faire ce serment ; mais il protesta qu'il ne donneroit jamais son consentement à la mort d'aucun citoyen. Il fit même dire au Consul Octavius , qu'il ne feroit pas mal de s'abstenir de paroître en public , jusqu'à ce que le calme fût rétabli dans la ville. Marius étoit debout à côté du tribunal de Cinna. Il ne parla point aux envoyés ; mais son silence , une mine farouche & des yeux étincelans de colere , leur firent comprendre que cet homme furieux dans ses vengeances ne respiroit que le sang & le carnage.

Metellus voyant les affaires de Rome désespérées , ne voulut pas y entrer. Il aima mieux se bannir de sa patrie que de reconnoître l'autorité de Cinna , & il se retira sur les côtes de la Ligurie. Octavius , au contraire , protesta qu'étant Consul il ne sortiroit point de la ville : il se plaça dans son tribunal avec ses habits consulaires , environné de ses Licteurs , & là il résolut d'attendre ce qu'il plairoit aux ennemis d'ordonner de son sort.

Cinna & Marius se présentèrent aux portes de Rome , à la tête de leurs troupes. Cinna entra le premier , accompagné de ses gardes ; mais Marius s'arrêta à la porte ; & comme ses amis l'invitoient d'entrer , il leur dit qu'ayant été banni par un décret public , il en falloit un autre

qui autorisât son retour. Cet homme cruel , farouche , feignoit de respecter encore les loix : il fallut pour le contenter assembler le peuple dans la place. Mais à peine deux ou trois des premières tribus eurent-elles donné leurs suffrages , qu'en trouvant la cérémonie trop longue & impatient de satisfaire son humeur cruelle , il laissa tomber le masque & se jeta dans la ville avec une troupe de satellites qui massacrèrent sur le champ ceux qu'il leur avoit prescrits. Caius & Lucius Julius , Serranus , P. Lentulus , C. Numitorius , M. Bebius Crassus , tous Sénateurs illustres , furent égorgés dans les rues & immolés les premiers à la vengeance de Marius. Il fit porter leurs têtes sur la tribune aux harangues ; & comme s'il eût voulu étendre sa vengeance au-delà même de la mort , il ordonna qu'on laissât ces cadavres mutilés dans les rues pour être dévorés par les chiens.

Des deux Consuls , Octavius fut tué dans son tribunal contre la parole de Cinna ; & Merula sachant qu'il étoit pros crit , se fit couper les veines pour ne pas laisser à son ennemi le cruel plaisir d'ordonner du genre de son supplice. Mais comme il étoit Prêtre de Jupiter , & que par les loix de la religion il étoit défendu aux personnes revêtues de ce caractère de mourir avec la mître sur la tête , on trouva après sa mort un écrit dans lequel il témoignoit qu'avant que de se donner la mort il avoit eu la précaution de déposer cet ornement sacré , pour ne le pas profaner , disoit-il , par l'effusion de son sang. On égorgea ensuite Marc-Antoine , dont la retraite avoit été découverte par les satellites de Marius. C'étoit un Sénateur d'une illustre maison Plébéienne , & qui se prétendoit descendue d'un Anthon , fils d'Hercule ; mais plus illustrée par ce Sénateur qui avoit été Consul & Censeur , & qui passoit pour le plus célèbre Orateur

de son temps. Quintus Catulus, autre Consulairé, & illustre par la victoire des Cimbres, qui lui étoit commune avec ce tyran, ayant appris qu'il l'avoit proscriit, s'enferma dans une chambre, où il se fit étouffer par la vapeur du charbon qu'il y avoit fait allumer. Rome voyoit périr tous les jours ses plus illustres citoyens, que les satellites de Marius massacroient impitoyablement. Cette troupe furieuse d'esclaves, qu'il avoit fait les ministres de ses vengeances, égorgéient les chefs de famille, pilloient les maisons, violéient les femmes, enlevoient les enfants. Au moindre signe que leur faisoit Marius ils poignardoient ceux qui se présentoient devant lui : ils avoient même ordre de tuer sur le champ tous ceux à qui il ne rendoit pas le salut : de sorte que ses propres Officiers & ses amis mêmes ne l'abordoient jamais qu'en tremblant, & toujours incertains de leur destinée.

Au milieu de tant de sang répandu, Marius se plaignoit que la principale victime lui étoit échappée, & qu'il manquoit à sa vengeance de n'en pouvoir étendre les effets sur la personne de Sylla. Mais ce Général étoit trop éloigné, & même trop puissant, pour avoir rien à craindre de la cruauté de son ennemi. Le tyran, pour soulager son ressentiment, tâcha de le frapper par les endroits les plus sensibles. Il fit chercher avec soin Metella sa femme, fille de Metellus le Numidique, & ses enfants, pour les faire mourir. Ce ne fut que par un bonheur extraordinaire qu'ils échapperent à la fureur de ce barbare. Les principaux amis de Sylla les firent sortir de Rome & les conduisirent jusques dans son camp. Marius, outré de leur fuite, étendit sa vengeance jusques sur les choses les plus insensibles. (a) Il fit raser la maison de son

(a) *An de Rome 667.*

ennemi , confifquer fes biens ; & pendant que Sylla ajoutoit de grandes provinces & des royaumes entiers à la domination des Romains , il n'eut point de honte de le faire déclarer ennemi de la République. Le Sénat , qui favoit ajuster fa jurisprudence & fes arrêts à la violence de ceux qui dominoient , n'eut point de peine à le trouver criminel. Il cassa toutes les loix qu'il avoit fait recevoir pendant son consulat , tout prêt d'en faire autant des ordonnances de Marius , si le parti contraire pouvoit prévaloir. Cinna & Marius se firent déférer en même-temps le consulat pour l'année suivante , afin de se fortifier de l'autorité de cette souveraine magistrature contre le ressentiment & les forces de Sylla , dont ils redoutoient le retour en Italie.

(a) En effet sa femme , ses enfants , ses amis , tous les proscrits qui s'étoient réfugiés dans son camp , le sollicitoient tous les jours de tourner ses armes contre ses propres ennemis , & de délivrer la patrie des tyrans qui l'opprimoient depuis si long-temps. Mais Sylla , supérieur à ses ressentiments particuliers , crut qu'il étoit plus honnête de combattre les ennemis de l'Etat , que de ruiner les affaires de la République par une vengeance précipitée ; & il résolut d'achever de vaincre l'ennemi étranger avant que d'attaquer le domestique.

Cependant il écrivit une grande lettre au Sénat , dans laquelle il représentoit vivement ses services & les injures qu'il avoit reçues (b) , & il la finissoit par des plaintes mêlées de menaces. » Vous savez , Peres conscripts , leur disoit-il , tous les travaux que nous avons essuyés en différents climats pour le service de la République. Questeur en Numidie , Tribun

(a) *Plut. in Sylla.*

(b) *App. l. c. 13.*

militaire dans la guerre des Cimbres , Pro-préteur dans la guerre des alliés , & Procon-sul contre Mithridate , vos armes ont toujours été heureuses entre mes mains. J'ai vaincu en plusieurs batailles les Lieutenants de ce redouta-ble ennemi des Romains. J'ai chassé les gar-nisons de la Grece , & j'espère le réduire bien-tôt dans les anciennes bonnes de son royaume de Pont. » Il ajoutoit que pour récompense de ses services , le Sénat , à l'instigation de ses ennemis , avoit mis sa tête à prix ; qu'on avoit fait mourir ses amis , forcé sa femme & ses enfants de s'enfuir de Rome pour sauver leur vie ; démoli sa maison , confisqué ses biens & cassé les loix qui avoient été promulguées sous son consulat. Mais qu'il espéroit se rendre dans peu de temps à Rome à la tête d'une armée puissante & victorieuse , & qu'alors il se ven-geroit hautement des injures particulieres & publiques.

Cette lettre & les nouvelles qui venoient tous les jours de l'armée de Sylla , que ce Géné-ral se dispoisoit à tourner ses armes contre les deux Consuls , leur donnoient beaucoup d'in-quiétude. Marius accablé d'années , & le corps épuisé par les fatigues de la guerre , craignoit d'être obligé de se remettre en campagne , sur-tout quand il envisageoit qu'il auroit à combat-tre contre un ennemi puissant , grand Capitaine , toujours heureux , encore dans la force de l'âge , vif , actif , diligent , & qui l'avoit déjà chassé une fois de Rome.

Il repassoit dans son esprit ses anciennes dis-graces , sa fuite , son exil , les périls qu'il avoit courus tant sur terre que sur mer , & il craignoit de se voir exposé encore à son âge aux mêmes dangers. Ces tristes réflexions ne l'abandonnoient point , & il en perdit même le sommeil. Ce fut pour se le procurer , & pour

se débarrasser de ces idées funestes , qu'il se jeta dans la débauche de la table : il cherchoit à noyer ses inquiétudes dans le vin , & il ne trouvoit de repos que quand il n'avoit plus de raison. Ce nouveau genre de vie , & les excès qu'il fit lui causerent une pleurésie dont il mourut le dix-septieme jour de son second consulat. (a) Un Historien semble insinuer qu'il avança lui-même la fin de ses jours , quoiqu'il n'en marque point la maniere. Il rapporte seulement que Marius se promenant un soir , après souper , avec ses amis , les entretint long-temps des principaux événements de sa vie , & qu'après avoir rapporté tout ce qu'il avoit éprouvé de l'une & l'autre fortune , il avoit ajouté qu'il ne croyoit pas qu'il fût d'un homme de son bon sens , à son âge , de se confier davantage à une divinité si inconstante. Qu'en finissant ce discours il embrassa tous ceux qui étoient présents , avec un attendrissement qui ne lui étoit pas ordinaire : & qu'ensuite il se mit au lit , où il mourut peu de jours après.

(a) *C. Pison. in Plut.*

Fin du Livre dixieme.

L I V R E X I.

Après la mort de Marius , C. Marius son fils s'unit étroitement avec Cinna & Valerius Flaccus. Ce dernier ayant été créé Consul , passe en Asie à la tête d'une armée contre Mithridate, sous prétexte que la guerre que lui faisoit Sylla étoit sans l'aveu du Sénat. Fimbria, Lieutenant de Valerius Flaccus, tue son Général. Sylla fait la paix avec Mithridate, & marche contre Fimbria, qui, abandonné de ses soldats, se passe son épée au travers du corps. Sylla retourne en Italie , où il trouve des forces très-supérieures aux siennes , commandées par d'habiles Officiers, à la tête desquels étoient L. Corn. Scipion & C. Junius Norbanus, les Consuls de cette année. La ruse & l'argent le rendent maître de l'armée de Scipion , & il triomphe de celle de Narbonus par sa valeur. Le jeune Marius est élu Consul. Il présente la bataille à Sylla & la perd. Il s'enferme dans Preneste , où son ennemi l'assiège. Après la défaite de son parti , Preneste est enfin obligé d'ouvrir ses portes aux victorieux. Marius tâche de se sauver par des conduits souterrains , avec un jeune Samnite qui commandoit les troupes de sa nation dans la place ; mais ayant trouvé toutes les issues fermées , ces deux chefs se donnent mutuellement la mort. Sylla, Dictateur perpétuel, se défait de ses ennemis par de cruelles proscriptions. Il abdique le pouvoir souverain , & meurt simple particulier. M. Emilius Lepidus , qui , pendant la vie de Sylla, avoit été attaché au parti de la Noblesse , devient le chef de celui du peuple après la mort du Dictateur. Ayant eu le gouvernement de la Gaule Cisalpine au sortir de son consulat , il y leve une armée avec laquelle il vient camper aux portes de Rome , où il est dé-

fait par Catulus. Il se retire en Sardaigne & y meurt. Pompée est envoyé en Espagne, où, après quelques mauvais succès contre Sertorius, il a la gloire de mettre fin à la guerre, en faisant couper la tête à Perpenna. Des esclaves commandés par Spartacus remportent plusieurs victoires contre les légions Romaines. Ils sont défaites par Crassus, & leur chef est tué. Guerre des Pirates terminée par Pompée.

LA plupart des habitants de Rome crurent recevoir la vie une seconde fois en apprenant la mort de Marius. Mais leur joie fut de peu de durée, & ils s'apperçurent bientôt qu'ils n'avoient fait que changer de tyran. Le jeune Marius hérita de sa cruauté comme de son pouvoir, & il célébra les obsèques de son pere par la mort de plusieurs Sénateurs qui avoient échappé aux premières fureurs de la proscription. Ce jeune homme s'unit étroitement avec Cinna, & ils associerent dans leur faction Valerius Flaccus, créature de Marius. Ils le firent même nommer pour lui succéder au consulat (a), & ce nouveau Magistrat, pour gagner les bonnes grâces de la multitude, proposa une loi qui déclaroit les débiteurs quittes de leurs dettes en payant à leurs créanciers la quatrième partie du principal. Ils délibérèrent ensuite sur les moyens d'empêcher le retour de Sylla, & ils convinrent pour cela d'envoyer une armée en Asie contre Mithridate, sous prétexte que la guerre que lui faisoit Sylla étoit sans l'aveu de la République, & que l'autorité de ce Général, pros crit par l'Arrêt du Sénat, n'étoit pas légitime. Cinna fit comprendre à Valerius qu'il étoit de leur intérêt qu'il se chargât de cette entreprise, & se flatta que les soldats de leur ennemi voyant

(a) *An de Rome 667.*

un Consul dans la province , passeroient bientôt sous ses enseignes , ou du moins que son armée tiendrait en respect celle de Sylla , & retarderait sa marche , si , en sa présence , il entreprenoit de passer en Italie.

Valerius partit de Rome avec deux légions. C'étoit un homme d'un caractère hautain & violent , fier de sa nouvelle dignité , cruel dans ses châtimens à l'égard du simple soldat ; odieux aux Officiers , qu'il traitoit avec trop de hauteur , & incapable de reconnaissance , parce qu'il attribuoit la complaisance qu'on avoit pour lui , à la seule crainte de sa puissance & de son ressentiment. Comme Cinna n'étoit pas persuadé de sa capacité , on lui avoit donné pour conseil & pour Lieutenant un Sénateur appelé Fimbria , aussi estimé dans les troupes par sa valeur que Valerius en étoit haï par sa dureté. Ces deux chefs ne furent pas long-temps sans se brouiller : le Lieutenant persuadé de l'incapacité de son Général , ne faisoit pas assez d'attention à sa dignité ; & le Consul , sans égard pour le mérite d'un Officier d'aussi grande considération que Fimbria , vouloit tourner la subordination militaire dans une obéissance servile. L'aigreur & l'animosité succédèrent à ces dispositions , & à peine furent-ils arrivés en Asie que leur mécontentement éclata au sujet d'un logement que le Questeur de l'armée & Fimbria se disputèrent. (a) Le Consul saisit avec plaisir cette occasion de mortifier son Lieutenant , & décida en faveur du Questeur. Fimbria outré de cette préférence le menace publiquement de quitter le service. Valerius , pour lui faire sentir qu'il pouvoit se passer de lui , donna sur le champ son emploi à un autre. Ce second affront porta le ressentiment de Fimbria jusqu'à la fureur : les

(a) App. *Alex. de bello contra Mithrid.* 15.

soldats qui l'aimoient s'intéressèrent dans son injure ; tout le camp se souleva. Valerius, au lieu d'opposer sa présence & son autorité aux mutins, s'enfuit lâchement, & ce Général, déserteur de sa propre armée, se jeta dans une ville voisine, & se cacha au fond d'un puits. Fimbria emporté par sa passion, le poursuit, entre dans la place, découvre le lieu de sa retraite, l'en fait tirer, & tue de sa main son Consul & son Général. Pour se faire un rempart contre le ressentiment de Cinna, il se fait prêter serment par toute l'armée, persuadé qu'il seroit toujours innocent tant qu'il seroit à la tête des légions, & que la crainte seule qu'il ne se jettât dans le parti de Sylla feroit dissimuler sa faute.

(a) Comme il étoit soldat & Capitaine, il remporta de grands avantages sur Mithridate & sur ses Lieutenants. Il s'attacha particulièrement à ce Prince, qu'il força, après une victoire, d'abandonner Pergame, ville de la Troade, & de se retirer dans Pitane, place forte, où il pouvoit recevoir du secours par mer. Fimbria ne laissa pas de l'y assiéger : mais comme il n'avoit point de flotte pour en fermer le port, il écrivit à Lucullus, qui commandoit celle de Sylla, de s'avancer & de vouloir contribuer, nonobstant la différence des partis, à la prise du plus grand ennemi des Romains. Sa perte étoit infaillible, si ce Lieutenant de Sylla eût voulu agir de concert avec Fimbria ; mais quelque honneur que lui eût fait la prise d'un si grand Roi, Lucullus ne crut pas devoir rien entreprendre sans la participation & les ordres de son Général. Peut-être même qu'il se fit un juste scrupule d'entretenir la moindre relation avec un homme qui venoit d'assassiner un Consul. Ainsi Mithridate ayant la mer libre se tira de cette place & conti-

(a) *Idem App. Vell. l. 3. c. 24.*

nua la guerre avec différents succès contre Finibria , & contre Sylla , quoiqu'il fût déjà entré en quelque espece de négociation avec le dernier au sujet de la paix.

Celui-ci , en moins de trois ans , avoit repris toutes les villes de la Grece , défait en deux batailles rangées , proche de Chéronée & d'Orchomene , Taxile , Archelaüs & Dorilas , Généraux de Mithridate , qui commandoient dans la Béotie une armée composée de plus de cent mille hommes : & il avoit triomphé de ces forces redoutables sans avoir plus de quinze mille hommes , & sans pouvoir tirer aucun secours de Rome , où le parti de Marius dominoit. Mais comme la guerre , quand on la fait heureusement , fournit aux besoins de la guerre , ses victoires amenerent dans son camp les richesses & l'abondance. Son armée se grossit , on accouroit de toutes parts pour combattre sous ses enseignes , & l'Asie lui fournit des sommes immenses. Sylla , avec ce secours & à la tête d'une armée victorieuse , auroit poussé loin ses conquêtes , si l'inquiétude de ce qui se passoit à Rome , & le desir de relever son parti , n'eussent balancé dans son esprit les avantages qu'il se pouvoit promettre de la continuation de la guerre. Il étoit cependant bien résolu de ne point quitter l'Asie qu'il n'eût réduit son ennemi par la force des armes , ou par un traité , dans les anciennes bornes de ses Etats. Pendant qu'il étoit dans cette agitation , Mithridate , qui n'avoit pas de son côté des inquiétudes moins violentes , & qui craignoit qu'un aussi grand Capitaine & aussi heureux dans toutes ses entreprises ne le chassât entièrement de l'Asie , envoya des ordres secrets à Archelaüs , un de ses Généraux , de tâcher de faire la paix à quelque prix que ce fût.

(a) Archelaüs en fit jetter quelques propos à
Sylla

(a) *Plus, in Sylla.*

la par un Marchand qui , à la faveur du commerce , alloit librement de l'un à l'autre camp. La négociation se noua insensiblement , & les deux Généraux , après quelques préliminaires , se trouverent dans un endroit dont ils étoient convenus. Archelaüs , qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repasser en Italie , lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate , & que son maître lui fourniroit de l'argent , des troupes & des vaisseaux pour faire la guerre à Cinna & Marius.

Sylla , sans paroître d'abord offensé de pareilles propositions , l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivoit sous un Prince impérieux & cruel. Il lui proposa de prendre le titre de Roi dans son gouvernement , & il lui offroit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain , s'il vouloit lui livrer la flotte de Mithridate dont il avoit le commandement. Archelaüs rejetta avec indignation une pareille proposition , & témoigna même au Général des Romains combien (a) il se sentoit offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit si naturel aux Romains : » Si n'étant qu'un esclave , lui dit-il , & tout au plus que l'Officier d'un Roi barbare , tu regardes comme une lâcheté de quitter le service de ton maître , comment as-tu été assez hardi pour proposer d'abandonner les intérêts de la République à un Romain tel que Sylla ? Crois-tu que les choses soient égales entre nous ? as-tu oublié mes victoires ? ne te souviens-tu plus que tu es ce même Archelaüs que j'ai défait dans deux batailles , & que j'ai forcé dans la dernière d'aller se cacher dans les marais d'Orchomene ? «

(a) *Plut. in Sylla. App. de bello contra Mith. c. 16. Tome II.*

Archelaüs déconcerté par une réponse si fiere ne se soutint plus dans la suite de la négociation : Sylla s'en rendit le maître & donna la loi en victorieux. Il lui dit que si Mithridate vouloit obtenir la paix , il falloit que ce Prince abandonnât l'Asie mineure & la Paphlagonie ; qu'il rendît la Bithinie à Nicomede , & la Cappadoce à Ariobarzane ; qu'il payât aux Romains deux mille talents pour les frais de la guerre , & leur remit 70 galeres. Sylla , à ces conditions , s'obligea de son côté de faire confirmer à Mithridate par le Sénat la possession des Etats qui lui resteroient , & de le faire déclarer ami & allié du peuple Romain. Le traité ayant été arrêté à ces conditions , les articles en furent envoyés à Mithridate. Ce Prince les renvoya aussi-tôt par des Ambassadeurs , qui dirent à Sylla que le Roi leur maître y souscriroit volontiers , à l'exception de la Paphlagonie qu'il vouloit retenir (a) , & de ses galeres , dont il ne pouvoit se défaire. Sylla leur répondit fièrement : « Mithridate , à ce que vous dites , veut retenir la Paphlagonie , & refuse de me remettre ses galeres à moi qui devois prétendre qu'il se jetât à mes pieds , si je lui laissois seulement la main dont il a tué tant de citoyens Romains. Mais peut-être tiendra-t'il un autre langage si je le puis joindre. » Les Ambassadeurs confternés de cette réponse gardoient le silence. Mais Archelaüs en lui prenant la main le pria d'adoucir son courroux. Il lui demanda seulement le temps de pouvoir se rendre auprès du Roi son maître , & il l'assura qu'il en rapporteroit la rarification du traité qu'il avoit signé avec lui , ou qu'il se tueroit lui-même en sa présence.

Archelaüs , sur la parole de Sylla , fit une

(a) *Plut. in Sylla.*

extrême diligence , & ayant joint Mithridate , il fut lui représenter si vivement les forces de son ennemi , & les périls auxquels il s'exposoit en continuant la guerre contre un si grand Capitaine , que son maître , quoique toujours ennemi mortel des Romains , comprit qu'il étoit de son intérêt de surseoir au moins pour quelque temps l'exécution de ses desseins ; d'attendre que quelque nouvelle conjoncture le débarrassât de Sylla , & le mît en état de reprendre les armes avec plus de succès. Dans cette vue il renvoya Archelaüs à Sylla pour l'assurer qu'il lui porteroit lui-même la ratification entière du traité , & qu'il souhaitoit seulement le pouvoir entretenir avant qu'il retournât en Italie. Mithridate demandoit cette entrevue , parce qu'en faisant la paix avec Sylla il ne se trouvoit pas délivré de la guerre que Fimbria lui faisoit , & qu'il vouloit concerter avec lui de quelle maniere il en devoit user avec cet aventurier qui ne reconnoissoit pas les ordres de Sylla.

Sylla étant demeuré d'accord de l'entrevue , elle se fit à Dardane , ville de la Troade. Mithridate , en abordant le Général Romain , lui présenta la main en signe d'amitié. Sylla , avant que de répondre à cette démarche d'honnêteté , lui demanda s'il acceptoit la paix aux conditions dont Archelaüs étoit convenu ; Mithridate , surpris de la hauteur & de la fierté du Général Romain , après avoir dit quelque chose pour justifier sa prise d'armes , déclara qu'il ratifioit le traité dans toutes ses parties. Alors Sylla l'embrassa & lui présenta Ariobarzane & Nicomede , dont il avoit ménagé le rétablissement par le traité de paix. Il l'assura en même-temps qu'il alloit mettre Fimbria hors d'état de lui donner aucune inquiétude. Ils se séparèrent ensuite après s'être donné réciproquement des marques extérieures d'estime & d'amitié , si peu

solides entre les Grands , & sur-tout entre des ennemis nouvellement réconciliés.

Quelque avantageux que fût ce traité pour les Romains & sur-tout pour Sylla , on ne laissa pas d'en murmurer dans son camp. Les soldats , qui n'avoient pas le même intérêt que leur Général de repasser en Italie , se plaignoient qu'il n'achevât pas de vaincre un ennemi qui n'étoit plus en état de lui résister. Sylla , pour justifier sa conduite , leur fit comprendre que , s'il eût rejeté les propositions de paix , Mithridate , à son refus , n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria ; & que si ces deux ennemis avoient joints leurs forces , ils l'auroient contraint de hazarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre & commandées par deux grands Capitaines qui auroient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Sylla marcha ensuite droit à Fimbria , & fit marquer son camp fort près du sien. Il l'envoya aussi-tôt sommer de lui remettre , comme à un Proconsul , le commandement d'une armée dont il ne s'étoit emparé que par un crime , sans l'aveu du Sénat & le consentement du peuple Romain. Fimbria lui fit dire que son autorité n'étoit pas plus légitime , & que personne n'ignoroit les décrets rendus à Rome contre lui. Les deux Généraux se fortifièrent ensuite chacun dans leur camp. Mais comme les soldats des deux partis étoient de la même nation , & la plupart de la même ville , au lieu de se charger quand ils se rencontroient au fourrage , ils se saluoient humainement. Il y en eut même quelques-uns du camp de Fimbria , qui , à l'insu de leurs Officiers , passèrent secrètement dans celui de Sylla , pour aller voir leurs parents & leurs amis. Ce commerce clandestin devint à la fin pernicieux à Fimbria. Les soldats de Sylla , instruits

par leur Général , gagnèrent par des libéralités secrètes ceux de Fimbria. Ces soldats de retour en corrompirent d'autres ; plusieurs s'échappèrent à la faveur de la nuit , & passèrent dans le camp ennemi. La désertion devint presque générale : les traîtres ne craignant plus ni la honte ni le châtiment , leverent leurs enseignes , & s'allèrent rendre par troupes à Sylla. Fimbria , se voyant trahi & abandonné par la plus grande partie de son armée , fit demander une entrevue à Sylla. Mais ce Général , revêtu de la dignité de Proconsul , ne trouvant pas qu'il lui convînt de se mettre en quelque sorte , d'égalité avec un aventurier , se contenta d'y envoyer en sa place un Officier appelé Rutilius. Fimbria se plaignit d'abord amèrement que Sylla eût refusé à un de ses concitoyens la conférence qu'il venoit d'accorder à un Roi barbare ; & après avoir dit quelque chose pour se justifier au sujet de la mort du Consul Valerius , il demanda à Rutilius ce qu'il pouvoit espérer de Sylla. L'Officier lui répondit que Sylla lui ordonnoit , en qualité de Proconsul , de sortir à l'instant d'une province dont il avoit le gouvernement. Il ajouta , avec une froideur mêlée de mépris , qu'on lui permettoit de gagner le bord de la mer pour s'embarquer. Fimbria jugeant bien , par une réponse si dure , que sa perte étoit résolue , lui repartit brusquement qu'il savoit un chemin plus court : & en même-temps il revint à Pergame , où étant entré dans le Temple d'Esculape , il se passa son épée au travers du corps. Mais le coup ne s'étant pas trouvé mortel , il se fit achever par un de ses esclaves , qui se tua ensuite sur le corps de son maître. Le reste de ses troupes prit parti dans l'armée de Sylla , & ce Général , après avoir laissé le soin à Lucullus de lever de l'argent , & le commandement des troupes à Murena , fit prendre le chemin de l'Italie à son armée.

(a) Au bruit de sa marche, Cinna & Carbon , tous deux Consuls , le jeune Marius & les autres chefs de ce parti , levent des troupes & enrôlent des légions , appellent à leur secours les Samnites , & forment différents corps d'armées pour s'opposer à leur ennemi commun. Cinna avoit résolu de le prévenir , d'aller au-devant de son armée , & de porter la guerre en Dalmatie. Il y fit passer d'abord quelques troupes ; mais le reste ayant refusé de s'embarquer , il s'éleva une sédition dans son camp. Dans ce tumulte un soldat des plus mutins , & qu'il vouloit faire arrêter , lui passa son épée au travers du corps , & le tua. Carbon se voyant privé de son collègue , pour demeurer seul maître du gouvernement , différa , sous différents prétextes , l'élection de son successeur. Ainsi il resta seul dans cette dignité jusqu'à la fin de l'année , que Lucius Scipion & Norbanus lui succéderent.

Cependant Sylla continuoit son chemin , & après de longues marches & différents embarquements , il se rendit à Durazzo ; d'autres disent à Patras , où il trouva une flotte qui devoit porter ses troupes en Italie ; mais avant que de s'y embarquer il assembla son armée. Après avoir loué le courage & la valeur que les soldats avoient fait paroître pendant toute la guerre , il leur laissa entrevoir quelques légère appréhension qu'ils ne se débandassent si-tôt qu'ils se verroient dans leur patrie. Ses soldats , touchés d'une crainte qui sembloit blesser l'affection qu'ils avoient pour leur Général , firent un nouveau serment de demeurer sous leurs enseignes tant que la guerre civile dureroit, Ils l'assurèrent même qu'ils ne violeroient jamais la discipline militaire , & chacun lui offroit pour gage de sa foi ce qu'il avoit gagné d'argent dans la guerre de Mithridate.

Sylla ne voulut point recevoir leur argent : il les remercia , & leur fit espérer de magnifiques récompenses. Il débarqua ensuite à *Brundisium* (a) sans trouver aucun obstacle de la part de ses ennemis. L'armée s'y reposa quelques jours pour se rétablir des fatigues de la mer , & reprit sa marche pour aller chercher les ennemis. (b) Metellus le pieux , qui , sous le consular d'Octavius , s'étoit retiré dans la Ligurie pendant la tyrannie du vieux Marius , vint joindre Sylla à la tête d'un gros corps de troupes qu'il leva facilement par l'estime générale qu'il avoit acquise dans les armées. Il les commandoit en qualité de Proconsul , suivant l'usage de ce temps-là , qui laissoit ce titre à ceux qui n'étoient point rentrés dans Rome depuis qu'ils en avoient été revêtus.

Sylla , qui n'avoit pas une dignité supérieure , le reçut comme son collègue , quoique par la supériorité de ses forces & l'éclat de ses victoires il retint toujours la principale autorité. Marcus Crassus , de la maison *Licinia* , pros crit par Marius & Cinna , s'étoit déjà rendu auprès de lui. Sylla , en entrant en Italie , lui donna commission d'aller dans le pays des *Marses* , pour y faire de nouvelles levées. Mais comme il falloit passer au travers de différents quartiers de l'armée ennemie , il demanda une escorte. (c) Ce Général , qui vouloit accoutumer ses Officiers à des entreprises hardies , lui répondit fièrement : » je te donne » pour gardes ton pere , ton frere , tes parents & » tes amis , qui ont été massacrés par nos tyrans , » & dont je veux venger la mort. « Crassus , touché de ces discours , partit sur le champ ; passa au travers de différents corps de l'armée ennemie , leva un grand nombre de troupes par son crédit & ses amis , vint rejoindre Sylla & partagea de-

(a) *Brindes.*(b) *App. de bell. civ. l. 1, c. 19.*(c) *Plutar. in Mario.*

puis avec lui tous les périls & toute la gloire de cette guerre.

(a) Mais de tous les secours que reçut Sylla en entrant en Italie , aucun ne lui fit tant de plaisir que celui que lui amena *Cn. Pompeïus* , connu sous le nom du *grand Pompée*. Il n'avoit pas encore vingt-trois ans : cependant sans aucune autorité publique , il leva une armée dans le *Picenūm* (b) , où son pere avoit un grand nombre de clients & d'amis , & fit déclarer la plupart des villes de ce canton en faveur de Sylla. Son armée étoit composée de trois légions (c) ; Brutus , un des chefs du parti contraire , se trouva à son passage : les deux armées en vinrent aux mains ; la cavalerie de Brutus , composée de Gaulois , chargea la première. Pompée lui opposa la sienne , & s'avancant lui-même à la tête de son escadron , il tua d'un coup de javelot le Gaulois qui commandoit cette cavalerie étrangère. Il se jetta ensuite l'épée à la main dans ces escadrons étonnés de la mort de leur chef , & qui se renversèrent sur leur infanterie. Ils y portèrent leur propre crainte & le désordre ; ce fut moins dans la suite un combat qu'une déroute : il fut impossible à Brutus , quelqu'effort qu'il fit , de les rallier ; & Pompée , après en avoir taillé en pieces une partie & dissipé l'autre , s'ouvrit un passage & joignit enfin Sylla , malgré deux autres corps qui prétendoient s'y opposer.

Ce Général , voyant arriver ce jeune Romain à la tête d'une armée victorieuse , descendit de cheval pour lui faire plus d'honneur & l'embrassa tendrement. On fut surpris que Sylla , le plus fier des Romains , donnât à ce jeune homme , qui n'avoit point encore d'entrée dans le Sénat , le

(a) *Vell. Pat. 62. c. 18.*

(b) *Marche d'Ancône.*

(c) *Plur. in Pompeia.*

titre (a) d'*Imperator* , dont on honoroit dans ce temps-là les Généraux de la République , après qu'ils avoient remporté une victoire. Mais Sylla , sans s'embarraffer ni des loix , ni des regles de la discipline militaire , crut que , dans la conjoncture où il se trouvoit , c'étoit acheter encore à bon marché un homme de cette importance , & qui ne lui coûtoit , pour ainsi dire , qu'un vain titre d'honneur ; en effet , jamais secours ne lui avoit été plus nécessaire. Il n'avoit pas ramené de l'Asie plus de trente mille hommes ; & ses ennemis avoient (b) 450 enseignes de gens de pied distribués en différens corps d'armées , sans compter la cavalerie : tout cela commandé par quinze Officiers Généraux , à la têtes desquels étoient L. Cornelius Scipion & C. Junius Norbanus , qui avoient la principale autorité en qualité de Consuls de cette année. (c) Ces armées mêmes grossissoient à tous moments , par la crainte qu'on avoit du ressentiment de Sylla. On ne doutoit point qu'il ne se vengeât cruellement & qu'il ne répandît beaucoup de sang , s'il pouvoit se rendre maître de Rome. Quoiqu'il y eût toujours deux partis dans la ville , celui du Sénat & le parti du peuple , la crainte du dehors & un intérêt commun qui est le plus sûr lien de la concorde , les unissoit alors tous contre une puissance redoutable. Il en faut excepter les amis & les partisans de Sylla , qui , pour éviter la cruauté du jeune Marius , cherchoient un asyle dans le camp de son ennemi.

Sylla aussi habile dans l'intrigue & dans les négociations secrètes que grand Capitaine , se voyant environné de tant de corps différens , joignit la ruse à la valeur. L. Scipion , l'un des Consuls , étoit campé assez près de lui ; il lui fit

(a) *Empeur.*

(b) 200000 hommes.

(c) *An de Rome 670.*

parler d'accommodement ; & pour l'y déterminer , les agents lui représenterent avec beaucoup d'art que Sylla étoit sensiblement touché des malheurs auxquels la République alloit être exposée par une guerre civile , quel qu'en fût le succès pour l'un ou l'autre parti , & qu'il demandoit seulement , pour pouvoir mettre les armes bas avec honneur , qu'on lui rendît ses biens & le titre des dignités dont on l'avoit injustement dépouillé.

Scipion qui desiroit la paix de bonne foi , séduit par des propositions si spécieuses , en parut content , & ne demanda que le temps nécessaire pour en faire part à Narbonus son collègue , qui commandoit un autre corps d'armée. Il se fit pendant ce temps-là une suspension d'armes entre les deux camps. Les soldats de Sylla , à la faveur de cette treve , se glissèrent dans celui de Scipion. Sous prétexte de visiter leurs amis , ils en corrompirent plusieurs à prix d'argent. Sylla les avoit dressés à ce manège , comme nous venons de le voir au sujet de Fimbria : ce qui faisoit dire à Carbon qu'il avoit à combattre en Sylla un renard & un lion ; mais que le lion lui donneroit bien moins de peine que le renard.

Sylla étant assuré d'un grand nombre des soldats de Scipion , se présenta devant le camp ennemi à la tête de vingt cohortes. Les soldats de garde , au lieu de le charger , le saluerent comme leur Général , & l'introduisirent dans le camp. (a) Il s'en rendit maître sans tirer l'épée ; & tout cela fut exécuté si promptement que Scipion n'en apprit la nouvelle que par les soldats mêmes de Sylla , qui l'arrêterent dans sa tente avec son fils , & qui les amenèrent à leur Général. (b) Sylla ne

(a) *App. Alex. de bel. civ. l. 1. c. 20.*

(b) *Plut. in Sylla.*

souffrit point qu'on leur fît aucun outrage. Il employa au contraire tous les soins pour gagner le Consul & l'obliger à prendre son parti ; mais l'ayant trouvé inébranlable , il lui rendit généreusement la liberté & lui permit de se retirer , à condition qu'il ne commanderoit plus les armées contre lui.

L'adresse lui ayant si bien réussi , il crut qu'il auroit le même succès contre Norbanus , l'autre Consul. Il lui envoya des députés pour demander une conférence ; mais Norbanus , instruit par la disgrâce de son collègue , retint ces députés & marcha droit au camp de Sylla , dans le dessein de le surprendre. Sylla à l'approche des ennemis , n'eut pas le temps de ranger ses troupes en bataille. Ses soldats néanmoins ne s'épouvantèrent point ; & quoiqu'ils ne prissent , pour ainsi dire , l'ordre que de leur courage , ils se battirent avec tant de résolution (a) que Norbanus , après avoir perdu plus de sept mille hommes , fut obligé de faire une retraite précipitée & peu différente d'une fuite. Il se jeta dans Capoue avec les débris du corps qu'il commandoit , dans la vue de défendre cette place si Sylla entreprenoit d'en faire le siège.

Le reste de la campagne fut employé de part & d'autre en des négociations secrètes. Chaque parti tâchoit de débaucher les alliés de l'autre. Sylla , grand maître de cet art , fit passer des sommes considérables jusqu'au pied des Alpes , pour y gagner les Gaulois Cisalpins ; & ses agents lui en amenèrent un puissant secours. Ses ennemi de leur côté portèrent la guerre en Espagne. Sertorius par sa valeur se rendit maître d'une partie de ces grandes provinces , qui servirent depuis d'asyle & de retraite à ceux de son parti : le jeune Marius renouvella en même

(a) *Idem, App. ibid.*

temps son alliance avec les Samnites qui se déclarerent tout de nouveau en sa faveur. Ces peuples mirent quarante mille hommes sur pied , & ils en donnerent le commandement à Pontius Telesinus, le premier Capitaine de leur nation , & qui avoit acquis beaucoup de gloire dans la guerre sociale. Un si puissant secours étoit moins l'effet de leur attachement au parti de Marius , qu'une suite de leur ancienne jalousie de l'agrandissement de la République ; trop foibles contre toutes les forces réunies des Romains , ils ne se déclarerent pour un parti que pour pouvoir les perdre tous les deux plus facilement , ou du moins pour affoiblir un Etat voisin devenu trop puissant & trop redoutable.

On procéda ensuite dans Rome à l'élection des Consuls. Papirius Carbon fut élu pour la troisième fois , & on lui donna pour collègue le jeune Marius neveu , d'autres disent , fils adoptif du grand Marius ; & quoiqu'il n'eût alors que vingt-six ans , on crut le devoir élever à cette suprême dignité , malgré l'usage & les loix , pour mettre un grand nom à la tête du parti , & pour maintenir toujours , par le souvenir de son pere , le peuple dans ses intérêts. Les armées se mirent en campagne si-tôt que le printemps fut venu. Marius à la tête de quatre-vingt-cinq cohortes, présenta la bataille à Sylla. Ce Général , qui avoit de secrètes intelligences dans l'armée ennemie , accepta le défi ; on se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage. Le soldat dans l'une & l'autre armée vouloit vaincre ou périr ; & la fortune ne s'étoit point encore déclarée pour aucun parti lorsque quelques escadrons de l'armée de Marius , & cinq cohortes de son aile gauche qui avoient été gagnés par l'argent de Sylla , y mirent du désordre par une fuite concertée avec ce Général. Leur exemple en en-

craina beaucoup d'autres : la terreur se répandit dans toute l'armée ; ce fut moins dans la fuite un combat qu'une déroute. Il y eut plusieurs cohortes taillées en pieces. Le grand nom de C. Marius le pere n'obscurcit point la gloire de son fils. Ce jeune homme fit voir dans la bataille toute la capacité d'un vieux Général , & le courage déterminé d'un jeune Officier. Il rallia plusieurs fois ses troupes , revint à la charge , & ne se retira que des derniers du combat. Enfin après avoir vu que tout étoit péri par les armes , ou dissipé par la fuite , il se jeta dans Preneste , place forte , qui s'étoit déclarée pour son parti.

(a) C'étoit la plus grande faute qu'il pouvoit faire , sur-tout ayant encore plusieurs armées à ses ordres , & qui tenoient la campagne. Sylla qui se flattoit de mettre fin à la guerre par la prise du Général , investit aussi-tôt cette ville ; on y fit des lignes fortifiées de redoutes , & la circonvallation étant achevée , il laissa le soin de ce blocus à Lucretius Offello un de ses Lieutenants , qu'il avoit eu l'adresse de détacher du parti de Marius. Sylla mit des corps avancés dans tous les défilés par où on pouvoit arriver à Preneste , & il fit camper son armée d'une maniere qu'elle couvroit également le blocus & ces différents postes.

Il marcha ensuite avec un détachement vers Rome. Les partisans de Marius consternés de sa défaite , avoient abandonné la ville. Sylla y entra sans résistance ; les habitants désolés par la famine & par tous les maux qui suivent la guerre civile , lui ouvrirent leurs portes. Sylla s'étant rendu maître de la place , assembla le peuple , se plaignit qu'il se fût laissé séduire à la malice de ses ennemis ; & après avoir fait

vendre les biens des partisans de Marius , il retourna à son armée pour tâcher , par la prise de ce chef , de mettre fin à la guerre civile. Marius , au désespoir de s'être enfermé dans Preneste , & livré , pour ainsi dire , entre les mains de son ennemi , attribua la cause de ses disgrâces à une intelligence secrète que Sylla entretenoit dans son parti. Il envoya un ordre à Brutus Préteur de Rome de se défaire de ceux qui lui étoient suspects , & le Préteur en conséquence de cette cruelle proscription , fit poignarder à l'issue du Sénat , L. Domitius , Marius Scevola grand Pontife & Jurisconsulte excellent , & P. Antistius. (a) On fut surpris de voir C. Carbon , frere ou cousin du Consul , enveloppé dans cette proscription. Il y a de l'apparence que Marius n'auroit point donné cet ordre , & que Brutus n'auroit osé l'exécuter sans la participation du Consul même. Du moins n'en fit-il paroître aucun ressentiment , tant il est vrai que dans la fureur des guerres civiles les nœuds que forme la nature sont des liens trop foibles pour réunir ceux que l'ambition & l'intérêt ont séparés.

En effet , la mort de C. Carbon massacré par ordre de Marius , & , pour ainsi dire , aux yeux de son frere , n'empêcha point ce Consul d'employer tous ses soins pour faire lever le siege de Preneste. Ce blocus devint alors le principal objet de la guerre. Carbon voulant jeter du secours dans la place , se battit un jour entier contre l'armée de Sylla , sans pouvoir venir à bout de son dessein. Pendant qu'ils étoient aux mains , Martius , autre Général du parti de Marius , à la tête de huit légions , entreprit d'un autre côté de forcer les défilés. Mais il trouva à son chemin Pompée qui le repoussa & tailla en piéces une partie de ses troupes ; Me-

(a) *App. Alex. l. 1.*

tellus eut le même avantage peu après contre Carbon & Norbanus. Ces deux Généraux ayant joints leurs forces & fait une marche forcée pour le surprendre, arriverent le soir proche de son camp, qu'ils attaquèrent brusquement. Mais Metellus, qui passoit avec justice pour un des plus grands Capitaines de ce siècle, leur fit voir qu'on ne surprend jamais un habile Général. Il avoit placé son camp dans un endroit environné de vignes fort épaisses, & qui lui servoient comme de palissades. Carbon & Norbanus attaquèrent le camp avec plus d'impétuosité que d'ordre. Leurs soldats embarrassés dans ces vignes ne pouvoient former leurs bataillons qui arrivoient en désordre aux pieds du retranchement. Les soldats de Metellus du haut de ses retranchements en tuerent un grand nombre à coups de traits, & les voyant ébranlés, ils firent une sortie où il en périt encore beaucoup. La nuit qui survint couvrit la honte de ceux qui fuyoient, & il y en eut jusqu'à six mille qui, ne pouvant se débarrasser de ces vignes, se rendirent à Metellus.

Sur le bruit de cette défaite, une autre légion qui étoit proche du camp de Metellus prit le même parti, malgré Albinovanus qui la commandoit, & qui revint seul joindre Norbanus. Mais il ne persista pas long-temps dans cette fidélité. Comme s'il ne fût revenu que pour trahir son Général d'une manière encore plus infame (a), il pria quelque temps après Norbanus de manger chez lui avec ses Lieutenants, C. Apustius & Flavius Fimbra, frère de celui qui s'étoit tué en Asie. Il invita à ce festin les principaux Officiers du même parti; & au milieu du repas il les fit égorger tous, à l'exception du Général que quelques affaires avoient empê-

(a) *App. ibid.*

ché de s'y trouver. Après une action si noire ; l'assassin fut se rendre à Sylla avec les complices de son crime. Norbanus désespéré de tant de mauvais succès , & ne sachant plus à qui se fier , se jetta dans une barque qui le porta à Rhodes. Sylla l'envoya redemander aussi-tôt aux Rhodiens , & pendant que les Magistrats délibéroient sur une affaire si délicate , Norbanus , dans la crainte d'être livré à son ennemi , se tua au milieu de la place.

(a) Carbon n'eut pas un sort plus heureux ; il tenta encore plusieurs fois de dégager Marius de Preneste , & il l'entreprit toujours inutilement. Lucullus un des Lieutenants de Sylla , & qui étoit revenu de l'Asie , défit proche de Plaisance une partie de son armée ; & Pompée tailla en pièces proche de Clusium vingt mille hommes qui lui restoit du débris de tant de combats. Le Consul ne se trouvant plus assez de forces pour tenir la campagne abandonna l'Italie , & s'embarqua pour passer en Afrique. Mais après avoir été long-temps sur la mer il tomba depuis entre les mains de Pompée , qui , pour couper les racines de la guerre civile , le fit mourir. Il ne restoit de ce grand nombre de chefs qui avoient embrassé le parti de Marius , que Carinas , Marcius & Damasippus , qui étoient encore à la tête de quatre légions. Ces Romains obstinés à continuer la guerre , se joignirent à Telestinus Général des Samnites. Ils résolurent de concert de faire un dernier effort , & de périr ou de faire lever le siege de Preneste. Telestinus s'avança fièrement pour tâcher d'enfoncer les lignes. Il avoit dans son armée plus de soixante mille hommes , tous Samnites & ennemis jurés du nom Romain , ou soldats Romains , & qui ne pouvoient espérer de salut que par la défaite du parti contraire. Sylla à

(a) *Plut. in Sylla.*

la tête d'une armée victorieuse s'avança pour le rencontrer, & il envoya ordre à Pompée qui commandoit à un autre corps d'armée, de suivre Telesinus, & de le prendre en queue pendant qu'il l'attaqueroit de front. Mais dans les mouvements que faisoient ces deux Généraux, Telesinus, plus habile que l'un & l'autre, leur donna le change, & par une contremarche qu'il fit toute la nuit, il s'avança du côté de Rome, qu'il savoit être sans défense. Son armée dans l'espérance du pillage de cette grande ville, fit ce chemin avec tant d'ardeur qu'on en vit paroître la tête le lendemain sur les montagnes voisines de Rome.

Jamais surprise ne fût égale à celle de ses habitants. Ils se voyoient à la veille d'être la proie d'une armée étrangère, qui, sous prétexte qu'on avoit reçu Sylla dans la place, ne manqueroit pas de venger le changement de parti, quoiqu'également forcé des deux côtés par le meurtre & le pillage des malheureux citoyens. On ferme aussi-tôt les portes de la ville; les hommes prennent les armes, & bordent les murailles de machines & de gens de trait, pendant que les femmes toutes en pleurs courent dans les temples pour invoquer le secours des Dieux. La peur & le tumulte augmentent à mesure que Telesinus approche de la ville. C'étoit un autre Annibal aux portes de Rome, & il s'en croyoit déjà maître. Pour lors il leve le masque; il ne dissimule plus cette haine implacable qu'il portoit aux Romains: aussi ennemi de Marius que de Sylla, son dessein étoit de détruire Rome, & d'ensevelir sous ses ruines le dernier de ses habitants. Il alloit de rang en rang pour encourager ses soldats: « Il faut abattre, leur crioit-il, la forêt ou se retirent ces loups ravissants. Portez le fer & le feu de tous côtés, n'épargnez rien; jamais les hom-

mes ne seront libres tant qu'il y aura des Romains en vie. » Ses troupes animées par ces discours s'avancèrent avec fureur. Ce qu'il y avoit de jeunesse dans Rome fit une sortie sous les ordres d'Appius Claudius, moins pour empêcher les approches à une armée si redoutable, que pour différer la prise de la ville, & donner le temps à Sylla de venir à son secours. Les Romains se battirent comme des gens qui combattoient pour la défense de leur patrie, à la vue de leurs concitoyens, de leurs femmes & de leurs enfants. Appius fut tué dans ce combat; & il n'y avoit pas d'apparence, vu l'inégalité des forces, que ceux qu'il commandoit pussent espérer un autre sort, lorsqu'on vit entrer dans Rome sept cens chevaux auxquels Sylla avoit ordonné d'aller à toute bride se jeter dans la ville. Ils n'y furent pas plutôt arrivés qu'ils sortirent par une autre porte & qu'ils se joignirent à ceux qui combattoient contre les premières troupes de l'armée des Samnites.

Sylla s'avançoit avec toute la diligence que lui pouvoit permettre son infanterie, & il étoit au désespoir quand il pensoit que Rome, qu'il envisageoit comme le prix de ses victoires, étoit en péril de tomber en des mains étrangères. Enfin il arriva sur le midi, & campa proche le temple de Vénus. (a) A peine eut-il donné le temps à ses soldats de se reposer un moment, qu'il leur fit reprendre les armes & régla l'ordre de la bataille. Il donna le commandement de l'aile droite à M. Crassus; pour lui il se mit à la tête de la gauche. La plupart de ses principaux Officiers vouloient l'obliger à remettre la bataille au jour suivant. Ils lui représentèrent qu'il y alloit de toute sa fortune dans cette occasion; que ses troupes fatiguées par une marche préci-

(a) *App. l. 1. Plut. in Sylla.*

pitié avoient besoin de repos , sur-tout ayant à combattre contre les Samnites & les Lucaniens , peuples belliqueux , contre lesquels les Romains n'avoient jamais eu d'avantage qui ne leur eût coûté beaucoup de sang. Mais Sylla emporté par son courage fit sonner la charge , & marcha aux ennemis. On se battit de part & d'autre avec une égale fureur : le combat fut long-temps opiniâtre , sur-tout à l'aile gauche où il commandoit ; les Samnites ne se démentirent point de leur ancienne valeur : ils poussèrent ses troupes & les mirent en désordre. Plusieurs cohortes & des légions entières ne pouvant soutenir leurs efforts , prennent ouvertement la fuite. Sylla y accourt , pour les rallier ; il se jette l'épée à la main au-devant des fuyards pour les arrêter. Mais le soldat effrayé ne connoît plus de commandement ; chacun pour mettre sa vie à couvert tâche de se jeter dans Rome. Les habitants craignant que les vainqueurs n'entraissent avec les vaincus ferment la porte de ce côté-là , & laisserent tomber la herse qui par sa chute écrasa plusieurs Sénateurs de l'armée de Sylla. On dit que ce Général dans un si grand péril tira de son sein une médaille , ou une petite statue d'Apollon , qu'il y portoit ; & comme le péril & la crainte réveillèrent les sentiments de la religion , on prétend qu'il lui adressa ces paroles comme à sa divinité tutélaire : » O toi qui as fait sortir Cornelius
 » Sylla victorieux de tant de batailles ! ne l'as-tu
 » conduit par des victoires continuelles jusques
 » aux portes de sa patrie , que pour l'y faire pé-
 » rir plus honteusement ? » Il rallia ensuite ceux de ses soldats qui n'avoient pu se jeter dans la ville. Ces troupes quoiqu'effrayées , mais forcées par la nécessité , firent face aux ennemis. Le combat recommença avec une nouvelle fureur : il n'y eut que la nuit que le fit cesser. Sylla désespéré de ce mauvais succès , & sans savoir ce

qui s'étoit passé à son aile droite, se retira dans son camp.

La nuit étoit fort avancée lorsque Crassus lui envoya dire qu'il avoit vaincu les ennemis, & qu'il les avoit poursuivis jusqu'à Antenne, où la nuit l'avoit forcé de camper. Sylla s'y rendit à la pointe du jour; & après avoir donné à son Lieutenant & à ses troupes toutes les louanges que méritoit un si grand service, il fut visiter le champ de bataille, qu'il trouva couvert de plus de cinquante mille morts. On démêla parmi les autres le corps de Telesinus, qui conservoit encore les traits de ce grand courage & de l'animosité qu'il avoit fait paroître dans la bataille. On prit huit mille prisonniers, que Sylla fit tuer sur le champ à coups de traits. (a) Marcius & Carinas ayant été arrêtés dans la fuite, eurent la tête coupée, & Sylla les envoya à Lucrece comme des preuves de sa victoire, avec ordre de les faire porter autour des murailles de Preneste. Les habitants & la garnison ayant appris cette défaite, la fuite de Norbanus & de Carbon, & se voyant sans vivres & sans ressource, ouvrirent leurs portes. Marius tâcha de s'échapper par des conduits souterrains, avec un jeune Samnite frere de Telesinus. Mais ayant trouvé toutes les issues qui rendoient dans la campagne (a) occupées par les soldats de Sylla, ces deux chefs se donnerent mutuellement la mort, pour ne point tomber vivants entre les mains de leur ennemi. Sylla fit égorger les habitants, & ne pardonna qu'aux femmes & aux enfants. Ceux de la ville de Norbe, qui, après un long siege & une défense opiniâtre, se voyoient à la veille d'éprouver un pareil sort, mirent le feu à leurs maisons, & se tuèrent ensuite les uns les autres, tant pour priver le soldat du butin, que pour ne pas laisser à

(a) *App. ibid. Vel. l. 2, l. 6. 27.*

Sylla le pouvoir de disposer de leurs vies. La prise de cette place mit fin à la guerre civile , & Sylla victorieux de tant d'ennemis différents entra dans Rome à la tête de ses troupes ; heureux s'il eût conservé dans la paix la gloire qu'il venoit d'acquérir dans la guerre , ou qu'il eût cessé de vivre en même-temps qu'il acheva de vaincre !

Les Lieutenants de Sylla se rendirent maîtres de toutes les villes de l'Italie , & mirent de puissantes garnisons dans les places qui s'étoient déclarées pour le parti de Marius. Ce qui restoit de troupes du débris de tant d'armées qu'on avoit opposées à Sylla lui envoyèrent des députés pour en obtenir quartier. Il leur fit dire qu'il donneroit la vie à ceux qui s'en rendroient dignes par la mort de leurs compagnons : espece toute nouvelle de proscription qui obligea ces malheureux à tourner leurs armes les uns contre les autres. Il en périt un grand nombre : six mille qui échappèrent à ce massacre se rendirent à Rome. (a) Sylla les fit enfermer dans l'Hippodrome , & convoqua en même-temps le Sénat dans le temple de Bellone qui étoit voisin. Comme il étoit naturellement éloquent , il ne parla qu'en termes magnifiques de la grandeur de ses exploits. Pendant que tout le Sénat étoit attentif à sa harangue , ses troupes par son ordre se jetterent dans l'Hippodrome , & égorgerent ces six mille hommes dont nous venons de parler. Le Sénat qui n'étoit pas instruit de ses ordres , étonné des cris de ces malheureux qu'on massacroit , parut consterné , & crut qu'il avoit abandonné la ville entière au pillage de ses soldats. Mais Sylla , sans s'émouvoir & sans changer de couleur , leur dit froidement de ne pas s'inquiéter de ce qui se passoit au-dehors , & que ce n'é-

(a) *Plut. in Sylla.*

toit que quelques misérables qu'on punissoit par son ordre. C'est ainsi qu'il parloit des troupes du parti contraire ; & on rapporte que dans l'assemblée suivante du peuple , il déclara d'un ton fier & superbe , qu'il traiteroit de la même manière tous ses ennemis , & qu'il ne pardonneroit à aucun de quelque condition qu'il fût ; & peu après il fit afficher dans la place publique les noms de quarante Sénateurs & de seize cens Chevaliers qu'il proscrivoit.

Deux jours après il proscrivit encore quarante autres Sénateurs & un nombre infini des plus riches citoyens de Rome. Il déclara infames & déchus du droit de bourgeoisie les fils & les petits-fils des proscrits. Il ordonna par un Edit public que ceux qui auroient sauvé un pros crit , ou qui l'auroient retiré dans leur maison , feroient pros crits en sa place. Il mit à prix la tête des pros crits , & il fixa chaque meurtre à deux talents. Les esclaves qui avoient assassiné leurs maîtres recevoient cette récompense de leur trahison , & à la honte de l'humanité on vit des enfants dénaturés (a) , les mains encore sanglantes , la demander pour la mort de leurs propres pères qu'ils avoient massacrés. Lucius Catilina , qui pour s'emparer du bien de son frere , l'avoit fait mourir , pria Sylla , auquel il étoit attaché , de mettre ce frere qu'il avoit tué depuis long-temps au nombre des pros crits , afin de couvrir par-là l'énormité de son crime. Sylla lui ayant accordé sa demande , Catilina , pour lui en marquer sa reconnoissance , alla tuer au même moment Marcus Marius , parent du grand Marius , & lui en apporta la tête dans la place publique. Comme il avoit encore les mains souillées du sang de ce malheureux , il entra dans le temple d'Apollon , qui étoit proche de la place , & les lava dans l'eau

(a) *Plut. in Sylla.*

lustrale de ce temple , comme pour ajouter l'impiété & le sacrilège au meurtre & à l'assassinat.

Cette cruelle proscription n'enveloppa pas seulement ceux du parti contraire. Sylla à qui la mort d'un homme ne coûtoit rien , permit à ses amis & à ses Officiers de se venger impunément de leurs ennemis particuliers. Les grands biens devinrent un crime , & quiconque passoit pour riche n'étoit point innocent. Quintius Aurelius , citoyen paisible , qui avoit toujours vécu dans une heureuse obscurité , sans être connu ni de Marius ni de Sylla , appercevant avec étonnement son nom dans ces tables fatales où l'on écrivoit ceux des proscrits , s'écria avec douleur : *Malheureux que je suis , c'est ma belle maison d'Albè qui me fait mourir* , & à deux pas de là il fut assassiné par un meurtrier qui s'étoit chargé de le tuer. C'étoient tous les jours de nouvelles proscriptions & de nouveaux meurtres , & personne ne pouvoit compter sur un jour de vie.

Dans cette désolation générale il n'y eut que C. Metellus qui fut assez hardi pour oser demander à Sylla en plein Sénat , quel terme il mettoit à la misère de ses concitoyens (a) :
 « Nous ne te demandons pas , lui dit-il , que tu pardones à ceux que tu as résolu de faire mourir : mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort , & du moins apprends-nous ceux que tu veux sauver. » Sylla , sans paroître s'offenser d'un discours si hardi , lui répondit froidement , qu'il ne s'étoit pas encore déterminé sur le nombre de ceux à qui il vouloit laisser la vie. Mais qu'à l'égard des autres , il avoit pros crit d'abord les premiers dont il s'étoit souvenu , qu'il se réservoir la liberté d'en user de la même

(a) *Plur. ibid.*

maniere à l'avenir à mesure que sa mémoire lui fourniroit les noms de ses ennemis. Il étendit ensuite sur des villes & sur des nations entières cette proscription, qui n'étoit tombée d'abord que sur des particuliers. Il s'empara, par une maniere de confiscation, des biens, des maisons & du territoire de toutes les villes d'Italie qui pendant la guerre civile s'étoient déclarées pour Marius. Il en fit la récompense de ses soldats, qu'il attacha de nouveau à sa fortune & à ses intérêts. Mais comme ces usurpations, & beaucoup d'autres dont nous aurons lieu de parler dans la suite, pouvoient n'être pas durables, ceux qui en profitoient lui firent insinuer qu'il devoit se revêtir de la dignité de Dictateur, afin de donner force de loi & une apparence de droit à tant de dispositions différentes qu'il faisoit dans la République.

Nous avons déjà dit que les Romains, après avoir aboli la royauté, en avoient cependant conservé comme la représentation dans la dignité de Dictateur. La puissance de ce souverain Magistrat étoit sans bornes : l'autorité des Consuls & des autres Magistrats subalternes, si on en excepte celle des Tribuns, cessoit absolument par son élection. Il avoit pouvoir de vie & de mort sur ses concitoyens, & il pouvoit lever des troupes ou congédier les armées quand il le jugeoit à propos, sans que personne fût en droit de lui demander raison de sa conduite. Vingt-quatre Licteurs, qui portoient les faisceaux & les haches, le précédoient quand il sortoit en public, & le Général de la cavalerie le suivait par-tout. Le Dictateur avoit seul le droit de le nommer ; c'étoit comme son Lieutenant. En un mot le Dictateur avoit toute la puissance & l'appareil de la royauté. Mais comme il auroit pu abuser d'un pouvoir si absolu, & peut-être plus grand que ne l'avoient jamais eu les anciens

Rois

Rois de Rome , on n'avoit recours à cette suprême dignité que dans les périls extrêmes de la République , comme lorsqu'on étoit attaqué par des ennemis redoutables , ou que la République étoit agitée par de dangereuses séditions : & on prenoit toujours la précaution de ne déléguer cette puissance suspecte à des Républicains , tout au plus que pour six mois. Sylla , maître absolu dans Rome , la vouloit avoir pour un temps indéfini. C'est ainsi que les Romains , qui avoient passé de la domination des Rois sous le gouvernement républicain des Consuls & des Tribuns militaires , retomberent après plusieurs siècles sous la puissance absolue d'un seul (a) , quoique Sylla , pour diminuer l'horreur qu'en avoient des Républicains , eût masqué une véritable Royauté sous le titre & la dignité de Dictateur.

Mais les Romains étoient trop habiles pour ne pas s'appercevoir que , sous des noms anciens & connus , il s'élevoit une puissance toute nouvelle & incompatible avec la liberté. Sylla , Dictateur perpétuel , ou pour mieux dire le Roi & le Souverain absolu de Rome , changea à son gré la forme du gouvernement. Il abolit d'anciennes loix , en établit de nouvelles , se rendit maître du trésor public , & disposa souverainement des biens de ses concitoyens , qu'il regardoit comme faisant partie de ses conquêtes. (b) Crassus lui seul en eut la meilleure partie. Cet homme , qu'on a appelé le plus riche des Romains , n'avoit point de honte de lui demander la confiscation des proscrits ou d'acheter leurs biens à vil prix , quand on les vendoit publiquement dans la place. Sylla , aussi libéral envers ses amis , que dur & inexorable envers ses ennemis , se faisoit un plaisir de répandre à pleines mains les trésors

(a) Cicero in *Rulliana tertia*, Id., l. 1. de *legibus*.

(b) *Plutar. in Crasso*.

de la République sur ceux qui s'étoient attachés à sa fortune ; mais aussi il en exigeoit une dépendance entière. Pompée , par son ordre , répudia sa femme appelée Antistia , fille du Sénateur Antistius , que le jeune Marius avoit fait mourir , & fut obligé d'épouser Emilie , belle-fille de Sylla , issue du premier mariage de sa femme Metella avec Scaurus. Ce fut par ce même pouvoir souverain , qu'il exerçoit indifféremment sur tous les Romains , qu'il voulut contraindre Jules-César , neveu de la femme de Marius , de répudier pareillement Cornélie sa femme , & fille de Cinna. Mais César , à peine sorti de l'enfance , osa lui résister : il se présenta même avec une hardiesse surprenante devant une assemblée du peuple pour demander la prêtrise de Jupiter. Sylla non-seulement lui fit donner l'exclusion , mais il résolut encore de le proscrire. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que ses amis obtinrent sa grace : & sur ce qu'ils représentèrent qu'il n'y avoit rien à craindre d'un homme si jeune , on prétend qu'il leur répondit que dans cet homme si jeune il découvroit plusieurs Marius. Les parents & les amis de César , instruits de ce discours , & sachant combien tous ceux qui avoient appartenu à Marius étoient odieux au Dictateur , l'engagerent à sortir de Rome , où il ne revint qu'après la mort de Sylla.

De cette attention sur la conduite des particuliers , le Dictateur passa au Gouvernement civil & au règlement du Sénat ; il y fit entrer trois cens Chevaliers , pour remplacer ce grand nombre de Sénateurs qui étoient périés dans la guerre civile , ou par ses proscriptions. Mais pour diminuer en même-temps l'autorité des Chevaliers , il ôta à cet Ordre le droit de connoître du crime de concussion & du péculat que Caius Gracchus leur avoit attribué. Il augmenta en même-temps le nombre des Plébéiens ,

de dix mille esclaves des pros crits , auxquels il donna le nom de Cornelius , pour les faire souvenir de l'auteur de leur liberté : il publia ensuite différentes loix , dont les unes étoient nouvelles , & les autres les mêmes qu'il avoit fait recevoir pendant son consulat , mais que Marius & Cinna avoient abrogées ; son principal objet étoit de réprimer l'ambition de ceux qui vouloient tout - d'un-coup parvenir aux premières dignités de l'Etat , d'abaisser en même-temps l'autorité des Tribuns du peuple , auxquels il avoit toujours été très-opposé. Il ordonna , par la première de ces loix , que **personne** ne seroit reçu à la charge de Préteur qu'il n'eût passé par celle de Questeur ; & qu'**aucun** citoyen ne pourroit parvenir au consulat qu'après avoir exercé la préture , ni obtenir la même dignité une seconde fois , que dix ans après l'avoir exercée. Par une seconde loi il exclut ceux qui auroient été Tribuns du peuple de toute autre Magistrature : ce qui avilit entièrement cette dignité , la plus puissante après la dictature , & la plus redoutable de la République.

Il fit recevoir ces loix dans des assemblées du peuple Romain. Tous les suffrages furent pour la publication : personne n'osa être d'un avis contraire à celui du Dictateur , & l'exemple de Lucretius Offello fit voir combien il étoit dangereux de s'y opposer , ou de ne s'y pas soumettre ; Lucretius étoit un des Lieutenants de Sylla , qui lui avoit rendu des services les plus importans. C'est lui qui lui avoit assiégé & pris Préneſte , & réduit le jeune Marius à la funeste nécessité de se tuer. Cet Officier aspirait au consulat , quoiqu'il n'eût pas passé par la préture : Sylla lui fit dire de se désister de ses prétentions comme étant contraires aux loix nouvelles qu'il venoit d'établir. Lucretius se

hant sur ses services ne crut pas que les loix fussent faites pour un Lieutenant de Sylla ; & comme il avoit une puissante brigue parmi le peuple , il ne laissa pas de paroître le jour de l'assemblée au nombre des candidats. Sylla , offensé de sa poursuite , le fit poignarder sur le champ par un Centenier. Le peuple , qui ignoroit la cause de ce meurtre , se jeta sur l'Officier , & le traîna devant le Dictateur pour le faire punir. Sylla ordonna qu'on le mît en liberté (a) , & adressant la parole au peuple :
 » Sachez , Romains , leur dit-il , que c'est par
 » mon ordre qu'on a tué cet homme qui ne
 » vouloit pas m'obéir , & qu'on fera le même
 » traitement à ceux qui entreprendront de vio-
 » ler mes Loix & mes Ordonnances. « Le peuple se retira consterné de se voir sous une domination si tyrannique.

Cependant cet homme qui avoit usurpé un empire si absolu , & qui , pour y parvenir , avoit essuyé tant de périls & donné tant de batailles , s'avisa tout-d'un-coup d'y renoncer. Sylla , après avoir fait périr , dans les guerres civiles , plus de cent mille de ses citoyens , après avoir fait massacrer quatre-vingt-dix Sénateurs , dont il y en avoit quinze Consulaires , & plus de deux mille six cents Chevaliers ; cet homme , dis-je , dont la vengeance avoit été la première passion , rassasié de tant de sang qu'il avoit fait répandre , fut assez hardi pour se dépouiller de la souveraine puissance. Il se démit de la dictature , & se réduisit de lui-même au rang d'un simple citoyen , sans craindre le ressentiment de tant d'illustres familles dont il avoit fait périr les chefs par ses cruelles proscriptions. On dit , au contraire , qu'après s'être déposé de la dictature il cria tout haut au milieu de la place , qu'il étoit prêt de

(a) *App. Alex. l. 2, Plut. in Sylla.*

rendre compte de sa conduite. (a) Il renvoya en même-temps ses Licteurs, licencia ses gardes, & se promena encore quelque temps sur la place avec quelques-uns de ses amis, & devant la multitude du peuple, qui, frappé d'étonnement, regardoit un changement si peu attendu comme un prodige. Il retourna le soir à sa maison seul & comme un simple particulier, & sans que personne, parmi un si grand nombre d'ennemis qu'il s'étoit fait, osât lui manquer de respect. Il n'y eut, dans une si grande ville, qu'un jeune étourdi qui l'insulta publiquement : il le suivit en lui disant des injures jusqu'à la porte de sa maison. Sylla ne daigna pas lui répondre ; & il dit seulement, par une espece de prédiction, que l'insolence de ce jeune homme seroit causée que si quelqu'un après lui parvenoit au même degré de puissance, il ne s'en démettroit pas aussi facilement qu'il venoit de le faire. La plupart des Romains regarderent une abdication si surprenante comme le dernier effort de la magnanimité. On oublia les proscriptions ; on lui passa tant de meurtres qu'il avoit fait faire, en faveur de la liberté qu'il avoit rendue à sa patrie.

Ses ennemis au contraire attribuerent un si grand changement à l'inquiétude naturelle de son esprit, & à la crainte continuelle où il étoit qu'il ne se trouvât quelque Romain assez généreux pour lui ôter d'un seul coup l'Empire & la vie. Quoi qu'il en soit de ces différents motifs, Sylla, après tant de sang répandu, mourut tranquillement dans son lit, comme l'auroit pu espérer le plus paisible citoyen de la République. Il composa lui-même son épitaphe peu de jours avant sa mort, & on y trouva son véritable caractère ; elle contient : *Que jamais personne ne l'a-*

(a) *An de Rome 672.*

voit surpassé, ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis. Son abdication de la dictature fit voir que l'ambition & l'envie de régner n'avoient pas été sa passion dominante, & qu'il ne s'étoit emparé de la souveraine puissance que pour pouvoir se venger plus sûrement de ses ennemis. Mais l'exemple dangereux d'un simple citoyen qui avoit su s'élever à l'Empire & s'y maintenir, laissa appercevoir à ceux qui lui succéderent, que le peuple Romain pouvoit souffrir un maître; ce qui causa de nouvelles révolutions.

A peine Sylla avoit les yeux fermés, que M. Emilius Lepidus, premier Consul, entreprit à son exemple de se rendre maître du gouvernement. Mais pour un si haut dessein il avoit plus d'ambition que de crédit & de forces. C'étoit un homme sans considération dans les armées, plus adroit politique que soldat, d'une profonde dissimulation, & qui ne s'étoit élevé qu'à force de bassesse. Quoiqu'il se fût déclaré pour le parti de la Noblesse, qui lui paroissoit le plus puissant, ou pour mieux dire, qu'il eût plié sous l'autorité absolue de Sylla, le Dictateur, qui avoit démêlé son caractère & qui s'en défioit, ne voulut jamais consentir qu'il parvînt au consulat. Mais depuis qu'il eut abdicqué la dictature, Pompée, qui avoit la principale autorité dans les affaires, séduit par le feint attachement de Lepidus (a), favorisa ouvertement son élection, & le jour des comices il le fit nommer premier Consul par préférence à Q. Catulus, son collègue, & fils de ce Consulaire que Marius avoit fait mourir.

On rapporte que Sylla voyant revenir Pompée de la place transporté de joie de l'élection de Lepidus, qu'il regardoit comme sa créature, & sur-tout de la préférence qu'il lui avoit fait

(a) *An de Rome 675.*

remporter sur Catulus , lui cria tout haut (a) :
 » N'as-tu point de honte , jeune homme , de
 » t'applaudir d'avoir fait déclarer pour premier
 » Consul un homme tel que Lepidus , au pré-
 » judice de Catulus , un de nos meilleurs ci-
 » toyens ? « Il l'avertit ensuite qu'il se préparât à
 ne trouver dans Lepidus qu'un ami foible , &
 même équivoque , & qui pourroit devenir un
 bien dangereux ennemi dans la suite , s'il y
 rencontroit quelqu'avantage.

La conduite que tint Lepidus fit voir que son
 véritable caractère n'avoit pas échappé à Sylla ,
 malgré toute la dissimulation dont il avoit tâché
 de le couvrir. Et à peine étoit-il entré en pos-
 session du consulat , qu'on s'aperçut qu'il cher-
 choit , par de nouvelles divisions , à s'emparer ,
 à son exemple , de la souveraine puissance & à
 usurper la même autorité.

Nous avons vu plus d'une fois , dans la suite de
 cette Histoire , que tantôt les intérêts du peuple ,
 tantôt ceux du Sénat , avoient servi de prétexte
 aux Grands de Rome pour satisfaire leur ambi-
 tion : l'une & l'autre route étoient ouvertes à
 Lepidus. Il est vrai que , pour s'accommoder à
 l'état présent de la République , il s'étoit déclaré
 pour le parti de la Noblesse , comme nous le ve-
 nons de dire ; mais de pareils engagements n'é-
 toient pas pour arrêter un homme ambitieux : &
 comme d'ailleurs il voyoit à la tête de ce parti
 Pompée , Metellus , Crassus , & même Catulus ,
 son collègue , qui le surpassoient en crédit & en
 considération , il crut qu'il acquerroit un plus
 grand nombre de partisans s'il passoit dans le
 parti de Marius , dont la plupart des Chefs
 avoient péri dans la guerre civile , & qui ne sub-
 sistoit plus que par l'ancienne animosité du peu-
 ple contre la Noblesse.

(a) *Plut. in Sylla.*

Ce fut pour relever ce dernier parti qu'il proposa d'abolir une partie des loix de Sylla. Catulus, son collègue au consulat, s'y opposa avec beaucoup de fermeté. Les deux partis se déclarèrent pour l'un ou l'autre Consul. Lepidus, pour fortifier le sien, & pour mettre les peuples d'Italie dans ses intérêts, leur fit dire qu'il étoit dans le dessein de les rétablir dans les trente-cinq anciennes tribus, & de leur faire rendre les terres dont le Dictateur les avoit privés pour en faire la récompense de ses soldats. Cette déclaration ne manqua pas de grossir considérablement le nombre de ses partisans. Rome se voyoit à la veille de servir encore de théâtre à une nouvelle guerre civile : mais le Sénat interposa son autorité, & tira parole, avec serment des deux Consuls, que, pendant leur consulat, ils ne prendroient point les armes l'un contre l'autre.

(a) Lepidus, en sortant de charge, se crut dégagé de son serment. On lui avoit décerné à l'issue du consulat, le gouvernement de la Gaule cisalpine ; il y leva aussi-tôt une armée, & il fit entrer dans son parti Brutus & Perpenna, tous deux Prétoriens ; qui avoient à leurs ordres l'un & l'autre un corps de troupes considérable, & qui campoient près de Modène. Lepidus, fortifié de ce secours, & ne voyant aucune armée en Italie qu'on pût lui opposer, marcha droit à Rome, dans l'espérance de devenir un autre Sylla s'il pouvoit se rendre maître de la ville. Le Sénat, averti de sa marche & de ses desseins, se mit en état de lui en défendre l'entrée. On eut bientôt enrôlé les légions. Catulus, qui en eut le commandement, campa hors des portes de la ville. Lepidus, pour grossir son parti, fit semer des billets dans Rome dans lesquels il invitoit le

(a) *App. l. 1. c. 25. Plutar. in Pomp.*

peuple & les partisans de Marius de le venir joindre. Mais comme on n'étoit pas prévenu en faveur de son habileté & de son courage, & que d'ailleurs le peuple ne pouvoit souffrir qu'on parlât d'incorporer les peuples d'Italie dans les anciennes Tribus, personne ne branla en sa faveur. Cependant, comme il étoit trop avancé pour reculer, on en vint bientôt aux mains; & Catulus à la tête des Légions & de tout ce qu'il y avoit de Noblesse dans Rome, le chargea si brusquement, qu'après une légère résistance il tailla en pieces une partie de son armée, & obligea le reste à prendre la fuite. (a) Lepidus désespéré de ce mauvais succès, après avoir erré quelque temps inconnu & caché en différents endroits de l'Italie, passa enfin dans l'Isle de Sardaigne, où il avoit quelques partisans. Perpenna, un de ses Officiers, l'y vint joindre avec les débris de son armée. Plusieurs partisans de Marius se rendirent auprès de lui. Il fit de nouvelles levées; son parti grossit insensiblement, & il se vit bientôt une nouvelle armée. Son dessein étoit de porter la guerre en Sicile, où il avoit des intelligences secrètes. Mais on apprit quelque temps après qu'il étoit mort de chagrin, ayant intercepté une lettre qui ne lui permettoit pas de douter de l'infidélité de sa femme. Sa mort dissipa son parti. Brutus n'avoit pas eu un sort plus heureux. Ce Capitaine n'ayant pu passer en Sicile & joindre Lepidus, s'étoit jetté dans Modene avec quelques troupes qu'il commandoit, moins à la vérité pour continuer la guerre que pour avoir le temps de capituler & de faire sa condition meilleure. En effet, Pompée ayant eu ordre de l'y assiéger, il ne parut pas plutôt devant la place que Brutus lui en fit ouvrir les portes; & il ne demanda pour toute condition que de

(a) *App. l. I. c. 25.*

pouvoir se retirer en sûreté dans une petite bourgade située sur les rives du Pô. Pompée en convint : il écrivit même au Sénat que la prompte soumission de Brutus avoit mis fin à la guerre. Cependant , au préjudice du traité & de sa parole , peu de jours après il l'envoya poignarder dans cette bourgade qu'il avoit choisie pour retraite ; soit qu'il eût découvert qu'il entretenoit encore de secrètes intelligences avec Lepidus , (a) soit que ce jeune Général , élevé dans la cruelle politique de Sylla , ne crût pas qu'on dût laisser vivre aucun chef du parti ennemi. Perpenna , après la mort de ces deux chefs , rassembla les débris de leurs troupes ; & se trouvant à la tête de cinquante-trois cohortes , il les conduisit en Espagne. Son dessein étoit de s'y cantonner & d'y faire la guerre en son nom & sans dépendre d'aucun chef , à l'exemple de Sertorius , Capitaine d'une grande réputation , qui soutenoit encore le parti de Marius dans la Lusitanie.

Sylla avoit fait déférer le gouvernement de ces grandes provinces à Metellus , un de ses Lieutenants. Le Sénat craignant qu'il ne pût résister à ces deux chefs , s'ils joignoient leurs forces , envoya à son secours Pompée , avec de nouvelles troupes. (b) Pompée , l'homme de confiance du Sénat , & qui depuis la mort de Sylla passoit pour le premier Général de la République , se mit aussi-tôt en chemin ; & il menoit avec lui ces mêmes troupes qui avoient défait plus d'une fois celles du parti de Marius. Les soldats de Perpenna , qui n'étoient pas prévenus en faveur de la capacité de leur Commandant , apprenant que Pompée marchoit à eux , prirent leurs armes , leverent leurs enseignes , & sans consulter Perpenna , lui crièrent (c) qu'il falloit aller joindre Sertorius. Qu'ils avoient besoin d'un Capi-

(a) *Plut. ibid.* (b) *Plut. ibid.* (c) *Plut. in Sert.*

tainé aussi plein d'expérience pour les commander, & que s'il refusoit de les conduire dans son camp, ils en trouveroient bien le chemin, & qu'ils lui porteroient leurs enseignes.

Perpenna fut outré de cette désertion générale; mais ne pouvant trouver de sûreté pour lui-même que parmi les complices de sa révolte, il fut obligé de les suivre. Il se rendit au camp de Sertorius, & de Général absolu & indépendant, il se vit réduit par ses propres soldats à la fonction d'Officier subalterne.

La jonction de Pompée avec Metellus, & celle de Perpenna avec Sertorius, donnerent une nouvelle chaleur aux armes. Sertorius, Capitaine expérimenté & entreprenant, eut presque toujours l'avantage, sur-tout contre Pompée, que l'envie de se distinguer & la crainte de partager sa gloire tenoit ordinairement séparé de Metellus. Ce jeune Général, dont la réputation étoit si grande à Rome, eut même le chagrin de voir prendre & brûler à ses yeux la ville de Lauron que Sertorius assiégeoit, & qu'il tenta inutilement de secourir.

On dit que s'étant trop avancé, & ne considérant que l'armée ennemie qui formoit le siege & qu'il avoit devant lui, il vit sur les hauteurs voisines des troupes de Montagnards qui y parurent tout d'un-coup, & qui, en faisant des courses dans la plaine, l'empêchoient de s'y étendre & de pouvoir fourrager: en sorte qu'étant venu pour faire lever un siege, il se trouvoit lui-même comme assiégé & investi par ces différents partis, qui ne lui permettoient pas de s'écarter. Sertorius ayant fait observer à ses principaux Capitaines la disposition de son camp & les différents endroits qu'occupoient ses troupes, ajouta, en parlant avec mépris de Pompée, que cet écolier de Sylla ne savoit pas encore son métier, & qu'il lui apprendroit dans

peu qu'un Général d'armée doit plutôt regarder derrière lui que devant.

En effet, Pompée craignant que ces troupes de Sertorius qui occupoient les hauteurs ne devinssent assez fortes & assez nombreuses pour lui fermer le chemin de la retraite, prit le parti de se retirer de bonne heure : il fallut qu'il renonçât à l'espérance de jeter du secours dans la place assiégée. Sertorius l'emporta l'épée à la main ; & quoiqu'il ne fût pas cruel, il crut être obligé d'y faire mettre le feu pour intimider les autres villes d'Espagne, & leur faire sentir que la protection de Pompée étoit d'un foible secours contre ses armes & son ressentiment.

Pompée, au désespoir d'avoir vu brûler une ville pour s'être déclaré en sa faveur, cherchoit toutes les occasions d'avoir sa revanche. Il crut l'avoir trouvée proche Sucroné ; & quoique Metellus ne fût pas loin, il s'imagina être assez fort pour défaire l'ennemi sans son secours. Il l'attaqua dans une plaine ; mais Sertorius, dont la cavalerie Espagnole étoit supérieure à celle des Romains, le poussa si vivement que ces Italiens rompus jetterent le désordre & la confusion dans l'infanterie. Pompée pensa être pris ; & son armée auroit été entièrement défaite, si Metellus ne s'étoit avancé à son secours. (a) Sertorius voyant approcher les légions de ce vieux Général, se retira dans son camp, & dit à ses Officiers en plaisantant : *que si cette vieille, en parlant de Metellus, n'eût retiré ce jeune enfant de ses mains, il alloit le renvoyer à Rome à ses parents, après l'avoir corrigé comme il le méritoit.*

Pompée moins présomptueux, & devenu sage par un peu d'adversité, jugea bien qu'il ne pouvoit pas sans péril s'éloigner de Metellus. Ils joignirent leurs troupes ; mais malgré cette jonc-

(a) *An de Rome 679.*

tion qui les rendoit supérieurs en force , ils ne laissoient pas d'éprouver de nouveaux périls dans tous les lieux où ils se campoient. Ils avoient à faire à un ennemi qui les venoit surprendre tantôt de jour , tantôt du nuit. Ses troupes , la plupart composées d'Espagnols & de Montagnards vifs & agiles , faisoient de continuelles attaques , & des retraites aussi promptes , sans que les soldats Romains , pesamment armés & accoutumés à combattre de pied ferme , les pussent joindre. Lui seul conduisoit toutes les entreprises ; il sembloit qu'il se multipliât : les deux Généraux de Rome le trouvoient à la tête de toutes les attaques. S'il avoit de l'avantage , il pouvoit ses ennemis sans leur donner le temps de se reconnoître , & s'il trouvoit trop de résistance , & qu'il craignît d'être enveloppé , il avoit accoutumé ses soldats à se disperser. Ils gagnoient les montagnes & les rochers ; & au moindre signal ils savoient se rallier auprès de leur Général : on le voyoit revenir à la charge par un autre endroit , il sembloit que ce fût de nouvelles troupes & une autre armée qu'il eût trouvée toute prête à entrer en action ; par cette maniere de faire la guerre , favorisée de la situation des lieux , il ne laissoit jamais en repos ni ses ennemis ni ses propres troupes.

Sa réputation & les nouvelles des avantages qu'il remportoit tous les jours sur les deux Généraux les plus estimés à Rome , passa jusqu'en Asie. Nous avons vu que Mithridate pressé par Sylla , avoit été obligé pour obtenir la paix , de prendre la loi du vainqueur , & de souscrire à toutes les conditions qu'il lui avoit voulu imposer , & que le Général Romain n'avoit arrêté le progrès de ses armes que pour les pouvoir tourner contre Marius & ses autres ennemis particuliers.

(a) *Plus. in Sertor.*

(a) Mithridate crut après la mort de Sylla , & pendant les guerres civiles qui agitoient la République , que la conjoncture étoit favorable pour renouveler la guerre. Il leva une puissante armée ; & afin de fomenteur la guerre civile , & d'entretenir une diversion utile à ses desseins , fit proposer à Sertorius d'unir leurs intérêts. Ses envoyés lui offrirent des sommes considérables pour fournir aux frais de la guerre , avec une flotte qui seroit à ses ordres , à condition qu'il souffriroit que ce Prince recouvrât les provinces de l'Asie que la nécessité de ses affaires l'avoit forcé d'abandonner par le traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Sertorius assembla son Conseil : tous ceux qu'il y appella ne trouverent pas qu'il y eût matière à délibérer ; & ils lui représentèrent que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flotte qu'on lui offroit , il ne lui en coûteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qui ne dépendoit pas même de lui. Mais Sertorius , avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain , protesta qu'il n'entendrait jamais à aucun traité qui blesseroit la gloire , ou les intérêts de sa patrie , & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis qui ne seroit pas acquise par des voies légitimes. Et ayant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate , il leur déclara qu'il souffriroit que le Roi leur maître reprît la Bythie & la Cappadoce , provinces sur lesquelles le peuple Romain n'avoit aucun droit ; mais qu'il ne consentiroit jamais qu'il mît le pied dans l'Asie mineure qui appartenoit à la République , & à laquelle il avoit renoncé par un traité solennel. Il renvoya ces Ministres avec cette réponse : on dit que Mithridate l'ayant

apprise (a) , se tourna rempli d'étonnement vers quelques-uns de ses courtisans , & leur dit :
 „ Qu'est-ce que ce Romain ne prétendrait pas
 „ nous prescrire , s'il étoit à Rome , puisque des
 „ bords de la mer Atlantique où il est relégué,
 „ il entreprend de donner des bornes à notre
 „ Empire ? „

Cependant ce Prince reconnoissant combien il avoit d'intérêt d'entretenir la guerre civile , conclut depuis le traité aux conditions mêmes que Sertorius avoit prescrites. Le Roi de Pont lui fournit trois cens talents & quarante vaisseaux , & Sertorius donna au Roi de Pont un corps de troupes sous le commandement de Marius Varius , un de ces Sénateurs pros crits par Sylla , & qui s'étoit réfugié auprès de lui.

Ce Sénateur étant arrivé en Asie , fit respecter le nom & la puissance de son Général dans tous les lieux où il porta ses armes. Comme s'il eût été autorisé par le Sénat & le peuple Romain , il déchargea en son nom la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées. Une conduite si modérée & si habile lui en fit ouvrir les portes sans le secours de ses armes , & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

(b) Mais ce grand Capitaine qui avoit échappé à tous les périls de la guerre , périt par la perfidie des Romains mêmes de son parti. Perpenna qui ne pouvoit lui pardonner l'autorité qu'il avoit prise sur ses propres troupes , & qui se flattoit d'occuper sa place s'il pouvoit s'en défaire , conjura sa perte , & il fit entrer dans ce complot plusieurs Officiers , sous prétexte que Sertorius méprisoit les Romains , & don-

(a) *Plut. in Sert.*

(b) *Vell. Pater. l. 2, App. l. 1, de bell. civ.*

noit toute sa confiance aux Espagnols. (a) Les conjurés l'assassinèrent dans un festin. Perpenna prit ensuite le commandement de l'armée ; mais il n'avoit ni la capacité de son prédécesseur , ni la confiance des soldats , qui détestoient sa perfidie. Metellus & Pompée avoient été obligés alors de se séparer pour faire subsister plus facilement leur cavalerie. Pompée fut instruit le premier de la mort de Sertorius & de la disposition des esprits. Ils s'approcha aussitôt du camp de Perpenna : une partie des soldats de ce nouveau Général l'abandonnerent ; les autres quand on les attaqua ne firent qu'une foible résistance. Chacun se dispersa ; Perpenna dans cette déroute ne fut que s'enfuir & se cacher. Il fut trouvé dans un buisson : Pompée lui fit couper la tête sur le champ , & par sa mort la guerre d'Espagne fut terminée.

Pompée ramena son armée victorieuse en Italie. (b) Spartacus Gladiateur y avoit excité une guerre dangereuse. Ce Gladiateur homme de courage s'échappa de Capoue , où il étoit gardé avec soixante & dix de ses camarades. Il les exhorta ensuite de sacrifier leur vie plutôt pour la défense de leur liberté , que pour servir de spectacle à l'inhumanité de leurs patrons. Un grand nombre d'esclaves fugitifs se joignirent à lui : la licence & l'espérance du butin lui attirèrent une foule de petit peuple de la campagne , en sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Le Sénat qui méprisoit Spartacus , se contenta d'abord d'envoyer contre lui Varinius Glaber & P. Valerius , tous deux Préteurs. On ne leur donna même que peu

(a) *Plut. in Sert. App. de bell. civ.*

(b) *An de Rome 680. César. comment. l. 1. Cic. in Manilia. Flor. l. 3. c. 20. Val. Max. l. 8. c. 6. App. de bell. civ. l. 1.*

des troupes , parce qu'on auroit eu honte de faire marcher les légions contre des esclaves & des brigands , que la présence seule du Magistrat devoit dissiper. Spartacus tailla en piéces les troupes qu'on lui avoit opposées. Cette défaite , malgré l'inégalité du nombre , causa autant de surprise que d'indignation au Sénat. (a) L'affaire paroissant plus sérieuse qu'on ne l'avoit crue d'abord , les Consuls (b) eurent ordre de se mettre en campagne chacun à la tête d'un corps considérable. Les Magistrats ne pouvant se persuader que des esclaves & des fugitifs osassent soutenir la présence des légions , marchèrent avec négligence contre des ennemis qu'ils méprisoient. Spartacus en profita : il choisit son camp & le champ de bataille , comme auroit pu faire un grand Général , & il fit combattre ses compagnons avec un courage si déterminé , que les soldats Romains , qui croyoient marcher à une victoire certaine , trouvant une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas , se débandèrent & prirent la fuite. Les Consuls les rallierent , & il y eut un second combat près de Picene , mais qui ne leur fut pas plus heureux. Les Romains prirent encore la fuite ; & il n'y avoit qu'une intelligence criminelle avec les ennemis qui pût en quelque manière justifier une lâcheté si extraordinaire.

De si grands avantages attirèrent une foule innombrable de peuple sous les enseignes de Spartacus : & ce Gladiateur se vit jusqu'à six vingt mille hommes à ses ordres, pâtres, bandits, esclaves transfuges, tous gens féroces & cruels , qui portoient le fer & le feu de tous côtés , & qui n'envisoient dans cette révolte qu'une

(a) *An de Rome 681.*

(b) *L. Gellius , Cornelius Lentulus.*

licence effrénée , & l'impunité de leur crime (a). Il y avoit près de trois ans que cette guerre domestique duroit en Italie , avec autant de honte que de désavantage pour la République , lorsque le Sénat en donna la conduite à Licinius Crassus , un des premiers Capitaines du parti de Sylla , & qui avoit eu beaucoup de part à ses victoires. La fortune changea sous un si habile Général. Crassus savoit faire la guerre , & la fit heureusement. Il commença par rétablir la discipline militaire dans les troupes. On décima par son ordre celles qui avoient fui lâchement dans les deux derniers combats. Cette utile sévérité le fit autant craindre de ses propres soldats que des ennemis. Les Romains virent bien que sous ce Général il falloit vaincre ou mourir ; & un corps de dix mille hommes de ces rebelles s'étant éloigné du gros de l'armée pour fourrager , il les surprit, tomba dessus , & les tailla en pieces.

Il défit ensuite dans une bataille rangée leur armée entière , & en remporta une victoire complète. Spartacus , traînant les restes de sa déroute , vouloit gagner les bords de la mer pour passer en Sicile , où un grand nombre d'esclaves lui faisoit espérer de pouvoir se rétablir. Mais Crassus le prévint , lui coupa le chemin de la mer , & l'investit dans son propre camp. Spartacus désespérant de pouvoir échapper , se résolut de tenter encore une fois le sort des armes. Il rangea son armée en bataille avec toute l'habileté d'un grand Capitaine : il ne lui manquoit qu'une meilleure cause. (b) On dit que comme on lui eut amené un cheval un peu avant que le combat commençât , il tira son épée , le tua , & se tournant vers ses soldats : « si je suis

(a) *An de Rome 680.*

(b) *Plut. in Crasso.*

55 victorieux , leur dit-il , je n'en manquerai pas ;
 55 & si nous sommes défaits , je n'ai pas envie de
 55 m'en servir. « Il se mit ensuite à la tête de
 son infanterie. Ses gens animés par l'exemple
 de leur Général , se battirent en désespérés.
 La victoire fut long-temps en balance : enfin la
 valeur des légions en décida. On fit une cruel-
 le boucherie de ces brigands ; Spartacus blessé
 à la cuisse d'un coup de javeline , se défendit
 encore long-temps en combattant à genoux , &
 tenant son bouclier d'une main & son épée de
 l'autre. Enfin percé de coups , il tomba sur un
 monceau , ou de Romains qu'il avoit immolés
 à sa fureur (a) , ou de ses propres soldats qui s'é-
 toient fait tuer aux pieds de leur Général en le
 défendant. Ceux qui purent échapper à l'épée
 des victorieux gagnèrent les montagnes & se
 rallierent ensuite. Pompée en revenant d'Es-
 pagne les rencontra , & défit sans peine des
 troupes fugitives , sans chefs & sans retraite. (b)
 Cependant pour diminuer la gloire de Crassus
 & augmenter la sienne , il n'eut point de honte
 d'écrire au Sénat que Crassus avoit défait Spar-
 tacus : 55 mais moi , dit-il dans sa lettre , j'ai
 55 coupé la racine de cette guerre , & je viens
 55 d'exterminer le dernier de ces brigands. «
 Crassus se sentit cruellement offensé d'une let-
 tre , qui en lui ôtant l'honneur d'avoir fini cette
 guerre , sembloit écrite pour préparer les esprits
 à lui refuser le triomphe. Mais comme il aspi-
 roit en même-temps au consulat , & que Pom-
 pée pouvoit tout alors dans Rome , il dissimula
 cette injure publique , avec un silence profond ,
 & qui cachoit tout son ressentiment. Pompée
 étoit appelé lui-même au consulat par les vœux

(a) *Liv. Epit. l. 97. Athen. l. 3. Eutrop. l. 6. Cic. in Pisonem.*

(b) *Plut. in Crasso. Cic. pro lege Manilia.*

de tout le peuple Romain. Crassus qui craignoit qu'il ne lui fît donner l'exclusion , le fit prier par des amis communs qu'ils pussent agir de concert , & qu'il voulût bien le recevoir pour son collègue dans cette suprême dignité. Pompée ravi de l'avoir réduit à recourir à son crédit , témoigna publiquement qu'il seroit aussi obligé à ses amis de l'élection de Crassus , que de la sienne propre. (a) Les deux factions réunies emportent tous les suffrages. Crassus , qui , selon les loix de Sylla , avoit passé par la charge de Préteur , fut élu Consul : & on défera la même dignité à Pompée , quoiqu'il ne fût que simple Chevalier , qu'il n'eût pas été seulement Questeur , & qu'à peine il eût trente-quatre ans. Mais sa haute réputation , & l'éclat de ses victoires , couvrirent ces irrégularités : on ne crut pas qu'un citoyen qui avoit été honoré du triomphe avant l'âge de vingt-quatre ans , & avant que d'avoir entré au Sénat , dût être assujetti aux regles ordinaires.

Ce ne fut pas la seule occasion dans laquelle l'estime ou la complaisance de ces concitoyens , & quelquefois sa propre ambition , le mirent au-dessus des loix. C'étoit un usage dans la République , qu'un Général victorieux , & qui demandoit l'honneur du triomphe , ne devoit point entrer dans la ville avant que de l'avoir obtenu. Par la même loi tout citoyen qui aspirait au consulat devoit être dans la ville , pour solliciter en personne la dignité qu'il briguoit. Il sembloit que Pompée & Crassus eussent renoncé au triomphe , étant entrés dans Rome pour demander le consulat. Mais après leur élection on fut surpris qu'ils prétendissent encore au triomphe , comme s'ils étoient restés chacun à la tête de leurs armées. Jusqu'alors ils avoient agi de

(a) *An de Rome 683.*

concert : mais comme l'affaire du triomphe souffroit des difficultés , & qu'on les pressoit de licencier les armées qu'ils tenoient l'un & l'autre aux portes de Rome , Crassus , qui ménageoit moins Pompée depuis qu'il étoit parvenu au consulat , représenta que son collègue ayant terminé la guerre d'Espagne devoit être le premier à congédier ses troupes. Pompée de son côté irrité de ce que Crassus vouloit l'obliger de désarmer avant lui , s'en défendoit sur ce qu'il attendoit , disoit-il , Metellus qui devoit triompher avec lui. Ces prétentions opposées firent éclater leur animosité. Pompée ne pouvoit souffrir que Crassus , qu'il regardoit comme lui étant fort inférieur dans le commandement des armées , & qui n'avoit même acquis le consulat que par son crédit , osât entrer en concurrence avec lui ; & Crassus , le plus riche particulier de la République , comptoit ses trésors pour des victoires , & ne pouvoit se résoudre à plier sous un homme qui n'avoit pas tant d'argent que lui. Au travers de ces contestations le public n'avoit pas de peine à démêler que ces deux hommes également ambitieux & puissants , vouloient retenir leurs troupes , moins pour la cérémonie du triomphe que pour se conserver plus de forces & d'autorité l'un contre l'autre. Le Sénat & le peuple épouvantés par la crainte de retomber dans les malheurs d'une guerre civile , les conjurèrent de sacrifier leurs ressentiments particuliers à la tranquillité publique. Le peuple même dans un jour d'assemblée se jettant à leurs genoux , les supplia de vouloir bien se réconcilier. Pompée affecta une fierté inflexible , & parut toujours inexorable ; Crassus de son côté ne montroit pas moins de hauteur. Mais les Aruspices ayant déclaré que l'Etat étoit menacé des dernières calamités si les Consuls ne se réunis-

soient (a), Crassus touché d'un sentiment de religion se leva le premier , & présenta la main à Pompée , qui l'embrassa ensuite : & après avoir triomphé l'un & l'autre , ils licencierent de concert leurs armées.

Cette réconciliation n'étoit pas si sincère que l'un & l'autre ne cherchât à se fortifier par un plus grand nombre de partisans : il étoit sur-tout question de gagner l'affection du peuple. Crassus pour le mettre dans ses intérêts fit dresser mille tables , où il traita toute la ville. Il fit distribuer en même-temps aux familles de la populace & du petit peuple du bled pour les nourrir pendant trois mois. On sera moins surpris d'une libéralité si prodigieuse , si on considère que Crassus possédoit la valeur de plus de sept mille talents de bien : & c'étoit par ces sortes de dépenses publiques que les grands de Rome achetoient les suffrages de la multitude.

(b) Pompée de son côté pour renchérir sur les bienfaits de Crassus , & pour mettre dans ses intérêts les Tribuns du peuple , fit recevoir des loix qui rendoient à ces Magistrats toute l'autorité dont ils avoient été privés par celles de Sylla. Sans égard pour la mémoire de son Général & de son bienfaicteur , il fit revivre les Ordonnances de C. Gracchus , qui attribuoient à l'Ordre des Chevaliers la connoissance des causes criminelles , que Sylla avoit renvoyées au Sénat. C'est ainsi que ces hommes ambitieux se jouoient tour à tour des loix , augmentoient tantôt l'autorité du Sénat , tantôt celle du peuple , selon qu'il convenoit à leurs intérêts. On ne peut exprimer les transports de joie que les Tribuns firent éclater au sujet du rétablissement de leur autorité : ils en avoient la principale obligation à Pompée : ils ne tardèrent guère à

(a) *Plut. in Crasso.*

(b) *Plut. in Pomp.*

lui en marquer leur reconnoissance. La guerre avoit été résolue contre les Pirates qui infestoient les côtes de la République. Ils en firent décerner le commandement à Pompée ; & ils lui attribuerent une autorité absolue par terre & par mer , soit pour lever des troupes , soit pour armer des vaisseaux.

Les Pirates dont il est question sortoient des côtes de la Cilicie. Ils ne montoient d'abord qu'un petit nombre de barques armées & de brigantins , qui couroient les mers pour enlever quelques Marchands , ou des passagers qu'ils faisoient esclaves. Leur nombre & leur audace s'accrurent par la protection de Mithridate , qui les prit à son service pendant qu'il faisoit la guerre contre les Romains. Ils armerent de grands vaisseaux , formerent des flottes redoutables , & étendirent leurs courses jusques sur les côtes d'Italie. Ils faisoient même des descentes , pilloient les temples les plus fameux , ruinoient les petites villes , & enlevoient les habitants. Enfin leur puissance augmenta à un point qu'ils avoient plus de mille vaisseaux partagés en différentes escadres qui tenoient bloqués tous les ports de la République , en sorte qu'il n'en pouvoit presque sortir aucun vaisseau qui ne fût pris ; ce qui avoit ruiné absolument le commerce.

(a) C'est contre ces Pirates que Pompée fut envoyé. Pour le mettre en état de faire un puissant armement , le peuple , qui l'idolâtroit , lui décerna une autorité sans bornes. (b) Le décret de sa commission portoit expressément que sa puissance s'étendrait dans toute la Méditerranée depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à quatre cens stades dans la terre ferme : qu'il leveroit autant de soldats & de matelots qu'il jugeroit à propos :

(a) *An de Rome 686.*

(b) *Plut. in Pomp.*

qu'il pourroit prendre dans le trésor public tout l'argent qu'il croiroit nécessaire , sans être obligé d'en rendre compte , & qu'il pourroit choisir dans le corps du Sénat quinze personnes pour lui servir de Lieutenants , & pour exécuter ses ordres dans les lieux où il ne pourroit pas commander en personne. Un pouvoir si étendu , & cette autorité absolue confiée à un seul citoyen , donna beaucoup d'inquiétude & même de jalousie au Sénat. Plusieurs de ce corps accusèrent hautement Pompée de vouloir s'emparer de la souveraineté de l'Etat : & l'un des Consuls irrité qu'on lui eût décerné cette commission à son préjudice , lui dit avec une espèce de menace : *Qu'en affectant , comme il faisoit , d'imiter les manieres hautaines de Romulus , il pourroit bien avoir le même sort.*

Catulus plus modéré prit un tour plus adroit ; & pour dissuader le peuple de donner un pouvoir si étendu à un seul citoyen , il commença dans une assemblée par faire l'éloge de Pompée , & il fit mention en des termes magnifiques des actions les plus éclatantes de ce Général. Mais comme s'il se fût intéressé à sa conservation , il se plaignit que le peuple exposât le plus grand Capitaine de la République à tous les périls qui se présentoient. » Et si vous le perdez , dit-il » au peuple , quel autre pourrez-vous mettre en » sa place ? « Alors la multitude s'écria tout d'une voix & avec de grands cris (a) : Nous t'y » mettrons toi-même. « Catulus ne pouvant résister ni à la volonté déterminée de tout le peuple , ni au témoignage si honorable qu'on rendoit à sa valeur , se retira.

Un autre Sénateur , appelé Roscius , ayant voulu prendre la parole , fut interrompu par les cris
confus

(a) Cic. pro lege Manil. Plut. in Pomp. Vel. l. 2. c. 31.

confus du peuple , qui souffroit impatiemment qu'on lui fit des remontrances à ce sujet. Roscius fut réduit à s'expliquer par signes , & en élevant deux doigts de la main il vouloit faire comprendre qu'on devoit au moins donner un collègue à Pompée : mais toutes ces démonstrations furent inutiles. Le peuple même , irrité de la jalousie & de la résistance du Sénat , augmenta encore le pouvoir de Pompée ; & on ajouta au décret de sa commission , qu'il pourroit armer cinq cens vaisseaux , les charger de six-vingt mille hommes de débarquement , & qu'il auroit vingt-quatre Sénateurs & deux Questeurs à ses ordres.

C'est ainsi que ce peuple si jaloux de la liberté , séduit par les Tribuns , se précipitoit dans la servitude , & il ne tenoit qu'à Pompée de se rendre le Souverain de la République : mais ceux qui le connoissoient bien jugerent qu'il n'y avoit rien à craindre d'un homme qui avoit plus de vanité que d'ambition , & qui étoit plus sensible à l'éclat que lui donnoit un si grand emploi , qu'aux moyens de le rendre perpétuel & indépendant. Cette guerre ne dura qu'une campagne. Pompée , ayant mis en mer une puissante flotte , défit celle des Pirates. Il prit un grand nombre de ces brigands : & au lieu de les faire mourir , il les relégua dans le fond des terres & dans des lieux éloignés des bords de la mer. Par-là , en leur donnant moyen de vivre sans piraterie , il les empêcha de pirater.

Fin du Livre onzieme.

L I V R E X I I.

Pompée passe en Asie pour se mettre à la tête des troupes que commandoit Lucullus. Entrevue de ces deux Romains. Les reproches qu'ils se font l'un à l'autre. Ils se séparent ennemis déclarés. Détail de la conjuration de Catilina. Dessesins ambitieux du Tribun P. Servilius Rullus. Cicéron, par son habileté & son éloquence, vient à bout de faire rejeter la loi que proposoit Rullus au sujet des terres de conquêtes, & de ruiner entièrement le parti de Catilina.

ON n'eut pas plutôt appris à Rome la défaite des Pirates, que (a) Manlius, Tribun du peuple, mais créature de Pompée, pour perpétuer son autorité, proposa un nouveau décret qui lui donnoit le commandement de la guerre contre Mithridate, quoique L. Lucullus, excellent Capitaine, fût revêtu actuellement de cet emploi, & qu'il eût acquis beaucoup de gloire. Ce décret portoit non-seulement que Pompée prendroit le commandement de son armée & le gouvernement de l'Asie, mais qu'il retiendrait encore la surintendance qu'il avoit sur l'armée navale dont il venoit de se servir contre les Pirates.

C'étoit livrer entre ses mains toutes les forces de terre & de mer, & il ne lui manquoit plus que le titre de Roi. Manilius & les partisans de Pompée pressoient la publication de ce décret. Le peuple, toujours aveugle & toujours la dupe des Grands, s'y intéressoit comme s'il se fût agi de son salut. Le Sénat, plus éclairé, regardoit ce

(a) *Plut. in Pomp.*

décret comme l'établissement de la tyrannie. Cependant, quand le jour de l'assemblée fut arrivé, & que Manilius proposa de révoquer Lucullus, & de lui substituer Pompée, personne ne branla ; la crainte du ressentiment d'un homme si puissant contint presque tous les Sénateurs. Ciceron même, reconnu pour bon citoyen, mais d'une conduite toujours timide & incertaine, se déclara pour le parti le plus puissant, & fit, en faveur du décret, le discours qui nous est resté sous le titre de *pro lege Manilia*. Il n'y eut, dans une compagnie aussi nombreuse, que Hortensius & Catulus qui s'y opposèrent. Catulus reprocha au peuple, avec beaucoup de courage, l'injustice qu'il vouloit faire à Lucullus : il représenta ses services & les grandes actions qu'il avoit faites dans le cours de cette guerre. Il disoit que par une glorieuse victoire il avoit délivré la ville de Cizique d'un siège par terre & par mer ; qu'il avoit battu Mithridate en différentes occasions, & vaincu Tigrane le plus puissant Roi de l'Asie. Mais s'apercevant que le peuple n'écoutoit son discours qu'avec impatience (a), il se tourna vers le Sénat, & élevant sa voix avec un air plein d'indignation : « Sortons, leur dit-il, Peres » conscripts, d'une ville où l'on veut établir la » tyrannie, & allons chercher quelque désert où » nous puissions conserver la liberté que nous » avons reçue de nos peres. »

Ce discours généreux ne fit aucune impression sur des gens, ou qui avoient vendu leur foi à Pompée, ou qui redoutoient sa puissance & son ressentiment. L'intérêt public fut ainsi sacrifié, comme il arrive toujours, à l'intérêt particulier. Le décret fut confirmé par toutes les tribus, & le peuple donna à Pompée une autorité aussi étendue que celle que Sylla avoit usur-

(a) *Plut. in Pomp.*

pée les armes à la main & pendant sa dictature.

Pompée partit aussi-tôt pour l'Asie ; & Lucullus , sur les nouvelles du décret , quitta son armée , pour n'être pas obligé de la remettre lui-même à son ennemi. Ces deux Généraux se rencontrèrent dans la Galatie. Leurs Officiers , & des amis communs les obligèrent de se voir. Tout se passa d'abord avec une politesse réciproque : mais à la fin Lucullus , outré contre Pompée qui lui enlevait son emploi , ne put s'empêcher de faire éclater son ressentiment. (a) Il lui reprocha qu'il n'avoit jamais recherché le commandement des armées que contre des ennemis vaincus , & que , semblable à ces lâches oiseaux qui ne se jettent que sur des charognes & des corps morts , c'étoit sa coutume de survenir à la fin des guerres , & de profiter des combats & des victoires des autres Généraux ; que personne n'ignoroit qu'il avoit voulu enlever à Metellus , à Crassus & à Catulus la gloire de la défaite des Espagnols , des gladiateurs & des séditieux qui suivoient le parti de Lepidus ; & qu'il savoit , sans s'exposer à aucun péril , s'approprier les heureux succès des autres. » Et faut-il aujourd'hui , ajouta Lucullus , que je n'aie vaincu Mithridate , conquis le Royaume de Pont , défait Tigrane , remporté des victoires considérables , & pris Tigranocerta , Nisibe , & tant de villes de l'Arménie , que pour vous préparer de nouveaux triomphes ? «

Pompée , irrité d'un discours si outrageant , lui reprocha de son côté qu'il avoit moins acquis que ravagé l'Asie , dont il s'étoit approprié les richesses. Qu'il ne faisoit la guerre que pour piller , & comme un brigand ; qu'à la vérité il avoit eu quelques avantages ; mais qu'il n'avoit

(a) *Vell. Paterc. l. 2, c. 33. Plut. in Lucullo.*

jamais voulu achever de vaincre , & qu'il laissoit toujours des ressources à l'ennemi vaincu , pour se perpétuer dans le commandement & pour pouvoir continuer un pillage odieux à ses propres soldats.

Ces reproches mutuels n'étoient pas sans fondement (a) : & s'il est vrai que Lucullus avoit terni l'éclat de ses victoires par cette avidité insatiable d'accumuler richesses sur richesses , cette jalousie que Pompée faisoit paroître contre tous les Capitaines de la République , & les ressorts qu'il faisoit jouer pour les priver de leurs emplois dans le cours même de leurs victoires , le rendoient suspect aux véritables Républicains. Il sembloit qu'il voulût être le seul Capitaine de l'Etat , & que les autres devinssent ennemis à proportion qu'ils acquéroient de gloire & de considération. Ces deux Généraux se séparèrent ennemis déclarés : Pompée alla prendre le commandement de l'armée , & Lucullus retourna à Rome , où , malgré la cabale & les mauvais offices de Pompée , il fut honoré d'un triomphe solennel. Il trouva cette ville capitale du monde dans un calme apparent. Mais cette tranquillité extérieure cachoit une agitation secrète , & il se formoit sourdement de nouveaux partis , qui tous , quoique par des routes différentes , ne cherchoient qu'à se supplanter les uns les autres , & à s'emparer du gouvernement.

(b) Lucius Sergius Catilina , dont nous avons déjà parlé , étoit à la tête d'un de ces partis. Il étoit né d'une illustre maison patricienne , & si ancienne qu'il se vantoit de sortir de Sergeste l'un des compagnons d'Enée , manie de la plupart des grands , qui , à la faveur de la ressemblance des noms , vont chercher dans les rui-

(a) *Vell. Paterc. l. 2. c. 33.*

(b) *Sallust. in Catil. Plur. in Cic.*

nes de l'antiquité , & souvent jusques dans la fable , l'origine de leurs maisons. Catilina , élevé dans le tumulte & le désordre des guerres civiles , avoit été le ministre des cruautés de Sylla , auquel il s'étoit attaché. La protection de ce Dictateur , sa naissance & son courage l'avoient fait parvenir aux principales dignités de la République. Il avoit été Questeur , Lieutenant-Général des armées , & il avoit commandé depuis en Afrique en qualité de Préteur. Mais dans ces différents emplois il s'étoit également déshonoré par ses débauches & par des crimes affreux. On l'avoit déjà accusé publiquement d'inceste avec une Vestale , d'assassinat & de concussion , & il n'avoit échappé à la rigueur des loix que par l'adresse qu'il avoit eue de corrompre ses propres accusateurs , qui , à prix d'argent , s'étoient désistés de leur action. C'étoit un homme sans mœurs , sans probité , sans aucun respect pour les Dieux , dont l'ambition étoit la seule divinité ; mécontent du présent , toujours agité pour l'avenir , hardi , téméraire , audacieux , capable de tout entreprendre ; mais peu habile , allant à la tyrannie trop à découvert , & incapable de cette profonde dissimulation qui lui eût été si nécessaire pour couvrir ses perverses desseins. Tel étoit Lucius Catilina , qui , après la mort de Sylla , forma le projet de s'emparer , à son exemple , de la souveraine puissance. Pour y parvenir il commença à s'associer tout ce qu'il y avoit alors à Rome de jeunes gens ruinés par le jeu , ou perdus par la débauche du vin & des femmes.

Rome , dans son origine , n'avoit point trouvé de garde & de défense plus sûres de la liberté publique qu'une pauvreté presque égale entre ses citoyens ; la tempérance & la frugalité qui en étoient une suite , régnoient dans toutes les conditions , peut-être autant par nécessité

que par choix. Le luxe y fut long-temps inconnu : on faisoit plus de cas du fer que de l'or : & le citoyen , content d'un petit héritage qu'il cultivoit de ses mains , n'aspiroit à se distinguer que par son courage. Comme on n'attendoit rien des autres , & que chacun fondoit sa subsistance sur son travail , on ne voyoit ni lâche complaisance , ni attachement servile. L'amour seul de la liberté formoit un sentiment commun , & tant que Rome regarda la pauvreté particulière comme une vertu , les citoyens furent libres , soumis aux loix seules , & indépendants les uns des autres.

Mais après que les Romains eurent détruit Carthage , la Rivale de Rome , assujetti l'Italie & les isles voisines , conquis l'Espagne & les côtes d'Afrique , réduit en provinces une partie des Gaules & toute la Syrie ; après qu'ils eurent forcé la plupart des Souverains de l'Asie à payer tribut , l'ambition , le luxe , la mollesse & tous ces vices qui semblent inséparables des richesses , entrèrent dans Rome à la suite de ces conquérants. Ceux qui avoient vécu avec gloire dans une pauvreté honorable , succomberent sous l'opulence. On commença à regarder avec admiration un tableau d'une excellente main , une statue , un vase cizelé : on envia bientôt le bonheur des Généraux & des Officiers qui en avoient rapporté de l'Asie ; & ce fut pour en posséder & pour acquérir des richesses qu'on trafiqua de sa liberté , & qu'on la vendit aux Grands & aux chefs de parti dont on pouvoit espérer des emplois & de l'argent.

Ces mœurs austères & cette frugalité des anciens temps se changerent insensiblement en une volupté recherchée. La plupart des jeunes gens consumoient le patrimoine de leurs ancêtres dans des festins où régnoient la délicatesse & la somptuosité. Les femmes eurent part à

cette corruption presque générale : la plupart ne comptoient plus la chasteté au nombre des vertus. Des hommes indignes de ce nom se prostituoient comme les femmes ; & ceux qui s'étoient ruinés pour fournir à une dépense extraordinaire , ou qui pouvoient être recherchés pour des crimes , souhaitoient une guerre civile qui les mît à couvert de la rigueur des loix , ou de la poursuite de leurs créanciers. (a) Cette disposition des esprits commença à éclater sur la fin du consulat de L. Volcatius-Tullus , & de M. Emilius Lepidus. On avoit désigné pour leurs successeurs Publ. Autronius & P. Sylla. Mais ayant été depuis convaincus d'avoir acheté les suffrages , ils furent exclus de cette dignité , & par une nouvelle élection on substitua en leur place Lucius Cotta & L. Torquatus. (b) La honte de cette exclusion , & un esprit de vengeance les portèrent à conjurer contre le repos de l'Etat. Ils résolurent d'assassiner les deux nouveaux Consuls , de se défaire de la plus grande partie du Sénat , & de s'emparer du gouvernement. Catilina , toujours prêt à entreprendre les plus grands crimes , & avide des nouveautés qui lui pouvoient faire espérer quelque changement dans sa fortune , entra dans cette conspiration. Ils y engagèrent encore un grand nombre de ces jeunes gens perdus de débauche dont nous venons de parler , & entr'autres Pison , jeune homme d'une maison illustre , mais téméraire , factieux , abymé de dettes , & qui n'envisageoit de ressources à ses affaires que dans la ruine de l'Etat.

Leur dessein étoit , comme nous l'avons dit , de tuer les Consuls & de faire périr la plus grande partie des Sénateurs. Ils devoient exécuter cet attentat dans le Capitole le premier jour

(a) *An de Rome 687.* (b) *An de Rome 688.*

de janvier , auquel les Consuls entroient en charge. Mais n'ayant pas trouvé la conjoncture favorable , ils en remirent l'exécution au cinquieme de fevrier. On devoit voir ce jour-là le plus horrible attentat qui fût arrivé dans la République depuis la fondation de Rome. Une troupe de scélérats devoient , au signal que leur donneroit Catilina , se jeter sur les Consuls & sur les Sénateurs , & les poignarder. (a) Marius Catilina , impatient de répandre le sang de ses concitoyens , ayant donné ce signal plutôt qu'il ne falloit & avant que tous les conjurés eussent occupé les postes qui leur étoient assignés , personne ne branla : on remit encore une fois cette cruelle entreprise. Catilina s'en rendit le chef par son audace , & fortifia son parti d'un grand nombre de Sénateurs & de Chevaliers , qui tous par différents motifs se joignirent aux conjurés.

On comptoit au nombre de ses partisans , de l'ordre des Sénateurs , Lentulus Sura , P. Autronius dont nous venons de parler , Crassus Longius , Caius Cethegus , les deux fils de Servius Sylla , Lucius Vagunteius , Quintus Annius , Poscius Lecca , Lucius Curius , L. Bestia , Q. Curius ; & de l'ordre des Chevaliers , M. Fulvius Nobilior , Lucius Statilius , P. Gabinius Capito & C. Cornelius. On prétend que Crassus eut quelque connoissance d'une partie de leurs desseins , & que cet homme toujours jaloux & ennemi de la gloire de Pompée , n'étoit pas fâché qu'il s'élevât dans la République un nouveau parti qui balançât son autorité. Quelques-uns même soupçonnèrent César de favoriser secretement la conjuration ; & on a dit que ces deux hommes ambitieux , mais habiles , en attendoient le succès pour se déclarer.

Lentulus , un des chefs de ce parti , étoit fils de

(a) Sallust. in Catil.

Manius Aquilius qui avoit été Consul avec Marius : son fils , dont nous parlons , portoit le nom de Lentulus , pour avoir été adopté par un autre Lentulus de l'illustre maison des Cornéliens. C'étoit un homme perdu de débauche , naturellement effronté , & qui faisoit gloire de ses vices. On lui avoit donné le surnom de *Sura* , c'est-à-dire *gras de jambe* , parce que le Dictateur Sylla lui ayant un jour demandé compte en plein Sénat des deniers qu'il avoit administrés peu fidèlement pendant qu'il étoit Questeur , Lentulus , qui les avoit dissipés dans des débauches , lui répondit , qu'il n'avoit point d'autre livre de compte que le gras de sa jambe , qu'il présentoit pour y être frappé , faisant allusion à une manière usitée en ce temps-là entre les enfants qui jouoient à la paume , où celui qui avoit manqué de frapper la balle recevoit un coup sur la jambe.

L'Histoire nous a conservé encore un autre trait de son effronterie , qui marque encore mieux sa corruption & son caractère. Il avoit été cité devant les Magistrats au sujet de différents crimes dont on l'accusoit. Il corrompit les Juges à prix d'argent ; & le jour du jugement , ayant en une voix plus qu'il n'en falloit pour être absous , il n'eut point de honte de s'écrier tout haut : *que ce Juge devoit lui rendre l'argent qu'il avoit reçu pour un suffrage inutile.*

Tel étoit P. Lentulus , que la débauche , l'impunité des crimes , & même l'ambition firent entrer dans cette conjuration. Il s'étoit laissé entêter de je ne sais quelles prédictions qu'on attribuoit aux Sybilles , & qui promettoient , disoit-on , l'empire de Rome à trois Cornéliens. Cinna & Sylla , tous deux de cette illustre maison , quoique dans des partis opposés , avoient joui successivement de la souveraine puissance ; & Lentulus n'étoit pas fâché que ses

flauteurs lui firent l'application de la prophétie de la Sybille , & qu'on le regardât comme le troisieme du même nom qui devoit régner à Rome,

Cethegus , du même parti , étoit un homme hardi , audacieux & redoutable par le crédit qu'il avoit sur l'esprit de la multitude. Il avoit été auparavant Tribun du peuple , qu'il gouvernoit à son gré ; mais il étoit gouverné lui-même par une courtisane appelée Præcia , qui , pendant son tribunat , dispoit souverainement de toutes les affaires de la République.

Outre les Sénateurs dont nous venons de parler , il y avoit un grand nombre de Chevaliers qui s'étoient engagés dans la même conspiration. Catilina fut encore y attirer des soldats vétérans & d'anciens Officiers de Sylla , qui , après avoir consumé dans le jeu & la débauche le prix & la récompense de leurs services , soupiroient après une nouvelle guerre civile , qu'ils regardoient comme l'unique ressource dans leur misere.

Dès femmes des premieres maisons de Rome , aussi connues par leurs désordres que par leur beauté , entrèrent dans la conjuration par complaisance pour leurs amants : telle étoit la fameuse Sempronia. Elle avoit reçu de la nature une naissance illustre , un esprit brillant & agréable , un courage ferme & résolu , & , ce que les femmes estiment encore plus que tout cela , une beauté incomparable.

Ces graces naturelles étoient rehaussées par des apparences de pudeur qu'elle affectoit quelquefois , selon le caracteres des personnes à qui elle vouloit plaire. Mais ses regards , qui sembloient alors échapper des yeux modestes , étoient toujours conduits par des passions emportées , & elle recherchoit encore plus les hommes qu'elle n'en étoit recherchée. Le dé-

l'ordre de ses mœurs la fit tomber insensiblement dans les plus grands crimes. On la soupçonnoit d'être complice de plusieurs assassinats, & on l'avoit vue nier des dépôts en justice avec plus de hardiesse & de confiance que n'en avoient ceux qui en demandoient la restitution.

D'autres femmes d'aussi bonne maison, & aussi déréglées que Sempronia, mais moins jeunes & moins aimables, prirent part à la conjuration, dans l'espérance de voir abolir des dettes qu'elles avoient contractées dans un âge avancé, pour fournir à la dépense de leurs jeunes amants. Catilina les attira dans son parti par le moyen des hommes qui leur plaisoient le plus, dans la vue de s'en servir dans la suite pour gagner leurs maris, ou pour s'en défaire.

Enfin tout ce qu'il y avoit de jeunesse à Rome élevée dans le luxe & amollie par les délices; ceux qui étoient ruinés, & qui ne pouvoient plus fournir à leur dépense ordinaire; les ambitieux qui aspiroient aux premières dignités de la République; d'autres qui ne pouvoient se venger par eux-mêmes d'ennemis trop puissants, tous ces gens animés de différentes passions se joignirent & s'attachèrent à Catilina.

Ce chef de parti, pour les engager plus étroitement, promet aux uns de les décharger de toutes leurs dettes; il donna de l'argent aux autres; il procure à quelques-uns la possession des femmes dont ils étoient amoureux; aux vindicatifs il fait espérer la proscription de leurs ennemis, & il leur fait envisager à tous des biens & des honneurs dans une nouvelle révolution. Mais il leur représente en même-temps que pour en assurer le succès il faut qu'ils emploient d'abord tous leurs soins pour lui faire obtenir le consulat; qu'il n'est pas moins utile au parti de lui donner pour collègue Caius Antonius, un des

prétendants , & avec lequel il avoit d'anciennes liaisons. Qu'il pourroit dans la suite le faire entrer dans ses sentiments , & que si une fois l'un & l'autre se trouvoient revêtus de la souveraine magistrature , & à la tête des légions , il n'y auroit point de puissance qui pût s'opposer à l'exécution de leurs desseins.

Il est vrai que la conjoncture ne pouvoit être plus favorable. Pompée faisoit alors la guerre aux extrémités de l'Orient. Ce Général emporté par le desir de remplir la terre entière de la gloire de son nom , poursuivoit des Arabes qu'il étoit plus aisé de vaincre que de trouver. Il n'y avoit point d'armée en Italie. Le peuple toujours avide de la nouveauté , voyoit avec plaisir s'élever un parti qui sembloit n'en vouloir qu'à l'autorité du Sénat : & ce Sénat si éclairé s'endormoit dans une fausse sécurité fondée sur le mépris qu'il faisoit des chefs de ce parti.

Cependant comme il étoit bien difficile que les desseins des conjurés , formés dans la débauche , pussent demeurer long-temps secrets , la connoissance en vint à Cicéron par le moyen de Fulvia femme d'une illustre maison ; mais qu'elle déshonoroit par un commerce criminel qu'elle entretenoit avec Quintus Curius un des chefs de la conjuration.

Curius s'étoit ruiné auprès d'elle , & il lui avoit été utile. Mais quand il ne put plus faire la même dépense , l'indifférence & la froideur succéderent à cette tendresse intéressée : & Fulvia le méprisa dès qu'elle n'en espéra plus rien.

Curius voulant jouir des privilèges dont il étoit en possession , est rebuté. Croyant d'abord avoir un rival , il crie , il menace : il passe ensuite aux plus basses soumissions , enfin il démêle avec confusion que ce n'est qu'à son argent qu'il doit la complaisance criminelle de Fulvia. Comme il ne pouvoit ni lui en fournir ni rompre ses

chaînes , il tâche au moins de lui donner de belles espérances Il lui découvre le secret de la conjuration , & il lui fait envisager de nouvelles richesses dans le succès de ses desfeins.

Mais soit que Fulvia , comme toutes les femmes de ce caractère , fît peu de cas des promesses d'un amour ruiné , soit qu'elle n'augurât rien d'heureux d'une entreprise conduite par de jeunes gens , elle découvrit ce quel en avoit appris à des personnes de considération , sans cependant nommer son auteur : & elle fit cette démarche pour ne se pas trouver embarrassée dans une affaire criminelle. Le bruit s'en répandit aussi-tôt dans Rome. Cicéron attentif à tout ce qui se passoit remonta jusqu'à la source de ces bruits. Il vit Fulvia , la gagna ; & elle lui vendit le secret d'un homme qu'elle n'avoit jamais aimé , & qu'elle ne ménagea dans la suite que de concert avec Cicéron , pour en pouvoir tirer de nouveaux secrets.

Outre l'intérêt général de la patrie , Cicéron avoit encore dans cette recherche un intérêt particulier. On devoit procéder incessamment à l'élection des Consuls : il aspirait à cette dignité ; Catilina étoit du nombre des prétendants. Cet homme d'une naissance illustre , ne parloit de celle de Cicéron qu'avec le dernier mépris. Il le traitoit d'inconnu & d'homme nouveau , c'est-à-dire dont le pere & les ancêtres n'avoient jamais été revêtus d'aucune de ces magistratures qui conféroient la noblesse. Cicéron de son côté n'oublioit rien pour rendre Catilina odieux , & même suspect de vouloir attenter à la liberté publique. Rien n'étoit plus propre à prévenir les esprits contre ce Patricien que la découverte de ses mauvais desseins. Cicéron y réussit , & Catilina y contribua lui-même par la férocité de ses manieres , & en laissant échapper des menaces

dans le temps qu'il eût dû rechercher l'estime & l'amitié de ses concitoyens. Tous ceux qui aimoient véritablement leur patrie (a) s'unirent pour lui donner l'exclusion. Catilina fut rejeté avec indignation, & cette grande dignité fut déferé à Cicéron.

On lui donna pour collègue Caius Antonius, d'une maison Plébéienne, mais illustrée, & qui se vantoit de tirer son origine d'un fils d'Hercule. Antonius étoit un homme naturellement paresseux, aimant la vie tranquille & les plaisirs, & qui ne s'étoit mêlé jusqu'alors des affaires que pour n'en paroître pas incapable. On ne le donna pour collègue à Cicéron que parce qu'on étoit persuadé qu'un homme de ce caractère suivroit sans résistance l'impressions des conseils de Cicéron, & concourroit à tout ce que ce grand homme entreprendroit pour dissiper la faction de Catilina. Les amis & les créatures de ce chef de parti, qui avoient compté sur son élection, furent consternés de celle de Cicéron. Il leur étoit redoutable par cette souveraine éloquence qui le faisoit dominer dans toutes les assemblées; & ils savoient qu'il n'étoit pas moins estimé par sa probité & son attachement inviolable aux loix. La crainte d'en éprouver la rigueur sous un Magistrat aussi éclairé que sévère, fit que plusieurs de ces factieux se détachèrent du parti & des intérêts de Catilina. Mais leur changement n'ébranla point un furieux déterminé à périr s'il ne pouvoit régner. Il se fit de nouveaux partisans, il emprunta de tous côtés. On fit par son ordre des amas d'armes & de vivres en différents endroits, & il envoya C. Manlius en Toscane, Septimius dans la Marche d'Ancone, & C. Julius dans la Pouille pour lever secrètement des troupes, & pour

(a) *An de Rome 690.*

tâcher de s'assurer des Officiers & des vieux soldats qui étoient établis dans ces provinces , & qui avoient servi avec lui sous Sylla. Pendant qu'un homme si dangereux travailloit avec une application infatigable à grossir le nombre de ses créatures , & qu'il faisoit amas d'armes & de troupes pour s'emparer , la force à la main , du gouvernement , un Tribun du peuple , appelé Publius Servilius , formoit le même dessein , mais sous un prétexte plus plausible. Ce Tribun étoit d'autant plus redoutable qu'il n'employoit que la voie de persuasion , & qu'il sembloit n'avoir d'autre objet dans son entreprise que de rendre la condition du petit peuple plus heureuse.

(a) On a déjà pu voir en plus d'un endroit de cet Ouvrage que les Romains , quand ils avoient vaincu leurs ennemis , avoient coutume de leur ôter une partie de leur territoire ; qu'on affermoit quelquefois ces terres au profit de l'Etat , & que souvent aussi on les partageoit entre les plus pauvres citoyens , qui n'en payoient à la République qu'un léger tribut. Ce domaine public étoit composé des dépouilles de tant d'Etats que les Romains avoient conquis dans les trois parties du Monde. Rome possédoit des terres dans les différents cantons de l'Italie , en Sicile & dans les isles voisines , en Espagne , en Afrique , dans la Grece , la Macédoine , & dans toute l'Asie. En un mot on avoit incorporé dans le domaine public le domaine particulier de tant de villes libres , de Royaumes & de Républiques dont les Romains avoient fait leur conquête. On en portoit le produit & le revenu dans l'épargne. C'étoit le fond dont on tiroit la solde des troupes , & avec lequel on subvenoit à toutes les dépenses & les nécessités publiques.

⁴ (a) Cic, in *Rullo*, *Plin*, l. 7. c. 30.

Rullus étant parvenu au tribunat entreprit de s'attribuer la disposition de ces terres. Il associa dans ce dessein la plupart de ses collègues, & plusieurs Sénateurs des premiers de la République, auxquels il fit espérer par le succès de son projet des richesses immenses & une autorité absolue : deux motifs qui ont tant de part aux entreprises & à la conduite des hommes.

Rullus, ayant formé son parti, dressa le plan d'une nouvelle loi qui portoit que, pour le soulagement du petit peuple, il seroit créé incessamment des Décemvirs qui seroient autorisés à vendre tous ces domaines particuliers qui avoient été incorporés dans le domaine de la République depuis le consulat de L. Sylla & de Q. Pompeius. Qu'on vendroit pareillement les forêts qui se trouvoient en Italie ; que les Généraux d'armées, & les autres Officiers de la République qui auroient entre leurs mains des deniers qu'ils n'auroient point encore portés à l'épargne, en seroient valablement déchargés en les remettant aux Décemvirs, & que ces Commissaires emploieroient toutes ces sommes à l'acquisition de différents fonds situés en Italie, qui seroient ensuite partagés entre le petit peuple : en sorte que sans déposséder la Noblesse de ses anciennes usurpations, chaque pauvre citoyen se trouvât dans son propre pays un héritage suffisant pour sa subsistance.

Rullus pour intéresser encore davantage la multitude dans la publication de sa loi, ajouta que les Décemvirs pourroient établir de nouvelles colonies dans telles villes d'Italie qu'ils jugeroient à propos. Qu'il leur seroit permis de repeupler Capoue, d'y conduire cinq mille habitants de Rome, dont chaque Décemvir nommeroit cinq cens à son choix, & qu'on partageroit entr'eux le territoire de cette ville &

celui de Stelle , qui jusqu'alors avoient été affermés au profit du public.

Il étoit porté par la même loi que celui qui proposoit la loi présideroit de droit à l'assemblée qui se tiendrait pour l'élection des Décenvirs : par cet article Rullus se réservoir la principale autorité dans cette affaire. Il avoit ajouté que le pouvoir de ces Commissaires seroit absolu & leurs ordonnances sans appel , & qu'ils jouiroient de ce droit à Rome & dans toute l'étendue de l'Empire Romain pendant l'espace de cinq ans. Qu'ils auroient droit de prendre les auspices ; qu'ils seroient accompagnés de Licteurs & de tous les Officiers qui étoient ordinairement à la suite des premiers Magistrats de la République. Qu'ils pourroient choisir dans l'Ordre des Chevaliers deux cens personnes pour faire exécuter leurs ordonnances dans les provinces. Rullus , sous prétexte de vouloir éviter le tumulte & la confusion qui arrivoit dans les assemblées générales de tout le peuple Romain ; mais en effet pour se rendre maître de l'élection des Décenvirs , proposa qu'ils ne fussent élus que par dix-sept tribus ; qu'ils seroient tirés au sort , & qu'il suffît d'avoir les suffrages de neuf tribus pour être déclaré Décenvir. Il ajouta , pour exclure de cette dignité Pompée qui lui étoit redoutable par son crédit , & qui se trouvoit actuellement à la tête des armées dans le fond de l'Asie , qu'aucun citoyen absent de Rome ne pourroit prétendre au décemvirat.

Quelque suspect que dût être dans une République un pouvoir si étendu , Rullus ne laissa pas de voir un grand nombre de Sénateurs & tout le peuple se déclarer pour sa loi. Les premiers excités par leur ambition , espéroient d'être compris au nombre des Décenvirs , & le petit peuple comptoit d'avoir part à ces terres

qu'on devoit acheter dans l'Italie. Rullus se vit bientôt à la tête d'un parti considérable , & le Consul Antonius , collègue de Cicéron , ne désapprouvoit pas lui-même ces nouveautés.

On disoit qu'étant accablé de dettes il regardoit la dignité de Décemvir , & le pouvoir extraordinaire qu'on prétendoit y attacher , comme un moyen infailible de rétablir sa fortune à la faveur des sommes immenses dont il auroit la disposition : plusieurs même le soupçonnoient de favoriser secrètement la faction de Catilina.

(a) Comme l'autorité que lui donnoit le consulat étoit d'un grand poids , Cicéron entreprit de le gagner. L'intérêt étoit la seule route pour y parvenir : ce fut ce qui l'engagea à céder à Antoine le gouvernement de la Macédoine , avec le commandement de l'armée qui lui étoit échu par le sort ; il prit pour lui le gouvernement de la Gaule cisalpine , qui étoit d'un moindre revenu.

On sait que les Consuls après leur élection partageoient entr'eux le gouvernement entier de la République ; que l'un de ces souverains Magistrats restoit ordinairement à Rome , & à la tête du Sénat , pour y présider , & qu'il n'en sortoit point à moins qu'une guerre importante n'obligeât les deux Consuls de se mettre l'un & l'autre en campagne. Celui qui prenoit le commandement des troupes avoit le gouvernement des provinces limitrophes où se trouvoient les armées , & le sort seul décidoit entre les deux Consuls de ces différents emplois.

Le Consul en entrant dans les provinces de l'Empire y recevoit les mêmes honneurs qu'on ne rendoit ailleurs qu'aux Souverains du pays.

(a) *Plut. in Cicer. D. H. L. 37. Cic. in Sextiana , Murenia & Pisoniana, Sallust.*

Il jouissoit pendant son consulat d'une autorité absolue ; & à moins qu'il ne fût d'une probité extraordinaire , il n'en revenoit ordinairement qu'avec des richesses immenses. Antoine dont le mauvais état des affaires avoit besoin de ce secours accepta avec joie la proposition de son collègue ; & par reconnoissance il se détacha du parti qu'il sembloit favoriser auparavant , pour suivre l'impression des conseils de Cicéron , & concourir avec lui au bien de la patrie.

(a) Cicéron assuré de son collègue , tourna tous ses soins contre Rullus. Comme il ne connoissoit pas encore le fond des intentions du Tribun , pour s'en éclaircir il lui fit représenter par des amis communs , qu'étant revêtus l'un & l'autre de différentes magistratures dans la même année , il étoit de l'intérêt de la République qu'ils pussent agir de concert ; qu'il le trouveroit toujours disposé de son côté à favoriser tout ce qui seroit utile au peuple , & qu'il le prioit de lui communiquer le projet d'une loi qu'il devoit , disoit-on , proposer , afin que si elle lui paroïssoit juste il pût la soutenir lui-même de toutes ses forces. Mais Rullus qui se doutoit bien qu'un homme aussi attaché à l'observation des anciennes loix , & aussi jaloux de la liberté publique que Cicéron , n'approuveroit jamais les nouveautés qu'il vouloit introduire dans le gouvernement , ne répondit à ces avances de civilité que par des discours vagues & généraux qui augmentèrent les soupçons du Consul. Il évitoit même sa présence pour n'être pas obligé de s'expliquer avec lui ; & Cicéron vit bien qu'il n'apprendroit rien de positif au sujet de la loi que par la publication de la loi même. Cependant pour n'être pas surpris il eut la précaution d'envoyer des Secrétaires à toutes

(a) *Cic. in Rulliana. 1.*

les assemblées du peuple , pour observer ce qui s'y passeroit , & pour écrire le plus exactement qu'ils pourroient tous les articles de la loi , & ce qui se diroit à ce sujet , supposé qu'on traitât cette matiere.

Ce fut par le ministère de ces écrivains qu'il apprit que Rullus avoit proposé sa loi en pleine assemblée. Ils lui en rapportèrent une copie exacte , aussi-bien que des discours qui avoient été tenus à ce sujet par Rullus & ses partisans.

Cicéron étant muni de cette piece convoqua aussi-tôt le Sénat. Après avoir fait la lecture de la loi qui contenoit plus de quarante articles , il représenta à cette auguste compagnie combien les propositions du Tribun devoient être suspectes & odieuses à tous ceux qui aiment sincèrement la liberté & le repos de la République. Comme il avoit affaire à un corps infiniment jaloux de son autorité , il leur fit sentir combien la création des Décemvirs avec un pouvoir si absolu dans toute l'étendue de l'empire , & pour un temps aussi considérable que celui de cinq ans , étoit préjudiciable à l'autorité du Sénat : qu'il s'alloit élever une nouvelle magistrature qui anéantiroit les anciennes , & que la vente des terres qui appartennoient au domaine détruiroit infailliblement les principales forces de l'Etat.

» Sachez , *Peres conscripts* , leur dit-il , que nos Tribuns veulent vendre aujourd'hui les terres des Atteliens & des Olimpeniens , que Servilius par ses conquêtes avoit ajoutées au domaine de l'Etat. De là ces marchands qui veulent vendre la République entière , doivent passer en Macédoine , & y mettre à l'encan les terres royales de Philippe & de Persée acquises par la valeur & le courage de Paul Emile. Les terres si fertiles de Corinthe , qui par la

bonne conduite de Mummius font partie du revenu de la République , ne leur échappent pas. Ils s'embarqueront ensuite pour passer en Espagne : après avoir vendu les terres que nous possédons proche de la nouvelle Carthage , ils sortiront de l'Europe , ils se rendront en Afrique , & vendront le territoire de l'ancienne Carthage. L'Asie leur présente de nouvelles terres & un nouveau sujet de brigandage. Le Pont , la Cappadoce , la Bithinie & la Paphlagonie , toutes les terres qui faisoient le domaine particulier des Princes qui ont régné dans ces grandes provinces , vont être mises à l'enchère : par ces ventes du domaine de la République on va tarir tout-d'un-coup la source qui portoit l'argent dans le trésor public , divertir les fonds les plus assurés pour la paie des légions , & priver Rome & l'Italie des secours qu'elle tiroit des provinces dans des temps de stérilité & de famine. «

Cicéron passa ensuite à l'article des colonies que les Décemvirs devoient établir dans telles villes d'Italie qu'ils jugeroient à propos , & auxquelles ils assigneroient les terres les plus fertiles. Il fit voir que Rullus & les autres Tribuns n'avoient en vue par ce projet que d'occuper par leurs créatures les villes les plus voisines de Rome , pour pouvoir ensuite se rendre maîtres plus facilement de Rome même & du gouvernement.

» Ce n'est pas seulement , continua Cicéron , de la grandeur de nos pertes & de la diminution des revenus publics que je me plains , c'est contre cette puissance absolue qu'on veut attribuer aux Décemvirs que je m'élève aujourd'hui : ma crainte & mon inquiétude n'est que pour le salut de la patrie & la conservation de la liberté. Car comment résisterez-vous à des

gens qui , après avoir rempli l'Italie de leurs satellites , auront seuls entre les mains tous les trésors de la République ? N'en ayez point d'inquiétude , me dira-t-on , ils en achèteront incessamment des terres en Italie même , selon le projet de la loi. A la bonne heure : mais est-il bien assuré que dans ces contrées si fertiles & si agréables il se trouve tant de gens qui veuillent se défaire de leur patrimoine ? Et s'il ne se présente point de vendeurs , s'il ne se trouve point d'acquisitions pour employer les fonds qui seront entre leurs mains , que deviendra notre argent ? Ne vous en embarrassez pas , Peres conscripts ; en leur donnant pour cinq ans cette autorité absolue que leur attribue la loi , vous les avez mis en état de ne vous en rendre jamais compte ; & si la loi est reçue , la République perd en un même jour ses domaines , ses finances & sa liberté. » Enfin Cicéron , aussi grand homme d'état qu'excellent orateur , parla avec autant de force que d'éloquence ; il fit voir si clairement que Rullus , ses collègues & ses partisans n'avoient en vue que de s'enrichir aux dépens du public , & de rétablir la tyrannie des anciens Décemvirs , que la loi fut rejetée par le Sénat presque tout d'une voix.

Quoique Rullus & ses partisans parussent consternés par la force des raisons de Cicéron , & l'éloquence invincible de cet orateur , ils ne laissèrent pas de porter cette affaire devant l'assemblée du peuple , qui seul avoit droit de décider souverainement , & où ils espéroient trouver d'autant plus de facilité à faire recevoir la loi , qu'elle sembloit n'avoir pour objet que l'intérêt du petit peuple. En effet toute la multitude séduite par l'appât des terres qu'on lui promettoit en Italie , regardoit Rullus comme un autre Gracque , comme son patron & son bienfaiteur.

Mais Cicéron, quoiqu'instruit de cette disposition, ne relâcha rien de son zèle & de sa fermeté ; & le jour désigné pour l'assemblée étant arrivé, il ordonna à tout le Sénat de le suivre. Il se rendit sur la place, accompagné de cette auguste compagnie, précédé de ses Licteurs, & avec toute la majesté d'un souverain Magistrat de la République. Il monta à la tribune aux harangues, & sans s'embarrasser ni des invectives des Tribuns, ni des clameurs du peuple, il prit la parole, & se mit en état de faire voir au peuple même combien cette loi nouvelle étoit préjudiciable à ses véritables intérêts & à la liberté publique.

Mais comme il avoit affaire à une multitude prévenue par les Tribuns contre tout ce qui venoit de la part du Sénat, il prit en habile orateur un détour adroit pour s'insinuer dans sa confiance. (a) Il commença son discours par représenter au peuple qu'il étoit Plébéien d'origine, né dans l'Ordre des Chevaliers, & qu'il ne devoit qu'au peuple même la dignité du consulat.

» Je suis, dit-il, le premier homme nouveau que vous ayez fait Consul de notre temps ; & par mon élection vous avez emporté une place dont la Noblesse étoit en possession, & qu'elle défendoit de toutes ses forces : vous m'y avez élevé avec un concours si unanime de vos suffrages, que jamais aucun Patricien n'y est monté avec tant d'éclat, qu'aucun Plébéien n'y est parvenu avec tant de gloire. Et ce qui doit augmenter mon attachement & ma reconnaissance pour le peuple, c'est que dans l'assemblée faite pour mon élection vous ne vous êtes point servis de ces billets qui ne sont que des témoignages d'une liberté secrète ;
mais

(a) *Cic. in Rull. 2.*

mais vous m'avez porté à cette haute dignité par des acclamations & des vœux publics , qui me sont peut-être plus glorieux que la dignité même dont vous m'avez honoré. Ainsi , puisque je suis un homme nouveau & un Plébéien , que je dois uniquement au public la dignité dont je suis revêtu , je déclare hautement , devant le corps entier du Sénat & devant tous les Patriciens , que je serai un Consul populaire ; que rien ne me sera si cher , pendant mon consulat , que les intérêts de ce peuple auquel j'ai de si grandes obligations. Et j'empêcherai , si je le puis , qu'on ne ruine l'épargne dont il tire ses principales forces & sa subsistance en temps de guerre.

» Ce n'est pas que je désapprouve toutes les loix qui concernent le partage des terres. Il y en a que je révere ; je conserve chèrement la mémoire des deux Gracques , de ces illustres freres qui sacrifierent leurs vies pour procurer au peuple des terres dont les particuliers s'étoient emparés injustement. La loi *Sempronia* sera toujours respectable aux gens de bien ; mais je ne puis souscrire à celles que propose Rullus , qui , pour vous éblouir , fait une vaine montre des terres qu'il n'est pas en son pouvoir de vous donner. Sous un prétexte si plausible , il veut ruiner la liberté , & s'ériger en tyran de la République. C'est ce que je prétends vous faire voir à découvert : & si après m'avoir entendu vous n'êtes pas satisfaits de la solidité de mes preuves , je me désisterai de mon premier sentiment. Je recevrai de vous la loi , j'y souscrirai , & je me conformerai , comme Consul populaire , au plus grand nombre des vœux du peuple. « Pour lors , prenant la loi , il la lut toute entière : & comme en la combattant dans le Sénat , il s'étoit principalement attaché à lui faire sentir que la création de

ces nouveaux Magistrats ruineroit entièrement l'autorité des anciens , il s'étendit , sur-tout en parlant au peuple , sur les articles qui pouvoient blesser sa liberté & le droit que chaque citoyen avoit de concourir , par son suffrage , dans toutes ses élections , & de décider par sa voix , des loix qu'on devoit recevoir ou rejeter.

» Le premier article de la loi , dit-il , ordonne que celui qui l'aura proposée établisse des Décemvirs par les suffrages de dix-sept tribus tirées au sort , & que celui-là soit déclaré Décemvir auquel neuf tribus auront déferé cette dignité. Je demande d'abord pourquoi ce Tribun audacieux ose priver dix-huit tribus du droit de suffrage ? Y a-t'il un seul exemple dans la République qu'on ait créé des Triumvirs ou des Décemvirs sans le concours de trente-cinq tribus ? Quel est le dessein de ce Tribun en voulant introduire une nouveauté si surprenante dans le gouvernement ? Vous l'allez voir tout-à-l'heure. Il n'a pas manqué de projets : il a manqué seulement de fidélité envers le peuple Romain. Il a manqué de justice ; & vos droits & vos intérêts ne lui ont pas été respectables. «

» Rullus veut ensuite que l'Auteur de la loi préside à l'assemblée du peuple Romain , c'est-à-dire , que Rullus ordonne que Rullus , tiendra l'assemblée. Le même Rullus , qui ne veut rien abandonner à tout le corps du peuple Romain , ordonne qu'on tirera au sort les tribus ; comme il y doit présider , & qu'il est très-heureux , il ne sortira de l'urne que les noms des tribus qui lui seront les plus agréables : & par une suite de collusion , ceux que ces neuf tribus choisies par Rullus auront nommés pour Décemvirs seront , sous l'autorité de Rullus , nos Seigneurs & nos maîtres , & les maîtres absolus de nos biens. Vit-on jamais

un projet plus injuste , plus audacieux & plus opposé à toutes nos loix ? Quel est l'auteur de cette loi nouvelle ? Rullus. Qui est celui qui prétend priver du droit de suffrage la plus grande partie du peuple ? Rullus. Qui est-ce qui a un secret tout prêt pour ne faire sortir de l'urne que les noms des Tribus où il croit avoir le plus de crédit ? Rullus. Qui nommera les Décemvirs selon ses vues & ses intérêts ? Rullus. Qui sera le premier de ces Décemvirs ? Faut-il le demander ? Rullus. Enfin , qui sera maître absolu de tous les biens de l'Etat ? le seul Rullus. Voilà , Messieurs , comment on vous traite , vous qui êtes les maîtres & les Rois des nations : à peine une si honteuse prévarication seroit-elle soufferte sous l'empire d'un tyran & dans une société d'esclaves. «

Cicéron , ayant tâché d'exciter l'indignation du peuple contre cette entreprise sur ses droits les plus légitimes , passa aux différents articles de la loi. Il en examina successivement l'injustice & les inconvénients. Il répéta dans ce second discours une partie de ce qu'il avoit déjà dit à ce sujet en plein Sénat. Il ajouta qu'un homme , sans autorité légitime , & après s'être fait élire pour Décemvir , contre les formes ordinaires , se croiroit en droit de vendre le domaine de la République au prix qu'il voudroit , & à qui il lui plairoit. » Quel brigandage , s'écrie le Consul ? Qui doute que le vendeur & l'acquéreur ne soient souvent qu'une même personne , quoique le véritable acquéreur ne paroisse sur la scène que sous un nom supposé ? Mais où se passera cette scène ? Sera-ce dans la place , à la vue de nos citoyens , comme les Censeurs en usent quand ils donnent à ferme les revenus de la République ? Non , Messieurs , Rullus & ses col-
legues n'ont pas besoin d'un si grand jour. Ils

cherchent des lieux obscurs qui favorisent leurs fraudes & leur brigandage ; l'auteur de la loi, qui a pourvu à tout , ordonne qu'ils auront la liberté de faire cette vente en tel endroit qu'il leur plaira. «

Il faudroit traduire entièrement les trois Oraisons que Cicéron prononça à ce sujet , si on vouloit rapporter dans un détail exact toutes les raisons que cet excellent Orateur opposa à l'établissement d'une loi si dangereuse. Enfin il parla avec tant de force qu'il convainquit le peuple qu'il ne la pouvoit recevoir sans détruire sa liberté & ruiner la République. Tous les projets de Rullus & de ses collègues furent rejetés d'un commun consentement. » (a) Je » délivrai , dit Cicéron , dans son Oraison contre Pison , dès le premier jour de janvier , » le Sénat , & tous les gens de bien de la crainte de cette loi. « Mais il n'eut pas tant de facilité à dissiper l'appréhension que causoient les mauvais desseins de Catilina & de ses partisans. Ce n'est pas que tout le monde fût également informé de ses vues. On en parloit différemment dans Rome ; ceux qui étoient les plus favorables à ce chef de parti prétendoient qu'il n'en vouloit qu'à Cicéron , qui lui étoit odieux , disoient-ils , par la préférence qu'il avoit remportée sur lui dans la dernière élection pour le consulat. D'autres publioient que ce Patricien ambitieux , & élevé sous la domination absolue de Sylla , aspirait , pendant l'absence & l'éloignement de Pompée , à faire revivre , à son exemple , une dictature perpétuelle ; & des bruits sans auteurs mêloient des choses fausses avec les vraies , & augmentoient l'inquiétude du Sénat & la crainte des gens de bien.

Cicéron étoit mieux instruit. Fulvia , dont

(a) *Cic. in Pison, Plin, l. 7, c. 30.*

nous avons parlé , ne lui cachoit rien de ce qu'elle apprenoit de Curius son amant , un des chefs de la conjuration. Mais la déposition seule d'une femme perdue de réputation ne suffisoit pas pour procéder , par la rigueur des loix , contre un homme de la naissance de Catilina , qui avoit pour parents & pour amis les premiers de Rome & du Sénat. Le Consul vit bien qu'il lui falloit d'autres preuves , & des témoins qu'on ne pût récuser. Il répandit secrètement des espions dans toutes les cabales. Il gagna même quelques-uns des conjurés , qui , de concert avec lui , paroissoient les plus ardents à faire réussir la conjuration. Ce fut par leur secours qu'il découvrit les desseins de Catilina , les sentiments différents de ceux qui étoient entrés dans son parti , le nombre & la qualité de leurs partisans , & les vues générales & particulières de tous les conjurés.

Comme il tenoit toujours parmi ces furieux des oreilles fideles , il étoit en quelque maniere présent à leurs discours , à leurs conseils , & , pour ainsi dire , à leurs pensées. Il apprit , avec autant de surprise que de douleur , que cette troupe de scélérats avoit formé le dessein de mettre le feu en différents endroits de la ville : que pendant la confusion & le tumulte que causeroit un incendie presque général , ils étoient convenus d'aller poignarder les principaux du Sénat , jusques dans leurs maisons , & qu'en même-temps on feroit avancer les troupes commandées par Manlius , pour s'emparer de Rome & du gouvernement. Pendant que les conjurés se flattoient de trouver , dans le succès de leurs funestes desseins , des richesses immenses & une autorité sans bornes , la nouvelle se répandit à Rome que Pompée , après avoir subjugué la plus grande partie de l'Orient , revenoit en Italie à la tête d'une armée victorieuse. Catil-

lina , épouvanté d'un contte-temps qui ruinoit tous ses desseins , résolut d'en précipiter l'exécution. Il confere avec les principaux de son parti ; il parle à chacun en particulier ; il renouvelle ses promesses , & les espérances qu'il leur avoit données de leur faire trouver dans le changement du gouvernement la satisfaction de leurs desirs. Enfin il les assemble tous la nuit , dans un endroit écarté de la maison de M. Lecca , & leur représente que le retour de Pompée déconcertoit tous leurs desseins , s'ils n'avoient le courage de le prévenir. Que leur entreprise étoit d'autant plus facile qu'il n'y avoit point de troupes dans Rome ni dans l'Italie , & que leurs ennemis seroient accablés avant que d'avoir pu prévoir les coups qu'on leur porteroit.

» (a) Il ne tient qu'à vous , leur dit-il , d'être demain maîtres de Rome ; Pompée est encore éloigné , la ville sans défenses , & le Sénat n'est composé que de gens sans vigueur , accablés d'années , ou amollis par les délices. Pour nous , nous ne manquons ni de courage ni de force. Nous sommes en grand nombre , & la plupart des premières maisons de la République. Le peuple , ennemi du Sénat , se déclarera pour notre parti ; & nous avons hors de Rome tous ces braves soldats de Sylla , qui , réunis sous le commandement de Manlius , n'attendent que vos ordres. Il n'est question que d'entreprendre , tout dépend de la diligence que nous apporterons dans l'exécution , & vous trouverez les dignités , les honneurs & les richesses dans le succès de vos desseins. «

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissements. On ouvrit ensuite différents avis , & les plus violents furent les mieux reçus. Comme on redoutoit la prévoyance & la fermeté de

Cicéron , on convint qu'il falloit commencer par se défaire d'un homme qui , par l'autorité que lui donnoit la qualité de Consul , pouvoit traverser l'exécution de leurs projets. On résolut en même-temps de mettre le feu en cent quartiers différens de la ville , de couper les canaux qui portoient l'eau , de peur qu'on ne s'en servît pour éteindre l'embrasement ; d'égorger tout le Sénat , & de n'épargner que les seuls enfans de Pompée , qu'on retiendrait pour servir d'ôtages contre la puissance & le ressentiment de ce redoutable guerrier. Que Catilina se mettroit ensuite à la tête des troupes que Manlius avoit levées ; qu'il établiroit son autorité dans l'Etat , comme avoit fait auparavant Sylla ; & qu'il changeroit même la forme du gouvernement , selon qu'il conviendrait à ses intérêts. Cethegus & un Chevalier Romain appelé Cornelius , offrirent d'aller poignarder Cicéron dans sa maison ; & la nuit qui précédoit les Saturnales fut marquée pour l'embrasement de Rome.

Ce conseil finit par un repas qui fut suivi d'affreuses débauches , & de ces crimes honteux que la nature même ne souffre qu'avec horreur. On prétend que des jeunes hommes n'eurent point de honte de se prostituer aux chefs de la conjuration , & que Catilina , pour lier tous les conjurés par la complicité d'une action pleine de fureur , leur avoit présenté un vase rempli de sang humain mêlé avec du vin , dont ils avoient tous goûté. Mais quelques-uns de ces faits ne sont pas bien avérés dans l'histoire ; & peut-être qu'ils n'avoient point d'autre fondement que la prévention générale où l'on étoit contre un si méchant homme ; prévention qui portoit à croire que le fond d'où sortoit un si grand crime que la conjuration , portoit en soi comme la semence & la racine des plus affreux désordres.

Les conjurés ne furent pas plutôt séparés que Cicéron fut averti par Fulvia du péril que couroit la République & des desseins qu'on faisoit en particulier contre sa vie. Comme c'étoit un homme réglé dans ses mœurs , sage , tempérant , & d'ailleurs très-habile , il avoit un grand avantage sur des gens pleins de fureur & de passion , qui ne formoient des desseins que noyés dans le vin , au milieu de la débauche. Il donna d'abord de bons ordres dans sa maison : (a) & Cethegus s'y étant présenté le lendemain à la pointe du jour , sous prétexte qu'il avoit des affaires de conséquence à communiquer au Consul , on lui en refusa l'entrée. Il se retira en faisant des plaintes & des menaces qui ne servirent qu'à le rendre plus suspect.

Cependant Cicéron ne se trouvant pas assez autorisé pour dissiper une cabale si puissante convoqua le Sénat : il s'y rendit accompagné d'un grand nombre de ses clients & de ses amis ; & il avoit pris une cuirasse sous sa robe , qu'il laissoit voir exprès , afin de faire connoître le péril auquel il étoit exposé. Il fit un rapport au Sénat des desseins des conjurés. Il représenta à l'assemblée que la République avoit des ennemis au-dedans & au-dehors de Rome , & que pendant que Catilina formoit le dessein de mettre le feu à la ville , & de faire périr le Sénat & tous ses concitoyens , Manlius , de son côté , travailloit à faire soulever l'Etrurie. Qu'il s'étoit mis à la tête de tout ce qu'il y avoit de brigands en Italie , & que les habitants des colonies de Sylla , & les soldats vétérans de ce Dictateur , à qui le luxe & la débauche n'avoient rien laissé de leurs anciens brigandages , s'étoient joints à ce rebelle , & se dispoient à venir dans Rome renouveler les fureurs des proscriptions de Marius & de Sylla.

(a) *Plut. in Cic.*

Comme il y avoit plusieurs des conjurés du nombre même des Sénateurs , Cicéron ne jugea pas à propos de nommer encore ceux dont il avoit tiré ces avis. Mais on avoit tant de confiance dans sa probité que le Sénat , sans exiger qu'il fournît des preuves & des témoins de ce qu'il avançoit , ordonna par un decret public que les Consuls eussent à pourvoir *qu'il n'arrivât point de dommage à la République* : formule ancienne par laquelle ces Magistrats recevoient le pouvoir le plus étendu , mais qu'on ne leur confioit que dans les plus grands périls de l'Etat.

Cicéron revêtu d'une aussi grande autorité , & que son collègue lui laissoit toute entière , envoie aussi-tôt des Sénateurs & les plus gens de bien de la République dans les principales villes de l'Italie , pour contenir les peuples dans leur devoir. Il établit en même-temps dans les différens quartiers de Rome des corps-de-garde pour prévenir & arrêter les incendiaires. Le Sénat , par son conseil , pour avoir un entier éclaircissement de cette affaire , promet une amnistie & même des sommes d'argent à ceux des conjurés qui en donneroient quelque lumière. Mais ces scélérats étoient liés si étroitement ensemble , & si déterminés dans le mal , que , parmi un si grand nombre de conjurés qui étoient ou à Rome ou dans l'armée de Manlius , il n'y en eut pas un seul que la crainte des supplices ou l'espérance des récompenses portât à découvrir les mauvais desseins de ses complices. Le petit peuple , toujours avide de la nouveauté , favorisoit même ce parti , & se flattoit à son ordinaire que sa condition seroit meilleure dans le changement de gouvernement & dans les troubles de l'Etat. Catilina , par lui-même ou par ses émissaires , avoit répandu dans tous les états un esprit de sédition & de révolte ; & il entroit des Sénateurs , des Chevaliers , des Plébéiens , &

jusqu'à des esclaves dans cette conspiration.

On fut instruit plus particulièrement de leurs desseins par un paquet qu'un inconnu rendit au portier de Crassus. Il y avoit dans ce paquet des lettres adressées à différents particuliers, toutes sans souscription, & une autre sans adresse, que Crassus ouvrit. Il trouva tout le plan de la conjuration ; on l'exhortoit, s'il vouloit conserver sa vie, de sortir au plutôt de Rome. Comme personne n'ignoroit qu'il y avoit toujours eu une liaison assez particuliere entre Catilina & lui, de peur de se rendre plus suspect, il porta ce paquet au Consul, qui en fit faire la lecture en plein Sénat. Pendant que l'assemblée délibéroit là-dessus, Catilina survint, comme s'il n'eût pas eu d'intérêt à l'affaire qu'on agitoit. Mais quand, en qualité de Sénateur, il voulut prendre sa place, tous ses confreres s'éloignerent de lui : personne ne voulut rester sur le banc où il s'étoit assis. Cicéron qui présidoit dans l'assemblée, ne pouvant retenir son indignation, lui adressa la parole avec cette éloquence foudroyante & si propre à épouvanter les méchants. » Jusqu'à quand, ô Catilina, lui dit-il, abuseras-tu de notre patience ? Combien de temps serons-nous encore l'objet de tes fureurs ? Jusqu'où prétends-tu pousser ton audace criminelle ? Ne reconnois-tu pas à la garde qu'on fait continuellement dans la ville, à la crainte du peuple, au visage irrité des Sénateurs, que tes pernicious desseins sont découverts ? Des yeux fideles observent toutes tes démarches ; tu ne tiens point de conseils si secrets que je n'en sois averti ; j'y assiste : je suis présent jusqu'à tes pensées. Crois-tu que j'ignore ce qui s'est passé la nuit derniere dans la maison de M. Lecca ? N'y as-tu pas distribué les emplois & partagé toute l'Italie avec tes complices ? Les uns doivent marcher en campagne sous les

ordres de Manlius, & les autres rester dans la ville pour y mettre le feu à cent endroits différents. A la faveur du désordre & du tumulte causé par un incendie général, on doit assassiner le Consul dans sa maison, & la plupart des Sénateurs. Le Sénat, cette assemblée si auguste & si sainte, est instruit des moindres circonstances de la conjuration, & Catilina respire encore ! Il est même dans cette compagnie, il nous écoute : il nous regarde comme ses victimes. (a) Durant que nous parlons il désigne ceux qu'il destine à la mort, & nous sommes si patients ou plutôt si foibles, que nous songeons moins à punir ses crimes qu'à nous préserver de sa fureur. «

Catilina soutint un discours si véhément avec une profonde dissimulation, & n'y répondit d'abord qu'en conjurant le Sénat de ne pas ajouter foi aux invectives de son ennemi ; *d'un homme nouveau* qui n'avoit pas même dans Rome une maison en propre, & qui avoit inventé le plan d'une conjuration pour se faire un nom & acquérir le titre de défenseur de sa patrie. Il ajouta à cela d'autres injures contre Cicéron ; mais il fut interrompu par un murmure général, qui l'empêcha de se faire entendre. Tout retentissoit dans le Sénat des noms d'incendiaire, de parricide, & d'ennemi de la patrie. Catilina outré de ces reproches, pâle de colere, & les yeux égarés, s'écria plein de fureur, que puisqu'on le pouffoit à bout, il ne périroit pas du moins tout seul, & qu'il feroit tomber avec lui ceux qui le vouloient perdre. Il sortit sur le champ du Sénat, & fit venir chez lui Lentulus, Cethegus, & les principaux chefs de la conjuration. Il leur rendit compte de ce qui se venoit de passer dans le Sénat, & il leur re-

(a) Cic. *Of.* 1. *Contra L. Catil.*

présenta en même-temps qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans Rome , qu'il alloit se mettre à la tête des troupes que Manlius tenoit en différents endroits de l'Etrurie , & qu'après les avoir réunies en corps d'armée , il les feroit marcher du côté de Rome. Que c'étoit à eux , qui restoient dans la ville , à employer tous leurs soins pour se défaire du Consul , le seul qui pouvoit faire obstacle au succès de leurs desseins. Qu'il les exhortoit sur-tout à gagner la jeunesse de Rome , & à grossir le nombre de leurs partisans.

Il partit la nuit suivante accompagné de trois cens hommes armés , & fut joindre Manlius. Il n'eut pas plutôt rassemblé les troupes dont il s'étoit assuré , qu'il prit toutes les marques d'une magistrature publique , & qu'il se fit précéder par des Huissiers qui portoient devant lui des faisceaux de verges armés de haches. Le Sénat instruit d'une révolte si déclarée , ordonna que le Consul Antonius à la tête des légions , marcheroit incessamment contre les rebelles , & que Cicéron resteroit dans la ville pour veiller à sa conservation.

Cependant Lentulus & les autres chefs de la conjuration s'appliquèrent , suivant les instructions de Catilina , à acquérir de nouveaux partisans. Ils tâchèrent de faire entrer dans leur complot des envoyés des Allobroges qui se trouvoient à Rome. Ils y étoient venus pour demander au Sénat quelque diminution des impôts dont ils étoient chargés , & dont les intérêts , accumulés depuis plusieurs années par l'art funeste des usuriers , montoient plus haut que la valeur même des fonds de terre. Mais l'avarice insatiable des fermiers , & la dureté des Magistrats , empêchoient qu'on n'eût égard à leur misère. Le fonds même & la propriété de leurs terres n'étoient pas suffisants pour acquitter ces

dettes , & ils étoient à la veille de voir encore vendre comme esclaves leurs femmes & leurs enfants pour satisfaire à des exactions si cruelles.

Lentulus ayant reconnu à quel point ces envoyés étoient outragés contre le corps du Sénat, résolut de profiter de cette disposition. Comme les Allobroges étoient des peuples belliqueux , il se flatta d'en tirer un puissant secours s'il pouvoit les résoudre à prendre les armes & à se joindre à l'armée que commandoit Catilina. Umbrenus, un des conjurés , & qui avoit quelque liaison avec ces envoyés , fut chargé de la négociation. Sous prétexte de s'informer de l'état de leurs affaires , il les aborde & leur demande quelle issue ils en espéroient : *point d'autre que la mort* , lui dirent-ils , *puisque le Sénat est insensible à nos justes plaintes*. Umbrenus pour s'insinuer dans leur confiance les plaint , blâme la dureté du Sénat , offre ses services & le crédit de ses amis ; se donne quelques mouvements , & sollicite en apparence pour leur soulagement. Ces offices les engagent à se voir plus souvent ; la confiance s'établit insensiblement : l'amitié & l'union deviennent à la fin très-étroites. Pour lors Umbrenus leur déclare comme en secret qu'ils ne doivent rien attendre du Sénat dont la politique veut toujours tenir les sujets de l'Etat dans la misère & l'abaissement. Il ajoute qu'il y avoit cependant un remède à leurs malheurs , & qu'il savoit un moyen de les affranchir de leurs dettes ; mais que ce moyen demandoit également du courage & du secret. Ces envoyés protestent qu'il n'y a point d'entreprise si difficile où ils ne s'engagent pour délivrer leur nation de la tyrannie des usuriers , & ils conjurent en même-temps Umbrenus de leur découvrir le moyen de rompre leurs chaînes. Mais ce Romain ne jugea pas à propos de s'ouvrir plus particulièrement sans en avoir conféré avec Lentulus & les autres chefs des

conjurés. On approuva sa conduite , & pour donner plus de poids à la négociation , Gabinus en fut chargé avec lui. Ces deux hommes entre-
rent en conférence avec les Allobroges dans la maison de Sempronia.

Gabinus après en avoir exigé les serments les plus solennels , leur découvrit le plan de la conjuration , le nombre & les forces des conjurés , qu'il grossit encore pour les faire paroître plus redoutables. Il ajouta que si leur nation vouloit prendre les armes & se joindre à Catilina , on leur donneroit toutes les sûretés qu'ils pourroient souhaiter pour une abolition générale de toutes leurs dettes.

Après différentes propositions on se sépara , & on convint de se rassembler la nuit suivante pour donner quelque forme au traité qu'on méditoit. Mais ces députés ne furent pas plutôt seuls , que la grandeur du péril où ils alloient engager leur nation , & l'incertitude du succès , commencèrent à les inquiéter. Différentes réflexions affoiblirent leurs premières pensées. D'un côté ils voyoient à la vérité une armée en campagne , & soutenue dans Rome par un parti puissant , & composé d'un grand nombre de personnes de condition & des premiers de la ville. Mais ils trouvoient de l'autre côté l'autorité légitime , les Consuls , le Sénat & les légions. Ils pouvoient même se flatter qu'en révélant le secret de la conjuration , ils pourroient obtenir pour récompense l'abolition ou du moins une diminution considérable de leurs dettes.

Dans cette agitation ils résolurent de ne rien faire sans la participation de Q. Fabius Sanga , qui étoit chargé de la protection des Allobroges , suivant l'usage de ce temps-là , où tous les peuples , sujets ou alliés de la République , avoient dans le Sénat un protecteur qui prenoit soin de leurs intérêts.

Sanga, après leur avoir représenté l'horreur & les périls d'une pareille entreprise, de concert avec eux, courut chez le Consul lui donner avis des propositions qu'on avoit faites à ces envoyés. Cicéron les voulut voir ; il les engagea par des espérances & des promesses plus solides que celles que leur donnoient les conjurés. Ils se dévouerent entièrement à ses ordres, & de concert avec lui ils demanderent à traiter avec les chefs de la conjuration.

Lentulus, Cethegus, Statilius & les principaux de cette entreprise se rendent secrètement dans un endroit dont on étoit convenu. Les députés s'y trouvent de leur côté, on agite de nouveau l'affaire qui les avoit obligés de s'assembler. Les conjurés en représentent les avantages & les facilités ; les Allobroges font leurs objections & demandent leurs sûretés. Enfin, après bien des difficultés, ils feignent de se rendre. On met le traité au net : ils le signent avec tous les chefs de la conjuration ; on en fait un double également signé de toutes les parties, que ces envoyés exigent qu'on leur confie, pour le pouvoir communiquer aux chefs de leur nation, qui, en voyant de si grands noms, s'engageroient, disoient-ils, plus facilement dans l'entreprise. On convint qu'ils partiroient de nuit pour se rendre dans leur pays, & qu'ils passeroient par le camp de Catilina pour lui faire ratifier le traité. Lentulus leur donna des lettres pour ce chef de parti, qui contenoient le plan de la conjuration, & les mesures qu'il avoit prises avec ses complices pour faire périr le Consul & la plupart des Sénateurs. Et un des conjurés appelé Volturcius, de la ville de Crotone, se chargea de la conduite de ces envoyés, & de rendre compte à Catilina des engagements qu'on auroit pris pour faire soulever leur nation.

Cicéron averti par les Allobroges qu'ils devoient partir la nuit suivante , envoie secrètement sur le chemin deux Préteurs , avec des gardes , qui s'assurent du pont Milvien par où il falloit passer. Les Allobroges arrivent ; on les arrête aussi-tôt à leur passage , avec toute leur suite. Ils se rendent aux Préteurs sans faire de résistance , comme des gens surpris & épouvantés. On prit avec eux Volturcius & une cassette où étoient renfermées toutes les lettres des conjurés.

Le Consul ayant en main les preuves de la conjuration , convoqua le Sénat de grand matin dans le temple de la Concorde , & il fit arrêter Lentulus , Cethegus , Statilius , Gabinius & Ceparius , que des gardes amenèrent dans l'assemblée. (a) On fit entrer en même-temps les députés des Allobroges , avec Volturcius , qui , sous la promesse de sa grace , développa tout le secret des conjurés. (b) On lut publiquement leurs lettres , & Lentulus se trouvant convaincu par sa propre signature , fut contraint de renoncer sur le champ à la Préture. (c) Il quitta sa robe de pourpre ; on lui en donna une autre convenable à sa mauvaise fortune , & on le conduisit avec ses complices en différentes maisons qui leur furent données pour prisons.

Cethegus trouva le moyen de faire tenir un billet à ses amis & à ses affranchis , par lequel il les exhortoit d'assembler ses partisans , & de faire un effort la nuit pour le tirer de prison. Cicéron craignant qu'il ne s'élevât quelque tumulte dangereux en leur faveur , convoqua de nouveau le Sénat pour prendre une dernière résolution au sujet des prisonniers. Silanus désigné Consul pour l'année prochaine , & auquel , selon

(a) *App. de bello civili. l. 2, c. 1.*

(b) *Sallust. in Catil.*

(c) *Plur. in Cicero*

l'usage, on demanda le premier son avis, déclara qu'ils méritoient le dernier supplice. Tous ceux qui opinèrent après lui furent du même avis, jusqu'à Jules-César qui fit un grand discours en faveur de la clémence, & conclut en disant que, dans une affaire où il s'agissoit de répandre le sang des citoyens, & des premiers de Rome, il étoit d'avis qu'on ne précipitât point leur jugement; mais qu'on les retînt sous une sûre garde dans quelque ville d'Italie jusqu'à ce que Catilina eût été vaincu. Comme il étoit excellent Orateur, il ramena la plupart des Sénateurs à son sentiment. Silanus même, qui avoit ouvert le premier l'avis de les faire punir sur le champ, se rétracta, & dit: *Qu'en les condamnant comme il avoit fait au dernier supplice, il n'avoit entendu parler que de la prison, qui étoit, disoit-il, la plus grande punition qu'on pouvoit exercer contre un citoyen Romain.*

Mais Caton, quand ce fut son tour d'opiner, peignit avec des couleurs si vives toute l'horreur des desseins des conjurés; il sut faire voir par des raisons si pressantes, combien leur vie étoit incompatible avec la sûreté de l'Etat, & que pour sauver quelques scélérats on mettoit, pour ainsi dire, le poignard dans le sein des plus gens de bien, que toutes les voix revinrent à son avis. Leur supplice fut résolu, & Cicéron, sur l'Arrêt seul du Sénat, & sans porter l'affaire devant l'assemblée du peuple, suivant l'usage ordinaire, les fit exécuter sur le champ dans la prison où il les fit conduire. On rapporte qu'après cette exécution il trouva sur la place un grand nombre de leurs parents & de leurs complices qui ignoroient encore leur destinée, & qui n'attendoient que la nuit pour les enlever; & que se tournant de leur côté, il leur cria: *Ils ont vécu*; maniere adoucie dont s'exprimoient les Romains pour éviter ce qu'ils trouvoient de

trop dur dans ces termes : *Ils sont morts* ; & que cette seule parole , comme un coup de foudre , dissipa en un instant cette foule de conjurés , & déconcerta tous leurs desseins.

On ne peut exprimer la joie que le peuple fit paroître quand il vit une si dangereuse conspiration éteinte , & les conjurés punis. On n'entendoit qu'imprécations contre Catilina , & que louanges de Cicéron : la plupart le reconduisirent jusqu'en sa maison. Les femmes mêmes , pour exprimer leur reconnoissance , mirent des illuminations à leurs fenêtres , comme pour l'éclairer. (a) Cette nuit lui fut plus glorieuse que les plus beaux jours de triomphe ne l'avoient été à des Généraux victorieux. On disoit hautement que les plus grands Capitaines avoient à la vérité acquis à la République des provinces entières ; mais que Cicéron , sans troupes , sans combats & sans effusion de sang , l'avoit sauvée. On l'appelloit le second fondateur de Rome & le pere de la patrie. Tous les ordres de l'Etat s'attachèrent à lui , & son autorité étoit d'autant plus solide qu'il ne la devoit qu'à sa propre vertu , à l'estime à la reconnoissance de ses concitoyens.

César , quoique considérable dans la République par sa naissance , par son éloquence & par son crédit , & celui de ses amis , fut traité bien différemment. (b) Il y avoit déjà du temps qu'il étoit suspect de desseins cachés , & plus d'une fois Cicéron avoit témoigné qu'il remarquoit dans toute sa conduite un esprit qui aspiroit secrètement à la tyrannie. La vie qu'il avoit voulu sauver aux conjurés augmenta ces soupçons. Quand il sortit du Sénat , où il avoit parlé avec tant de chaleur pour les soustraire au sup-

(a) *App. Alex. l. 2. c. 1.*

(b) *Plut. in Cæsare.*

plice , les Chevaliers qui étoient de garde lui présenterent d'un air menaçant la pointe de leurs épées. Ils l'auroient tué ; mais Cicéron , sur lequel ils avoient la vue attachée comme pour lui demander ses ordres , leur fit signe de le laisser échapper.

Ce n'est pas qu'on ne dît en ce temps-là qu'il avoit été fort chargé par la déposition de quelques conjurés ; mais Cicéron , qui n'ignoroit pas quel étoit déjà son crédit dans Rome , ne voulut pas exprès le comprendre dans l'instruction du procès , de peur qu'en échappant par l'appui de ses parents & de ses amis à la rigueur des loix , il ne sauvât en même-temps les autres criminels. On ne laissa pas d'être persuadé qu'il n'avoit rien ignoré de leurs mauvais desseins , & on commença à le regarder comme un homme capable de tout entreprendre pour s'élever.

La nouvelle du supplice de Lentulus & de Cethegus ne fut pas plutôt passée au camp de Catilina , que plusieurs des conjurés voyant le parti de la République le plus fort se retirèrent secrètement. Il y eut même un grand nombre de soldats , que le desir de la nouveauté & l'espérance du butin avoient engagés à prendre les armes , qui désertèrent. Mais le chef du parti ne relâcha rien de ses premiers desseins. Il résolut de périr ou de détruire la République. Il fit de nouvelles levées ; il en remplit ses cohortes , & en peu de temps il rendit ses légions complètes ; elles étoient toutes animées de sa fureur , & prêtes à tourner leurs armes contre leur patrie.

Le premier dessein de Catilina , comme nous l'avons dit , étoit de se présenter aux portes de Rome à la tête de son armée , au moment que la conjuration éclateroit par un incendie que les conjurés qui étoient restés dans la ville devoient allumer en différents quartiers. Mais le

Consul ayant déconcerté toutes ces mesures par sa vigilance & par le supplice des principaux conjurés , le chef de la conjuration résolut de passer dans les Gaules , & d'y faire soulever les provinces qui reconnoissoient l'Empire Romain. Q. Metellus Celer ayant pénétré son dessein , lui coupa le chemin & se campa à son passage , en même-temps que le Consul Antonius le suivoit de près à la tête de son armée.

Catilina se voyant environné d'ennemis , & n'ayant ni retraite en Italie , ni secours à espérer de Rome , fut réduit à tenter le hazard d'une bataille , quoiqu'avec des forces inférieures à celles d'Antonius. Ce Consul ayant été attaqué en ce temps-là de la goutte , laissa la conduite de son armée à Petreïus , ancien Officier qui avoit plus de trente années de service , & qui de simple soldat s'étoit élevé par sa valeur jusqu'au commandement des armées. Mais cette maladie subite du Consul , plus foible que méchant , fit soupçonner qu'il ménageoit Catilina avec lequel il avoit eu auparavant des liaisons assez étroites , & il en fut même accusé depuis devant les Magistrats. On publia que cette goutte , qui lui étoit venue à la veille de combattre contre l'ennemi de la République , n'étoit qu'un prétexte & une maladie feinte pour reculer la perte de Catilina , ou du moins pour n'y point prendre part. Mais les rebelles ne purent tirer aucun avantage de ce retardement affecté.

Petreïus , de Lieutenant devenu Général , les pressa de si près qu'il les força d'en venir à une bataille : le combat fut rude & très-opiniâtre. Si les légions de la République combattirent avec beaucoup de valeur , celles de Catilina ne se battirent pas avec moins de courage : tous vouloient vaincre ou se faire tuer. Aucun ne recula ; il n'y en eut point qui voulût donner ou recevoir quartier. Le soldat vivant prenoit aussi-

tôt la place de celui qui venoit d'être tué : ce ne fut qu'après beaucoup de sang répandu , & une longue résistance , que l'armée de la République défit enfin les troupes des rebelles. Tout fut passé au fil de l'épée : Catilina , qui ne voulut pas survivre à la ruine de son parti , se jeta avec les principaux conjurés dans les plus épais bataillons ; & après la victoire on trouva sur un tas de corps morts ce fameux chef de parti qui respiroit encore un peu. Au travers des traits de la mort répandus sur son visage , on voyoit encore les marques de l'audace & de la féroceité qu'il avoit eues pendant sa vie.

Fin du douzieme Livre.

L I V R E X I I I.

César s'unit avec Pompée & Crassus , & est élevé au consulat. Exil de Cicéron : son rappel. Le gouvernement des Gaules & de l'illyrie est décerné à César , qui emploie les richesses de ces provinces à s'attacher ses soldats & à se faire des créatures à Rome. Le crédit que lui donnent ses victoires & son argent fait ombrage à Pompée , qui en vient à une rupture ouverte avec César. Rome & ses provinces se partagent entre ces deux grands hommes , qui décident leur querelle dans les plaines de Pharsale. César , devenu maître de l'Empire , est tué comme un tyran , malgré sa clémence.

ON vient de voir quel fut le succès d'une conspiration que le peu de secret des conjurés fit découvrir , & que la sage conduite de Cicéron fut étouffer. La débauche , le luxe , & la pauvreté , qui en est toujours une suite , l'avoient fait naître ; l'ambition extrême de quelques particuliers la fortifia dans un temps où Rome n'avoit presque plus d'un Etat Républicain que le seul nom. Les Grands seuls régnoient avec un empire absolu. Toute l'autorité du gouvernement étoit renfermée dans quelques maisons particulières qui se remettoient le consulat de main en main. Un petit nombre de citoyens dispoient tour à tour du commandement des armées , du gouvernement & des revenus des provinces. Arbitres souverains de la paix & de la guerre ; accoutumés aux respects & la soumission qui suivent le pouvoir absolu , il y en avoit peu qui , en sortant de ces grandes charges , pussent se résoudre à l'égalité d'une vie

privée. Les uns s'attachoient leurs soldats par un relâchement de la discipline militaire, ou par des largesses intéressées. D'autres achetoient à prix d'argent les suffrages du peuple pour s'élever aux premières dignités, ou pour substituer leurs créatures dans leurs places. Ceux qui en étoient exclus par des brigues supérieures à leur crédit, soulageoient leur envie en tâchant de rendre suspecte la puissance de leurs rivaux, & ils cherchoient dans les troubles de l'Etat la ruine de ceux qui leur avoient été préférés. Les gens de bien, comme Caton, Cicéron, Catulus, & plusieurs autres, tous zélés Républicains, regardoient cette puissance excessive de quelques citoyens, leurs richesses immenses, & l'attachement particulier des armées pour leurs Généraux, comme la ruine de la liberté. Ils ne pouvoient souffrir que, sous prétexte de servir leur patrie, ces Grands se perpétuassent dans des charges dont l'autorité suprême les exposoit à la tentation de se rendre les maîtres. Ce fut de l'opposition de ces vues & de ces intérêts différents que naquirent les derniers troubles de la République, & dans lesquels le monde entier se partagea entre Pompée & César, chefs de deux grands partis, & tous deux également suspects & redoutables par leur ambition & leur valeur.

Pompée attiroit sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avoit été Général, comme nous l'avons déjà dit, avant que d'être soldat, & sa vie n'avoit été qu'une suite continue de victoires. Il avoit fait la guerre dans les trois parties du monde, & il en étoit toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas & Carbon du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou pour mieux dire Perpenna dans l'Espagne, les Pirates de Cilicie sur la mer Méditerranée; & depuis la défaite de

Catilina , il étoit revenu à Rome vainqueur de Mithridate & de Tigrane. Par tant de victoires & de conquêtes il étoit devenu plus grand que les Romains ne le souhaitoient , & qu'il n'avoit osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avoit conduit comme par la main , il crut qu'il étoit de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paroissoit rarement en public , & s'il sortoit de sa maison , on le voyoit toujours accompagné d'une foule de ses créatures , dont le cortège nombreux représentoit mieux la Cour d'un grand Prince , que la suite d'un citoyen de République. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir ; mais dans une ville libre on ne pouvoit souffrir qu'il affectât des manieres de Souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées , il ne pouvoit se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étoient pures & sans tâche : on le louoit même avec justice de sa tempérance ; personne ne le soupçonna jamais d'avarice , & il recherchoit moins dans les dignités qu'il briguoit la puissance qui en est inséparable , que les honneurs & l'éclat dont elles étoient environnées. Mais plus sensible à la vanité qu'à l'ambition , il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les Capitaines de son temps. Modéré en tout le reste , il ne pouvoit souffrir sur sa gloire aucune comparaison. Toute égalité le bleissoit , & il eût voulu , ce semble , être le seul Général de la République ; quand il devoit se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis , dont César dans la suite fut le plus dangereux & le plus redoutable. L'un ne vouloit point d'égal , comme nous le venons de dire , & l'autre ne pouvoit souffrir de supérieur. Cette concurrence ambitieuse dans les deux premiers hommes de l'univers causa de nouvelles

révolutions

révolutions , dont il est à propos de développer l'origine & le succès.

Caius Julius César étoit né de l'illustre famille des Jules , qui , comme toutes les grandes maisons , avoit sa chimere , en se vantant de tirer son origine d'Anchise & de Vénus. C'étoit l'homme de son temps le mieux fait , adroit à toutes sortes d'exercices , infatigable au travail , plein de valeur , d'un courage élevé , vaste dans ses desseins , magnifique dans sa dépense , & libéral jusqu'à la profusion. La nature , qui sembloit l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes , lui avoit donné un air d'empire , & de la dignité dans ses manieres. Mais cet air de grandeur étoit tempéré par la douceur & la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante & invincible étoit encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étoient assez durs pour résister à l'impression que faisoient tant d'aimables qualités , n'échappoient point à ses bienfaits ; & il commença par assujettir les cœurs , comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen de la République , il forma , dans une condition privée , le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur & les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius & de Sylla lui firent comprendre qu'il n'étoit pas impossible de s'élever à la souveraine puissance. Mais sage jusques dans ses desirs immodérés , il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Un esprit toujours juste , malgré son étendue , n'alla que par degrés au projet de la domination ; & quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires , elles ne doivent passer pour de grandes actions que par-

ce qu'elles furent toujours la suite & l'effet de grands desseins.

A peine Sylla fut-il mort qu'il se jeta dans les affaires : il y porta toute son ambition. Sa naissance , une des plus illustres de la République , devoit l'attacher au parti du Sénat & de la Noblesse. Mais neveu de Marius & gendre de de Cinna , il se déclara pour leur faction , quoiqu'elle eût été comme dissipée depuis la dictature de Sylla il entreprit de relever ce parti qui étoit celui du peuple , & il se flatta d'en devenir bientôt le chef ; au lieu qu'il lui auroit fallu plier sous l'autorité de Pompée qui étoit à la tête du Sénat. Sylla , comme nous l'avons déjà dit , avoit fait abattre , pendant sa dictature , les trophées de Marius. (a) César n'étoit encore qu'Edile , qu'il fit faire secrètement par d'excellents ouvriers la statue de Marius couronné par les mains de la Victoire. Il y ajouta des inscriptions à son honneur , qui faisoient mention de la défaite des Cimbres , & il fit placer de nuit ces nouveaux trophées dans le Capitole. Tout le peuple accourut en foule le matin pour voir ce spectacle. Les partisans de Sylla se récrièrent contre une entreprise si hardie : on ne douta point que César n'en fût l'auteur. Ses ennemis publioient qu'il aspirait à la tyrannie , & qu'on devoit punir un homme qui osoit , de son autorité privée , relever des trophées qu'un souverain Magistrat avoit fait abattre. Mais le peuple , dont Marius s'étoit déclaré le protecteur , donnoit de grandes louanges à César. Le Sénat s'assembla là-dessus. César y fut accusé publiquement : Catulus Luctatius , un des principaux de l'assemblée , s'écria que ce n'étoit plus par des desseins cachés qu'on alloit à la tyrannie ; mais que César attaquoit à force ouverte la li-

(a) *Plut. in Cesare, An de Rome , 690.*

berté. César de son côté entreprit de justifier sa conduite , & il se défendit avec tant de force & d'éloquence , que malgré la brigade de ses ennemis il fut renvoyé absous , & ce fut par une action si hardie qu'il fit appercevoir le peuple de sa puissance & de la foiblesse du Sénat. Les exilés , à l'ombre de son autorité , revinrent depuis à Rome , & ils obtinrent leur rappel , sous prétexte qu'ils avoient été condamnés par un citoyen qui s'étoit emparé les armes à la main de la dictature & de la souveraine puissance.

Le peuple , charmé de la chaleur qu'il faisoit paroître pour son parti , le combloit de louanges. On disoit tout haut dans Rome qu'il étoit le seul qui , par son courage & par son intrépidité , méritât de succéder aux dignités de Marius. Les principaux de chaque tribu , & les chefs des factions , l'assurèrent qu'il n'y avoit rien de si élevé dans la République où il ne pût prétendre , & qu'il pouvoit compter sur tous les suffrages du peuple ; ils ne furent pas long-temps sans lui donner des preuves de leur zele & de leur entier dévouement à ses intérêts.

Le grand Pontife Metellus étant mort , Catulus Luctatius , personnage consulaire & révé-
ré de tous les Romains par sa vertu , demanda cette dignité. César , quoique d'un rang inférieur , & sans avoir encore été honoré du consulat , ne laissa pas de se présenter au nombre des candidats. Luctatius , qui le regardoit comme un compétiteur redoutable , à cause de son crédit parmi le peuple , lui envoya offrir une somme considérable s'il vouloit se désister de sa poursuite. (a) Mais César avoit le courage trop haut pour se laisser éblouir par un vil intérêt. Il fit dire à Luctatius que bien loin de se désister pour de l'argent , il en emprunteroit plutôt d'

(a) *Plur. in Cæsare.*

tous ses amis pour soutenir ses prétentions. Mais il n'en eut pas besoin , le peuple lui étoit trop attaché , & les suffrages ayant été recueillis , il emporta cette dignité sur Luctatius & sur tous ses compétiteurs.

(a) Il passa ensuite avec la même facilité à la Préture ; & en sortant de cette charge , le peuple lui déféra le gouvernement de l'Espagne. On dit qu'en traversant les Alpes pour s'y rendre , il passa par une petite ville presque déserte , (b) & dont les habitants paroissoient fort misérables , & que ceux qui l'accompagnoient se demandant l'un à l'autre en raillant , s'il n'y auroit point dans cette bourgade des brigues & des cabales pour les Magistratures : César , prenant la parole , & se mêlant à la conversation , leur dit : *Qu'il aimeroit mieux être le premier dans cette bicoque , que le second dans Rome.*

César employa tout le temps qu'il fut dans son gouvernement à en étendre les frontières. Il porta la guerre dans la Galice & dans la Lusitanie , qu'il soumit à l'Empire Romain ; mais dans une conquête aussi utile à l'Etat il ne négligea pas ses intérêts particuliers. Il s'empara , par des contributions violentes , de tout l'or & l'argent de ces provinces ; & il revint à Rome , où il fut reçu du peuple avec de nouveaux applaudissements.

Les richesses qu'il avoit apportées de son gouvernement étoient considérables ; il les employa à se faire de nouvelles créatures , qu'il attachoit à sa fortune par des libéralités continuelles. Il leur abandonna ses biens comme en proie ; sa maison leur étoit ouverte en tout temps. Rien ne leur étoit caché que son cœur , toujours impénétrable même à ses plus chers amis. Capable de tout entreprendre & de tout

(a) *An de Rome 691.*

(b) *Plut. in Casare.*

cacher , toujours attentif , toujours présent aux cabales dont il pouvoit tirer de l'avantage , mais sans se laisser jamais pénétrer. On ne doutoit point qu'il ne se fût mis à la tête de la conjuration de Catilina , si elle eût réussi ; & ce fameux rebelle , qui croyoit ne travailler que pour sa propre grandeur , se fût vu enlever le fruit de son crime par un homme plus autorisé que lui dans son propre parti , & qui avoit eu l'adresse de ne lui laisser que le péril de l'exécution. Cependant le mauvais succès de cette entreprise , & le souvenir de la mort des Gracques assassinés aux yeux de la multitude qui les adoroit , lui firent comprendre que la faveur seule du peuple ne suffisoit pas pour le succès de ses affaires : & il jugea bien qu'il ne s'éleveroit jamais jusqu'à la souveraine puissance sans le commandement des armées , & sans avoir un grand nombre d'amis , & un parti même dans le Sénat.

Ce corps si auguste étoit alors partagé entre Pompée & Crassus , ennemis & rivaux dans le gouvernement ; l'un le plus puissant , & l'autre le plus riche de Rome. La République tiroit au moins cet avantage de leur division , qu'en partageant le Sénat , elle tenoit leur puissance en équilibre , & maintenoit la liberté. César résolut de s'unir tantôt avec l'un , tantôt avec l'autre , & d'emprunter , pour ainsi dire , leur crédit de temps en temps , dans la vue de s'en servir pour parvenir plus aisément au consulat & au commandement des armées. Mais comme il ne pouvoit ménager en même-temps l'amitié de deux ennemis déclarés , il ne songea d'abord qu'à les réconcilier. Il y réussit , & lui seul tira toute l'utilité d'une réconciliation si pernicieuse à la liberté publique. Il fut persuader à Pompée & à Crassus de lui confier comme en dépôt le consulat , qu'il n'auroit pas vu sans jalou-

se passer entre les mains de leurs partisans. (a) Il fut élu Consul avec Calpurnius Bibulus par le concours de deux factions réunies. Il en gagna secrètement les principaux, dont il forma un troisième parti qui opprima dans la suite ceux mêmes qui avoient le plus contribué à son élévation.

Rome se vit alors en proie à l'ambition de trois hommes qui, par le crédit de leurs factions réunies, disposèrent souverainement des dignités & des emplois de la République. Crassus, toujours avare, & trop riche pour un particulier, songeoit moins à grossir son parti, qu'à amasser de nouvelles richesses. Pompée, content des marques extérieures de respect & de vénération que lui attiroit l'éclat de ses victoires, jouissoit dans une oisiveté dangereuse de son crédit & de sa réputation. Mais César, plus habile & plus caché que tous les deux, jettoit sourdement les fondemens de sa propre grandeur sur le trop de sécurité de l'un & de l'autre. Il

n'oublioit rien pour entretenir leur confiance, pendant qu'à force de présents il tâchoit de gagner les Sénateurs qui leur étoient le plus dévoués. Les amis de Pompée & de Crassus devinrent, sans s'en appercevoir, les créatures de César; & pour être averti de tout ce qui se passoit dans leurs maisons, il séduisit jusqu'à leurs affranchis, qui ne purent résister à ses libéralités.

Mais comme ses nouvelles liaisons avec Pompée & Crassus, les chefs du Sénat, pouvoient le rendre suspect au peuple, il ne fut pas plutôt parvenu au consulat, qu'il se déclara de nouveau pour un parti qu'il regardoit toujours comme le plus solide fondement de son élévation. La manière adroite dont il brouilla en même-temps Pompée avec le Sénat, & le Sénat

avec le peuple , fut le chef-d'œuvre de sa politique & de son habileté. Il entreprit de faire revivre la loi *Agraria*. Il prévint que le consentement de Pompée & de Crassus , dont il s'étoit assuré auparavant , & l'opposition de Caton , de Cicéron & de tous les Républicains zélés , exciteroient entr'eux des inimitiés réciproques ; & que le peuple , toujours aveugle dans ses véritables intérêts se déclareroit contre ces Sénateurs , sans faire attention qu'ils ne s'opposoient au parti de César que par le motif de conserver la liberté publique.

Ce fut en qualité de Consul qu'il proposa d'abord dans le Sénat une loi par laquelle on devoit distribuer les terres de la Campanie entre vingt mille citoyens de ceux qui avoient au moins trois enfants. C'étoient des terres dont le revenu , à cause de leur fertilité , avoit été réservé de tout temps pour les plus pressants besoins de la République. Les plus gens de bien du Sénat s'opposèrent hautement à la publication de cette loi ; César , qui avoit bien prévu cette opposition , s'écria aussi-tôt , & prit les Dieux à témoin qu'on le contraignoit d'avoir recours à l'autorité du peuple. Il le convoqua , & il y parut accompagné de Pompée & de Crassus. Il adressa la parole à Pompée , & il lui demanda s'il n'approuvoit pas une loi si équitable dans une République dont tous les membres devoient participer aux biens de l'Etat. En vain les Sénateurs , qui se trouverent auprès de Pompée , tâcherent de lui rendre suspectes ces entreprises de César ; Pompée , sans les vouloir écouter , se déclara de son avis : soit qu'il crût qu'il y alloit de son honneur de soutenir ses premiers engagements , ou que , présumant trop de son pouvoir , en comparaison de celui de César , il méprisât les soupçons de ces Sénateurs. Il répondit même à César avec plus de chaleur

que de prudence (a) : *que si quelqu'un se présentoit l'épée à la main pour s'opposer à la publication de la loi , il prendroit l'épée & le bouclier pour la faire recevoir.* C'étoit déclarer lui-même la guerre à son propre parti.

Pompée , par cette réponse si peu convenable à ses véritables intérêts , se rendit odieux au Sénat , & suspect à ses propres amis , sans qu'une démarche aussi imprudente lui acquît plus de considération dans le parti du peuple , qui ne tenoit compte qu'à César de la proposition de la loi. Ce Consul , soutenu de ses partisans , de ceux de Pompée , & de ceux de Crassus , la fit recevoir , pour ainsi dire , la force à la main , & malgré les remontrances & l'opposition des Républicains les plus zélés. On nomma vingt Commissaires qui partagerent les terres de la Campanie entre vingt mille familles Romaines. Ce furent dans la suite autant de clients que leur intérêt engagea à maintenir tout ce qui s'étoit fait pendant son consulat. Pour prévenir ce que ses successeurs dans cette dignité pourroient entreprendre contre la disposition de cette loi , il en fit passer une seconde qui obligeoit le Sénat entier , & tous ceux qui parviendroient à quelque magistrature , de faire serment de ne jamais rien opposer au préjudice de ce qui avoit été arrêté dans les assemblées du peuple , pendant son consulat. Ce fut par une précaution si habile qu'il fut rendre les fondemens de sa fortune si sûrs & si durables , que dix années d'absence & tous les mauvais offices de ses envieux & de ses ennemis ne la purent jamais ébranler.

Mais comme il craignoit toujours que Pompée ne lui échappât , & qu'il ne fût regagné par le parti des Républicains zélés (b) , il lui donna sa fille Julie en mariage , comme un nouveau gage

(a) *Plut. in Cæsare.* (b) *An de Rome 694.*

de leur union. Pompé donna la sienne à Servilius , & César épousa Calpurnie , fille de Pison , qu'il fit désigner Consul pour l'année suivante. Il prit en même-temps le gouvernement des Gaules avec celui de l'Illyrie pour cinq ans. On décerna depuis celui de la Syrie à Crassus , qui le demandoit , dans l'espérance d'y acquérir de nouvelles richesses ; & Pompée obtint l'une & l'autre Espagne , qu'il gouverna toujours par ses Lieutenants , pour ne pas quitter les délices de Rome. Ils firent comprendre ces différentes dispositions dans le même décret qui autorisoit le partage des terres , afin d'en intéresser les propriétaires à la conservation de leur propre autorité. Ces trois hommes partagerent ainsi le monde entier entr'eux , comme ils auroient fait leur patrimoine. En vain Caton crioit dans toutes les assemblées que c'étoit une chose honteuse que l'Empire fût ainsi prostitué , & que les Grands de Rome , par cette espece de trafic de leurs filles , donnaissent comme pour leur dot le commandement des armées , les gouvernements des provinces & les premieres dignités de la République.

César , doux & humain avec le petit peuple , mais fier à l'égard des Grands qui entreprenoient de lui résister , fit arrêter Caton , sous prétexte qu'il s'opposoit à la publication d'une loi reçue par tous les suffrages du peuple. Bibulus , collègue de César au consulat , fut chassé de sa place par le peuple , que l'opposition de Bibulus avoit mis en fureur. On rompit ses faisceaux , on blessa ses Licteurs. Lui-même pensa être tué ; & il fut contraint , pour sauver sa vie , de demeurer caché dans sa maison , sans oser paroître en public. Lucullus & Cicéron ne furent guere mieux traités. Le vainqueur de Tigrane & de Mithridate , menacé par César de se voir recherché sur les richesses immenses qu'il avoit rap-

portées de l'Orient , fut contraint pour l'adoucir de venir en pleine assemblée embrasser ses genoux , & de renoncer aux affaires. C'étoit le but secret de César , qui , pour éloigner encore du gouvernement Cicéron , dont il redoutoit l'habileté & la pénétration , n'eut point de honte , pour perdre ce grand homme , de s'unir avec Pub. Clodius ennemi déclaré de Cicéron , & même de le porter par son crédit à la dignité de Tribun du peuple , quoique Clodius eût été accusé depuis peu d'entretenir un commerce criminel avec Pompeia , femme de César.

Ce fut cette accusation & la part que Cicéron y prit qui avoient fait naître cette haine violente de Clodius contre lui , quoiqu'auparavant ils eussent vécu dans une liaison étroite, Publ. Clodius étoit un jeune homme bien fait , riche , éloquent & favorisé du peuple , dont il portoit les intérêts ; mais présomptueux , fier & insolent de sa haute naissance & du crédit qu'il avoit dans Rome. Il étoit devenu éperdument amoureux de Pompeia , femme de César , & il avoit su lui plaire. Il ne manquoit à leurs desirs réciproques qu'une entrevue , que l'attention & la sévérité d'Aurelia , mere de César , rendoit presque impossible. Clodius , emporté par sa passion , crut pouvoir s'introduire dans sa maison à la faveur d'une fête particulière qui devoit s'y célébrer la nuit en l'honneur de la mere de Bacchus. Les hommes étoient exclus de ces cérémonies nocturnes. Il falloit même que le maître de la maison où elles se célébroient en sortît , & il n'y avoit que des femmes & des filles qui fussent admises dans ces mystères , sur lesquels on ne peut laisser tomber de voiles trop épais. C'étoit ordinairement la femme d'un Consul ou d'un Préteur qui faisoit la fonction de Prêtresse de cette divinité qu'on n'osoit nommer , & qu'on révéroit sous le titre de *la bonne Déesse*.

Clodius se déguisa en fille , & fut introduit la nuit dans la maison d'Aurelia par une servante de Pompeia , qui , de concert avec sa maîtresse , conduisit cette intrigue. Le rendez-vous étoit dans la chambre même de cette servante , qui y avoit fait cacher Clodius pendant qu'elle courut avertir Pompeia de l'arrivée de son amant. Mais comme elle tarδοit trop long-temps, soit impatience , ou peut-être curiosité de découvrir ce qui se passoit entre ces femmes , il sortit de sa retraite. Malheureusement il s'égara , & le hazard fit qu'il fut rencontré par une autre servante de la maison , qui le prenant pour une fille lui proposa , dit Plutarque , de jouer avec elle. Clodius voulut s'en défendre , mais la servante qui dans cette bacchanale étoit éprise d'une espèce de fureur , voulut le tirer du côté où elle voyoit de la lumière pour reconnoître celle de qui elle venoit de recevoir un refus si désobligeant. Clodius , pour échapper de ses mains , lui dit qu'il étoit une des chanteuses qu'on avoit appelées pour la fête , & qu'il cherchoit Abra , servante de Pompeia. Le son de sa voix le trahit , & découvrit son sexe. La servante effrayée court avertir Aurelia qu'elle a trouvé dans la maison un homme déguisé en femme. Les cérémonies cessent aussi-tôt ; on couvre les mysteres avec précipitation. Aurelia fait fermer les portes ; on cherche & on trouve le criminel. Et la mere de César , après lui avoir reproché son insolence & son impiété , le fit sortir , & le lendemain de grand matin elle donna avis au Sénat de ce qui s'étoit passé la nuit dans la maison. Toute la ville en fut scandalisée. Les femmes sur-tout se déchaînerent avec fureur contre Clodius , & un Tribun le cita devant l'assemblée du peuple , & se déclara son accusateur : ce Magistrat se flattoit d'être soutenu par le crédit de César. Il croyoit qu'un mari ne refuseroit pas de joindre

son ressentiment contre un jeune insolent convaincu d'une intelligence criminelle avec sa femme. Il est certain que , dans les regles ordinaires , César ne pouvoit pas se dispenser de se déclarer contre le coupable ; mais il n'étoit pas moins intéressé , dans la situation des affaires , à ne se pas brouiller avec Clodius , qui avoit un grand crédit parmi le peuple. Pour se tirer d'un pas si délicat sans blesser ni son honneur ni ses intérêts , il se contenta de répudier sa femme. Le Tribun , après cette démarche , l'ayant sommé dans une assemblée du peuple de déclarer s'il n'avoit pas connoissance que Clodius avoit profané les mysteres de la bonne Déesse , César lui répondit froidement qu'il n'en savoit rien.

» Pourquoi donc , reprit le Tribun , as-tu ré-
» pudie ta femme ? C'est , repliqua-t-il , qu'il ne
» faut pas que la femme de César soit seulement
» soupçonnée. « Par cette réponse adroite il se dispensa de déposer contre Clodius , & il voulut faire croire en même-temps qu'il étoit persuadé que dans cette affaire sa femme avoit été plus imprudente que criminelle.

Clodius n'ayant rien à craindre du ressentiment de César , parmi les différents moyens qu'il employa pour sa défense , soutint qu'Aurelia l'avoit pris pour un autre , & il offrit de justifier que la nuit même qu'on célébroit la fête il étoit hors de Rome , & trop éloigné pour s'y être pu trouver , quelque diligence qu'il eût pu faire. Mais Cicéron se présenta , qui déclara en pleine assemblée que peu avant la nuit il l'étoit venu trouver dans sa maison , & qu'ils s'y étoient entretenus de différentes affaires.

On prétend que Cicéron se porta à rendre ce témoignage moins par zele pour la religion , que par complaisance pour Terentia sa femme , qui saisit cette occasion de le brouiller

avec Clodius dont elle craignoit qu'à la faveur d'un divorce il n'épousât la sœur, qui passoit pour ne lui être pas indifférente. Quoi qu'il en soit des motifs qui la déterminèrent à prendre ce parti, son témoignage ne prévalut point au crédit de Clodius, ni à l'argent qu'il répandit parmi ses Juges. Le criminel fut absous, & il ne fut pas plutôt sorti d'une affaire si délicate, qu'il songea au moyen de se venger de Cicéron.

La charge de Tribun du peuple lui parut une Magistrature qui pouvoit le mettre en état de signaler sa haine impunément. Mais il étoit Patricien de naissance, & par les loix cette dignité ne pouvoit être remplie que par des Plébéïens. Pour lever cet obstacle il se fit adopter dans une famille Plébéïenne par M. Fonteius. A la faveur de cette adoption, & par le crédit qu'il avoit dans Rome, il obtint sans peine une place dans le tribunat.

Pour se rendre encore plus agréable à la multitude, il commença l'exercice de sa charge par la proposition de nouvelles loix, toutes favorables aux Plébéïens. Il eut l'adresse en même-temps de mettre dans ses intérêts Pison & Gabinius, tous deux Consuls cette année, pour n'en être point traversé dans le projet de la vengeance qu'il méditoit contre Cicéron; il fit décerner à l'un & à l'autre le gouvernement des deux plus riches provinces de la République. Après avoir pris ces différentes mesures, tant du côté du peuple que par rapport au Sénat, il s'appliqua à gagner Crassus, César & Pompée, qui, par un crédit alors supérieur à toutes les cabales, auroient pu lui enlever sa victime. Mais il trouva ces Grands, qu'on pouvoit regarder comme les souverains de Rome disposés à entrer dans son ressentiment. Crassus étoit brouillé actuellement avec Cicéron; César, depuis l'affaire de Catilina, ne lui étoit pas plus favorable,

& Pompée alors uni d'intérêts avec César , & d'ailleurs toujours foible ami , n'étoit pas capable de prendre la défense d'un homme contre lequel César conservoit un ressentiment secret.

(a) Clodius , après avoir pris ces précautions , accusa Cicéron , devant l'assemblée du peuple , d'avoir fait mourir Lentulus , Cethegus & les autres complices de Catilina , contre toutes les loix , & sans que le peuple , le Juge naturel des citoyens en matière de crime , en eût été informé. Quoique Cicéron n'eût rien fait que de concert avec le Sénat , il s'aperçut bien que sans une puissante protection il n'échapperoit pas à la fureur de Clodius pendant l'année de son tribunat. Il s'adressa d'abord à César , & le conjura de souffrir qu'il pût le suivre dans les Gaules en qualités d'un de ses Lieutenants. César qui ne cherchoit qu'à le tirer du Sénat , du gouvernement de l'Etat , y consentit. Clodius qui s'aperçut que cet emploi & l'absence de Cicéron l'obligeroient de suspendre ses poursuites , feignit de vouloir se réconcilier avec lui. Il lui fit dire par des amis communs qu'il n'avoit pas d'éloignement de lui rendre son amitié , & qu'il n'ignoroit pas que Terentia sa femme avoit eu plus de part que lui au témoignage qu'il avoit rendu dans l'affaire de Pompeia.

Cicéron séduit par ces vaines espérances d'une réconciliation prochaine , remercia César de son emploi , retourna au Sénat , & se rejeta dans les affaires. Mais César qui l'en vouloit tirer à quelque prix que ce fût , irrité de son changement , s'unit avec Clodius pour le perdre , & il tira parole de Pompée qu'il n'interviendrait point dans cette affaire en faveur de Cicéron. Clodius reprit ensuite son accusation. Cicéron

(a) *Plus. in Casare & Cicer. App. liv. 2. de bell. civ. c. 4.*

se voyant en un si grand péril , changea d'habit , & laissant croître sa barbe & ses cheveux , il alloit , suivi d'un grand nombre de Chevaliers , solliciter le secours de ses amis , & demander la protection des premiers de Rome. Le Sénat touché de la persécution qu'on faisoit à un homme de bien , qu'il regardoit comme un des principaux ornements de sa compagnie , voulut prendre le deuil , comme dans une calamité publique. Mais les Consuls gagnés par Clodius s'y opposèrent : lui-même escorté d'une troupe insolente d'esclaves armés , tenoit le Sénat comme assiégé , enforte qu'on n'y put prendre aucune résolution en faveur de Cicéron.

Ce grand homme poursuivi par un furieux & par un ennemi implacable , eut recours à Pompée , auquel il avoit rendu des services essentiels dans toutes les affaires du gouvernement , & qui lui étoit redevable de la plupart des emplois qu'il avoit obtenus par les suffrages du peuple.

Pompée , qui n'ignoroit rien des desseins de Clodius , s'étoit retiré à la campagne , pour ne pas s'exposer au reproche qu'on auroit pu lui faire s'il étoit resté dans Rome , de ne faire aucune démarche en faveur de son ami. Cicéron lui envoya d'abord Pison son gendre , qui n'en rapporta que de ces réponses équivoques & ambiguës que les Grands seuls savent si bien faire pour se dispenser d'accorder ce qu'ils ne peuvent refuser sans se déshonorer. Cicéron se flatta qu'il le détermineroit plus facilement lui-même : il se rendit à sa maison. Pompée ne pouvant se résoudre à soutenir sa présence , & ne voulant point manquer de parole à César , sortit par une porte secrète , & lui fit dire qu'il étoit retourné à Rome. Cicéron ne pouvant plus douter qu'il n'en fût abandonné , s'abandonna , pour ainsi dire , lui-même : & cet homme si éloquent , si redoutable par le talent de la parole , & par la force

de ses raisons , quand il s'agissoit de défendre les autres , désespéra de se sauver lui-même , & ne trouva point de paroles pour justifier une action qui lui avoit attiré les applaudissemens du Sénat & les louanges de tout le peuple. Il se bannit lui-même , sortit la nuit de Rome , & se retira en Grece. (a) Clodius l'ayant réduit à cette extrémité fit passer le décret de son exil. Par la même arrêt ce furieux Tribun qui l'avoit dicté fit ordonner que ses maisons de la ville & des champs seroient rasées , & qu'on en vendroit les meubles à l'encan par le ministère des Officiers de Justice ; ce qu'il fit ensuite exécuter , pour laisser des monuments de sa vengeance & de son pouvoir.

Clodius après avoir mis Cicéron en fuite , se crut maître absolu du gouvernement. Il osa attaquer Pompée même , & porter devant l'assemblée du peuple l'examen de la conduite que ce grand Capitaine avoit tenue dans les guerres d'Orient. Mais il reconnut bientôt que son pouvoir n'étoit fondé , pour ainsi dire , que sur un crédit emprunté , & qu'il ne seroit pas venu à bout par lui-même de perdre Cicéron , si de puissantes cabales dont il se croyoit le chef , mais dont il n'étoit que l'instrument & le ministre , n'y avoient concouru.

Pompée attaqué par un endroit si sensible , oublia les engagements qu'il avoit pris secrètement avec César , & il résolut de faire rappeler Cicéron pour l'opposer à Clodius : ce fut le sujet de nouvelles disputes : on en vint même aux voies de fait. (b) Mais le parti de Pompée étoit si puissant , qu'il fallut que celui de Clodius cédât : & le Sénat par une action de vigueur mit fin à ces disputes : il suspendit l'exercice de la

(a) *Plut. in Cicer.*

(b) *Plut. in Cicer. App. l. 2, c. 45.*

justice, & il fit un décret qui défendoit aux Magistrats de prendre connoissance d'aucune affaire qu'au préalable le rappel de Cicéron n'eût été arrêté (a) : ce grand homme après seize mois d'exil revint dans sa patrie. Les villes par où il passa lui rendirent des honneurs extraordinaires ; & il dit lui-même *qu'il fut rapporté à Rome comme dans les bras des habitants de toute l'Italie*. Ce fut un triomphe continuel : quand il approcha de Rome, les Grands, les Chevaliers, le peuple, tout sortit au-devant de lui ; & le Sénat, par un décret public, ordonna que ses maisons que Clodius avoit fait abattre seroient rebâties des deniers publics.

César qui ne se montroit guere à découvert dans ses cabales, apprit le rétablissement de Cicéron sans s'y opposer ; il ne parut occupé alors que des affaires de son gouvernement.

L'usage donnoit un gouvernement aux Consuls à l'issue du consulat ; & César, comme nous venons de le dire, de concert avec Pompée & Crassus, s'étoit fait déférer celui de la Gaule Cisalpine, qui n'étoit pas éloigné de Rome. Valerius Tribun du peuple, & créature de César, y fit ajouter celui de l'Illyrie avec la Gaule Transalpine, c'est-à-dire, la Provence, une partie du Dauphiné & du Languedoc, que César souhaitoit avec passion, pour pouvoir porter ses armes plus loin, & que le Sénat même lui accorda parce qu'il ne se sentoît pas assez puissant pour les lui refuser.

César avoit choisi le gouvernement de ces provinces comme un champ de bataille propre à lui faire un grand nom. Il envisagea la conquête entière des Gaules comme un objet digne de son grand courage & de sa valeur, & il se flatta en même-temps d'y ramasser de grandes

(a) *An de Rome 696. Vell. Pat, l. 2. c. 5.*

richesses , encore plus nécessaires pour soutenir son crédit à Rome , que pour fournir aux frais de la guerre. Il partit pour la conquête des Gaules à la tête de quatre légions ; Pompée lui en prêta depuis un autre qu'il détacha de l'armée qui étoit sous ses ordres en qualité de Gouverneur de l'Espagne & de la Lybie. Les guerres que fit César , ses combats , ses victoires ne sont ignorés de personne. On sait qu'en moins de dix ans il triompha des Helvétiens qu'il força de se renfermer dans leurs montagnes ; qu'il attaqua & qu'il défit Arioviste Roi des Allemands , auquel il fit la guerre , quoique ce Prince eût été reçu au nombre des alliés du peuple Romain ; qu'il soumit depuis les Belges à ses loix ; qu'il conquit toutes les Gaules , & que les Romains sous sa conduite passèrent la mer , & arborèrent pour la première fois les aigles dans la Grande-Bretagne. (a) On prétend qu'il emporta de force , ou qu'il réduisit par la terreur de ses armes huit cens villes ; qu'il subjuguâ trois cens peuples ou nations ; qu'il défit en différents combats deux millions d'hommes , dont il y en eut un million qui furent tués dans les batailles , & un autre million faits prisonniers ; détail qui nous paroîtroit exagéré s'il n'étoit rapporté sur la foi de Plutarque & d'autres Historiens Romains.

Il est certain que la République n'avoit point encore eu un plus grand Capitaine , si on examine sa conduite dans le commandement des armées , sa rare valeur dans les combats , & sa modération dans la victoire. Mais ces qualités étoient obscurcies par une ambition démesurée & par une avidité insatiable d'amasser de l'argent , qu'il regardoit comme l'instrument le plus sûr pour faire réussir ses grands desseins. Depuis qu'il fut arrivé dans les Gaules , tout fut vénal

(a) *Plut. in Cesare.*

dans son camp ; charges , gouvernements , guerres , alliances , il trafiquoit de tout. Il pillâ les temples des Dieux & les terres des alliés. Tout ce qui servoit à augmenter sa puissance lui paroïsoit juste & honnête. Et Cicéron rapporte qu'il avoit souvent dans la bouche ces mots d'Euripide : *s'il faut violer le droit , il ne le faut violer que pour régner. Mais dans des affaires de moindre conséquence on ne peut avoir trop d'égards pour la justice.* Le Sénat attentif sur sa conduite , vouloit lui en faire rendre compte , & il envoya des Commissaires jusques dans les Gaules pour informer des plaintes des alliés. Caton , au retour de ces Commissaires , proposa de le livrer à Arioviste comme un désaveu que la République faisoit de l'injustice de ses armes , & pour détourner sur sa tête seule la vengeance céleste de la foi violée. Mais l'éclat de ses victoires , l'affection du peuple , & l'argent qu'il savoit répandre dans le Sénat , tournerent insensiblement les plaintes en éloges. On attribua

ses brigandages à des vues politiques ; on décerna des actions de grâces aux Dieux pour ses sacrilèges ; & de grands vices par le succès passèrent pour de grandes vertus.

César devoit ces succès à sa rare valeur , & à la passion que ses soldats avoient pour lui. Il en étoit adoré , ils le suivoient dans les plus grands périls avec une confiance bien honorable pour un Général. Et ceux qui sous d'autres Capitaines n'auroient combattu que foiblement , montrèrent sous ses ordres un courage invincible , & devenoient par son exemple d'autres Césars. Il les avoit attachés à sa personne & à sa fortune par le soin infini qu'il prenoit de leur subsistance , & par des récompenses magnifiques. Il doubla leur solde , & le bled qu'on ne leur distribuoit que par rations réglées , leur fut donné sans mesure. Il assigna aux vétérans des

terres & des possessions. Il sembloit qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il accumuloit tous les jours , & qu'il ne les conservât que pour en faire le prix de la valeur & la récompense du mérite. Il payoit même les dettes de ses principaux Officiers , & il laissoit entrevoir à ceux qui étoient engagés pour des sommes excessives , qu'ils n'auroient jamais rien à craindre de la poursuite de leurs créanciers tant qu'ils combattroient sous ses enseignes. Soldats & Officiers , chacun fondeoit l'espérance de sa fortune sur la libéralité & la protection du Général. Par-là les soldats de la République devinrent insensiblement les soldats de César.

Son attention n'étoit pas bornée à s'assurer seulement de son armée. Du fond des Gaules il portoit ses vues sur la disposition des affaires , & jusques dans les *comices* & les assemblées du peuple. Il ne s'y passoit rien sans sa participation. Son crédit & son argent influoient jusques dans la plupart des délibérations du Sénat. Il avoit dans l'un & l'autre corps des amis puissants & des créatures dévouées à ses intérêts. Il leur fournissoit de l'argent en abondance , soit pour payer leurs dettes , ou pour s'élever aux principales charges de la République. C'étoit de cet argent qu'il achetoit leurs suffrages & leur propre liberté. (a) Emilius-Paulus étant Consul en tira neuf cens mille écus , seulement pour ne s'opposer point à ses desseins pendant son consulat. Il en donna encore davantage à Curion Tribun du peuple , homme violent & factieux , mais habile & éloquent , qui lui avoit vendu sa foi ; mais qui pour le servir plus utilement , dissimuloit ses engagements secrets , affectoit de n'agir que pour l'intérêt du peuple.

(a) *An de Rome 703. Val. Max. l. 9, c. Vell. l. 2, c. 48.*

Les amis de Pompée lui firent faire de grandes réflexions sur la conduite de César, & lui représenterent le péril qui menaçoit la République. Pompée ne s'apperçut qu'avec une surprise mêlée de honte qu'il s'étoit laissé surprendre par un homme plus habile que lui, & qu'il s'étoit peut-être donné un maître, croyant favoriser son beau-pere & son ami. Il résolut de détruire ce qu'il regardoit comme son ouvrage, & de ruiner la fortune de César ; il se flatta qu'étant maître du Sénat, rien ne tiendrait contre lui. César de son côté fendoit ses espérances sur une armée victorieuse & sur l'affection du peuple.

La jalousie du gouvernement & une émulation réciproque de gloire les firent bientôt appercevoir qu'ils étoient ennemis, quoiqu'ils conservassent encore toutes les apparences de leur anciennes liaisons. Mais Crassus qui, par son crédit & ses richesses immenses, balançoit l'autorité de l'un & de l'autre, ayant été tué dans la guerre des Parthes, ils se virent en liberté de faire éclater leurs sentiments. Et la mort de Julie, fille de César & femme de Pompée, qui arriva peu de temps après, acheva de rompre ce qui restoit de correspondance entre le beau-pere & le gendre.

Rome étoit alors dans un désordre affreux. La corruption & la vénalité des charges étoient publiques. Ceux qui les briguoient exposoient leur argent dans la place. On le distribuoit impudemment aux chefs des factions, & ceux qui l'avoient reçu employoient la force & la violence, plutôt que le nombre des suffrages, pour faire élire ceux qui les avoient payés : en sorte qu'il ne se donnoit point de charge qui n'eût été disputée l'épée à la main, & qui n'eût coûté la vie à plusieurs citoyens. Souvent les deux partis disputant à forces égales se séparoient sans qu'il y

eût eu d'élection ; & ce désordre alla si loin , que Rome fut huit mois sans Magistrats. Pompée , pour rappeler à lui seul toute l'autorité , étoit soupçonné d'entretenir la confusion qui se trouvoit dans le gouvernement. Ses créatures , pour favoriser ses projets ambitieux , détestoient dans leurs harangues cette liberté effrénée qui se trouvoit dans les élections de la République. Plusieurs disoient , pour sonder les esprits , que l'Etat monarchique étoit préférable à une République qui étoit dégénérée en pure anarchie ; qu'il falloit au moins avoir recours à un Dictateur , & que dans un choix qui devenoit nécessaire il falloit se mettre entre les mains du médecin le plus doux : par ce tour adroit ils désignoient Pompée sans le nommer. L'affaire fut poussée avec tant de chaleur par ses partisans , que le Sénat paroissoit disposé à lui déferer cette grande dignité , qui ne différoit de la royauté que par une durée courte & limitée. Mais Caton qui veilloit toujours à la conservation de la liberté , ayant pénétré les desseins de Pompée , & craignant qu'avec un aussi grand pouvoir qu'il avoit il ne se perpétuât dans la dictature , insinua au Sénat qu'il seroit plus à propos de lui déferer le consulat sans lui donner de collègue. Il fit cette proposition pour conserver encore quelque image de République , & parce que le consulat n'exemptoit point , comme la dictature , de l'obligation de rendre compte de sa conduite au peuple & au Sénat.

Le Sénat approuva l'expédient proposé par Caton : Pompée fut élu seul Consul. On lui continua en même-temps ses gouvernements , avec le commandement des armées qui étoient sous ses ordres , & on lui permit de tirer chaque année du trésor public mille talents pour leur solde. Il épousa peu de temps après Cornélie , fille de Metellus Pius ; & quoiqu'on lui eût déferé le consulat sans collègue , il associa son beau-pere

dans la dignité de Consul , pour les cinq derniers mois qui restoient de son consulat. Cette modération attacha encore plus étroitement le Sénat à ses intérêts.

César prit occasion de tout ce qu'on venoit d'accorder à Pompée pour demander à son tour le consulat , avec la prolongation de ses gouvernements. Pompée ne s'y opposa point : mais il fit agir Marcellus & Lentulus , ses créatures , qui , pour en exclure César , alléguèrent que les loix ne permettoient pas d'admettre les absents au nombre des candidats.

La vue de Pompée , en faisant naître cet obstacle , étoit d'engager César à abandonner le gouvernement des Gaules & le commandement de son armée pour venir en personne demander le consulat. Mais César qui sentit l'artifice aimait mieux rester à la tête de ses troupes : & on rapporte qu'ayant appris que la brigade de ses ennemis avoit fait rejeter sa requête , il dit en mettant la main sur la garde son épée : *celle-ci obtiendra ce qu'on me refuse si injustement*. D'autres attribuent cette réponse à un de ses principaux Officiers , qu'il avoit envoyé de l'armée pour demander cette dignité en sa faveur.

Le Sénat qui n'agissoit plus que suivant les impressions des ennemis de César , ordonna qu'on tireroit de ses troupes , & de celles qui étoient aux ordres de Pompée , deux légions , sous prétexte de les envoyer en Syrie , que les Parthes , à ce qu'on publioit , menaçoient d'une incursion depuis la défaite de Crassus. Pompée , pour affoiblir l'armée de César , lui fit demander la légion qu'il lui avoit prêtée. Appius Claudius fut chargé de cette commission. Quoique César pénétrât bien le dessein de ses ennemis , il ne laissa pas de remettre ces deux légions à l'envoyé du Sénat. Il combla les Officiers de présents & il fit donner à chaque soldat deux cens cin-

quante dragmes (a) comme pour récompense de leurs services. Mais comme tout ce qu'on avoit affecté de publier du dessein des Parthes n'étoit qu'un prétexte dont on s'étoit servi pour affoiblir l'armée de César, & en tirer deux légions, ces troupes ne furent pas plutôt arrivées en Italie qu'on leur assigna des quartiers dans la Campanie & proche de Capoue, au lieu de les faire passer en Orient.

Appius à son retour rendit, contre son intention, un service considérable à César. Cet homme, pour flatter l'ambition de Pompée, lui dit que toute l'armée des Gaules le souhaitoit pour son Général, & que les soldats soupçonnant César d'aspirer à la Monarchie, étoient résolus de l'abandonner, s'il les ramenoit en Italie.

Pompée trompé par ce discours, négligea les précautions nécessaires contre un ennemi qui étoit à la tête d'une puissante armée; & sur ce que les principaux de son parti, étonnés qu'il s'endormît dans une fausse sécurité, lui représentoient l'importance de se fortifier par de nouvelles levées, il leur répondit fièrement : *Qu'il n'avoit qu'à frapper du pied contre terre, & qu'il en feroit sortir des légions armées.* Il ne parloit avec tant de confiance que parce qu'il se flattoit, si on en venoit aux armes, qu'une partie de l'armée de César passeroit sous ses enseignes. Cependant comme il redoutoit la fortune & la valeur de ce grand Capitaine, il tâcha de le tirer du gouvernement des Gaules sans en venir à une rupture ouverte. Il prit des mesures avec le Sénat pour lui nommer un successeur; l'affaire fut mise en délibération: tout le monde convint que le temps de sa commission étant prêt d'expirer, il étoit juste d'envoyer dans les Gaules un Sénateur qui en prît le gouvernement & le commandement

(a) 62 liv. 10 sols.

commandement des armées. Curion, Tribun du peuple, qui vouloit paroître n'être attaché à aucun parti, quoique dévoué secrètement à celui de César, se déclara pour le sentiment général des Sénateurs, auxquels il donna de grandes louanges. Mais il ajouta que, pour assurer la liberté publique, il falloit que Pompée licenciât en même-temps les armées qui étoient à ses ordres & qu'il quittât les gouvernements de l'Espagne & de la Lybie. Les amis de Pompée se récrièrent que le temps de sa commission n'étoit pas expiré comme celui de César. Mais Pompée prenant la parole, dit qu'il ne s'étoit chargé de ces emplois que par soumission pour les ordres du Sénat, & qu'il étoit prêt de les quitter, sans attendre que le terme prescrit par les loix fût échu. Il promit de se déposer lui-même, & pour déterminer le Sénat à donner sur le champ un successeur à César, il ajouta avec une candeur apparente, qu'il étoit bien instruit de ses intentions, & que, comme son ami & son allié, il pouvoit assurer que ce grand Capitaine, après avoir soutenu dix ans des guerres continuelles contre les plus belliqueuses nations du monde, n'aspiroit qu'à goûter un peu de repos dans le sein de sa patrie.

Curion, qui sentit tout l'artifice de ce discours, & qui vit bien que Pompée n'avoit parlé si affirmativement des sentiments de César que pour lui faire nommer un successeur, répondit que ce n'étoit pas assez qu'il promît de quitter lui-même ses gouvernements, s'il n'effectuoit ses promesses sur le champ. Qu'ils étoient l'un & l'autre trop puissants, & qu'il étoit de l'intérêt de la République qu'ils entraissent en même-temps dans une condition privée. Il conclut en disant qu'il étoit d'avis, s'ils ne quittoient pas en même-temps l'un & l'autre le commandement des armées, de les déclarer tous deux ennemis de la République.

Curion n'insistoit si vivement sur cette abdication réciproque , que pour cacher l'inclination secrète qui l'attachoit aux intérêts de César , & parce qu'il étoit bien instruit que Pompée ne se résoudroit jamais à se dépouiller de ses gouvernemens. Et quand même il auroit pris ce parti , & que César , à son exemple , auroit été obligé de quitter le commandement de son armée , Curion n'ignoroit pas par combien de liaisons César avoit attaché à sa fortune ses soldats & ses Officiers , & qu'il ne lui seroit pas difficile de rappeler sous ses enseignes des troupes qui étoient secrètement à sa solde & à ses gages.

Ce Tribun n'ayant pu faire passer son avis , congédia le Sénat , suivant le pouvoir que lui donnoit sa charge. Les Consuls (a) se rassemblèrent peu de jours après. Marcellus , premier Consul , & partisan déclaré de Pompée , prit un détour pour le maintenir dans ses gouvernemens. Il fit opiner séparément sur ce qui regardoit Pompée & César , & demanda d'abord si les Sénateurs trouvoient à propos que Pompée renoncât à l'autorité dont on l'avoit revêtu : la plupart se déclarèrent pour la négative. Il prit ensuite les voix au sujet de César , & il leur demanda s'ils étoient d'avis de lui donner un successeur , & ils en convinrent tous. Mais Curion , quoiqu'il ne fût plus alors Tribun , ayant demandé si le Sénat ne trouvoit pas encore plus à propos qu'ils quittassent tous deux le commandement des armées , après qu'on eut recueilli les voix , il s'en trouva trois cens soixante-dix pour l'affirmative , contre vingt-deux seulement , qui persistèrent opiniâtrément à ce que Pompée seul retînt le commandement de ses troupes.

Marcellus , honteux & irrité de voir son parti

(a) *C. Claudius Marcellus , L. Cornelius Lentulus.*
Année de Rome 704.

réduit à un si petit nombre, s'écria avec emportement : *Hé bien ! ayez César pour maître, puisque vous le voulez.* Sur quoi quelqu'un de ses amis ayant ajouté pour intimider le Sénat, que César avoit passé les Alpes, qu'il marchoit à la tête de son armée entière droit à Rome, & Curion ayant fait voir le ridicule de cette nouvelle, le Consul, outré de ne pouvoir faire revenir le Sénat à son avis, sortit brusquement en disant que, puisqu'on l'empêchoit de pourvoir au salut de la République, il y apporteroit les remèdes qu'il trouveroit convenables, suivant le pouvoir que sa charge lui donnoit. Il se rendit de là, avec Lentulus son collègue, dans une maison hors de la ville où étoit Pompée, & lui présentant une épée : *Nous vous ordonnons*, lui dit-il, *mon collègue & moi, de marcher contre César, & de combattre pour la défense de la patrie.* Pompée déclara qu'il leur obéiroit, & il ajouta, avec une feinte modération : *Si cependant*, leur dit-il, *on ne trouve point quelque expédient plus heureux.*

César, instruit de ce qui se passoit à Rome, pour mettre toujours de son côté les apparences de la justice, écrivit plusieurs fois au Sénat avec beaucoup de modération, & comme pour rechercher la paix ; il demandoit ou qu'on lui continuât son gouvernement comme on avoit fait à Pompée, ou qu'il lui fût permis, sans être dans Rome, de poursuivre le consulat. Il renouvella ensuite les propositions de Curion, & demanda que Pompée & lui quittassent en même-temps leurs gouvernements & le commandement des armées. Mais les Sénateurs, dont le grand nombre favorisoit Pompée, ayant rejeté toutes ces propositions, César se réduisit à demander le gouvernement de l'Illyrie avec deux légions : ce qu'il n'auroit jamais proposé s'il eût cru qu'on en fût convenu. Mais il n'ignoroit pas que le parti opposé vouloit le désarmer entière-

ment ; en effet , on ne voulut entendre à aucune de ses propositions. Marcellus , premier Consul , tout dévoué à Pompée , & naturellement fier & hautain , disoit qu'il étoit honteux à la République de traiter avec un de ses sujets qui avoit les armes à la main. Et Lentulus son collègue , accablé de dettes , & qui ne pouvoit se soutenir que dans les troubles de l'Etat , n'étoit pas fâché d'une guerre civile , où il pouvoit se faire valoir & acquérir de grands biens , si son parti prévaloit.

César , qui avoit bien prévu le succès de cette négociation , passa les Alpes à la tête de la troisieme légion & s'arrêta à Ravenne. Il envoya aussi-tôt Fabius , un de ses Lieutenants , pour rendre de sa part des lettres au Sénat. Il y parloit au commencement , en termes magnifiques , de ses exploits , & il prioit qu'on eût égard à ses services. Il protestoit ensuite qu'il étoit prêt de quitter le commandement conjointement avec Pompée ; mais que si ce Général prétendoit le retenir , il sauroit bien se maintenir de son côté à la tête de son armée ; qu'il seroit même dans peu de jours à Rome , pour y venger ses propres injures & celles qu'on faisoit à la patrie.

Ces dernieres paroles , remplies de menaces , souleverent contre lui toute l'assemblée. Lentulus s'écria qu'il étoit inutile de délibérer sur une lettre qui renfermoit une déclaration de guerre , & il ajouta , par un emportement de colere , qu'on avoit plus besoin d'armes que de suffrages pour opiner contre un si grand voleur que César. Lucius Domitius fut nommé sur le champ pour son successeur , & on lui donna quatre mille hommes de nouvelles levées pour aller prendre possession de son gouvernement.

On forma ensuite le décret du Sénat , que les ennemis de César dictèrent eux-mêmes. Il étoit ordonné qu'il licenciéroit son armée dans un temps

déterminé , & que s'il n'obéissoit , on le poursuivroit comme un ennemi de la République. (a) En vain Marc-Antoine , alors Tribun , & soutenu de Curion & de Cassius , voulut , en vertu du pouvoir que lui donnoit sa charge , s'opposer à ce décret , les Consuls , irrités de leur résistance , les chassèrent par force du Sénat. Pompée même faisoit avancer secrètement des soldats pour leur faire insulte. Antoine , avant que de sortir , s'écria que la dignité tribunitienne , qui avoit été sacrée jusqu'alors , n'étoit plus en sûreté ; mais que de pareilles violences n'étoient que les préludes des guerres sanglantes , des proscriptions & des meurtres qu'il prévoyoit. Il fit en sortant d'horribles imprécations contre ceux qui étoient cause de tous ces malheurs : & ces trois Sénateurs , après s'être déguisés en esclaves de peur d'être reconnus , se rendirent en diligence auprès de César.

Le décret du Sénat fut comme la déclaration de la guerre. On vit deux puissants partis prendre les armes , tous deux prétextant la défense des loix & de la liberté ; mais dont les chefs n'avoient pour objet secret que l'établissement particulier de leur puissance , & la ruine de la liberté & des loix. Le parti de Pompée avoit quelque chose de plus spécieux , il se couvroit du grand nom de la République , qui le reconnoissoit pour son Général ; & le Sénat entier & les Consuls suivoient ses enseignes. César avoit pour lui l'affection du peuple , soutenue d'une armée victorieuse : & si le parti de Pompée paroissoit le plus juste en apparence , celui de son rival étoit le plus puissant & le plus sûr.

Le Sénat s'étoit flatté que ce Général ne pourroit pas tirer si-tôt ses troupes du fond des Gaules , où elles étoient répandues en différentes

provinces , & qu'avant qu'elles eussent passé les Alpes , Pompée auroit une puissante armée sur pied. Mais César , dont les vues & l'activité étoient incomparables , résolut de prévenir ses ennemis par la hardiesse & la promptitude de sa marche. Il étoit actuellement à Ravenne , comme nous l'avons dit. Il envoya sur le champ un ordre secret aux corps de ses troupes qui étoient les plus avancées de s'approcher du Rubicon , petite rivière qui séparoit son gouvernement , c'est-à-dire , la Gaule Cisalpine , du reste de l'Italie.

Il partit le soir , marcha toute la nuit avec une extrême diligence , & arriva au rendez-vous à la pointe du jour où il trouva environ cinq mille hommes d'infanterie & trois cens chevaux. Il s'arrêta quelque temps au bord de cette petite rivière. L'inquiétude du succès de son entreprise , & même tous les malheurs d'une guerre civile se présentèrent alors à son esprit. César , élevé dans le sein d'une République , ne put , en approchant de Rome , envisager de sang froid la ruine de sa patrie. Il avoit compté auparavant sur une fermeté d'ame , ou , pour mieux dire , sur une dureté à laquelle il avoit peine à parvenir ; & la liberté , prête à expirer sous l'effort de ses armes , lui coûta encore quelques remords. *Si je diffère à passer cette rivière , dit-il aux principaux Officiers dont il étoit environné , je suis perdu : & si je passe , que je vais faire de malheureux !* Mais après avoir réfléchi sur la haine & l'animosité de ses ennemis & sur ses propres forces , il se jette dans le fleuve , le traverse en s'écriant , comme on fait dans les entreprises incertaines & hasardeuses : *C'en est fait , le sort est jeté.* (a) Il continua aussitôt sa marche avec toute la diligence que lui put per-

(a) *Plut. in Cæsare.*

mettre un corps d'infanterie. Il arrive à Rimini, surprend cette place, & s'en rend le maître.

On ne peut exprimer la crainte & la terreur que la perte de cette place répandit dans toute l'Italie, & jusques dans Rome. Il sembloit que ce Capitaine si redoutable fût déjà aux portes de la ville avec l'armée entière des Gaules. Le Sénat s'assembla plusieurs fois sans pouvoir prendre aucun parti; les esprits étoient trop divisés : plusieurs Sénateurs, sans ouvrir aucun avis, ne faisoient que contredire celui des autres; & dans ces assemblées tumultueuses on n'approuvoit que les conseils qu'on ne pouvoit exécuter.

Pompée dans ce désordre n'étoit pas sans inquiétude. Il n'avoit ni troupes ni place de retraite, & il étoit obligé d'essuyer les reproches de la plus grande partie du Sénat, qui se plaignoit qu'il s'étoit laissé endormir par les lettres de César & les feintes démonstrations qu'il faisoit paroître de souhaiter la paix. Caton même lui représenta qu'il ne pouvoit nier qu'il ne l'eût souvent averti que les desseins secrets de César alloient à la tyrannie. (a) *J'avoue, lui répartit Pompée, que vous l'avez mieux connu que moi : vous aviez démêlé ses véritables sentiments tels qu'ils étoient, & moi je n'en avois jugé que par ce qu'ils devoient être.* Chaque Sénateur se croyoit en droit de lui faire des reproches & de lui donner des avis. Il trouvoit des oppositions de tous côtés, & on remplissoit son esprit de crainte & de soupçons. Le peuple même, dans cette agitation, ne vouloit plus obéir à ses Magistrats, & chacun se faisoit l'arbitre de son devoir sous prétexte de pourvoir à sa propre sûreté.

(a) *Plur. in Pomp.*

(a) Dans ce désordre Pompée, se voyant dans Rome sans troupes , & craignant , s'il faisoit prendre les armes au peuple , qu'il ne les tournât contre lui en faveur de César , résolut de porter plus loin le siège de la guerre , & de se rendre dans la Pouille , où campoient les deux légions que César avoit remises à Appius. Il représenta au Sénat que les soldats ne lui manqueroient pas si on vouloit le suivre , quitter Rome , & même l'Italie en cas qu'on ne pût s'y maintenir ; que de véritables Romains devoient trouver leur patrie par-tout où il leur étoit permis de conserver leur liberté ; que la République avoit deux légions auprès de Capoue , deux autres dans la Thessalie , & que Petreius & Afranius , ses Lieutenants en Espagne , étoient à la tête d'une puissante armée , toute composée de vieux soldats qui ne le cédoient ni en valeur ni en expérience à ceux de César , sans compter les troupes répandues en différentes provinces de l'Asie & de l'Afrique , & le secours qu'on tireroit des Rois alliés du peuple Romain. Les Consuls & un grand nombre des Sénateurs , tous amis ou créatures de Pompée , se résolurent généreusement de suivre sa fortune ; ils sortirent de Rome sur le soir , avec beaucoup de précipitation. Quelque triste que fût ce départ qui les éloignoit de leur patrie , & qui alloit les séparer de leurs femmes & de leurs enfants , ils ne regarderent plus Rome , où ils ne se pouvoient maintenir , que comme le camp de César.

En effet , il s'en rendit bientôt le maître , & il y fut reçu par ses partisans & par tout le peuple avec un applaudissement général. Comme dans les guerres civiles l'argent n'est pas moins nécessaire que les armes , il s'empara du

(a) *Dion. l. 41.*

trésor public , malgré Metellus , Tribun du peuple , qui vouloit s'y opposer ; il le menaça même de le tuer s'il ne se retiroit ; & après avoir tiré du trésor quatre mille cent trente livres d'or & quatre-vingt mille livres d'argent , somme qui revient à peu près à 2911200 liv. de notre monnoie , il se mit en état de poursuivre Pompée & ses partisans (a) ; mais ce Général du Sénat , qui vouloit tirer la guerre en longueur pour avoir le temps d'amasser de plus grandes forces , passa d'Italie en Epire , & après s'être embarqué à Brindes , il aborda dans le port de Dyrrachium. César ne l'ayant pu joindre , se rendit maître de toute l'Italie en moins de soixante jours. Le détail & le succès de la guerre civile n'est point de mon sujet. On sait que l'Empire ne coûta , pour ainsi dire , à César qu'une heure de temps , & que la bataille de Pharsale en décida. La perte de Pompée , qui périt depuis en Egypte , entraîna celle de son parti. L'activité de César & la rapidité de ses conquêtes ne donnerent point de temps de le traverser. La guerre le porta dans des climats différents. La victoire le suivit presque par-tout , & la gloire ne l'abandonna jamais. Sa modération & sa clémence acheverent de désarmer ses ennemis ; & quoiqu'élevé par Marius son oncle , il n'en eut ni cette haine opiniâtre , ni cette vengeance cruelle qui firent répandre tant de sang à cet ancien chef de parti.

César , plus humain ou plus habile , sacrifia toujours ses ressentimens particuliers à l'établissement de sa domination. Il pardonna à tous les partisans de Pompée. Il y en eut même plusieurs :

(a) *Dura* 770 , Port de l'Istrie. *An de Rome* 705. *D. H. l. 41. App. l. 1. Plut. in Cæs. Pomp. Cic. Cæs. Civil. Bell. l. 1. & 2. Florus , Eutropius , Velleius , Suetonius , Zonaras.*

qu'il ne distingua point de ses meilleurs amis, quand il s'agit de la distribution des charges & des dignités de l'Empire. Tout plia depuis sous sa puissance, & deux ans après le passage du Rubicon, on le vit entrer dans Rome maître du monde entier, & triomphant de tous ses ennemis. (a)

Le Sénat à son retour lui décerna des honneurs extraordinaires, & une autorité sans bornes, qui ne laissoit plus à la République qu'une ombre de liberté. On le nomma Consul pour dix ans, & Dictateur perpétuel. On lui donna le nom d'*Empereur*, le titre auguste de *Pere de la Patrie*. On déclara sa personne sacrée & inviolable. C'étoit réunir & perpétuer en sa personne la puissance & les privileges annuels de toutes les dignités de l'Etat. On ajouta à cette profusion d'honneurs le droit d'assister à tous les jeux dans une chaire dorée & une couronne d'or sur la tête, & il fut ordonné par le décret, que même après sa mort, on placeroit toujours cette chaire & cette couronne dans tous les spectacles pour immortaliser sa mémoire.

Il ne lui manquoit que le titre de Roi; il délibéra s'il le prendroit, & il essaya, pour ainsi dire, le diadème. Mais ayant reconnu l'aversión des Romains pour le nom & l'appareil de la royauté, il n'osa tenter d'affermir la couronne sur sa tête au milieu d'une République dont il venoit d'opprimer la liberté: il ne vouloit paroître à découvert ni Souverain ni particulier: il prit un troisieme parti moins décidé & plus dangereux: il se flatta vainement d'éblouir ses concitoyens par je ne sais quel mélange bizarre & incompatible de la liberté, jointe au pouvoir absolu, & il fut assez hardi pour user même de

(a) *An de Rome 708.*

clémence au commencement d'une nouvelle domination : ce fut pour gagner la confiance du Sénat & du parti Républicain , qu'il cassa sa garde Espagnole , contre l'avis de ses meilleurs amis , qui lui représentoient continuellement que la domination acquise par les armes ne se conservoit que les armes à la main. Mais César devenu le maître du monde , avoit trop légèrement cru les discours de ses flatteurs , qui lui faisoient entendre : *(a) qu'après avoir éteint les guerres civiles , la République avoit plus d'intérêt que lui-même à sa conservation.*

Ses ennemis profitèrent de cet excès de sécurité , & tournèrent contre lui de si fausses mesures. La plupart des Sénateurs ne lui avoient décerné tous ces honneurs extraordinaires dont nous venons de parler , que pour le rendre plus odieux , & pour le pouvoir perdre plus sûrement. Les Grands sur-tout qui avoient suivi la fortune de Pompée , & qui ne pouvoient lui pardonner la vie qu'il leur avoit donnée dans les plaines de Pharsale , se reprochoient secrètement ses bienfaits , comme le prix de la liberté publique ; & ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis ne recevoient ses graces que pour approcher plus près de sa personne & pour le faire périr.

Il avoit fait dessein de tourner ses armes contre les Parthes , pour venger la défaite & la mort de Crassus , & il devoit partir pour cette expédition dans peu de jours. Ses partisans & ses flatteurs , pour disposer les Romains à le voir avec moins de répugnance revêtu du titre de Roi , affectoient de publier qu'on trouvoit dans les livres des Sybilles que les Parthes ne seroient jamais vaincus si les Romains n'avoient un Roi pour Général. On prétend même qu'Aurelius

Cotta , une de ses créatures , qui avoit en garde ces livres sacrés , en devoit faire son rapport au Sénat le jour des Ides de Mars , & que les amis de César proposeroient le même jour , comme par une espece de ménagement pour la République , qu'on ne lui donneroit dans Rome & dans toute l'Italie que le titre de Dictateur ; mais qu'il seroit reconnu pour Roi , & qu'il en prendroit la qualité à l'égard des nations étrangères , sujettes de l'Empire Romain.

Les ennemis de César profiterent de ces bruits pour avancer sa perte ; ils détestoient son ambition , & tout ce qu'il y avoit de Républicains zélés résolurent de périr plutôt que de voir la ruine entiere de la liberté. On convint dans des assemblées secretes qu'on ne pouvoit plus maintenir la République que par la mort du Dictateur , & plus de soixante Sénateurs conspirerent contre sa vie.

Brutus & Cassius , que César avoit fait Préteurs cette année , se trouverent à la tête de ce parti. Brutus faisoit gloire de descendre de cet ancien Brutus que la République connoissoit pour son fondateur. L'amour de la liberté avoit passé jusqu'à lui avec le sang de ses ancêtres. Mais quoiqu'il fût ennemi déclaré de la monarchie , il ne pouvoit se résoudre à haïr le Monarque dont il avoit reçu beaucoup de graces ; & ce ne fut que son amour pour sa patrie , supérieur à tout engagement , qui le fit entrer dans la conjuration. Cassius au contraire naturellement fier & impérieux , & encore plus ennemi du tyran que de la tyrannie , ne cherchoit dans la perte de César que la vengeance de quelques injures qu'il en avoit reçues , & il se dévoua moins pour l'intérêt public que pour satisfaire sa passion particuliere.

Les conjurés , pour justifier leurs desseins , en remirent l'exécution aux Ides de Mars , c'est-à-

dire au jour même qu'on devoit déclarer César Roi. Des devins lui avoient prédit que ce jour lui devoit être funeste ; & la nuit qui le précéda il s'apperçut que Calpurnie sa femme , en dormant , pouffoit de profonds soupirs & comme des gémissements. Elle lui avoua le matin qu'elle avoit rêvé qu'elle le tenoit entre ses bras percé de coups. (a) Elle le conjura de ne point sortir ce jour-là , & de remettre l'assemblée du Sénat , ou du moins s'il n'avoit point d'égard à ses prières , de ne lui pas refuser la satisfaction de consulter l'avenir par des sacrifices.

César , quoique peu superstitieux , ne put pas refuser à une femme vertueuse , & qu'il aimoit , cette complaisance , d'autant plus que les augures étoient d'un grand poids , & qu'il y avoit peu de personnes qui ne courussent , pour ainsi dire , au-devant des présages , qu'on regardoit en ce temps-là comme des interpretes du destin. On fit beaucoup de sacrifices ; & comme il ne s'y trouva aucun signe favorable , César résolut de congédier le Sénat ; & il en donna l'ordre à Marc-Antoine , son plus cher confident , qu'il avoit fait Consul cette année.

Décimus Brutus , qui n'avoit pas moins de part à la confiance , quoiqu'il fût du nombre des conjurés , craignant que si César différoit d'aller au Sénat , la conjuration ne fût découverte , lui représenta que le Sénat , après s'être assemblé par son commandement (b) , prendroit ce contre-ordre pour une injure ; que toute la compagnie étoit disposée à le déclarer Roi de toutes les provinces de la République situées hors de l'Italie , & qu'il ne devoit pas différer à ses amis la joie de le voir revêtu de ce grand titre qui alloit servir de monument & de recom-

(a) *Vell. Pat. l. 2. c. 59.*

(b) *Plut. in Casare.*

penſe à ſes victoires ; & en lui diſant d'autres choſes auſſi flatteuſes , il le prit par la main & le tira de ſa maiſon. On prétend que pendant le chemin il reçut pluſieurs billets dans leſquels on lui donnoit avis de la conjuration ; mais que la multitude dont il étoit entouré ne lui permettoit pas de les lire , & qu'il les remit à ſes Secrétaires , comme il en uſoit à l'égard des requêtes qu'on lui préſentoit quand il paroifſoit en public.

A peine fut-il deſcendu de ſa litière que tous les conjurés , comme pour lui faire honneur , l'environnerent. Attilius Cimber , qui étoit du nombre , ſe préſenta , ſelon qu'ils en étoient convenus , pour lui demander la grace de ſon frere qui étoit exilé. Sur le refus que Céſar lui en faiſoit , Cimber , ſous prétexte de l'en prier avec plus de ſoumiſſion , prit le bas de ſa robe ; mais il le tira ſi fortement qu'il lui fit baiſſer le col. Alors Caſca tira ſon poignard & lui porta un coup dans l'épaule , mais qui ne le bleſſa que légèrement. Céſar ſe jeta ſur lui & le terrafſa : mais comme ils étoient aux priſes , un autre des conjurés vint par derriere & lui enfonça ſon poignard dans le côté. Caſſius lui porta en même-temps un coup dans le viſage , & Brutus lui perça la cuiſſe. (a) Il ſe défendoit encore avec un grand courage ; mais le ſang qu'il perdoit par tant de plaies l'ayant affoibli , il alla tomber aux pieds d'une ſtatue de Pompée , où il expira après avoir reçu vingt-trois coups de poignard par les mains de ceux qu'il croyoit avoir déſarmés par ſes bienfaits.

Les conjurés le voyant mort , voulurent en même-temps rendre compte au Sénat des motifs de leur entrepriſe , & l'exhorter à prendre part

(a) *App. l. 2. c. 36. Plut. in Cicer. An de Rome*
709.

à une action qui rendoit la liberté à la patrie. (a)
Mais personne ne les voulut écouter ; la plupart
des Sénateurs épouvantés , remplis de crainte &
d'étonnement , s'enfuirent dans leurs maisons ,
où ils se renfermerent sans savoir ce qu'ils
avoient à espérer ou à craindre d'une action si
hardie & d'un événement si tragique.

(a) *Plut. ibid.*

Fin du treizieme Livre.

L I V R E X I V.

Après la mort de César il se forme deux partis dans la République. Les uns soutiennent les conjurés, les autres demandent qu'on venge la mort du Dictateur. Le Consul Marc-Antoine se déclare pour l'un ou l'autre parti, selon qu'il convient à ses vues particulières. Ses projets d'élévation traversés par le jeune Octavius, petit-neveu & fils adoptif du Dictateur. Octavius fait autoriser son adoption par le Préteur, & se déclare hautement héritier de son grand-oncle, dont il prend le nom. Il vient à bout, par le crédit de Cicéron, de mettre le Sénat dans ses intérêts. Triumvirat de César, Antoine & Lepidus : cruelles proscriptions. César se sert des forces de Lepidus & d'Antoine pour faire périr les conjurés & leurs partisans. Il se déclare ensuite contre Lepidus & Antoine même, & reste enfin maître de tout l'Empire Romain.

B Rutus & Cassius n'ayant pu retenir le Sénat, se jetterent dans la ville, suivis de leurs complices, les poignards encore sanglants à la main. Ils publioient dans les rues, pour attirer le peuple dans leur parti, qu'ils venoient de tuer le Roi de Rome & le tyran de la patrie. (a) Ils étoient précédés par un Héraut qui portoit au bout d'un javelot un bonnet, qui étoit le signal de la liberté, & ils exhortoient le peuple à concourir au rétablissement de la République. Quelques Sénateurs qui n'avoient point eu de part à la conjuration, se joignirent aux conjurés pour s'en faire honneur, & leur donnerent publique-

(a) App. l. 2, c. 5.

ment de grandes louanges. Mais il n'y eut personne parmi le peuple qui se déclarât en leur faveur. Ce n'étoient plus ces anciens Romains qui préféroient la liberté à la vie. La plupart amollis par les délices de Rome, accoutumés à vivre du prix de leurs suffrages qu'ils vendoient au plus offrant, ou des libéralités du Dictateur, le regrettoient comme le pere de la patrie. Les conjurés surpris de la tristesse qu'ils faisoient paroître, se retirèrent au Capitole, où ils firent venir pour leur sûreté un grand nombre de Gladiateurs qui dépendoient de Decimus Brutus un des conjurés ; & ils virent avec douleur que la mort d'un usurpateur alloit causer de nouvelles calamités dans la République.

(a) En effet Antoine, Lepidus & les autres confidens plus particuliers de César, qui s'étoient d'abord cachés de peur d'être enveloppés dans sa perte, voyant la disposition du peuple, parurent en public ; rassemblèrent leurs créatures, & résolurent de venger la mort du Dictateur. (b) Lepidus par ordre d'Antoine qui étoit Consul, fit avancer jusques dans le champ de Mars un corps de troupes qu'il commandoit en qualité de Général de la cavalerie. (c) Antoine de son côté étant alors premier Consul, & chargé du gouvernement, fit porter dans sa maison l'argent & les papiers de César, & il convoqua l'assemblée du Sénat. Jamais cet auguste conseil ne s'étoit tenu pour une matiere si importante & si délicate. Il étoit question de décider si César avoit été un tyran ou un Magistrat légitime, & si ceux qui l'avoient tué méritoient des peines ou des récompenses. Antoine pour empêcher plusieurs des principaux du Sénat, qui ne tenoient des charges & des gouvernemens que de la libéralité

(a) *Vell. Paterc. l. 2. c. 58.* (b) *An de Rome 709.*

(c) *Idem App. ibid.*

de César, de se déclarer contre sa mémoire ; demanda encore si , supposé qu'il fût déclaré tyran , on casseroit ses ordonnances (a) : si on aboliroit les réglemens qu'il avoit faits dans tout l'Empire , & si les Magistrats de la République & les Gouverneurs des provinces qu'il avoit nommés déposeroient leurs dignités.

Il y avoit deux partis dans le Sénat ; mais qui , sans se déclarer ouvertement , conduisoient des desseins opposés avec beaucoup d'artifice & de dissimulation. Antoine à la tête des amis & des créatures de César , cherchoit dans la perte des assassins le moyen de s'élever à la souveraine puissance. Les véritables Républicains , sans approuver ouvertement ce qui venoit de se passer , n'avoient pour objet que le rétablissement de la République : & la plupart étant parents ou amis des conjurés , ils n'auroient pas été fâchés de leur faire décerner quelques gouvernemens éloignés , moins pour leur faire honneur , que pour procurer leur sûreté. Mais comme dans ce nouveau tumulte la plupart des Sénateurs ne pénétoient point leurs vues réciproques , ils se défioient tous mutuellement les uns des autres , & ils ne se déclaroient qu'avec de grands ménagemens , ne connoissant point encore tous ceux qu'il leur faudroit dans la suite aimer ou haïr. Ainsi après plusieurs avis différens on prit un tempérament pour contenter les deux partis. On convint qu'on ne poursuivroit point la mort de César ; mais on arrêta par le même décret que toutes ses ordonnances seroient ratifiées.

C'étoit en quelque maniere le déclarer en même-temps innocent & coupable , puisqu'on ne devoit pas confirmer ce qu'il avoit fait pendant sa dictature , si le Sénat interdisoit toutes poursuites contre ses assassins. Antoine sentoît bien

(a) *App. l. 2. c. 39.*

cette contradiction ; mais il n'osa s'opposer au décret du Sénat par la crainte de Decimus Brutus un ces conjurés, le Gouverneur de la Gaule cisalpine , & qui étoit à la tête d'une puissante armée. Il jugea à propos de dissimuler ses sentiments jusqu'à ce qu'il se vît de son côté des forces égales , ou que quelque conjoncture favorable lui fournît l'occasion de lui enlever son gouvernement & de débaucher ses troupes , qui la plupart avoient servi sous ses ordres dans les armées de César. Ce furent ces raisons qui l'obligèrent à souscrire au décret du Sénat. Les provinces furent distribuées en même-temps , Brutus eut le gouvernement de l'isle de Crete, Cassius de l'Afrique, Trebonius de l'Asie, Cimber de la Bythinie , & on confirma à Decimus Brutus celui de la Gaule cisalpine , que César lui avoit donné. Antoine consentit même à voir Brutus & Cassius : il se fit une espece de réconciliation entre ces chefs de parti. Mais cette réunion apparente ne trompa personne. (a) Les cœurs étoient trop ulcérés pour demeurer dans les termes de la modération , & Antoine ne tarda pas long-temps à faire éclater les desseins de vengeance qu'il conservoit contre tous les conjurés. César avoit confié son testament à Pison son beau-pere. Il étoit question de l'ouvrir , & de faire en même-temps les funérailles du Dictateur. Cassius s'y opposoit , & il étoit soutenu par les partisans qu'il avoit dans le Sénat , qui craignoient que le spectacle de ces funérailles ne renouvellât l'affection du peuple , & ne causât de nouveaux troubles. Antoine & Pison par la même raison insistoient fortement à ce qu'un souverain Pontife ne fût pas privé des honneurs de la sépulture. » Ceux qui se vantent d'avoir tué un tyran , disoit Pison , nous traitent en tyrans eux-mêmes. Ils

(a) *Plut. in Brut.*

veulent bien qu'on ratifie tout ce que César a fait en leur faveur, en même-temps qu'ils exigent impérieusement qu'on supprime ses dernières dispositions. (a) Le Sénat, ajoute Pison, ordonnera ce qu'il jugera les plus à propos pour honorer les funérailles de ce grand homme ; mais à l'égard de son testament qu'il avoit déposé entre mes mains, je ne trahirai point sa confiance, & à moins qu'on ne me tue, j'en ferai la lecture devant le peuple. » L'affaire fut agitée par les deux partis avec beaucoup de chaleur. Enfin Brutus qui peut-être ne prévoyoit pas les suites de cette démarche, obligea ceux de son parti à se relâcher sur cet article. Il fut arrêté que le testament de César seroit exécuté, & qu'on feroit ses funérailles aux dépens du public.

(b) Le testament ayant été apporté, on en fit la lecture devant tout le peuple. On y trouva qu'il avoit adopté Octavius, fils de la fille de sa sœur, pour son fils & son principal héritier ; qu'il lui avoit substitué, en cas de mort sans enfants, Decimus Brutus, un des principaux conjurés ; qu'il avoit nommé quelques autres des complices de Brutus pour présider à l'éducation d'Octavius, qui n'avoit pas encore dix-huit ans. Il donnoit par le même testament ses jardins au peuple Romain, & à chaque citoyen en particulier soixante & quinze dragmes attiques ou trois cens sesterces. (c) Le peuple fut sensiblement touché en apprenant que ce grand homme, dont il avoit reçu tant de bienfaits pendant sa vie, les avoit étendus jusques au delà du trépas par de nouvelles libéralités. Des sentiments de douleur & de reconnoissance exciterent les larmes de toute l'assemblée ; cette affection commune se tourna en indignation contre les conjurés, &

(a) *App. l. 2. c. 40.*

(b) *App. l. 2. c. 12.*

(c) *Plut. in Cæsare.*

sur-tout à l'égard de Decimus Brutus , qui avoit enfoncé son poignard dans le sein de celui qui venoit par une distinction si honorable de l'appeller à sa succession.

Antoine voyant cette disposition dans les esprits de la multitude , fit apporter le corps dans la place pour augmenter encore le ressentiment du peuple par un spectacle si touchant. Il fit lui-même son oraison funebre. Il la commença par le recit de ses victoires & de ses conquêtes. Il exagéra ensuite l'extrême modération que le Dictateur avoit fait paroître dans les guerres civiles contre ses ennemis particuliers. De là il passa aux honneurs extraordinaires que le Sénat lui avoit décernés , comme le témoignage & la récompense de ses vertus. Il recita tout haut le décret par lequel il étoit déclaré pere de la patrie , & sa personne sacrée & inviolable. En prononçant ces derniers mots il s'arrêta , & se tournant vers le corps étendu sur son bucher , & le montrant au peuple : *Voilà , dit-il , l'exécution de nos serments , & les preuves de notre reconnoissance. Des parjures & des ingrats , continua-t-il , viennent d'assassiner le plus grand des hommes , & celui qui , apres leur avoir donné généreusement la vie dans les plaines de Pharsale , les avoit encore depuis élevés aux premières dignités de la République.* Et comme si César se fût plaint lui-même de leur ingratitude : *Pourquoi faut-il , lui faisoit-il dire , que j'aie conservé la vie à mes assassins ? Et parmi ce grand nombre de personnes que j'ai comblé de mes bienfaits , ne trouverai-je point un ami fidele qui me venge de la perfidie de ces traîtres ?* Pour lors Antoine élevant sa voix , & étendant les mains vers le Capitole : *ô Jupiter , s'écria-t-il , me voilà prêt de le venger : j'en fais des serments solennels. Et vous , Dieux protecteurs de cet Empire , je vous conjure de m'être favorables dans un si juste devoir.* Pour exciter encore davantage

la douleur & le ressentiment du peuple, il prend la robe de César qu'il fait voir encore toute sanglante. En même-temps il présente son image qu'il avoit fait faire exprès en cire, & dans laquelle l'ouvrier par son ordre avoit marqué expressément les vingt-trois coups de poignard que le Dictateur avoit reçus, tant au visage, que dans les autres parties de son corps.

A ce triste spectacle tout le peuple fondeoit en larmes ; chacun célébroit ses vertus. Les uns louoient sa rare valeur ; d'autres sa douceur & sa clémence ; tous détestoient également la cruauté des assassins ; & la fureur succédant à la compassion, une troupe de Plébéiens coururent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu. Mais ils avoient pris la précaution de s'y fortifier par le secours de leurs amis & de leurs domestiques. On repoussa sans peine une multitude qui n'avoit pour armes que sa douleur & sa colere. Le peuple n'étoit pas le plus fort, & se retira en faisant contr'eux des imprécations horribles mêlées de menaces. Les plus violents jurèrent hautement qu'ils reviendroient le lendemain avec le fer & le feu pour les immoler aux mânes de César.

(a) Les conjurés, & même le Sénat, se trouverent également offensés du discours artificieux d'Antoine. Les conjurés se plaignoient de ce que le Consul, au préjudice du décret du Sénat & de sa propre parole, par laquelle on étoit convenu d'ensevelir le passé dans l'oubli, ne s'étoit étendu d'une manière si pathétique sur les louanges de César, que pour exciter la colere du peuple & les faire périr. On vit bien qu'il n'y avoit point de fond à faire sur ses serments. Les conjurés, qui ne pouvoient plus douter qu'il ne profitât de l'aversion que le peuple

témoignoit contr'eux pour les faire périr , sortirent de Rome , où ils ne pouvoient plus demeurer avec sûreté. La plupart, sous différents prétextes, se retirèrent dans leurs gouvernements. Ils s'assurèrent secrètement des légions & des forces qu'ils trouverent dans les provinces. Plusieurs s'emparèrent des deniers publics. Les Rois & les villes d'Orient alliés du peuple Romain leur promirent de puissants secours. Leur parti devint redoutable. Brutus, Cassius & les autres conjurés n'en abusèrent point. Ils déclarèrent au contraire qu'ils consentoient de passer le reste de leurs jours hors de leur patrie & dans l'exil , pourvu que les partisans de César n'attaquassent point la liberté publique.

Le Sénat, sans se déclarer ouvertement, ne laissoit pas de favoriser secrètement leurs entreprises, persuadé que la conservation du gouvernement Républicain dépendoit des avantages de ce parti. Antoine n'ignoroit pas cette disposition des esprits. Il savoit combien il s'étoit rendu odieux à la plupart des Sénateurs en excitant la colere du peuple contre les conjurés , sous prétexte de donner des louanges à César. Il vit bien qu'il s'étoit découvert trop tôt. Comme le Sénat pouvoit traverser ses desseins , il résolut pour le regagner , ou du moins pour l'éblouir pendant quelque temps , d'adoucir dans d'autres discours ce qu'il y avoit eu de trop violent dans l'oraison funebre de César. Il représenta dans le Sénat que la mort de ce grand homme devoit être plutôt attribuée à quelqu'un des Dieux ennemis & jaloux de la félicité de la République , qu'à aucun des citoyens. Qu'il ne falloit plus songer désormais qu'à réunir les esprits divisés par cet accident funeste , & à prévenir les malheurs d'une guerre civile. Il proposa en même-temps, comme le sceau de la paix , de rappeler Sextus Pompéius , fils du grand

Pompée, qui étoit resté en Espagne depuis la mort de son pere ; de le dédommager , aux dépens du public , des biens qu'on lui avoit confisqués , & dont César avoit disposé en faveur de ses créatures. Il ajouta qu'il étoit d'avis qu'on lui donnât , comme on avoit fait à Pompée (a) , le commandement général sur toutes les flottes de la République.

Jamais Républicain le plus déterminé n'eût osé , dans la conjoncture présente , hasarder une pareille proposition. Le Sénat en fut également surpris & charmé. Les uns attribuoient ce changement d'Antoine à la crainte qu'il avoit de la puissance des conjurés ; d'autres soupçonnoient qu'en se déclarant le vengeur de la mort de César , il ne vouloit pas se charger de la haine du Sénat , pendant que le jeune Octavius , héritier du Dictateur , se dispoisoit en recueillir tout le fruit. Mais tous les Sénateurs ne laisserent pas de lui donner des louanges , qui étoient d'autant plus sinceres , qu'ils trouvoient dans le rappel du jeune Pompée comme la condamnation de la mémoire de César.

Antoine pour achever de les persuader de la sincérité de ses intentions , & de la disposition où il étoit d'entretenir la paix , fit tuer publiquement dans Rome un certain Amatius qui se disoit fils de l'ancien Marius , & qui à la faveur de ce grand nom , & comme allié de César , demandoit hautement la vengeance de sa mort. Il s'étoit mis à la tête d'une troupe considérable des plus séditeux Plébéiens. Ces mutins avoient élevé un autel à la mémoire de César dans le lieu même où son corps avoit été brûlé , & ils exigeoient des Magistrats & des premiers de Rome d'y faire des sacrifices. Antoine , sans observer aucune forme de justice , fit poignarder leur chef.

Plusieurs

(a) *App. l. 3. c. 1.*

Plusieurs de ses complices périrent dans ce tumulte , & on pendit sur le champ , par ordre d'Antoine (a) un grand nombre d'esclaves qui s'étoient jettés dans le même parti. Quoique le Sénat n'approuvât pas ces voies de fait qui étoient contraires aux loix , il crut les devoir dissimuler dans une conjoncture où une démarche pareille , de la part du Consul & de l'ami de César , sembloit tourner à la sûreté des conjurés. Le peuple au contraire en parut extrêmement irrité. Il reprocha hautement à Antoine son ingratitude pour la mémoire de son bienfaiteur & son inconstance par ce changement de parti. Antoine ne manqua pas de se faire un mérite auprès de Sénat de cette haine du peuple. Il affecta même de faire paroître beaucoup de peur que les partisans d'Amatius n'attentassent à sa vie : & , comme s'il n'eût pas été en sûreté , il demanda des gardes au Sénat pour s'en faire un secours contre le ressentiment du peuple. Le Sénat lui permit de se faire accompagner de quelques soldats vétérans. Mais Antoine , ayant amené le Sénat à son but , ne choisit pour gardes que d'anciens Officiers pleins de valeur , qui avoient servi sous ses ordres dans les armées de César , & qui tous souhaitoient avec passion de venger la mort de leur Général. (b) Antoine , sous différents prétextes , en réunit insensiblement jusqu'à six mille auprès de sa personne. Il donna aux uns le titre de Centurion & aux autres la qualité de Tribuns. Ils avoient ordre de s'assurer secrètement des soldats vétérans , en cas qu'il fût question de rendre leurs cohortes complètes. Par ce moyen il se vit en état de pouvoir mettre sur pied , en peu de temps , un puissant corps de troupes , si ses intérêts l'obligeoient de prendre les armes.

(a) *App. l. 2, c. 1.*
Tome II.

(b) *App. ibid.*
O

Le Sénat fut effrayé de voir le Consul ne marcher plus dans Rome qu'environné de ce grand nombre d'Officiers qui étoient toujours armés. Ses amis mêmes lui représentèrent combien une garde aussi extraordinaire étoit suspecte. & odieuse dans une République. Antoine leur répondit qu'il ne l'avoit demandée que pour tenir les mutins dans le respect, & qu'il la casseroit si-tôt que le calme seroit rétabli dans la ville. Et pour éloigner le soupçon qu'on auroit pu prendre qu'il voulût succéder à la dictature de César, il proposa depuis d'abolir pour toujours cette dignité si odieuse par l'étendue de son pouvoir, & son avis passa en loi par les suffrages du peuple. Cette démarche, & la promesse qu'il fit de casser incessamment sa garde, rassurèrent en apparence le Sénat, qui peut-être ne se trouvoit pas assez puissant pour éclaircir ses soupçons & pour y remédier.

En effet Antoine, malgré ses protestations, s'acheminoit insensiblement à la souveraine puissance. Toute l'autorité du gouvernement étoit entre ses mains. Il étoit actuellement Consul. De deux freres qu'il avoit, Lucius Antonius étoit Tribun du peuple (a), & C. Antonius étoit Préteur, & il lui fit donner depuis, en qualité de son Lieutenant, le commandement d'une armée qui étoit dans la Macédoine, composée de six légions, tous vieux soldats, & qui avoient suivi César dans toutes ses guerres. Tant de dignités réunies dans une seule famille rendoient Antoine maître de la République : en sorte que, sans avoir pris la qualité de Roi ou de Dictateur, on peut dire qu'il régnoit dans Rome avec un empire absolu, lorsqu'on y vit arriver le jeune Octavius, petit neveu de César, qui se présenta pour recueillir sa succession. (b) Il étoit fils d'un

(a) *Plut. in Anton.*(b) *Vell. l. 1. c. 59.*

Sénateur appelé Caius Octavius qui avoit exercé la Préture , & d'Accie , fille de Julie , sœur de César , qui avoit été mariée à Accius Balbus. Comme le jeune Octavius n'avoit pas encore dix-huit ans , César l'avoit envoyé à Apollonie , ville sur les côtes d'Epire , pour y achever ses études & ses exercices. Il n'y avoit pas six mois qu'il étoit dans cette ville lorsqu'il y apprit que son grand-oncle avoit été assassiné par les Grands de Rome , & par ceux mêmes qu'il avoit comblés de ses graces & de ses bienfaits.

Cette mort l'affligea sensiblement. Il ignora d'abord si tout le Sénat étoit entré dans ce dessein , ou si le Dictateur n'avoit péri que par la conspiration de quelque ennemis particuliers. Il n'étoit pas plus instruit de la part que le peuple avoit dans un événement si tragique ; & les lettres qu'il reçut peu de jours après de sa mere & de Marcus Philippus son beau-pere , augmentèrent sa douleur & son inquiétude. Accie & Philippe qu'elle avoit épousé en secondes noces , lui mandoient que César avoit été assassiné en plein Sénat par ses meilleurs amis ; que plus de soixante Sénateurs étoient entrés dans cette conspiration ; que ceux mêmes qui n'y avoient point eu de part ne laissoient pas de favoriser secrètement les conjurés , qu'ils regardoient comme les restaurateurs de la liberté publique ; que ce parti étoit redoutable ; qu'Antoine , Lepidus & les autres amis de son oncle , sous prétexte de venger sa mort , ne cherchoient qu'à établir leur propre puissance ; que la ville étoit remplie de troubles & d'agitation par la concurrence & l'animosité des partis ; que dans cette situation il devoit bien se garder de faire éclater ses prétentions & son ressentiment , & qu'il n'y avoit de sûreté pour lui que dans l'obscurité d'une vie privée. Il y eut même de ses amis qui , dans la crainte que les conjurés ne l'enveloppas-

sent dans la perte de son oncle , lui conseillèrent de renoncer à son adoption. D'autres aussi timides & qui craignoient de voir arriver à tous moments des soldats pour le tuer , étoient d'avis qu'il cherchât un asyle dans l'armée de Macédoine , dont les soldats étoient passionnés pour la mémoire de César.

Octavius sentit tout-d'un-coup ce qu'il y avoit de foible & même de lâche dans ces conseils , quoique masqués par des vues de prudence ; & il n'y répondit que par une généreuse indignation d'avoir été cru capable de les suivre. La mort de César l'avoit affligé sans l'abattre ; il résolut de la venger , & de soutenir au péril de sa vie l'honneur de son adoption ; & il fit voir dans une conjoncture si délicate (a) , & dans un âge si peu avancé , un courage & une grandeur d'ame qui ne devoient rien à des inspirations étrangères. Tous les Historiens de son temps conviennent qu'il avoit l'esprit élevé , juste dans ses vues , capable des plus grandes entreprises , & porté à les conduire avec beaucoup d'habileté & d'application.

Le premier parti qu'il prit fut de passer incessamment en Italie pour reconnoître par lui-même la disposition des esprits. Comme il avoit peu de monde à sa suite , il ne voulut point aborder à Brindes , le port ordinaire pour ceux qui venoient d'Orient , de peur que la garnison , gagnée par quelqu'un des conjurés , n'eût des ordres secrets de l'arrêter. Il débarqua proche d'une petite ville appelée Lupie , peu éloignée de Brindes , où il envoya aussi-tôt quelques personnes adroites pour reconnoître s'il pouvoit entrer dans la place avec sûreté. Les Officiers & les soldats de Brindes ayant appris que le neveu de leur ancien Général n'osoit approcher

(a) *Vell. Patercul. l. 2. c. 39.*

par la crainte de quelqu'embûche , sortirent en foule au-devant de lui ; & après lui avoir donné leur foi , l'introduisirent dans la place , dont ils le rendirent maître. Octavius les remercia de leur fidélité & de leur attachement pour la mémoire de son oncle. Il sacrifia aux Dieux , & prit solennellement le nom de César , suivant le privilège de son adoption. C'est sous ce nom que nous parlerons dans la suite d'un homme qui ne le rendit pas moins célèbre que son prédécesseur , quoique par des vertus différentes.

Le jeune César , après une démarche d'un aussi grand éclat prit hardiment le chemin de Rome sans autre escorte que de ses domestiques & de quelques-uns de ses amis ; mais il étoit soutenu du grand nom de *César* , qui seul lui donna bientôt des légions & des armées entières à ses ordres. Au bruit de sa marche les plus considérables des amis de son pere , ses parents , ses affranchis , & jusqu'à ses esclaves se rendirent auprès de lui. Les soldats vétérans , auxquels César , après la fin des guerres civiles , avoit donné des terres dans l'Italie , accoururent offrir leurs services à son fils adoptif. On lui apportoit de l'argent de tous côtés , & , quand il approcha de Rome , la plupart des Magistrats , les Officiers de guerre , & le peuple en foule sortirent au-devant de lui. On remarqua que de tous les amis & de toutes les créatures du Dictateur , Antoine seul avoit négligé de rendre ce devoir à son fils (a) , & qu'il n'avoit pas même daigné envoyer le moindre de ses domestiques pour s'en acquitter en son nom. Le jeune César ne voulut point en paroître offensé , pour n'être pas obligé d'entrer , sur une bagatelle , en des éclaircissements qu'il réservait pour des affaires plus importantes.

(a) *App. l. 2. c. 39.*

Comme ses amis ne laissoient pas de blâmer hautement l'orgueil & l'ingratitude d'Antoine , César , avec une modération apparente , l'excusa sur son âge plus avancé que le sien , & sur les prérogatives de la dignité de Consul. Il ajouta que , comme le plus jeune , il feroit les premières démarches ; qu'il iroit le lendemain le saluer. Mais qu'avant que de faire cette visite , il prioit tous ses amis de se rendre de bon matin sur la place avec le plus de monde qu'ils pourroient assembler , pour assister à une cérémonie & à un acte solennel , auquel la présence de ses parents & de ses amis lui étoit également nécessaire & honorable.

La cérémonie dont il étoit question étoit l'enregistrement de l'adoption de César , qu'il étoit obligé , suivant un usage reçu parmi les Romains , de faire autoriser par le Préteur. Sans cette formalité il ne pouvoit point prendre son nom , ni s'approprier sa succession. Une démarche aussi hardie épouvantoit également sa mere & son beau-pere. Ils lui représentèrent qu'en se déclarant l'héritier de César il se chargeoit de poursuivre la vengeance de sa mort , ce qui lui attireroit l'indignation du Sénat , qui avoit ordonné par un décret que tout ce qui s'étoit passé à ce sujet seroit enseveli dans l'oubli ; que les conjurés , puissants par le grand nombre de leurs partisans , par les gouvernements où ils commandoient , & par les légions qui étoient à leurs ordres , tourneroient contre lui leurs armes , comme contre le fauteur de la tyrannie ; qu'Antoine même , qui s'étoit rendu comme l'arbitre du gouvernement , ne le verroit pas sans peine à la tête du parti dont il ne seroit pas le maître ; & que , quoique créature de César , il sembloit que la mort de ce grand homme l'eût acquitté de

toutes ses obligations , & que son fils le trouveroit peut-être aussi opposé à sa fortune , que ses assassins & les plus cruels ennemis.

César leur répondit que quand il avoit pris ce nom à Brindes il en avoit prévu les suites & les engagements , & que tout ce qu'il voyoit à Rome , bien loin de l'en faire repentir , ne servoit qu'à l'affermir dans le parti qu'il avoit pris ; que l'amnistie que les conjurés avoient obtenue du Sénat n'avoit été accordée que parce que personne n'avoit eu le courage de s'y opposer ; mais qu'il ne désespéroit pas de la faire révoquer , quand le Sénat le verroit à la tête des parents , des amis & des anciens Officiers de César , appuyé par l'autorité des loix & soutenu par l'affection du peuple. Que les Dieux mêmes se déclareroient pour la justice de sa cause , & qu'Antoine seroit peut-être honteux à la fin de ne s'y pas intéresser. Qu'en tout cas il aimoit mieux mourir que de renoncer à une adoption qui lui étoit si glorieuse , & qu'il ne lui seroit jamais reproché qu'il se fût cru lui-même indigne d'un nom dont il avoit paru digne à César. Accie , lui voyant un si grand courage & des sentiments si élevés , l'embrassa tendrement , & mouillant son visage des larmes que la crainte & la joie faisoient répandre confusément : *que les Dieux, mon fils, vous conduisent*, lui dit-elle, *où vos grandes destinées vous appellent. Et fasse le Ciel que je vous voie bientôt victorieux de vos ennemis.* César se rendit ensuite sur la place , il se présenta , suivi d'une foule de ses amis , devant Caius Antonius , Préteur cette année , & frere du Consul. Il lui déclara solennellement qu'il acceptoit l'adoption de César ; & après avoir fait enregistrer sa déclaration , il se rendit aux jardins de Pompée où Antoine demeuroit , & qu'il s'étoit appropriés depuis la mort de ce grand homme.

Antoine ayant appris que le jeune César étoit à sa porte , l'y fit attendre quelque temps , pour lui faire sentir , par ce mépris affecté , la supériorité de son poste , & l'autorité qu'il vouloit prendre sur lui : on l'introduisit ensuite dans son appartement. Leur abord fut froid , quoiqu'accompagné de la politesse & de la civilité ordinaires entre gens de cette condition. César prit le premier la parole : il commença par remercier Antoine de son attachement pour la mémoire de son pere , & de l'éloge qu'il en avoit fait le jour de ses funérailles. Il se plaignit ensuite amèrement de ce qu'étant Consul , il eût consenti à l'amnistie que le Sénat avoit accordée aux conjurés. (a) » Est-il possible , lui dit-il avec beaucoup de chaleur & de vivacité , que l'ami de César , que celui qui tient actuellement de ce grand homme la dignité de Consul , ait non-seulement laissé échapper ses assassins , mais qu'il ait consenti qu'on leur décernât des gouvernements , & qu'il ait depuis conféré paisiblement avec ces perfides ? Est-ce ce que je devois attendre du Lieutenant de mon pere , de celui qui partageoit sa puissance & le commandement des armées , & qu'il avoit élevé aux premières dignités de la République ? Trouvez bon que je vous conjure , par sa mémoire de changer de conduite ; montrez-vous au Sénat , au peuple & à Rome entière le vengeur de la mort de mon pere ; joignez-vous à moi ; joignez-vous aux parents de César , & à tant d'Officiers & de soldats qui demandent tous les jours la punition de ses assassins. Unissons notre ressentiment comme notre douleur ; & si nous ne nous trouvons pas assez forts , appellons le peuple à notre secours. Vous savez qu'il n'a pas tenu à lui que nous

(a) *App. l. 2.*

ne fussions déjà vengés. Que si la crainte d'offenser le Sénat vous empêche de concourir à un si juste dessein, du moins ne vous y opposez pas. Quoique seul de mon parti, & que je n'aie encore ni troupes ni légions, tout est possible à un fils qui entreprend de venger la mort de son pere : je vous demande seulement, en qualité de son principal héritier, que vous me remettiez son argent que vous fites transporter chez vous. Je vous laisse volontiers toutes les richesses immenses, soit en vaisselle d'or & d'argent, ou en pierreries de quelque espece qu'elles soient ; mais j'ai besoin de l'argent monnoyé pour acquitter les legs qu'il a faits en faveur du peuple, & pour commencer à payer trois cens mille hommes qui ont part à son testament. Et comme ce que vous pourriez me donner de son argent en especes ne suffira pas encore, je vous serai bien obligé de me prêter quelques sommes du vôtre, ou de m'en faire donner à intérêt par les Questeurs & les Gardes du Trésor public, afin d'achever de payer ce qui restera dû au peuple & aux vétérans, en attendant que pour acquitter de si justes devoirs j'aie pu vendre tous les biens de la succession. «

La hardiesse & la fermeté de ce discours firent peur à Antoine. Il fut étonné de trouver de si grands desseins dans un homme si jeune & dans un simple particulier. Au lieu de répondre à ses plaintes & à ses demandes, il se retrancha d'abord dans l'autorité que lui donnoit le consulat. Il s'enveloppa, pour ainsi dire, dans sa dignité, & il s'en servit comme d'une barriere pour empêcher que César ne lui présentât de trop près la justice & la vérité.

Mais comme il s'aperçut qu'il avoit affaire à un homme élevé dans le sein de César, & accoutumé à regarder la plupart des Consuls com-

me créatures de son oncle , il lui répondit enfin qu'il se trompoit fort s'il s'étoit flatté que César , en lui laissant son nom & sa succession , lui eût laissé des droits à l'Empire ; que sa mort , qui avoit été comme la punition & la vengeance de l'autorité qu'il avoit usurpée , devoit avoir appris à son fils adoptif que la constitution de la République ne souffroit ni Souverains électifs ni héréditaires ; qu'ainsi un Consul Romain ne lui devoit point compte de sa conduite. Qu'il le déchargeoit réciproquement des obligations qu'il prétendoit lui avoir , n'ayant jamais eu pour objet dans tout ce qui s'étoit passé que le bien de l'Etat , & d'entretenir la paix entre ses concitoyens. » C'est moi seul cependant , ajouta-t-il , qui en assurant la mémoire de César par des funérailles publiques , vous ai acquis son nom , le droit dans sa famille , sa succession & ses biens. Vous perdiez tout cela , si César après sa mort eût été traité comme un usurpateur : on n'auroit point confirmé ses dispositions. Il n'y auroit eu ni testament , ni adoption , ni hérédité. On n'auroit pas même osé apporter son corps dans la place : mais j'ai mieux aimé m'exposer à l'indignation du Sénat , & à la fureur des conjurés , que de souffrir que ce grand homme fût privé des honneurs de la sépulture. Que si j'ai accordé quelque chose aux conjurés , j'ai cru le devoir par des considérations convenable à mon âge & à ma dignité : considérations qu'un jeune homme comme vous n'êtes pas capables de connoître. A l'égard des sommes d'argent que vous demandez , pouvez-vous ignorer que c'étoit l'argent même de la République dont votre pere s'étoit emparé ? On l'a partagé depuis sa mort entre les Magistrats , qui sont chargés de l'employer aux besoins de la République. Mais quand même on vous le re-

mettroit , je ne vous conseillerois jamais de le consommer dans des gratifications aussi imprudentes qu'inutiles. Vous savez que le peuple est un monstre qui prend à toutes mains , qu'on ne peut jamais assouvir , & qui n'a jamais payé les bienfaits de nos citoyens que par les plus noires ingraturités. Et vous , jeune homme , ajouta-t-il , qui avez lu l'histoire des Républiques de la Grece , n'y avez-vous pas remarqué que tous les favoris du peuple ne durent pas long-temps , & que c'est bâtir sur de la boue que d'appuyer les fondemens de sa fortune sur l'affection passagere d'une vile populace. «

Au travers de ces conseils , le jeune César n'eut pas de peine à démêler qu'Antoine ne lui retenoit les trésors de son pere que pour le mettre hors d'état de pouvoir acheter l'affection du peuple. L'Empire étoit , pour ainsi dire , à l'encan , & la populace & même les légions prostituoient leurs suffrages & leurs services à qui plus leur donnoit. Le jeune César , outré d'un refus dont il sentit bien toutes les conséquences , sortit de la maison d'Antoine pénétré de douleur , en invoquant tout haut le nom de César & comme l'appellant à son secours contre l'injustice & l'ingratitude du Consul. Mais comme il étoit question de s'emparer le premier de l'affection du peuple , au défaut de l'argent qu'on lui refusoit , il mit en vente les maisons & les fonds de terres qui avoient appartenu au Dictateur , & il déclara publiquement qu'il n'avoit accepté sa succession que pour empêcher le Consul de priver les familles du peuple des sommes qui leur avoient été léguées par le testament de son oncle & de son pere.

Antoine , de son côté , pour tarir toutes les sources d'où le jeune César eût pu tirer de l'argent , fit ordonner , par un décret du Sénat , qu'il

feroit fait une recherche des revenus & des deniers publics. Cette Ordonnance regardoit l'administration du Dictateur , dont Antoine vouloit ruiner la succession , pour mettre son héritier hors d'état de gagner le peuple par ses libéralités (a) ; & il suscita en même-temps des oppositions aux ventes qu'il prétendoit faire de ses principales terres. Des citoyens particuliers les reclamèrent devant le Consul , comme des biens de leurs ancêtres , dont César , à ce qu'ils représentoient , s'étoit emparé à la faveur des guerres civiles. Quelques Officiers du domaine intervinrent en même-temps pour revendiquer une partie de ces terres , comme biens confisqués à l'Etat sur des proscrits. Des procès aussi importants furent portés devant Antoine ou devant des Magistrats subalternes , mais qui dépendoient de lui. En vain le jeune César fit voir , par les contrats même d'acquisition , que son pere avoit payé ces terres de ces propres deniers , & qu'en tout cas ce fameux décret que le Sénat avoit rendu après sa mort légitimoit tout ce qui s'étoit passé sous la dictature de César , & qu'il falloit le révoquer dans toutes ses parties , ou maintenir également tous les actes émanés par l'autorité de son pere & pendant sa dictature.

Antoine , qui ne cherchoit qu'à embarrasser cette affaire dans un labyrinthe de procédures , soutenoit au contraire qu'on devoit donner le temps à des citoyens dépouillés de leurs biens par une force majeure , de faire leurs preuves ; & qu'à l'égard de l'Arrêt du Sénat , il paroissoit qu'il n'avoit eu pour objet que de maintenir dans leurs charges les Magistrats qui en avoient été pourvus par l'autorité du Dictateur , de peur que l'Etat ne tombât dans une espece d'anarchie ; mais qu'il ne savoit pas si on devoit étendre cette Ordon-

(a) *App. l. 3. c. 5.*

nance jusques sur les biens que César s'étoit appropriés ; qu'une affaire de cette conséquence méritoit bien que le Sénat expliquât lui-même ses intentions par un nouveau décret ; après tout , qu'il ne pouvoit se persuader qu'un corps si rempli d'équité eût prétendu autoriser des usurpations que le malheur des temps pouvoit seul justifier , & qui ne serviroient dans la suite qu'à entretenir l'orgueil & le luxe d'un jeune homme.

César , qui n'ignoroit pas que ses ennemis ne cherchoient par ces détours qu'à éluder l'exécution du testament de son pere , mit en vente sur le champ son propre patrimoine , les terres de sa mere & celles de Philippe son beau-pere , qui voulurent bien s'en dépouiller pour contribuer à son élévation. Le jeune César acquitta des deniers qui provinrent de ces ventes une partie des legs portés par le testament. Le peuple charmé de sa libéralité s'écria qu'il étoit digne de porter le nom de César ; & comme il en espéroit de nouveaux bienfaits , il se déclara entièrement pour lui contre Antoine. Le Consul de son côté , pour se fortifier contre ce parti , se fit donner des avis que les Getes avoient fait des incursions dans la Macédoine : sur ce prétexte il demanda au Sénat le gouvernement de cette province & le commandement de l'armée qui gardoit cette frontiere.

Quoique le Sénat fût bien instruit que ces barbares n'étoient point entrés sur les terres de la République , il ne laissa pas d'accorder le gouvernement de la Macédoine à Antoine pour le mettre en état de balancer les forces & le crédit du jeune César , qui devenoit suspect & redoutable par l'argent qu'il répandoit de tous côtés. Le Sénat pour maintenir la liberté employoit

tous ses soins à tenir la puissance des Grands en équilibre : & ce corps , autrefois si absolu , se voyoit alors réduit à remettre les forces de l'Etat & le commandement des armées entre les mains de gens qui les tournoient souvent contre leur patrie : de maniere qu'on peut dire que Rome en ces temps là n'avoit presque plus à sa disposition que le choix de ses tyrans.

Antoine ayant obtenu ce gouvernement y envoya Caius Antonius, un de ses freres, pour en tirer les troupes qu'il y trouveroit & les faire passer en Italie. Son dessein étoit de s'emparer de la Gaule cisalpine , comme avoit fait le Dictateur , pour étendre de-là son autorité jusques dans Rome , & en chasser , s'il pouvoit , le jeune César. Son animosité & sa jalousie contre ce fils du Dictateur éclaterent publiquement dans les jeux que Critonius donna au peuple pendant son édilité. Le Sénat comme nous l'avons dit , avoit ordonné par un Décret rendu du vivant du Dictateur , que dans tous les spectacles publics on y mettroit une chaire & une couronne d'or , & que cet usage s'observeroit à perpétuité pour immortaliser la mémoire de ce grand homme. Le jeune César ne manqua pas d'envoyer la chaire & la couronne. Mais Critonius , apparemment gagné par ses ennemis , ne la voulut pas recevoir , sous prétexte qu'il n'étoit pas juste qu'un autre eût les honneurs des jeux dont il faisoit toute la dépense. L'affaire fut portée devant le Consul. Antoine qui ne cherchoit qu'à mortifier le jeune César , dit séchement (a) qu'il en feroit son rapport au Sénat. *Et moi* , lui repartit fièrement César , *je vais faire placer la chaire de mon pere pendant que vous irez consulter les Peres conscripts.*

Antoine naturellement hautain , irrité de l'audace & de la fermeté de ce jeune homme , lui

(a) *Plur. in Ant. App. l. 3. c. 6.*

repartit qu'il lui défendoit de la faire porter, non-seulement aux jeux de Critonius, mais même à ceux qu'il devoit faire représenter à ses propres dépens; & la colere l'emportant, il le menaça de le faire mettre en prison, s'il continuoit à séduire le peuple par ses libéralités & ses corruptions. César plus habile & plus modéré que le Consul, dissimula sagement son ressentiment particulier. Mais il sut tirer de grands avantages des menaces d'Antoine; & pour tourner contre lui le ressentiment du peuple & des gens de guerre, il l'apostropha dans la place publique, comme s'il eut été présent. Après avoir rapporté tous les obstacles qu'il avoit formés pour éluder l'exécution de son testament, & la maniere injurieuse dont le Consul l'avoit traité: « Pourquoi, s'écrioit-il, t'opposes-tu aux honneurs qu'on veut rendre à un grand homme dont tu tiens la dignité & les richesses (a)? Souffre au moins, ô Antoine, que son fils s'acquitte des legs qu'il a laissés à ses concitoyens. Je t'abandonne le reste; je serai trop riche si j'hérite de sa gloire & de l'affection que le peuple lui a portée. » De pareils discours répétés avec art en différentes occasions, souleverent la multitude contre le Consul. Tout le monde détestoit son ingratitude, & ses propres gardes qui avoient tous servi sous César, menacerent de l'abandonner s'il continuoit à persécuter le fils de leur Général.

Quelqu'animé que fût Antoine contre le jeune César, il vit bien qu'il étoit de son intérêt de dissimuler. Il répondit à ses Officiers, qu'il étoit incapable de manquer de reconnoissance pour la mémoire de son bienfaiteur; qu'il conservoit même une tendre affection pour son fils, mais que ce jeune homme fier du grand nom de

(a) *App. l. 3. c. 6.*

César, voulant traiter d'égal avec un Consul ; il avoit cru être obligé de lui faire sentir la subordination qu'il devoit y avoir entre un simple citoyen & le premier Magistrat de la République. Mais qu'il étoit prêt de lui redonner toute son amitié, pourvu que dans la suite il s'observât davantage, & qu'il se conduisît à son égard avec la déférence qu'il devoit à son âge & à sa dignité.

(a) Cette explication fut suivie d'une entrevue que les Officiers ménagerent. (b) Antoine & César s'embrassèrent & promirent de s'assister mutuellement du crédit de leurs créatures, & d'agir de concert dans la conduite de leurs desseins. Antoine, qui avoit son but, lui demanda le secours de ses amis pour pouvoir obtenir le gouvernement de la Gaule cisalpine, en échange de celui de la Macédoine. Ce gouvernement de la Gaule avoit été donné par le Dictateur à Decimus Brutus, un des principaux conjurés ; & le Sénat depuis la mort de César avoit confirmé cette disposition. Antoine qui connoissoit l'importance de ce gouvernement par rapport à toute l'Italie, représenta au jeune César que, dans le généreux dessein où il étoit de venger la mort de son pere, il ne falloit pas souffrir qu'un de ses assassins jouît en quelque sorte du fruit de son crime aux portes même de Rome. César entra dans ces vues, & lui promit d'appuyer sa demande de tout son crédit auprès du peuple. Antoine porta d'abord l'affaire au Sénat ; mais il y trouva beaucoup d'opposition de la part du plus grand nombre des Sénateurs qui voyoient avec douleur qu'Antoine, voulant chasser un des conjurés de son gouvernement, donnoit atteinte au Sénatus-Consulte & à l'acte d'amnistie par lesquels on avoit assuré la vie & l'état de tous

(a) *Plut. in Ant.*

(b) *App. L. 3. c. 6.*

ceux qui avoient participé à la mort du Dictateur. Il y en eut même dans ce corps qui remarquant qu'Antoine prenoit la même route que le Dictateur avoit suivie pour s'élever à la souveraine puissance , proposèrent de rendre plutôt la liberté à cette province que d'en confier le gouvernement à un homme ambitieux , grand Capitaine , & qui ne s'en serviroit que pour en faire comme une place d'armes & le siege de son Empire. Plusieurs de ce corps exhorterent Decimus de s'y fortifier de bonne heure , & lui firent passer secretement du secours. Ainsi la proposition d'Antoine ayant été rejetée presque d'une voix , il s'adressa au peuple dont il avoit gagné les Tribuns. Il est aisé de voir par tout ce que nous venons de dire que le Sénat ne vouloit point la perte des conjurés , dont il ne distinguoit point le parti de celui de la liberté. Mais le peuple qui ne prévoit rien , & gagné par les libéralités du jeune César , entroit dans toutes ses vues. Il accorda le gouvernement à Antoine , dans l'espérance de voir une prompte vengeance de la mort du Dictateur , sans considérer que la perte de ceux qui s'en étoient défaits lui coûteroit sa propre liberté. Ainsi il décerna le gouvernement de la Gaule cisalpine à Antoine , qui , en vertu d'un Plébiscite , & malgré le Sénat , y fit entrer un puissant corps de troupes pour en chasser Decimus Brutus.

Les ennemis du Sénat & des conjurés triomphoient de la réunion d'Antoine & de César. Mais il étoit bien difficile que la concorde se maintînt long-temps entre deux hommes qui avoient des intérêts opposés. Antoine se croyant maître de l'Italie ménagea moins le jeune César : & la mort d'un Tribun du peuple que César voulut faire remplacer par Flaminius une de ses créatures , fit bientôt voir que toutes ces

réunions apparentes n'étoient , pour ainsi dire , qu'une manière d'infidélités nouvelles. Antoine craignant que si César avoit un Tribun à sa dévotion il ne s'en servît pour faire au peuple des propositions à son avantage , employa toute son autorité pour reculer cette élection , & pour empêcher qu'il ne se tint si-tôt aucune assemblée. Il rendit en même-temps un arrêt en qualité de Consul qui défendoit à César , sous peine de punition , de faire aucune libéralité contraire aux loix. (a) C'étoit en quelque manière lui déclarer la guerre. L'animosité & l'aigreur se renouvelèrent entr'eux. Antoine ne parloit de César que comme d'un jeune étourdi qu'il vouloit , dit-il , faire rentrer dans son devoir , pendant que César avec un silence profond jettoit les fondemens de la perte de son ennemi. Il excita d'abord contre lui le ressentiment du peuple , irrité du décret qui condamnoit ses libéralités , & il envoya en même-temps des émissaires dans toutes les colonies que son pere avoit établies dans l'Italie , & jusques dans l'armée même d'Antoine , qui y semèrent des manifestes contre sa conduite , & qui s'assurèrent secrètement d'un grand nombre d'Officiers & de soldats vétérans. Ceux qui étoient à Rome & qui composoient la garde d'Antoine , lui représentèrent qu'il se perdoit , qu'il les perdoit eux-mêmes par ses divisions continuelles avec le jeune César ; & que les assassins du Dictateur en sauroient bien profiter. » Vous n'ignorez pas , lui dirent les Tribuns & les principaux Officiers , que les mêmes partis qui partageoient autrefois la République entre Pompée & César subsistent encore aujourd'hui. Le premier se sert toujours du prétexte de défendre la liberté publique , & l'autre cherche à venger la

(a) *App. l. 9. c. 7.*

mort du Dictateur. Nous vous avons choisi pour nous commander comme son meilleur ami , & dans l'espérance que son Lieutenant & le premier Capitaine de son parti emploieroit son courage & le nôtre pour tirer vengeance des perfides qui l'ont assassiné. Voilà les motifs de notre confiance & de notre engagement. Votre salut & le nôtre sont attachés à la perte des conjurés. Si leur parti prend le dessus dans le gouvernement , on nous proscrira tous , comme les complices de César & les ministres d'un usurpateur ; & quoique sous son commandement nous ayions répandu notre sang pour étendre les bornes de cet Empire , les soldats de César seront trop criminels si ses ennemis sont victorieux. Il n'y a que votre union avec le jeune César qui puisse soutenir notre parti. Aidez-lui , aidez-nous à détruire celui qui nous est opposé ; qu'il ne soit pas dit que le meilleur ami de César traverse son fils dans le généreux dessein qu'il fait paroître de venger la mort de son pere. »

(a) Antoine ne souhaitoit pas moins que ces Officiers la perte des conjurés ; mais il ne pouvoit consentir qu'on la dût au jeune César : il craignoit que , sous prétexte de venger la mort de son pere , il ne s'emparât de la souveraine puissance par la ruine du parti républicain : voilà le motif secret de leurs divisions. Antoine auroit volontiers prêté son crédit & ses forces au jeune César pour faire périr les meurtriers de son pere , s'il avoit voulu le reconnoître pour son successeur dans le gouvernement de la République. Cependant , comme il avoit intérêt de retenir dans son parti cette foule d'Officiers qui s'étoient attachés à sa fortune après la mort du Dictateur ,

Il répondit à ceux qui lui avoient porté la parole de leur part, qu'il étoit bien aisé de leur rendre compte de sa conduite, & de leur montrer son cœur à découvert. Il ajouta qu'il se flattoit qu'après l'avoir entendu ils trouveroient qu'il n'avoit manqué ni de courage pour défendre la mémoire de leur Général, ni de prudence, ni d'habileté pour ménager les occasions de venger sa mort. » Je ne vous représenterai point, leur dit-il, le tumulte, l'agitation & le trouble où se trouva Rome après qu'on eut assassiné le Dictateur au milieu du Sénat. On crioit de tous côtés que la République étoit rétablie, & le Sénat paroissoit même disposé à décerner les récompenses aux meurtriers, comme aux auteurs de la liberté. Si on eût suivi ce parti, la mémoire de César auroit été proscrire comme celle d'un tyran, & nous aurions été tous enveloppés dans sa condamnation. Je sentis bien toutes les suites de ces funestes récompenses, & je m'y opposai seul contre les conjurés, contre leurs parents & leurs amis ; & , si j'ose le dire, contre le Sénat entier. Mais comme leurs partisans ne prévoyois pas moins que si on ne déclaroit pas César un usurpateur, il falloit faire le procès aux conjurés, & que chaque parti étoit attaché avec opiniâtreté à son sentiment, on convînt enfin, pour la sûreté des uns & des autres, de substituer seulement une amnistie aux récompenses. Par ce moyen j'assurai la mémoire de César, je conservai toute la gloire de son nom ; j'empêchai qu'on ne confiscât ses biens, & qu'on ne cassât cette adoption qui rend aujourd'hui le jeune César si audacieux. Il jouit du fruit de mes soins : & si pour faire ratifier le testament de son père, j'ai consenti à une amnistie en faveur des conjurés, je n'ai jamais eu dessein de leur sauver la vie. Je différois seulement leur supplice :

il ne tint pas à moi qu'ils ne périssent dès le jour même des funérailles de César. J'en prends à témoin ceux qui virent de quelle manière , sous prétexte de déplorer le sort de César , j'excitai la fureur du peuple contre ses assassins ; ce qui les obligea de sortir de Rome. Je n'eus pas plutôt appris qu'ils mettoient des troupes sur pied , que , pour n'être point surpris , je me fis décerner le gouvernement de la Macédoine : ce qui m'a rendu maître de six légions qui étoient dans cette province. Je prétends m'en servir pour votre sûreté & la mienne , & c'est pour l'augmenter que j'ai encore obtenu du peuple , malgré le Sénat , le gouvernement de la Gaule cisalpine , d'où j'espère , par le secours de votre valeur , chasser Decimus Brutus. Telle a été jusqu'ici ma conduite , & je veux bien ne rien cacher de mes desseins les plus secrets à mes amis , & à des gens qui en doivent partager la gloire & l'exécution. Je consens même que vous en fassiez part à tous ceux qui sont dans les mêmes intérêts. J'en excepte le seul César , dont je n'ai que trop éprouvé l'orgueil & l'ingratitude. »

Ce discours d'Antoine , dans lequel in sembloit s'être laissé voir à découvert , satisfait en quelque manière ses Officiers. Cependant ils exigèrent de lui qu'il se réconciliât avec le jeune César. Il fut obligé de consentir à une entrevue , où après des plaintes , des explications , & des embrassements réciproques , ils se séparèrent sans être plus amis qu'auparavant.

César vouloit bien qu'Antoine , comme Lieutenant & créature de son pere , lui aidât à tirer vengeance de sa mort ; mais il n'étoit pas résolu de le mettre à la tête d'un parti qui , par la défaite des conjurés , se trouveroit maître de la République : & Antoine , assez indifférent dans le fond sur cette vengeance , ne s'en faisoit un

mérite que pour s'attirer l'estime des gens de guerre. La souveraine puissance étoit son unique objet : tout ce qui pouvoit traverser ce dessein secret lui étoit également odieux : & il ne haïssoit pas moins César que Brutus & Cassius , quoiqu'il fût obligé de garder plus de mesures avec le premier , à cause de l'attachement qu'avoient pour lui le peuple , les Officiers & les soldats qui avoient servi dans les armées de son pere.

Ce fut pour lui faire perdre cette affection , en quoi consistoient ses principales forces, qu'il fit arrêter plusieurs de ses gardes , comme ayant été corrompus par le jeune César pour l'assassiner. Une accusation de cette importance fit beaucoup d'impression sur les esprits , & l'inimitié déclarée qui étoit entr'eux la rendoit plus croyable. Tout le monde regardoit comme un crime détestable d'attenter à la vie du Consul. D'ailleurs les partisans & les amis mêmes du jeune César trouvoient que leur parti avoit besoin d'un Capitaine de la capacité d'Antoine pour l'opposer à Brutus , à Cassius , & aux autres chefs des conjurés. César outré des bruits qu'on répandoit contre son honneur & sa réputation , se jette dans la ville , court par les rues , assemble le peuple , & lui représente qu'on n'a inventé une calomnie aussi noire que pour lui faire perdre son estime. Il prend les Dieux à témoin de son innocence , & demande hautement qu'on lui fasse son procès. Il va de là jusqu'à la porte d'Antoine pour l'obliger de produire les accusés , les auteurs & les témoins. Mais comme on lui en eut défendu l'entrée , il fit mille imprécations contre Antoine , qu'il traita de fourbe & d'imposteur. (a) *Je ne veux point*, lui crioit-il, *d'autres Juges que tes propres amis* , s'ils trouvent la moin-

(a) *Ap. l. . c. 9.*

dre apparence dans l'indigne accusation dont tu prétends me noircir.

Le peuple jugea à son ordinaire du fond de cette accusation seulement par ce qu'il lui en parut au dehors. Celui qui parloit avec plus de hardiesse & de véhémence lui parut innocent. On disoit même tout haut que cette accusation n'étoit qu'un nouvel artifice d'Antoine pour avoir lieu d'augmenter sa place. (a) Quelques-uns soupçonnoient l'accusateur & l'accusé d'une intelligence secrète. On disoit qu'ils n'avoient fait cet éclat qu'afin d'avoir un prétexte de prendre les armes sans alarmer ceux qui auroient pu craindre qu'ils ne les tournassent de concert contre la liberté publique.

Mais leur conduite fit voir dans la suite que l'un & l'autre ne cherchoient qu'à se détruire, & que chacun aspirait à demeurer seul à la tête du parti opposé à celui des conjurés. Ils armerent tous deux en même-temps. Antoine fit approcher de Rome quatre légions qu'il avoit tirées de la Macédoine, & dont il prétendoit se servir pour se rendre maître de la Gaule cisalpine. Il se flattoit que Lepidus qui étoit en Espagne à la tête de quatre légions, que Plancus qui en commandoit trois autres dans la Gaule transalpine, & qu'Asinius Pollio qui en avoit deux à ses ordres, tous trois anciens Lieutenants du Dictateur, se déclareroient pour lui. Le jeune César craignant d'être surpris & opprimé par son ennemi, leva de son côté dix mille hommes dans la Campanie, & il débaucha deux des légions d'Antoine, celle de Mars & la quatrième, qui prirent son parti. Mais comme il n'avoit ni titre militaire, ni magistrature qui l'autorisât à commander une armée, sur-tout contre un Consul, il tâcha de mettre le Sénat dans ses intérêts. Il y

(a) *App. ibid.*

réussit par le crédit de Cicéron , toujours opposé aux prétentions & au parti d'Antoine. Cicéron n'étoit son ennemi que parce qu'il le croyoit ennemi de la République (a) : c'est ainsi qu'il prononça contre lui en plein Sénat. Ce grand Orateur , intrépide défenseur de la liberté de sa patrie , voyant Antoine prêt d'envahir la Gaule cisalpine , persuada au Sénat de lui opposer les troupes du jeune César. Les plus habiles de ce corps , & dont la plupart tenoient aux conjurés par les liaisons du sang , approuverent un avis qui jettoit la division dans le parti contraire ; & ils ne désespérèrent pas d'en voir périr les chefs par leur animosité réciproque.

Le jeune César n'ignoroit pas leurs vues. Il étoit bien instruit des relations secrètes que le Sénat entretenoit avec les conjurés. Mais comme dans la conjoncture présente Antoine lui paroissoit l'ennemi le plus redoutable , il résolut de dissimuler avec le Sénat , de suspendre sa haine contre les assassins de son pere , & de tâcher de se défaire d'Antoine avant que de tourner ses armes contre les conjurés. Ce fut par ce motif , & pour éblouir le Sénat dont il feignoit de vouloir toujours dépendre , qu'il refusa le titre de Propréteur que ses soldats voulurent lui déferer. Et sur ce que ses amis les plus intimes , & qui formoient son conseil secret , lui représentèrent que son armée auroit de la peine à recevoir les ordres d'un citoyen sans dignité & sans magistrature : » Le Sénat , leur dit-il en particulier , vient de se déclarer pour moi : mais cette déclaration est moins un effet de l'amitié qu'il me porte , que de la crainte qu'il a d'Antoine. Il compte sur ma soumission , & il est de mon intérêt de l'entretenir dans cette confiance. Je ne refuse le titre de Propréteur que l'armée

(a) *Seconde Philippique.*

mée m'offre que pour engager le Sénat à me le donner. «

En effet le Sénat fut séduit par cette modération apparente. Il crut le devoir amuser à son tour , & il se flatta de l'éblouir par des honneurs & des distinctions qui avoient plus d'éclat que de puissance. Il lui déféra par un décret public ce même titre qu'il venoit de refuser ; & , pour l'attacher plus étroitement à ses intérêts , il lui fit élever une statue d'or dans la place. On lui permit par le même décret d'entrer dans le Sénat , & de pouvoir demander le consulat dix ans avant l'âge porté par les loix. Mais au travers de ces graces si éclatantes , César n'eut pas de peine à démêler que le Sénat ne songeoit qu'à lui faire perdre le souvenir de la mort de son pere , ou à le mettre hors d'état d'en poursuivre la vengeance. Antoine de son côté , en vertu d'une ordonnance du peuple , mais malgré le Sénat , s'étoit fait décerner , comme nous l'avons dit , le gouvernement de la Gaule cisalpine , quoique Decimus Brutus , un des chefs de la conjuration , en eût été pourvu par le Dictateur , & que le Sénat , depuis sa mort , lui en eût confirmé la possession. Antoine , après s'être emparé de la plupart des villes de cette province , tenoit actuellement Decimus assiégé dans Modene. Le Senat , irrité d'une entreprise faite contre ses ordres , lui envoya signifier un décret , par lequel il lui étoit ordonné de lever ce siege , de sortir incessamment de la Gaule cisalpine , de faire repasser à son armée le Rubicon , qui séparoit cette province du reste de l'Italie , & d'attendre sur les bords de cette riviere les ordres du Sénat : tout cela lui étoit prescrit sous peine d'être déclaré ennemi de la patrie.

C'étoit Cicéron ennemi d'Antoine , qui avoit dressé ce décret. Il ne pouvoit pas faire parler le Sénat avec plus de hauteur & de dignité , si

les forces de la République eussent été proportionnées à la majesté de son style. Mais Antoine, qui se voyoit aux portes de Rome à la tête d'un puissant corps de troupes, se moqua du décret. Il répondit fièrement que puisqu'on le vouloit priver du gouvernement qu'il avoit reçu de la bienveillance du peuple, il sauroit bien rendre inutile l'amnistie à laquelle il n'avoit souscrit que par complaisance pour le Sénat, & qu'il espéroit dans peu d'immoler Decimus Brutus aux mânes du grand César.

Sa réponse fut prise pour une déclaration de guerre. (a) Le Sénat, irrité de sa rebellion, ordonna à Hirtius & à Panfa, qui venoient de prendre possession du Consulat, & au jeune César, de joindre leurs forces & de marcher au secours de Decimus. Panfa étoit à la tête de quatre légions, mais qui n'étoient composées que de nouvelles levées; & Hirtius, par un ordre secret du Sénat, qui vouloit affoiblir l'armée de César, lui redemanda la légion de Mars & la quatrième, qui avoient quitté le parti d'Antoine.

César, pour marquer sa déférence pour le Consul, lui remit ses troupes sur le champ. Quoique ces deux légions se fussent données à lui par attachement pour la mémoire de son pere, il feignit ne pas s'appercevoir des vues du Sénat; & comme il avoit besoin de son secours & de son autorité pour se défaire d'Antoine, il crut que c'étoit beaucoup gagner que de savoir perdre à propos. Il joignit ensuite ce qui lui restoit de troupes à celles des Consuls, & on vit le fils du Dictateur marcher sous les enseignes de ses ennemis au secours d'un des assassins de son pere.

Antoine de son côté s'avança à la tête de ses troupes. On en vint bientôt aux mains : le

(a) *An de Rome 710.*

combat fut long & opiniâtre. La nuit qui survint le termina. La perte fut à peu près égale des deux côtés , si on en excepte celle du Consul Panfa , qui , dans la chaleur de l'action , fut blessé mortellement. Antoine fit rentrer son armée dans ses lignes. Hirtius & César entreprirent quelques jours après de les forcer ; & comme elles avoient beaucoup d'étendue , Hirtius trouva un endroit foible & moins défendu qu'il emporta l'épée à la main , il se jeta ensuite dans le camp. Antoine lui opposa deux légions , qui , après une longue résistance , furent taillées en pieces , & le Consul auroit défait l'armée entière , s'il n'eût pas été tué en combattant avec trop d'ardeur à la tête de ses légions. (a) Sa mort ralentit leur courage ; & César qui , par la mort d'un des Consuls & par la blessure de l'autre , commandoit en chef toute l'armée , se contenta de conserver son avantage. Sa vue étoit de couper les vivres à Antoine , ou de le forcer à en venir à un nouveau combat. Antoine , affoibli par les pertes qu'il venoit de faire , & redoutant l'événement d'un troisième combat , leva le siege. Comme il ne se trouvoit pas en état de tenir la campagne devant une armée victorieuse & plus forte que la sienne ; il gagna les montagnes , d'où il prit le chemin de la Gaule transalpine , dans l'espérance de faire déclarer en sa faveur Lepidus Planicus & Asinius Pollio , qui étoient dans ces grandes provinces à la tête de différents corps de troupes.

Le Sénat , charmé de la défaite d'Antoine , qu'il regardoit comme un homme perdu , envoya ordre à ses Généraux de s'opposer à son passage , & ne garda plus de mesure avec le jeune César , dont il croyoit n'avoir plus rien à craindre. Sans aucun égard pour sa dignité de Propréteur ,

(a) *App. l. 3. c. 39.*

on donna à son préjudice le commandement de l'armée des Consuls à Decimus Brutus , avec ordre de poursuivre Antoine sans relâche , & de le traiter comme un ennemi public. Cette conduite fit connoître à César ce qu'il devoit attendre de la part des Sénateurs ; & Panfa , avant que de mourir , acheva de lui découvrir le fond de leurs intentions.

Ce Consul étant prêt d'expirer , fit appeller le jeune César ; & lorsqu'il se fut approché de son lit : « j'ai toujours aimé votre pere , lui dit-il , plus que moi-même. Quoique des vues de prudence auxquelles vous vous êtes soumis vous-même m'aient retenu dans le parti du Sénat , je n'ai jamais perdu le desir & l'espérance de pouvoir venger sa mort. La mienne , qui va arriver , me prive de cette consolation ; mais avant que d'expirer , je veux au moins m'acquitter envers le fils des obligations que j'avois au pere. Sachez que vous n'êtes pas moins suspect & odieux au Sénat qu'Antoine votre ennemi. Il vous hait également tous deux ; il a été ravi de vos divisions ; il se flatte de pouvoir vous perdre l'un par l'autre. S'il s'est déclaré pour vous , ce n'est que parce que votre parti lui a paru le plus foible & plus aisé à ruiner. Mon dessein , fort différent de celui du Sénat , étoit de réduire Antoine par la voie des armes , à se réconcilier avec vous , de joindre ensuite nos armées & de poursuivre de concert la vengeance de notre bienfaiteur commun. C'est le seul parti que vous ayiez à prendre. Unissez-vous avec Antoine ; vous le trouverez plus traitable depuis sa défaite. Je vous rends vos deux légions , & je vous remettrai de même avec plaisir le reste de l'armée , mais je n'en suis pas le maître. Les Officiers sont autant d'espions du Sénat , qui ont des ordres secrets d'observer notre conduite. »

Le Consul expira peu après. César se mit à la tête de ses troupes , auxquelles se joignirent la Martiale & la quatrième légion. Torquatus , par ordre du Sénat , remit le reste de l'armée à Decimus Brutus , qui se mit aussi-tôt à poursuivre Antoine pour le combattre : & il espéroit le joindre avant qu'il eût gagné les Alpes.

Le Sénat n'avoit fait ce choix de Decimus que pour avoir une armée qui ne dépendît que de ses ordres. César sentit vivement cette préférence. Il voyoit avec douleur que le Sénat , en mettant un des conjurés à la tête des troupes de la République , sembloit justifier son crime. Cette injure le portoit à se réconcilier avec Antoine , suivant le conseil de Panfa ; mais comme son intérêt étoit la seule règle de sa conduite , & qu'il n'aspiroit pas moins à se rendre l'héritier de la puissance du Dictateur , que de son nom & de ses biens , il craignoit , en se joignant avec Antoine , que ce Général ne prétendît être reconnu pour le chef du parti , & qu'il ne se servît de ces mêmes troupes qui venoient de le battre , pour se rendre maître du gouvernement.

César , dans cette incertitude , résolut de ménager également Antoine & le Sénat , & d'attendre à se déterminer qu'il fût sûr du parti qu'embrasseroient Lepidus & Plancus , pour décider contre lequel de ses ennemis il se déclareroit le premier. Afin de pressentir la disposition de ces différents partis , les amis qu'il avoit à Rome demandèrent de sa part la dignité de Consul vacante par la mort de Hirtius & de Panfa ; & en même-temps il envoya à Antoine plusieurs des principaux Officiers de son armée qu'il avoit faits prisonniers dans la dernière bataille.

Decius , le plus ancien de ces Officiers & l'ami particulier d'Antoine , après l'avoir remercié de la liberté qu'il vouloit bien lui rendre , lui

demanda dans quelle disposition il étoit à l'égard de son Général. César ne crut pas devoir se déclarer d'abord ouvertement , & il lui répondit simplement qu'Antoine en pouvoit juger par sa conduite ; c'étoit pour engager ce Général à s'expliquer le premier. Mais ayant appris que le Sénat , bien loin de lui déférer le consulat , ne songeoit qu'à le réduire à la qualité de simple particulier , il vit bien que son intérêt demandoit qu'il s'unît incessamment avec Antoine. Il commença par s'ouvrir de ses dispositions à Lepidus , Plancus & Asinius Pollio , anciens Officiers du Dictateur , & avec lesquels il avoit toujours entretenu des relations secrètes. Il leur marquoit par ses lettres , que le Sénat , composé des partisans de Pompée , ne s'opposoit à son élévation que parce qu'il étoit le fils de César ; qu'ils ne devoient pas eux-mêmes en attendre un traitement plus favorable ; qu'on ne cherchoit qu'à les diviser pour pouvoir les accabler plus facilement les uns après les autres. Que cette conduite leur apprenoit celle qu'ils devoient tenir : & qu'il les exhortoit à s'unir étroitement avec lui pour soutenir le parti de leur Général. Il ajoutoit , comme en passant , des plaintes contre Antoine ; mais d'une manière adroite , & qui sembloit insinuer qu'il n'étoit pas éloigné de se réunir avec lui. Il en donna une nouvelle preuve en laissant échapper Ventidius , Lieutenant d'Antoine , qu'il eût pu défaire aisément. Cet Officier ayant levé trois légions cherchoit à joindre son Général. César le surprit avec des forces supérieures. Sa perte étoit assurée s'il eût voulu le charger ; mais il se contenta de lui faire voir que son sort dépendoit de lui. Il lui donna le choix ou de prendre son parti , ou de continuer sa marche (a) : Ventidius lui ayant témoi-

(a) *App. l. 3. c. 18.*

gné qu'il étoit incapable de se séparer des intérêts d'Antoine , César , en lui permettant de se retirer , le chargea de lui dire de sa part qu'il agissoit directement contre leurs intérêts communs.

Cependant Antoine , pressé par Decimus Brutus qui commandoit l'armée de la République , tâchoit de gagner les Alpes. Il trouva à son chemin Culeo , Lieutenant de Lepidus , qui en gardoit les passages : il auroit péri , avec toute son armée , dans ces montagnes , si Culeo eût été fidèle à son Général. (a) Mais il se laissa gagner par Antoine , qui , à prix d'argent , s'ouvrit une route & continua son chemin. Decimus l'ayant poussé hors de l'Italie écrivit au Sénat qu'il avoit dissipé son armée ; qu'il se rendoit lui-même caché dans les rochers des Alpes , & qu'il espéroit qu'il tomberoit bientôt entre ses mains. Le Sénat apprit ces nouvelles avec une joie extraordinaire. Les Sénateurs du parti de Pompée se récrièrent que la République avoit enfin recouvré sa liberté : & comme si Antoine eût été déjà arrêté , le Sénat nomma dix Commissaires pour lui faire son procès. On ne parloit pas moins que de casser tous les actes qui étoient émanés de son autorité depuis la mort de César ; on vouloit même comprendre insensiblement dans cette proscription toutes les Ordonnances du Dictateur , afin de rétablir la République sur ses anciens fondements.

Cependant Antoine , après avoir traversé les Alpes , étoit entré dans les Gaules. Il écrivit aussi-tôt à Lepidus , à Plancus , & à Asinius Pollio pour les faire souvenir de leur ancienne amitié , & pour les prier de se joindre à lui contre les conjurés & les autres ennemis de la mémoire de leur Général. Lepidus qui s'étoit fait déférer

(a) *App. ibid.*

le gouvernement de l'Espagne , étoit encore dans les Gaules. Il fut également surpris & embarrassé de l'arrivée d'Antoine. C'étoit un homme plus considéré par le mérite de ses ancêtres que par sa valeur ; d'un esprit borné , ambitieux , sans courage , entreprenant & timide en même-temps. Il s'ouvrit du sujet de son inquiétude à Juventius Laterensis , son ami particulier , à qui il communiqua les Lettres d'Antoine. Juventius , qui étoit un Républicain zélé , n'oublia rien pour le dissuader de se joindre à Antoine ; mais pour lui cacher le penchant qu'il avoit pour le parti du Sénat , il le prit adroitement du côté de l'ambition. Il lui représenta qu'ayant sept légions à ses ordres , il étoit considéré comme le plus puissant Général de la République , & qu'il donneroit toujours la loi de quelque côté qu'il lui plût se déterminer. Mais que s'il se joignoit à Antoine , il ne pourroit éviter de se soumettre à l'autorité d'un Consulaire hautain & violent , qui à peine lui laisseroit dans l'armée le rang d'un de ses Lieutenants. La jalousie du commandement détermina Lepidus à rejeter les propositions d'Antoine , quoiqu'ils fussent amis & créatures du Dictateur. Il lui fit dire que le Sénat l'ayant déclaré ennemi de la patrie , il ne pouvoit pas , sans s'attirer un pareil décret , joindre leurs troupes : mais il le fit assurer en même-temps que quelques ordres qui lui vinssent de Rome , il sauroit bien éviter les occasions de le combattre. Asinius Pollio au contraire , plus ferme & toujours fidèle au parti du Dictateur , fit dire à Antoine qu'il le trouveroit toujours disposé à se joindre à lui pour venger la mort de leur Général. Plancus , d'une foi douteuse & incertaine , entretenoit en même-temps des intelligences secrètes avec les deux partis. Il flattoit tour-à-tour Antoine & Decimus Brutus de se joindre à eux , mais il attendoit toujours du succès des affaires à se déclarer plus ouvertement.

Antoine de son côté voyoit sa perte inévitable , si l'autorité du Sénat prévaloit sur des esprits aussi irrésolus , & s'ils se déterminoient à la fin à agir contre lui de concert avec Decimus Brutus. Dans cette inquiétude , qui lui montrait tout le péril , sans qu'il entrevît de route pour en échapper , il prit un parti digne de son courage , mais qui étoit peut-être aussi l'effet de l'extrémité à laquelle il se voyoit réduit. Il marcha droit à l'armée de Lepidus ; il fit marquer son camp proche du sien , mais sans le fortifier , & comme s'ils eussent été dans le même parti & dans les mêmes intérêts. Il lui envoya représenter aussi-tôt que le Sénat ne cherchoit qu'à faire périr les Capitaines de César tour à tour , en les obligeant de tourner leurs armes les uns contre les autres. Il le fit ensuite souvenir de leur ancienne amitié , & il le conjura , par la mémoire de César , de vouloir contribuer à la vengeance de la mort de ce grand homme.

L'affaire fut mise en négociation ; mais pendant que des Officiers portoient des paroles de part & d'autre , les soldats de Lepidus , qui le méprisoient autant qu'ils estimoient Antoine , & gagnés secrètement par ceux d'Antoine , le reçurent la nuit dans leur camp , & le reconnurent pour leur Général. Quelques-uns même lui proposèrent de tuer Lepidus s'il l'ordonnoit. (a) Juventius Laterensis , qui avoit si fortement dissuadé son ami de s'unir avec Antoine , le voyant abandonné & trahi par ses soldats , se passa son épée au travers du corps. Quelques Historiens prétendent que Lepidus se jette aux pieds d'Antoine pour lui demander la vie. Antoine n'abusa point de sa bonne fortune : il traita humainement le malheureux Lepidus : il lui laissa même le nom & les marques extérieures de Général ,

quoiqu'il en fit seul toutes les fonctions. Asinius Pollio lui vint offrir en même-temps deux légions. Munatius Plancus , toujours esclave des événements , se déclara alors ouvertement contre le Sénat & contre Decimus Brutus ; & Ventidius que le jeune César avoit bien voulu laisser passer dans les Gaules , y vint joindre Antoine avec trois autres légions ; enforte que ce Général , qui peu de temps auparavant avoit été chassé de l'Italie par le jeune César & par Brutus , se trouvoit en état d'y rentrer à la tête de dix-sept légions.

Un changement si surprenant dans la fortune d'Antoine fit passer le Sénat d'un excès de confiance dans le dernier abattement. Sur la nouvelle que lui avoit donnée Decimus qu'il avoit poussé Antoine jusques dans les Alpes , où il avoit mandé par ses lettres qu'il ne pouvoit manquer de périr , ou par la faim , ou par les troupes de Lepidus , la plupart des Sénateurs avoient cru jusqu'alors ce parti absolument ruiné (a), & ils prétendoient obliger le jeune César , qui ne lui étoit pas moins suspect , de licencier ses légions (b), sous prétexte que la République n'en avoit plus besoin , & que la guerre paroïssoit finie. César , pour parer ce coup qui l'auroit dépouillé de ses forces , résolut de demander le consulat , dans la vue que s'il obtenoit cette dignité il seroit en droit de conserver ses troupes & de commander celles de la République , & que si le Sénat rejettoit sa proposition , un pareil refus lui fourniroit un prétexte de demeurer armé pour se venger de ceux qui se feroient déclarés contre lui. On prétend que dès ce temps-là même il prenoit des mesures pour se réconcilier avec Antoine ; mais qu'afin de ne pas plier sous son autorité , il recherchoit le consulat.

(a) *App. l. 3. c. 18.*(b) *D. H. l. 46.*

pour se trouver par cette dignité le premier du parti qu'il embrasseroit. Comme Cicéron avoit alors beaucoup de pouvoir dans le Sénat, il le fit prier par des amis communs de vouloir bien employer son crédit pour faire en sorte qu'ils fussent élus tous deux Consuls en même-temps. Pour l'y déterminer il lui fit représenter qu'il ne demandoit que le titre de cette dignité, dont il lui laisseroit toute la puissance, & qu'il ne souhaitoit être son collègue que pour être son disciple, & apprendre sous un si grand maître l'art du gouvernement.

Cicéron séduit par ses louanges, dont il étoit si avide, & flatté de gouverner César, se déclara en sa faveur. Il représenta dans le Sénat avec son éloquence ordinaire, qu'il ne trouvoit point de moyen plus sûr d'empêcher le jeune César de se réconcilier avec Antoine, que de le déclarer Consul; qu'il seroit obligé en cette qualité de maintenir les décrets du Sénat contre Antoine; mais que comme il étoit encore très-jeune, il exhortoit les Pères de lui donner pour collègue quelque personne âgée & prudente qui eût attention sur ses démarches, & qui lui servît comme de Gouverneur dans la conduite des affaires. Plusieurs Sénateurs, amis ou parents des conjurés, & qui craignoient que le jeune César étant parvenu au consulat ne se servît de son autorité pour venger la mort du Dictateur, rejetterent hautement la proposition de Cicéron (a): quelques-uns se moquerent même ouvertement de sa vanité, & de la manière indirecte dont il s'étoit désigné lui-même pour collègue du jeune César. Cette affaire fut agitée avec beaucoup de chaleur dans le Sénat. César, pour soutenir sa faction, fit avancer son armée proche de Rome. Le bruit de sa marche fit plus d'effet que

(a) *App. ibid. c. 18.*

toute l'éloquence de l'Orateur Romain. Les Sénateurs effrayés de son approche , non-seulement lui donnerent leurs suffrages pour le consulat ; mais comme il croyoit n'avoir plus besoin du crédit de Cicéron , il fit encore élire à son préjudice pour second Consul Quintius Pedius , un de ses parents & héritier en partie du Dictateur.

La premiere démarche qu'il fit , après avoir pris possession du consulat , fut de faire confirmer son adoption dans une assemblée générale du peuple Romain. Cette formalité étant terminée , il fit accuser par ses amis ceux qui avoient eu part à la mort du Dictateur. Il présidoit lui-même au jugement ; & il fit condamner par défaut tous les conjurés à perdre la vie. Mais comme Brutus & Cassius , leurs chefs , étoient à la tête de plus de vingt légions , il jugea bien qu'il ne lui seroit pas aisé de détruire un si puissant parti tant qu'il auroit encore Antoine pour ennemi. Ainsi il résolut de se réconcilier avec lui , sous le prétexte honnête de joindre leurs forces pour venger la mort de son pere. Pour lui faire connoître ses dispositions , il fit insinuer au Sénat par Quintius Pedius , son collègue & sa créature , qu'il croyoit qu'il étoit de l'intérêt de la République de rappeler Antoine , & de ne point pousser à bout un grand Capitaine qui n'étoit pas moins redoutable que l'avoient été Sylla & Marius. Le voisinage de son armée qui campoit aux portes de Rome fit recevoir ses avis comme des loix ; & quoique la plupart des Sénateurs vissent bien qu'il ne cherchoit qu'à se fortifier du secours d'Antoine contre les défenseurs de la liberté publique , ils n'étoient plus en état d'agir conformément à leurs inclinations. Il fallut plier sous une puissance qui ne prenoit pour regle de sa conduite que ses propres intérêts. Le Sénat révoqua solennellement tous les Ar-

rêts qu'il avoit décernés contre Antoine & ses partisans ; & César lui offrit de joindre leurs troupes & de marcher ensemble contre Cassius & Brutus.

Antoine repassa les Alpes à la tête de dix-sept légions. Decimus ne se trouvant pas en état de lui résister, fit dessein de se retirer en Macédoine auprès de Brutus. La plus grande partie de son armée l'abandonna ; quatre légions se rendirent à Antoine, & d'autres passèrent dans l'armée de César. Decimus, dans une désertion si générale, tâcha de se sauver dans des montagnes voisines d'Aquilée ; mais il fut arrêté dans les défilés de ces montagnes, & on lui coupa la tête par ordre d'Antoine. (a) C'est ainsi que périt Decimus Brutus, le confident & l'ami de Jules César. Il avoit commandé la cavalerie sous ses ordres. Le Dictateur l'avoit depuis désigné pour Consul de l'année suivante, & pourvu en même-temps du gouvernement de la Gaule cisalpine. La guerre civile éclata, comme nous le venons de dire au sujet de ce gouvernement qu'Antoine lui disputoit, sous prétexte qu'il ne devoit pas retenir un emploi qu'il n'avoit reçu que d'un homme qu'il avoit poignardé lui-même comme un tyran & comme l'usurpateur de l'autorité légitime.

César, qui ne cherchoit qu'à se réconcilier avec Antoine, le fit remercier de la mort de Decimus comme d'une victime qu'il avoit immolée aux mânes de son pere. Ce fut le motif ou le prétexte de leur réunion. Ils y étoient également disposés l'un & l'autre. Antoine venoit d'éprouver devant Modene ce que pouvoit encore le nom de la République ; & comme il désespéroit alors de s'emparer seul de la souveraine puissance, il résolut de la partager avec

(a) *App. l. 3. c. 11.*

le jeune César. (a) César, de son côté, craignoit que s'il différoit plus long-temps à se raccommoder avec Antoine, ce chef de parti ne se joignît à la fin aux conjurés, comme il l'en avoit fait menacer, & que leurs forces réunies ne rétablissent l'autorité de la République. Ainsi la paix fut aisée à faire entre deux ennemis qui trouvoient un intérêt égal à se rapprocher. Des amis communs les firent convenir d'une entrevue; la conférence se tint dans une petite isle déserte que forme proche de Modene la riviere de Panare. (b) Les deux armées camperent sur les bords, chacun de son côté, & on avoit fait des ponts de communication qui y aboutissoient, & sur lesquels on avoit mis des corps de garde. Lepidus se trouva à cette entrevue; & quoiqu'il n'eût plus que le nom de Général & les apparences du commandement, Antoine & César, qui étoient toujours en garde l'un contre l'autre, n'étoient pas fâchés qu'un tiers qui ne leur pouvoit être suspect intervînt dans les différens qui pourroient naître entr'eux. Ainsi Lepidus entra le premier dans l'isle pour reconnoître s'ils y pouvoient passer en sûreté. Telle étoit la malheureuse condition de ces hommes ambitieux, qui dans leur réunion même conservoient encore une défiance réciproque. Lepidus leur ayant fait le signal dont on étoit convenu, les deux Généraux passèrent dans l'isle: chacun de son côté. Ils s'embrassèrent d'abord, & sans entrer dans aucune explication sur le passé, ils s'avancerent pour conférer vers l'endroit le plus élevé de l'isle, & d'où ils pouvoient être également vus par leurs gardes, & même par les deux armées. Ils s'assirent eux trois seuls. César en qualité de Consul prit la

(a) *App. l. 3. c. 22. Vell. l. 2. c. 64.*

(b) *App. de bell. civ. l. 4. c. 1.*

place la plus honorable , & se mit au milieu des deux autres. Ils examinerent ensuite quelle forme de gouvernement ils donneroient à la République , & sous quel titre ils pourroient partager l'autorité souveraine , & retenir leurs armées pour maintenir leur autorité. La conférence dura trois jours : on ne fait point le détail de ce qui s'y passa ; il parut seulement par la suite qu'ils étoient convenus que César abdiqueroit le consulat (a) , & le remettroit pour le reste de l'année à Ventidius un des Lieutenants d'Antoine ; mais que Lepidus , César & Antoine , sous le titre de *Triumvirs* , s'empareroient de l'autorité souveraine pour cinq ans. Ils bornèrent leur autorité à ce peu d'années , pour ne pas se déclarer d'abord trop ouvertement les tyrans de leur patrie.

Ces Triumvirs partagerent ensuite entr'eux les provinces , les légions & l'argent même de la République. (b) Et ils firent , dit Plutarque , ce partage de tout l'Empire comme si c'eût été une succession ou leur patrimoine.

Antoine retint pour lui les Gaules à l'exception de la Provence qui confine aux Pyrénées , & qui fut cédée à Lepidus avec les Espagnes. César eut pour sa part , l'Afrique , la Sicile , la Sardaigne & les autres isles. L'Asie occupée par les conjurés n'entra point dans ce partage. Mais les Triumvirs convinrent que César & Antoine joindroient incessamment leurs forces pour les en chasser ; qu'ils se mettroient chacun à la tête de vingt légions , & que Lepidus avec trois autres resteroit en Italie & dans Rome pour y maintenir leur autorité. Ses deux collègues ne lui donnerent point de part dans la guerre qu'ils alloient entreprendre , parce qu'on n'avoit pas bonne opinion de sa valeur & de sa capacité. Il

(a) *An de Rome 707.*(b) *Plut. Marc.*

paroît que César & Antoine ne l'avoient associé au triumvirat que pour lui laisser , en leur absence , comme en dépôt , l'autorité souveraine , parce qu'ils étoient bien persuadés qu'ils se déferoient plus aisément de lui que d'un autre Général , s'il leur devenoit infidele ou inutile.

L'ambition des Triumvirs étoit satisfaite par ce partage. Mais comme ils avoient besoin de sommes immenses pour soutenir la guerre , & que d'ailleurs ils laissoient à Rome & dans le Sénat des ennemis cachés & des Républicains toujours zélés pour la liberté , ils résolurent , avant que de quitter l'Italie , d'immoler à leur sûreté & de proscrire les plus riches & les plus puissants citoyens. Ils en dressèrent un rôle. Chaque Triumvir y comprit ses ennemis particuliers , & même les ennemis de ses créatures. (a) Ils poussèrent l'inhumanité jusqu'à s'abandonner l'un à l'autre leurs propres parents , même les plus proches. Lepidus sacrifia son frere Paulus à ses collègues (b) ; Antoine de son côté abandonna au jeune César le propre frere de sa mere , & celui-ci consentit qu'Antoine fit mourir Cicéron , quoique ce grand homme l'eût soutenu de son crédit contre Antoine même. Enfin on vit dans ce rôle funeste Thoranius tuteur du jeune César , celui-là même qui l'avoit élevé avec tant de soin. Plotius désigné Consul , frere de Plancus un des Lieutenants d'Antoine , & Quintius son collègue au consulat , eurent le même sort , quoique ce dernier fût beau-pere d'Asinius Pollio , partisan zélé du triumvirat. Les droits les plus sacrés de la nature furent violés ; trois cens Sénateurs & plus de deux mille Chevaliers furent enveloppés

(a) *Vell. Paterc. l. 2. c. 66 & 67,*

(b) *Lucius & César,*

dans cette horrible proscription. (a) Par cette vengeance utile le triumvirat s'enrichit, & diminua le nombre & la puissance des Républicains. Rome n'étoit plus, ou du moins la liberté en fut bannie, & la République ne subsistoit plus que dans le camp des conjurés. César & Antoine, suivant leur projet, passerent dans la Macédoine pour les aller attaquer. Les forces étoient à peu près égales dans chaque parti, & si les légions de César & d'Antoine étoient plus complètes, Brutus & Cassius de leur côté étoient plus forts en cavalerie. On comptoit dans leur armée vingt mille chevaux, & à peine y en avoit-il treize mille dans celle des Triumvirs.

Ces deux armées étoient campées proche de la ville de Philippes, située sur les confins de la Macédoine & de la Thrace. Il y eut d'abord différentes escarmouches & de petits combats dans lesquels les troupes des conjurés eurent toujours l'avantage. (b) Enfin le jour parut qui devoit décider de la fortune & de la destinée de la République. Ces grands corps s'ébranlerent & marcherent l'un contre l'autre avec une égale fureur.

Je n'entrerai plus dans le détail d'une action qui a été décrite par divers Historiens, & qui n'est point de mon sujet. Cette bataille décida du sort de la République. La liberté fut ensevelie dans les plaines de Philippes avec Brutus & Cassius, les chefs des conjurés & les derniers Romains. Brutus défit à la vérité les troupes de César; mais Antoine triompha du corps que commandoit Cassius. Ce Général croyant son collègue aussi malheureux que lui, obligea un de ses affranchis de le tuer; & Brutus ayant voulu tenter

(a) *App. l. 4. c. 2. D. H. l. 47.*

(b) *An de Rome 711.*

une seconde fois le sort des armes (a) , perdit la bataille , & se tua lui-même pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis. Les Triumvirs par cette victoire établirent leur Empire sur les ruines de la République. De si grands succès furent moins dûs à la valeur de César , qu'à son habileté & à l'adresse avec laquelle il sut se servir de l'épée d'Antoine , pendant qu'il ne contribuoit à la cause commune que de projets , dont encore il cacha toujours à ses deux collègues les motifs les plus secrets. Il n'eut point de honte la veille du combat , sous prétexte de je ne sais quelle infirmité , d'abandonner le corps qu'il commandoit ; & déserteur de sa propre armée , il alla se cacher dans le bagage , pendant qu'on en étoit aux mains. Peut-être qu'il se flattoit que les périls ordinaires dans les batailles & le courage d'Antoine le déferoient d'un collègue ambitieux , & que sans s'exposer il recueillerait seul le fruit de la victoire. Mais n'est-ce point faire trop d'honneur à son esprit , aux dépens des purs mouvements de la nature ? Ce qui pourroit faire croire qu'il n'agit en cette occasion que par une vive impression que lui causoit la peur , c'est qu'on fait toutes les railleries qu'il eut depuis à essuyer de la part d'Antoine , qui lui reprocha que dans un combat naval contre le jeune Pompée , il n'avoit jamais eu le courage de voir les flottes en bataille ; mais que couché dans son vaisseau & les yeux tournés vers le ciel , comme un homme éperdu , il ne s'étoit montré à ses soldats qu'après qu'on lui eut annoncé que les ennemis avoient pris la fuite.

Quel contraste de qualités si opposées dans la même personne , & dans un homme sur-tout qui aspirait à se rendre maître du monde entier ; on voit un génie élevé , hardi , audacieux , capable

(a) *Plut. in Cæsare & Ant.*

de former de plus grands projets , incapable pourtant de soutenir de sang froid la vue du moindre péril , & qui ne montre du courage que dans les conseils & par-tout où il ne falloit point payer de sa personne.

Il sentit de bonne heure que cette qualité , la première dans un Général , lui manquoit ; & ce sentiment intérieur , qu'il ne se pouvoit cacher à lui-même , ne diminua rien de ses projets ambitieux. Il se contenta d'appeller à son secours une valeur étrangere. Il emprunta , pour ainsi dire , le courage d'Agrippa ; il le mit à la tête de ses troupes. Mais toujours attentif à l'objet principal de son entreprise , il ne fit choix pour un emploi si important & si délicat , que d'un soldat de fortune , & par conséquent incapable de lui donner de l'ombrage & de se faire chef de parti. Il ne restoit des débris de la République que le jeune Pompée , qui s'étoit emparé de l'isle de Sicile , d'où il infestoit les côtes d'Italie. Il étoit question de lui enlever une retraite qui en servoit encore à plusieurs proscrits qui pouvoient relever le parti de la liberté ; mais Auguste se trouvoit sans vaisseaux. Mécène son Ministre , son favori , & le plus habile négociateur de son temps , eut l'adresse d'en tirer d'Antoine , quoique ce Triumvir eût tant d'intérêt de maintenir le jeune Pompée dans une isle qui lui servoit comme de barrière contre l'ambition toujours si redoutable d'Auguste ; Agrippa d'un autre côté fait construire une flotte ; l'armée va chercher l'ennemi , bat les Lieutenants de Pompée , le défait lui-même en plusieurs occasions , & le chasse enfin de cette isle. Mais aussi modeste , ou pour mieux dire , aussi habile courtisan que grand Capitaine , il refuse les honneurs du triomphe que l'usage parmi les Romains décernoit aux Généraux victorieux : persuadé , disoit-il , au rapport de Dion , qu'un bon Général ne devoit rien oublier

pour faire réussir les desseins de son Prince : mais que quand le succès en étoit favorable , il devoit lui en déférer toute la gloire comme à son chef & au principal auteur de l'entreprise. Auguste alors victorieux de tous les Républicains , crut qu'il étoit temps de rompre avec ses collègues. Il vouloit régner seul , & il résolut de se défaire des deux Triumvirs & de ces deux cohéritiers que la fortune l'avoit obligé d'associer dans cette espece de succession à la puissance de son oncle.

Il les attaqua l'un après l'autre : la perte de Lepidus ne lui coûta que quelques intrigues. Ce Triumvir , peu estimé de ses soldats , s'en vit abandonné au milieu de son camp. Auguste s'en rendit maître par son adresse & par ses négociations secrètes , en quoi personne ne lui étoit comparable : sous différents prétextes il dépouilla son collègue de l'autorité souveraine. On vit depuis ce Triumvir réduit à mener une vie privée & si malheureuse , qu'il devint un objet de pitié pour ses plus grands ennemis. Antoine adoré de ses soldats , maître de la meilleure partie de l'Asie & de l'Egypte entière , & qui avoit de puissants Rois dans son parti & dans son alliance , donna plus de peine à Auguste. Mais sa perte vint de ce qui devoit faire sa principale ressource. Ce grand Capitaine enivré d'une passion violente pour Cléopâtre , Reine d'Egypte , & maître de ses Etats , crut qu'il y trouveroit autant de forces qu'il rencontroit de charmes dans le commerce qu'il entretenoit avec cette Princesse. Cet excès de confiance lui fit négliger le soin de Rome & de l'Italie , le centre de l'Empire. Auguste s'en prévalut & y établit son autorité. La jalousie du gouvernement , si naturelle entre des puissances égales en dignité , les brouilla souvent ; tantôt Octavie , femme d'Antoine & sœur de César , &

quelquefois des amis communs , les réconcilient. Mais à la fin ils prirent les armes l'un contre l'autre ; on en vint aux mains , & la bataille navale qui se donna près d'*Actium* décida de l'Empire du monde entre ces deux célèbres rivaux. (a) César victorieux poursuivit Antoine jusques dans l'Egypte & le réduisit à se tuer lui-même. Par sa mort & l'abdication forcée de Lepidus , qui avoit précédé de six ans la bataille d'*Actium*, ce Prince se vit enfin au comble de ses desirs , seul maître & seul Souverain.

On ne douta pas qu'il n'établît une nouvelle Monarchie sur les ruines de l'ancienne République. Mais un si grand changement lui donnoit de vives inquiétudes. L'amour des Romains pour la liberté , & le souvenir des Ides de Mars se présentoient incessamment à son esprit. Jules César son oncle assassiné au milieu du Sénat par ceux-mêmes qu'il croyoit les plus attachés à sa personne , lui faisoit appréhender qu'il ne se trouvât un autre Brutus & quelque Républicain déterminé, qui, pour rendre la liberté à sa patrie , lui portât la mort jusques sur le trône. La peur , qui lui étoit si naturelle , balançoit dans son cœur les charmes d'une ambition satisfaite ; & dans ces agitations qui ne lui laissoient point de repos il délibéroit s'il se déclareroit le Roi de ceux-mêmes dont dès le commencement du triumvirat il s'étoit rendu le tyran. Enfin il tint un conseil secret avec Agrippa & Mécène, ses deux Ministres & les principaux instruments de sa puissance ; & il examina avec eux s'il rétablirait la République sur les anciens fondements , ou s'il retiendrait l'autorité souveraine.

Dion de Nicée , dans le 52^e livre de son histoire , nous a conservé les avis différents de ces deux grands hommes. Agrippa , uniquement

(a) *An de Rome 713.*

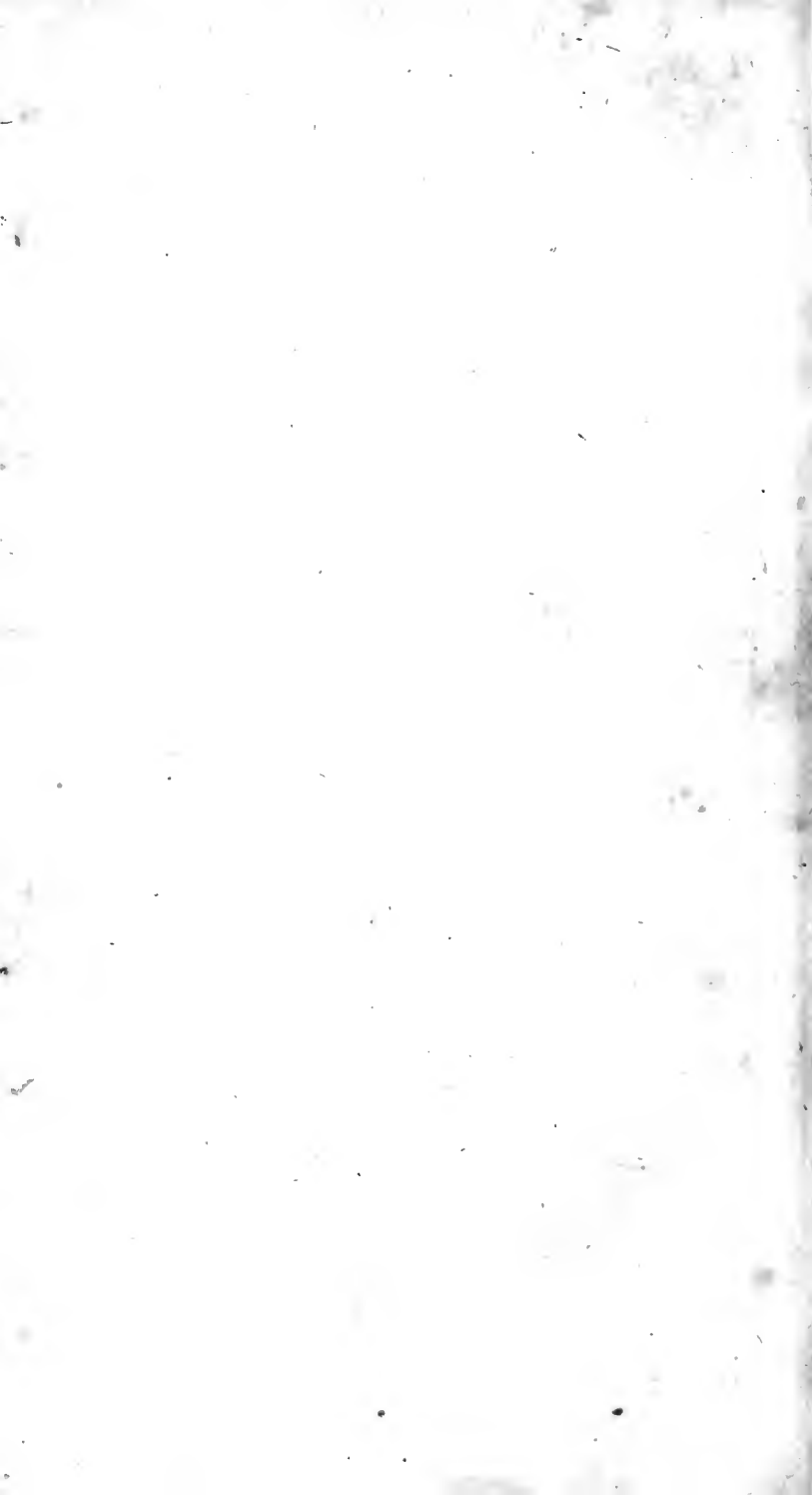
sensible à cette espèce de gloire qui ne s'acquiert que par de grandes actions, se déclara hautement pour une généreuse abdication. Il fit même envisager à Auguste tous les périls d'une domination insupportable à des hommes libres & élevés dans le sein de la République. Les exemples différents de Sylla & de César ne furent pas oubliés ; il exhorta ce Prince à faire voir à l'Univers, en rendant la liberté à sa patrie, qu'il n'avoit pris les armes que pour venger la mort de son pere.

Mais Mécène, sans s'arrêter à faire voir à Auguste la couronne par ses endroits les plus brillants, le prit par son foible, & lui représenta qu'il avoit trop fait pour reculer ; qu'après tant de sang répandu il n'y avoit de sûreté pour lui que sur le trône, & qu'il ne seroit pas plutôt dépouillé du pouvoir souverain, qu'il se verroit attaqué & poursuivi par les enfants & les amis de tant d'illustres pros crits que le malheur des temps l'avoit obligé d'immoler à sa sûreté.

Auguste, sans embrasser entièrement, & aussi sans rejeter tout-à-fait l'un ou l'autre conseil, prit un troisième parti, qu'il crut le plus sûr. Il résolut, suivant l'avis de Mécène, de retenir toujours la souveraine puissance ; mais sans prendre le titre de Roi si odieux dans une République. Il rejetta, par la même raison, celui de Dictateur perpétuel, qui avoit coûté la vie à son grand-oncle, & il se contenta de la qualité ordinaire d'*Empereur*, que les soldats, pendant le temps de la République, donnoient aux Généraux victorieux, & qu'il ne prit que pour accoutumer les Romains, sous un nom connu, à une autorité nouvelle & jusqu'alors inconnue. Il conserva en même-temps toutes les charges & les dignités de l'Etat. On vit toujours à Rome sous son regne des Consuls, des Préteurs, des Edi-

les & les autres Magistrats de la République , image de l'ancien gouvernement. Ces Magistrats en faisoient même toutes les fonctions , quoique dans le fond ces différentes dignités dépendissent d'une puissance supérieure qui les faisoit agir suivant ses vues & ses intérêts. Auguste , pour accoutumer insensiblement les Romains à sa domination , déclara publiquement qu'il ne prétendois retenir la souveraine puissance que pendant dix ans , & qu'il s'en dépouilleroit avec plaisir si-tôt qu'il auroit rétabli le calme de la République. Sous différents prétextes on le vit renouveler tous les dix ans la même protestation comme un délai & une sauvegarde que la peur lui faisoit prendre pour sa conservation. Pour donner néanmoins comme un gage de ses promesses & un avant-goût de la liberté , il partagea avec le Sénat le gouvernement des provinces. Mais dans ce partage il ne lui abandonna que celles qui étoient dans le centre de l'Empire , qu'on pouvoit gouverner sans troupes & sans garnisons. Et pour avoir un prétexte de retenir toujours sous ses ordres les légions & les armées , il se chargea du soin des provinces frontieres qui étoient exposées aux incursions des barbares. Le peuple par son attention vit naître l'abondance. César l'amusoit même de temps en temps par des jeux & des spectacles qui adoucissoient insensiblement ce qu'il y avoit de trop fier dans l'humeur des Romains. Ce Prince , par une conduite si habile , accoutuma insensiblement des hommes libres à la servitude , & rendit une Monarchie nouvelle supportable à d'anciens Républicains.

Fin du quatorzieme & dernier Livre.





M É M O I R E

*Envoyé d'Angleterre par Mylord STANOPE ,
Secrétaire d'Etat.*

M O N S I E U R l'Abbé de Vertot est prié de communiquer à des personnes que son Histoire des Révolutions de Rome a rendu curieuses sur tout ce qui a rapport à l'ancien gouvernement de la République , ses pensées sur une chose qui ne paroît point être assez développée par les modernes qui ont traité de la constitution de Rome.

Il s'agit de savoir quelle étoit la voie commune & régulière dans les quatre ou cinq premiers siècles de la République qui donnoit entrée au Sénat.

Il paroît bien que dès l'antiquité la plus reculée de cet Etat , la dignité de Consul , & peut-être même que dans la suite celle de Préteur ou autres , donnoient à ceux qui en avoient été revêtus le droit d'assister au Sénat pendant leur vie.

On sait que pendant les premiers siècles il n'y avoit que des Patriciens dans le Sénat : mais on voudroit savoir précisément par quelle règle ou par quelle autorité de certains Patriciens étoient Sénateurs , pendant qu'un grand nombre d'autres Patriciens ne participoient point à cet honneur. Y avoit-il quelque droit de succession ou de primogéniture ? Ou

bien les Censeurs , & , avant l'établissement de cette Magistrature , les Consuls avoient-ils le droit d'agréger au Sénat tels Patriciens que bon leur sembloit , pour remplir les places qui devenoient vacantes au Sénat ?

On fait qu'après la seconde guerre Punique un Dictateur fut créé pour remplir le Sénat qui se trouvoit épuisé : mais ce fait , au lieu de résoudre les doutes qu'on a sur cette matiere , ne fait que les augmenter , puisque de là on pourroit inférer qu'il n'y avoit point à Rome de voie régulière & commune pour remplacer les pertes des sujets que faisoit le corps du Sénat , puisque l'on a eu recours à cette puissance extraordinaire du Dictateur.

Si quelqu'un est capable aujourd'hui , non-seulement de résoudre ces choses , mais encore de donner au public des idées justes sur tout ce qui regarde la constitution des droits & prérogatives du Sénat & de l'ordre des Patriciens , ce doit être l'Auteur savant & poli des Révolutions de Rome.



1 Décembre 1719.

RÉPONSE AU MÉMOIRE envoyé d'Angleterre à Paris.

ON m'engage à dire mon sentiment sur différentes questions qui concernent la constitution du Sénat de Rome , & on s'adresse à un Français pour résoudre ces difficultés , quoiqu'elles se soient élevées parmi une nation où l'on trouve encore quelques traces de l'ancien gouvernement des premiers Romains , & par conséquent qui en doit être mieux instruite. Mais d'ailleurs qui connoît mieux la discipline civile & militaire de ces fameux Républicains que le savant & l'habile Ministre & tout ensemble le grand Capitaine qui m'a fait l'honneur de me proposer ces questions , lui qui en auroit décidé souverainement du temps même de Varron & de Cicéron ?

Dans le Mémoire qui m'a été adressé il s'agit premièrement de savoir qu'elle étoit , dit-on , la voie commune & régulière dans les quatre ou cinq premiers siècles de la République qui donnoit entrée au Sénat.

Secondement , pourquoi le Sénat n'étant composé alors que de Patriciens , il se trouve des Patriciens Sénateurs , & d'autres Patriciens simples particuliers , & qui ne participoient point à cette dignité.

On demande si cette distinction venoit par succession de primogéniture , ou si le choix entre les candidats dépendoit absolument des Consuls , & depuis des Censeurs.

Enfin on veut savoir par quelle raison , après la seconde guerre Punique , on créa exprès un

Dictateur pour remplir les places vacantes dans le Sénat , d'où l'on pourroit inférer , dit-on , qu'il n'y avoit point à Rome de voie régulière & commune pour remplacer les pertes que faisoit le corps du Sénat , puisqu'on a eu recours à cette puissance extraordinaire d'un Dictateur.

Quoique l'Auteur du Mémoire pose ses difficultés dans les quatre ou cinq premiers siècles de la République , nous ne croyons pas qu'elles s'étendent si loin ; mais aussi il nous a paru qu'on ne peut guère les éclaircir sans remonter jusqu'à la fondation de Rome & à l'établissement du Sénat.

Rome , comme la plupart des autres Etats , a changé plus d'une fois la forme de son gouvernement. Des Rois , comme on fait , y régnerent d'abord. Les Consuls succéderent à ces Princes , quoiqu'avec une autorité limitée ; on vit ensuite , en l'an 511 de Rome , créer la censure comme un démembrement du consulat ; & c'est à ces trois époques que nous allons rapporter tout ce qui concerne la création des premiers Sénateurs , & la nomination de ceux qui les remplacèrent successivement.

Si on en croit la plupart des Historiens , ce furent d'abord les Rois , & ensuite les Consuls & les Censeurs , qui disposèrent des places vacantes dans le Sénat. Selon d'autres Auteurs , il falloit que les suffrages du peuple intervinsent dans cette promotion ; & ce qui augmente la difficulté , c'est que cette diversité de sentiments ne se trouve pas seulement dans différents Historiens , mais que souvent le même Ecrivain semble se contredire en différents endroits de son ouvrage. Tout cela forme une espèce de Pyrrhonisme dont il n'est pas aisé de se débarrasser , à moins que de s'attacher avec exactitude à l'ordre des temps. Ce n'est qu'en parcourant les différentes époques du gouvernement qu'on pour-

ra se former une idée juste des différentes manières dont, en différents temps, un citoyen Romain, soit Patricien, soit Chevalier ou Plébéien, parvenoit à la dignité de Sénateur.

Romulus, dit Tite-Live, ayant reconnu que son Etat ne manquoit pas de forces, résolut d'établir un Conseil qui en sût diriger les opérations, & qui fût comme la base de l'Etat & le pole sur lequel tout le gouvernement devoit rouler. Dans cette vue il créa cent Sénateurs ; *quum jam virium haud pœniteret, concilium deinde viribus parat : centum creat Senatores.* (a) C'est donc, selon cet Historien, le premier Roi de Rome qui créa le Sénat. Plutarque, dans la vie de ce Prince, lui attribue pareillement l'établissement de cette compagnie. Denis d'Halicarnasse ne s'éloigne pas d'abord du sentiment de ces deux Historiens. Romulus, dit-il dans son second livre, résolut de former le Conseil de cent Sénateurs, qui partageassent avec lui les soins du gouvernement ; mais il ajoute ensuite que ce Prince se contenta de nommer le premier Sénateur qui, en son absence, devoit présider dans le Sénat & commander dans la ville ; qu'il ordonna aux trois tribus, dont l'Etat étoit alors composé, d'élire chacune trois Sénateurs, & qu'en vertu du second ordre du même Prince, les trente curies qui formoient ces trois tribus en nommerent chacune trois autres ; ce qui, avec le Sénateur nommé par le Roi, composa le nombre de cent Sénateurs. C'est le Roi qui forme seul le projet de créer un Sénat ; c'est lui qui, de son autorité, nomme le Président ou le Prince de cette compagnie ; & quoique les tribus & les curies élisent les 99 autres Sénateurs, ce n'est cependant que sur les ordres & par le commandement exprès de Romulus.

(a) l. 1. Dec. 1.

On retrouve la même opinion en un autre endroit du même livre : & si , selon cet Historien , Romulus & Tatius le Sabin augmentèrent le Sénat de cent nouveaux Patriciens , le choix de ces Sénateurs ne se fit que par les curies & à la pluralité des voix. Il est vrai que cet écrivain ajoute qu'après l'élection ce furent les deux Princes , le Romain & le Sabin , qui admirèrent dans le Sénat ces nouveaux Magistrats ; ce qui fait voir , malgré le préjugé de Denis d'Halicarnasse , que quelque élection qu'il y eût , c'étoit toujours l'autorité des Souverains qui la pouvoit rendre valide , à peu près comme on en use en Angleterre , où les bills proposés par la Chambre basse , approuvés par la haute , cependant n'acquièrent force de loi que par le consentement du Prince. Mais aussi il faut observer que quand quelque Historien de cette nation attribue à quelqu'un de ses Rois l'établissement d'une loi , on doit toujours supposer que le consentement du Parlement a précédé la promulgation de la loi.

Mais pour rentrer dans notre sujet , on peut observer que Tite-Live , en parlant du regne des Rois de Rome , paroît tout royaliste , si on peut s'expliquer ainsi. Denis d'Halicarnasse , au contraire , Républicain jusques sous la royauté , ne fait des Rois de Rome , en plusieurs endroits de son ouvrage , que de simples chefs du Sénat. Si on consulte l'Historien latin sur la maniere dont les principaux de la ville d'Albe , après sa destruction , furent admis dans le Sénat , c'est le Roi Tullus Hostilius , selon cet Ecrivain , qui leur en ouvrit les portes : *principes Albanorum* , dit-il , *in Patres , ut ea quoque pars Reipublica cresceret ; legit* : & il destina un temple pour servir de Palais & de lieu d'assemblée à cette compagnie qu'il venoit d'augmenter : *templumque ordini ab se aucto curiam fecit*.

Si au contraire on jette les yeux sur l'Historien

Grec , on voit que le Roi assemble le Sénat ; qu'il en a recueilli les voix , & qu'il y a été résolu de raser la ville d'Albe , de transporter les habitants à Rome , & d'en admettre sept des principales familles dans le Sénat : tout cela a été arrêté par une délibération publique , & où il paroît que le Prince n'a eu que sa voix comme un autre. *Il a semblé bon aux Romains* , dit ce Prince en parlant aux Albains , & en leur annonçant ce qui avoit été arrêté touchant la destruction de leur ville.

Tite-Live ne se dément point dans la suite de son histoire pendant la nomination des Rois. Ce sont toujours ces Princes qui disposent seuls absolument de tout ce qui concerne le Sénat. Si Tarquin l'ancien y fait entrer , contre l'usage , cent Plébéïens , l'Historien latin nous dit formellement que cette nouveauté fut l'ouvrage du Prince , & que ces cent Plébéïens ne furent admis dans le Sénat que par ses graces : *centum in Patres legit , qui deinde minorum gentium sunt appellati* ; & il ajoute , *factio haud dubia Regi , cujus beneficio in curiam venerant*.

Le même Historien , après avoir rapporté les mauvais desseins de Tarquin le Superbe , petit-fils du Prince dont nous venons de parler , & tous les ressorts qu'il fit jouer pour usurper la couronne qui étoit alors sur la tête de Servius Tullius , dit expressément qu'il tâcha de gagner ces nouveaux Sénateurs que Tarquin l'ancien son aïeul avoit admis dans le Sénat , & que pour les mettre dans ses intérêts il les faisoit souvenir qu'ils ne tenoient leurs dignités que de sa maison , & que c'étoit dans cette occasion qu'ils devoient lui en marquer leur reconnaissance : *admonere paterni beneficii & pro eo gratiam repetere* ; reconnaissance qu'il auroit eu tort d'exiger , si leur admission dans le Sénat avoit dépendu des suffrages de la multitude , & que l'ancien Tarquin n'eût eu dans cette élection que sa voix comme les autres Sénateurs.

Ce Prince , ou pour mieux dire ce tyran , après s'être emparé du trône de la maniere que tout le monde fait , fit mourir ou exila ceux des Sénateurs qui lui étoient suspects , ou par leur crédit , ou par leurs richesses , & il ne voulut point remplir leurs places , dit Tite-Live , pour laisser tomber ce corps dans le mépris par son petit nombre : *numero imminuto* , dit-il , *statuit nullos in Patres legere , quò contemptior paucitate ipse ordo esset* : c'étoit donc de ce Prince que dépendoit la nomination des Sénateurs. Denis d'Halicarnasse à la vérité paroît opposé en cet endroit à Tite-Live ; car , après avoir rapporté le même fait , & la mort ou l'exil d'un grand nombre de Sénateurs , il dit expressément que Tarquin fit remplir leurs places par ses créatures ; qu'il en forma comme un nouveau Sénat. Mais malgré l'opposition qui paroît dans les faits , il n'en résulte rien contre le droit & l'autorité des Rois ; & soit que Tarquin n'ait pas voulu substituer d'autres Sénateurs en la place des morts & des exilés , comme le rapporte Tite-Live , soit que ce Prince leur eût donné ses partisans pour successeurs , comme le dit Denis d'Halicarnasse , dans l'un & l'autre Historien il n'est fait mention que de l'autorité du Prince ; & c'est de quoi il est uniquement question par rapport à la nomination des Sénateurs.

Enfin Tite-Live confirme son sentiment dans le discours qu'il fait tenir à un certain Canuléius , Tribun du peuple , qui vouloit faire révoquer une des loix des douze Tables qui interdisoit toute alliance entre les Patriciens & les Plébéiens. Ce Tribun reproche aux premiers , qu'étant la plupart issus d'Albains ou de Sabins : votre noblesse ne vient pas , dit-il , de votre origine ; mais parce que vos ancêtres ont été admis dans le Sénat , soit par le choix des Rois ou par la volonté & le commandement du peuple ,

depuis que les Rois ont été chassés : *aut ab Regibus lecti*, *aut*, *post Reges exactos*, *jussu populi*.

Ce Tribun, ou l'Historien qui le fait parler, distingue deux temps & des manières différentes. Il prétend que pendant la domination des Rois, c'étoient ces Princes qui dispofoient des places du Sénat, *aut ab Regibus lecti*; & en même-temps il soutient qu'après l'expulsion des Rois ce droit fut dévolu au peuple; mais cette dernière proposition n'est pas sans de grandes difficultés, comme nous l'allons voir.

Nous voici arrivés à l'établissement de la République que l'Auteur du Mémoire marque pour l'époque & le commencement de ses difficultés; il est question, dit-il, de savoir quelle fut alors la voix commune & régulière qui donnoit entrée au Sénat. Si on en croit Tite-Live dans l'endroit que nous venons de citer, c'étoient les suffrages du peuple qui en décidoient, *jussu populi*. Cicéron, si savant dans les loix & les usages de sa nation, se déclare pour le même sentiment: c'étoit, dit-il, tout le peuple qui faisoit le choix de ceux qui devoient entrer dans ce souverain Conseil, *deligerentur in id Concilium ab universo populo*. Voilà à la vérité ce droit d'élection attribué seulement au peuple par le témoignage des deux plus célèbres Ecrivains de la République; mais malheureusement les faits & les exemples y sont formellement opposés; & ce qui est de plus singulier, c'est que Tite-Live lui-même nous fournit la meilleure partie de ces preuves, sans même réclamer contre les faits qu'il rapporte & sans faire aucune mention des droits du peuple.

On voit dans cet Historien qu'après l'expulsion des Rois & l'abdication que fit Collatin du

consulat , Brutus , alors seul Consul , ayant trouvé le Sénat considérablement diminué par les cruautés de Tarquin , il le remplit de nouveaux sujets , & porta le nombre des Peres jusqu'à trois cens , qu'il tira , dit-il , de l'ordre des Chevaliers. Ce n'est donc point le peuple qui , dans le premier siècle de la République , nommoit les Sénateurs. Voila le premier Consul qu'aient jamais eu les Romains , & qui étoit alors sans collègue , qui exerce ce droit sans opposition & sans contredit : *cœdibus* , dit Tite-Live , *diminutum Patrum numerum ad trecentorum summum explevit*. Reste à concilier Tite-Live , & ce passage du premier Livre , avec le discours du Tribun Canuleius qu'on trouve dans le quatrième de la première Décade.

Denis d'Halicarnasse , qui rapporte presque toujours les mêmes faits , quoiqu'avec des circonstances différentes , prétend que dans cette promotion Valerius étoit déjà collègue de Brutus ; & il ajoute que ces deux Consuls tirèrent les nouveaux Sénateurs du corps du peuple , *principuos ex plebe allegerunt*. Plutarque rapporte le même fait d'une troisième manière ; il soutient que Valerius étoit alors seul Consul , & que craignant que le collègue qu'on lui donneroit ne le troublât dans le plan & la disposition qu'il avoit fait , il se hâta de nommer les Sénateurs qui devoient remplir les places vacantes dans le Sénat ; mais opposés dans les faits , on n'y trouve encore rien qui favorise les droits du peuple. C'est toujours un Consul qui fait la nomination ; & pour le fond de la question il est assez indifférent que ce Consul se soit appelé Brutus ou Valerius.

Il est très-vraisemblable que les Consuls qui avoient succédé aux Rois dans le souverain commandement , *Regio imperio duo sunt* , qui en avoient toutes les marques , les Licteurs , la

robe brochée de pourpre , la chaire curule & le sceptre ou le bâton d'ivoire ; que ces grands Magistrats , dis-je , les chefs du Sénat & les Généraux-nés des armées , & qui n'étoient enfin distingués des Rois que parce que leur autorité étoit partagée & seulement annuelle , succédèrent au droit qu'avoient eu ces Princes de remplir les places vacantes dans le Sénat.

Mais ces Consuls étant depuis trop occupés par les guerres étrangères qui les tenoient souvent hors de Rome , le droit de nommer les Sénateurs passa des Consuls aux Censeurs ; nouvelle magistrature établie l'an de Rome 311 , & soixante-six ans seulement après l'établissement de la République.

On prétend que ces nouveaux Magistrats ne furent établis d'abord que pour faire le dénombrement du peuple Romain , ce qu'on appelloit le cens , institué par le Roi Servius Tullius. Mais comme l'autorité de sa nature ne cherche qu'à s'étendre , les Censeurs se mirent insensiblement en possession de réformer les trois Ordres de la République , & ils s'attribuerent ensuite le droit de nommer les Sénateurs , & même de chasser du Sénat ceux qu'ils en trouvoient indignes , d'ôter le cheval & l'anneau d'or aux Chevaliers qui ne s'étoient pas bien acquittés de leur emploi , & de reléguer dans les tribus subalternes ceux du peuple dont les mœurs étoient déréglées. L'Histoire est remplie de mille exemples différents de cette autorité des Censeurs , qui par le secours d'une crainte salutaire retenoient les différents Ordres de l'Etat dans les bornes de leur devoir. Nous n'entre-rons point plus avant dans les différentes fonctions de cette grande magistrature , qui étoit regardée parmi les Romains comme le comble des honneurs où pouvoit parvenir un citoyen. Je me renferme uniquement dans la question

proposée ; & il m'a paru , par tout ce que rapportent les Historiens de cette nation , que les Censeurs avoient succédé aux Consuls dans la nomination des Sénateurs , comme les Consuls avoient succédé aux Rois dans le même droit ; mais de savoir si ces Princes & ces différents Magistrats faisoient cette nomination sans le concours du peuple , ou si c'étoit le peuple même qui éliroit les Sénateurs , comme il faisoit tous les autres Magistrats , c'est dont on pourra mieux juger par ce que nous allons dire dans la suite , pour tâcher de concilier deux opinions qui paroissent si opposées.

Paul Manuce prétend que les Rois , les Consuls & les Censeurs avoient à la vérité le droit de proposer à l'assemblée du peuple ceux qu'ils trouvoient dignes de remplir les places vacantes dans le Sénat ; mais que le choix entre ces candidats appartenoit au peuple , dont cependant les suffrages devoient être renfermés parmi ceux que ces Magistrats leur avoient proposés ; conjecture d'autant plus foible , qu'elle n'est soutenue d'aucune preuve , si on ne prend pour preuve l'usage où étoit la République de n'admettre aucun Magistrat que par la voie de l'élection. Ce n'est pas qu'on peut dire que le peuple étoit censé en quelque manière ouvrir les portes du Sénat à ceux qui par ses suffrages étoient élevés aux magistratures curules , parce que ces grandes dignités non-seulement donnoient entrée au Sénat pendant leur année d'exercice , mais ils conservoient encore ce droit quand même ils n'étoient plus en charge ; & les Censeurs , quand ils remplissoient les places vacantes dans le Sénat , ne pouvoient se dispenser alors de les inscrire les premiers & chacun à leur rang dans le rôle & la matricule des Sénateurs. Et c'est peut-être de cette espèce particulière du droit du peuple qu'on doit

entendre ce que Canuleius & Cicéron ont rapporté en termes trop généraux du pouvoir du peuple dans la nomination des Sénateurs.

C'est ainsi qu'en usa le Dictateur M. Fabius Buteo, pendant la seconde guerre Punique, & dans une conjoncture extraordinaire, où il fut obligé de faire la fonction de Censeur. Après avoir appelé les anciens Sénateurs chacun par leur nom, il nomma pour remplacer les morts, premièrement ceux, comme dit Tite-Live, qui depuis la censure de L. Emilius & de C. Flaminius avoient exercé quelque charge curule, & qui n'avoient point encore été inférés dans le rôle des Sénateurs, quoique par leurs charges ils eussent entrée dans le Sénat : *recitato vetere Senatu, inde primum in mortuorum locum legit qui post L. Æmilium & C. Flaminium Censores, curulem Magistratum cepissent, necdum in Senatum lecti essent, &c...*

Mais c'est de cet exemple même, dit l'Auteur du Mémoire, & de la censure d'un Dictateur qu'on doit inférer qu'il n'y avoit point à Rome de voie commune & régulière pour remplir les pertes que faisoit le corps du Sénat, puisqu'on a eu recours à cette puissance extraordinaire du Sénat.

On peut répondre que c'est au contraire parce que cet exemple est extraordinaire & singulier qu'on n'en peut rien conclure contre la possession où étoient les Censeurs de nommer seuls les Sénateurs. Pourroit-on dire avec le moindre fondement que ce n'étoit point un usage commun & régulier dans la république, de ne tirer jamais les Tribuns du peuple que du corps des Plébéiens, parce qu'une seule fois, & sous le consulat de L. Valerius & de M. Horatius, on vit dans le tribunat Sp. Tarpeius & A. Haterius, tous deux Patriciens, anciens Sénateurs & même Consulaires, que le Sénat avoit eu

l'adresse de faire élire pour traverser les mauvais desseins des autres Tribuns : *duos etiam Patricios* (a), dit Tite-Live, *Consularesque Sp. Tarpeium & Aulam Huterium cooptavere.*

Certainement il n'y a point d'Etat si attaché à la forme de son gouvernement qui, dans de certaines conjonctures, ne soit obligé de souffrir divers changements. Telle étoit alors la situation de la République Romaine : quatre grandes batailles perduës contre les Carthaginois en avoient épuisé le plus pur sang. On regrettoit particulièrement, dit Tite-Live, 80 citoyens, dont partie avoit rempli des Magistratures, à la sortie desquelles, & dans le premier cens qui se seroit fait, ils devoient être inscrits au nombre des Sénateurs. Les soldats manquoient dans l'Etat ; on avoit été réduit à enrôler des esclaves : & Annibal étoit aux portes de Rome. Le peu de Sénateurs qui restoit, accablés du poids des affaires, demanderent des collègues, & qu'on remplaçât les Sénateurs qu'on avoit perdus dans cette cruelle guerre. Apparemment que les deux derniers Censeurs, L. Æmilius & C. Flaminius, ou avoient péri dans ces sanglantes batailles, ou étoient hors de charge. Il ne restoit de ressource pour suppléer au défaut des Censeurs que dans la personne de M. Junius Pera, alors Dictateur, & dont il semble que la dignité renfermât éminemment les autres emplois de la République. Mais comme ce grand Magistrat étoit éloigné de Rome, & qu'il commandoit l'armée qui étoit opposée à Annibal, on ordonna à L. Terentius, Varro, premier Consul, de se rendre à Rome, & de nommer un second Dictateur, qui pût faire en cette occasion la fonction des Censeurs ; & on convint, pour conserver autant qu'on pour-

(a) Tite-Liv. dec. 1. l. 3. c. 55.

roit l'ancienne forme du gouvernement , que ce Consul ne nommeroit que celui de tous les Censeurs vétérans qui se trouveroit alors le plus ancien ; en sorte que lorsque Varron nomma pour Dictateur M. Fabius Buteo , ce fut moins un Dictateur qu'il donna à la République , que le premier & le plus ancien des Censeurs. Et pour faire connoître à ce nouveau Magistrat qu'il n'avoit de Dictateur que le nom , on lui interdit expressément la nomination d'un Général de la cavalerie , droit inséparable de la dictature , dont cet Officier étoit comme le Lieutenant.

Tite-Live rapporte que ce Dictateur , après sa nomination , étant monté à la tribune aux harangues , déclara hautement à l'assemblée qu'il ne pouvoit approuver , ni qu'il y eût en même-temps deux Dictateurs , ce qu'on n'avoit jamais vu dans la République , ni qu'on l'eût fait Dictateur sans lui laisser la liberté de nommer le Général de la cavalerie ; qu'il n'étoit pas moins extraordinaire qu'on n'eût nommé qu'un seul citoyen pour faire la fonction des deux Censeurs , ni que cette dignité , contre l'usage , fût conférée deux fois à la même personne. Que cependant , malgré ces irrégularités (a) , il tâcheroit d'apporter dans l'administration de sa charge un juste tempérament , autant que le pourroient permettre le malheur des temps , la fortune présente & la nécessité des affaires.

Ce Dictateur nomma ensuite 177 citoyens pour Sénateurs , en commençant , comme nous le venons de dire , par ceux qui avoient rempli des dignités curules ; & il fit un choix , dit Tite-Live , qui fut également approuvé de tous les ordres de la République : *centum septuaginta septem cum ingenti approbatione omnium in Sena-*

(a) Dec. 3. liv. 3. c. 7.

tum lectis ; preuve que ce choix étoit son pur ouvrage. Car si la nomination des Sénateurs avoit dépendu des suffrages de la multitude , c'auroit été bien en vain qu'on auroit donné des louanges au Dictateur sur un choix qu'il n'auroit point fait. Et pour preuve que le blâme tomboit comme la louange sur ce choix des Censeurs , on sait qu'Appius Claudius & C. Plautius , son collègue dans la censure , ayant rempli les places vacantes dans le Sénat de fils d'affranchis , C. Junius Bubulcus & Q. Emilius Barbula , Consuls de l'année suivante , indignés de ce que ces Censeurs avoient déshonoré par leur choix une compagnie si respectable , cassèrent cette élection des Censeurs ; & , sans avoir égard à la dernière nomination , ils firent rappeler tout de nouveau les Sénateurs selon l'ancien rôle , & dans le même ordre qu'ils se trouvoient inscrits avant la censure d'Appius & de Plautius. Ni Fabius Buteo ne méritoit les louanges qu'on lui donna , ni Appius Claudius & Plautius la honte où ils se virent exposés , si la nomination de nouveaux Sénateurs avoit dépendu des suffrages de la multitude.

On vient donc de voir que l'exemple singulier de M. Fabius Buteo , nommé pour remplir les places vacantes dans le Sénat , ne tire point à conséquence contre le droit où étoient les Censeurs de faire cette nomination. Et si on excepte ce seul fait & tout ce qui se passa dans les temps tumultueux des Gracques , & pendant les guerres civiles , on ne trouvera point que depuis la fondation de Rome d'autres que les Rois ou les Consuls & les Censeurs qui leur avoient succédé dans cette partie du gouvernement , aient jamais nommé ceux des citoyens de la République qui devoient remplir les places vacantes dans le Sénat.

J'ai excepté de ma proposition générale le

tribunat des Gracques , dont Caius le cadet fit , dit-on , entrer un grand nombre de Chevaliers dans le Sénat ; d'autres attribuent cette nomination extraordinaire à Livius Drusus , autre Tribun. Il y en a même qui prétendent qu'il n'étoit alors question que de Magistrats particuliers qui devoient rendre la justice au peuple. Je n'enterai point dans cette question qui mériteroit une dissertation particuliere.

Je me contenterai d'observer que Sylla & Marius , chefs de la premiere guerre civile , remplirent le Sénat de leurs créatures ; que Jules César porta encore plus loin son usurpation , & qu'il y fit entrer non-seulement les enfants des affranchis , mais encore des barbares , & même des charlatans & des devins. Que les Triumvirs ensuite , après avoir épuisé ce corps si respectable par leurs cruelles proscriptions , le remplirent à leur tour de leurs satellites ; en sorte qu'après qu'Auguste se fut défait de ses deux collegues dans le triumvirat , le Sénat se trouvoit alors rempli de plus de mille Sénateurs la plupart indignes de cette grande place , & que l'argent & le crime lui avoient fait recevoir. Ce Prince se voyant maître absolu de l'Empire , résolut de purger cette illustre compagnie de tant d'indignes sujets : *Senatorum numerum* , dit Suétone , *deformi & inconditâ turbâ , erant enim suprâ mille , & quidam indignissimi , & post necem Caesaris per gratiam & præmium allekti , quos Orcinos ; d'autres disent Abortivos , vulgus vocabat , ad modum pristinum & splendorem redegit.* Auguste après avoir chassé du Sénat ces hommes indignes , permit à ceux des Sénateurs qui restoit d'en nommer chacun un autre. Mais comme il ne fut pas content de cette élection , où l'amitié , les liaisons du sang & peut-être l'intérêt , eurent plus de part que le mérite , il fit un second choix , dans lequel il ne consulta

qu'Agrippa (a) : *duabus lectionibus, prima ipsorum arbitrata, quo virum legit, secunda suo, & Agrippa* ; preuve que ce Prince avoit rappelé à lui l'autorité qu'exerçoient auparavant les Censeurs, les Consuls & les Rois de Rome.

Ses successeurs à l'Empire regarderent l'autorité des Censeurs comme faisant partie de la dignité impériale, & Decius nommant Valerien pour Censeur, en lui expliquant tous les privilèges & les droits d'un emploi si éminent ; Valerien en habile courtisan lui répondit que ces droits n'appartenoient qu'à l'Empereur. (b) *Hac sunt propter quæ augustum nomen tenetis : apud vos censura desedit.*

Passons à la seconde question qu'on nous a faite. On demande pourquoi le Sénat n'étant composé que de Patriciens alors, c'est-à-dire au moins, à ce que prétend l'Auteur du mémoire, dans les quatre ou cinq premiers siècles de la République, il se trouvoit des Patriciens Sénateurs, & d'autres Patriciens simples particuliers, & qui ne participoient point à cette dignité. On veut savoir si cette distinction venoit par succession & de primogéniture, ou si le choix des Sénateurs dépendoit absolument des Consuls, & depuis des Censeurs.

Pour répondre à cette question il faut se souvenir de ce que nous avons rapporté après Tite-Live de l'institution des premiers Sénateurs. Romulus, selon cet Historien, n'en créa que cent, soit que ce nombre, dit-il, lui parût suffisant, soit qu'il n'en eût trouvé que cent qui eussent les qualités requises pour entrer dans le Sénat : *sive quia is numerus satis erat, sive quia soli centum erat qui creari Patres possent.* Tite-Live ajoute

(a) *Suet. c. 35.*

(b) *Tit. Bellius Pollio.*

qu'on appella ces cent Sénateurs *Peres*, comme un titre respectable, & leurs enfants & leurs descendants *Patriciens*, *Patricique progenies eorum appellati*, origine de la premiere & de la plus pure noblesse parmi les Romains. Quelques Auteurs prétendent que ces premiers Patriciens portoient sur leurs souliers des croissants; d'autres disent la lettre C, pour marquer qu'ils descendoient des cent premiers Sénateurs; ces enfants & ces descendants des cent premiers Sénateurs se multiplièrent bientôt, & produisirent différentes branches de Patriciens. C'est de ce corps seul qu'on tira d'abord les Sénateurs, les Prêtres, & tous ceux qui avoient la principale intendance dans les affaires de la religion. Mais ces emplois, & sur-tout la dignité de Sénateur, ne venoit point à titre de succession; il falloit à la vérité être Patricien pour être Sénateur. Mais comme le nombre des Patriciens excéda bientôt celui qui étoit fixé pour composer le Sénat, tous les Patriciens ne pouvoient pas être Sénateurs, comme nous voyons que tous les Nobles Vénitiens ne sont pas Sénateurs, quoique pour être élu Sénateur il faille être reconnu pour Noble Vénitien. Ainsi il ne suffisoit pas à Rome d'être un Patricien pour avoir entrée dans le Sénat. La naissance donnoit la premiere de ces qualités, mais il n'y avoit que le mérite qui procurât la seconde. Il falloit pour être reçu dans cette auguste compagnie avoir donné des preuves éclatantes de sa valeur à la guerre, & dans des temps de paix de sa capacité dans la conduite des affaires: le choix que faisoient les Rois des Sénateurs prouve que cette dignité ne dépendoit point d'une succession linéale & agnatique; bientôt même, & sous les Rois de Rome, on ne s'attacha plus si scrupuleusement au sang de ces premieres familles patriciennes; & s'il se trouvoit à Rome quelque étranger, ou quelques

Plébéïens distingués par leur mérite , on faisoit l'étranger d'abord citoyen : & pour donner ensuite aux uns & aux autres entrée dans le Sénat , on les déclaroit Patriciens. C'est ainsi qu'Ancus Martius, quatrième Roi de Rome, prévenu en faveur du mérite & de la valeur d'un Toscan appelé Lacumon , le combla d'honneurs : on l'a vu d'abord Général de la cavalerie , ensuite Patricien & depuis Sénateur. C'étoit pour ne pas violer ouvertement l'usage où l'on étoit de n'admettre dans le Sénat que les descendants des cent premiers Sénateurs , qu'on donnoit à des étrangers ou à des Plébéïens le nom de Patriciens ; le même Lacumon , sous le nom de Tarquin l'ancien , étant depuis parvenu à la couronne par la faveur du peuple , pour se conserver son affection , tira tout à la fois de cet Ordre cent Sénateurs dont il augmenta le corps du Sénat , & à l'exemple d'Ancus Martius il se contenta , pour adoucir ce qu'une pareille nouveauté pouvoit avoir d'odieux aux yeux des Patriciens , d'en donner le nom à ces Plébéïens , comme des lettres de Noblesse.

Patricios fecit , dit Tite-Live , & *in Senatorum numerum cooptavit*. Ce Prince pouvoit bien , si on veut , associer ces Plébéïens aux privilèges des Patriciens , & les faire entrer dans le Sénat ; mais il me semble qu'il ne pouvoit jamais faire Patriciens , c'est-à-dire , déclarer descendants des cent premiers Sénateurs , ceux qui n'en étoient point issus , & qui n'avoient qu'une origine basse & obscure : & quelque étendue qu'on donne à l'autorité des Souverains , on persuadera difficilement qu'ils puissent tout-à-coup arrêter un sang roturier dans les veines d'un Plébéïen , & y en substituer un plus noble & tout nouveau. Aussi comme ces Plébéïens n'étoient Patriciens que de nom , & par une espèce de fiction de loi , on les appelloit *Peres*

ajoutés, ou Patriciens de moindre condition, *Patres conscripti minorum gentium*. Au lieu que les familles qui descendoient des cent premiers Sénateurs, les véritables Patriciens, prenoient la qualité de *majorum gentium*, c'est-à-dire, de grande & d'illustre maison. Ce qui revient à ce que nous appellons en France la haute Noblesse, *optimates*, quoiqu'il ne soit pas aisé de définir aujourd'hui si ce titre, dont tant de gens se parent, consiste dans une Noblesse si ancienne que l'origine en soit inconnue, ou dans des dignités actuelles qui supposent, mais qui ne prouvent pas toujours une véritable Noblesse.

Ces distinctions cessèrent parmi les Romains peu après l'expulsion des Rois. Denis d'Halicarnasse prétend que les Plébéiens se prévalant de l'exil de Coriolan, & vers l'an 260 de Rome, s'introduisirent dans le Sénat, & partagèrent avec les Patriciens les dignités qui auparavant étoient attachées au premier ordre de la République ; d'autres Auteurs reculent l'entrée des Plébéiens dans le Sénat au temps de la création des Décemvirs, c'est-à-dire, vers l'an 310 de Rome, & cinquante-six ans seulement après l'établissement de la République ; depuis ce temps-là on ne tira plus son rang & sa noblesse que du droit des images, c'est-à-dire, des charges curules qui avoient entré dans chaque famille ; & un citoyen, quoique Plébéien d'origine, ne laissoit pas de passer pour très-noble si ses ancêtres avoient été revêtus des principales charges de l'Etat.

Rome qui d'abord n'avoit connu que deux sortes de citoyens, se trouva alors divisée en trois ordres différents, qu'Aufone a compris dans ce vers :

Martia Roma triplex, Equitatu, Plebe, Senatu.

Les Chevaliers originairement faisoient par-

tie du peuple ; mais c'en étoit la partie la plus considérable. Comme les Sénateurs, ils étoient tirés du corps des Patriciens, & par leur dignité se trouvoient les premiers de cet Ordre. Mais après que toutes les dignités de la République furent devenues communes entre tous les citoyens, le bien seul en fit insensiblement toute la différence ; on déterminâ quel bien devoit avoir un citoyen pour être compris dans le rôle des Chevaliers, ou étant Chevalier pour pouvoir être élu Sénateur : *Senatorum gradum*, dit Sénèque, *census ascendere fecit*. Les Patriciens furent compris dans ce règlement comme les autres citoyens, & quelque mérite qu'ils eussent d'ailleurs, c'étoient les biens de la fortune qui décidoient de leur rang. Les jeunes Patriciens qui se trouvoient riches étoient d'abord compris dans l'ordre des Chevaliers, d'où les Censeurs tiroient ensuite les plus dignes pour les élever à la dignité de Sénateurs ; & les pauvres Patriciens qui n'avoient pas assez de bien pour être compris dans l'ordre des Chevaliers, ou pour être admis dans le Sénat, demeuroient confondus parmi le petit peuple, pendant qu'ils voyoient de riches Plébéiens avec l'anneau d'or en qualité de Chevaliers, ou revêtus du laticlave, remplir les places vacantes dans le Sénat. *Senator non es*, dit Onuphrius Panvinus, *ergo Eques, aut de populo ; neque Senator, neque Eques, quamvis Patricius, ergo de populo, ordo enim praterea nullus superest.*

T A B L E

A L P H A B É T I Q U E

*Des Matieres contenues en ce second
Volume.*

A

A N N I B A L. Son caractère, l. 8, p. 21. Ses victoires sur les Romains, p. 23 & suiv. Sur le point de perdre Rome entièrement, il se laisse vaincre aux délices de Capoue, & donne aux Romains le temps de respirer, p. 24. Il est contraint de retourner en Afrique pour défendre sa patrie; il y est entièrement défait par Scipion, p. 27.

Antoine prend soin des funérailles de Jules César, & jure hautement de venger sa mort, l. 14, p. 306 & suiv. Moyens qu'il emploie pour s'élever à la souveraine puissance, *ibid.* Entrevue de ce Consul avec le jeune César, *ibid.* & suiv. Il s'oppose à ses desseins & se brouille avec lui, p. 320 & suiv. Il se fait accorder par le peuple le gouvernement de la Gaule Cisalpine, que le Sénat lui avoit refusé, p. 327 & suiv. Il arme pour chasser Decimus-Brutus de ce gouvernement, p. 335 & suiv. Il s'empare de la plupart des villes de cette province, & assiége Decimus-Brutus dans Modene. Il est ensuite contraint d'en lever le siège & de s'enfuir, p. 337 & suiv. Il est poursuivi par Decimus-Brutus, p. 339 & suiv. Il gagne les Officiers & les soldats de Lepidus, qui le reconnoissent pour leur Général, p. 343 & suiv. Il poursuit Decimus-Brutus, & lui fait couper la tête, 349. Il se réconcilie avec César, & partage avec lui l'Empire, *ibid.* & suiv. Cruelles proscriptions, p. 352 & suiv. Après avoir travaillé utilement pour la gloire de César, il se brouille

irréconciliablement avec lui , & vaincu dans la bataille d'Actium , il est enfin réduit à se donner la mort , p. 357.

B

Bebius défend à Jugurtha de répondre , l. 9 , p. 92.

C

Carthaginois. Ils secourent les Tarquins contre les Romains , l. 8 , p. 12. Parallele de ces peuples avec les Romains , p. 15. Première guerre contre les Romains , p. 16 & suiv. Ils sont contraints de subir des conditions de paix très-onéreuses , p. 22 & suiv. Ils réparent leurs pertes & recommencent la guerre avec beaucoup de succès , p. 23. Ils sont entièrement défaits par Scipion , p. 27.

Carilina (Lucius Sergius) fait mourir son frere pour s'emparer de son bien , & dans la suite il engage Sylla à mettre ce frere au nombre des pros crits , afin de couvrir par-là l'énormité de son crime , l. 11 , p. 190. Caractere de ce Romain , l. 12 , p. 221. Sa conspiration , p. 223 & suiv. Noms & caracteres des conjurés , p. 225 & suiv. Sa conspiration est découverte , & on lui refuse le consulat , p. 229 & suiv. Il ranime le courage des conjurés , p. 246 & suiv. Il assemble des troupes & se met à leur tête , p. 252. Ses partisans tâchent de gagner les envoyés des Allobroges , *ibid.* & suiv. Voyant qu'on avoit fait mourir les chefs de sa conspiration , il tente le hazard d'une bataille , il la perd & y est tué , p. 256 & suiv.

César , (Caius Julius) son caractere , l. 13. p. 264 & suiv. Il est élevé à la dignité de grand Pontife , p. 268. Il emploie les richesses qu'il avoit acquises dans son gouvernement d'Espagne à se faire des créatures dans Rome , *ibid.* & suiv. Il s'unit avec Pompée & Crassus , & est élevé au consulat , p. 269 & suiv. Il fait recevoir la loi pour le partage des terres , p. 236 & suiv. On lui décerne le gouvernement des Gaules & de l'Illyrie , p. 271. Ses conquêtes dans les Gaules , p. 281 & suiv. Il gagne l'affection de ses soldats & se fait jusques dans Rome des créatures à force d'argent , p. 284 & suiv. Il refuse de quitter le commandement des armées , & repasse en Italie à la tête de

de ses troupes , p. 287 & suiv. Il gagne la bataille de Pharsale , & se rend maître de l'Empire , 297. Sa clémence & une trop grande sécurité lui font perdre l'Empire & la vie , *ibid.* & suiv. Son testament , l. 14 , p. 308.

César Octavius adopté par Jules - César , revient en Italie dans le dessein de venger la mort de son pere , l. 14 , p. 316 & suiv. Il rentre dans Rome & y fait confirmer son adoption , p. 317 & suiv. Son entrevue avec Antoine , p. 318 & suiv. Il gagne le peuple par ses libéralités , p. 325 & suiv. Diverses brouilleries & réconciliations avec Antoine , p. 326 & suiv. Il rompt enfin ouvertement avec lui ; il leve des troupes , & fait autoriser sa prise d'armes par le Sénat , p. 334 & suiv. Il force Antoine de lever le siège de Modene , p. 339 & suiv. Il le ménage dans les suites , p. 345 & suiv. Ayant été créé Consul par la crainte qu'on avoit à Rome de ses armes & par les brigues de Cicéron , il poursuit la vengeance de la mort de son pere , & fait condamner par défaut tous les conjurés à perdre la vie , p. 347 & suiv. Il se réconcilie avec Antoine , p. 349 & suiv. Entrevue de ces deux Généraux , & le partage qu'ils font de l'Empire avec Lepidus. Cruelles proscriptions , p. 352 & suiv. Il se sert des forces de Lepidus & d'Antoine pour faire périr les conjurés & leurs partisans , p. 353 & suiv. Il se défait ensuite de Lepidus , gagne sur Antoine la fameuse bataille d'Actium , & reste enfin lui seul maître de tout l'Empire Romain , p. 356 & suiv.

Clodius , accusé d'entretenir un commerce criminel avec la femme de César , est renvoyé absous , l. 13 , p. 274 & suiv. Il devient Tribun du peuple , & se venge de Cicéron qu'il fait exiler , p. 280 & suiv.

Cicéron se détache pour la loi Manilia , l. 12 , p. 219. Il découvre la conspiration de Catilina , & se fait nommer Consul , à l'exclusion de cc Romain , p. 228 & suiv. Il découvre les desseins ambitieux de Rullus , & par son habileté & son éloquence il fait rejeter la loi de ce Tribun au sujet des terres de conquêtes , p. 232 & suiv. Il s'instruit plus à fond de la conspiration de Catilina , p. 245 & suiv. Il accuse Catilina en plein Sénat , p. 250. Il fait condamner à la mort les chefs de la conspiration , & dissipe entièrement cette faction , p. 256 & suiv. Son exil , l. 13 ,

p. 279. Son rappel , p. 280. Il assiste le jeune César , de son crédit dans le Sénat , l. 14 , p. 335. Il lui fait obtenir le consulat , p. 348. Il est sacrifié par César même à la haine d'Antoine , p. 353.

Cinna Cornelius veut abolir les loix de Sylla , l. 10 , p. 145 & suiv. Il est contraint de céder au parti contraire & de sortir de Rome , p. 146. Il est déclaré déchu du titre de citoyen & de la dignité de Consul , p. 147. Il se met à la tête d'un puissant parti , *ibid.* & suiv. Il reçoit Marius dans son armée & assiège Rome , p. 153 & suiv. Il rentre dans Rome , où son armée fait d'horribles massacres , p. 159 & suiv. Il est tué dans une sédition l. 11 , p. 175.

Crassus Marcus Licinius leve un grand nombre de troupes pour Sylla , & partage avec lui les périls & la gloire de la guerre , l. 11 , p. 191. Il s'enrichit des confiscations dont Sylla dispose en sa faveur , p. 193. Il défait Spartacus , p. 211 & suiv. Il obtient le consulat & le triomphe , p. 212 & suiv. Ses libéralités & ses richesses , p. 214 & suiv. Il s'unit étroitement avec Jules-César , l. 13 , p. 217 & suiv. Il est tué dans la guerre contre les Parthes , p. 285.

D

Drusus , Tribun du peuple , est assassiné dans son tribunal pour avoir voulu faire donner le droit de bourgeoisie aux peuples du Latium , & renouveler les loix des Gracques , l. 10 , p. 126 & suiv.

F

Fimbria , Lieutenant de Valerius Flaccus , tue ce Général , & se fait prêter serment par toute l'Armée , l. 11 , p. 167. Ses avantages sur Mithridate , p. 168. Se voyant abandonné de ses soldats , il se passe son épée au travers du corps , p. 173 & suiv.

Furius , s'étant opposé pendant son tribunat au rappel de Metellus , est mis en pièces par le peuple , l. 10 , p. 207 & suiv.

G

Glaucia se ligue avec Marius & Saturninus pour perdre Metellus , l. 10 , p. 117 & suiv. Il est as-

sommé par le peuple à coups de bâton & de pierres ,
p. 121.

Gaulois. Nouvelle défaite , l. 8 , p. 4 & suiv.

Gracchus (*Tiberius*) Ses alliances & son caractère ,
l. 8 , p. 30 & suiv. Il entreprend de faire revivre
le loi *Licinia* , p. 32 & suiv. Oppositions qu'il y
trouve , p. 34 & suiv. Il fait déposer dans l'assem-
blée du peuple un Tribun qui s'étoit opposé à ses
desseins , p. 37 & suiv. Il vient à bout de faire réta-
blir la loi , & il est mis à la tête de trois Com-
missaires nommés pour en presser l'exécution , p.
41. Il devient odieux aux Grands , p. 42 & suiv.
Sa mort , p. 47 & suiv.

Gracchus (*Caius*) Frere de *Tiberius* : dessein de
sa retraite , l. 9 , p. 50 & suiv. Il obtient la
charge de Questeur de l'armée. Il se fait estimer
dans cet emploi , p. 51 & suiv. Il obtient du
peuple la charge de Tribun , malgré l'opposition
des Grands , p. 54. Parallele de ce Tribun avec
Tiberius son frere , p. 55 & suiv. Il propose dif-
férentes loix & fait divers changements qui le ren-
dent absolu dans Rome & dans toute l'Italie , p.
56 & suiv. Il est continué dans le tribunat sans
l'avoir brigué , p. 60. Le Sénat trouve le secret
de faire diminuer son crédit , p. 61 & suiv. Il
est soupçonné d'avoir contribué à la mort de *Sci-
pion Emilien* , son beau-frere , p. 68. Ses colle-
gues , jaloux de son autorité , lui font manquer
un troisieme tribunat , p. 69 & suiv. Il est con-
traint d'armer pour sa défense , p. 71 & suiv. Sa
tête est mise à prix , p. 74. Sa mort , p. 76.
Les loix des Grecques sont abolies , p. 77 &
suiv.

I

Jugurtha : qui il étoit , l. 9 , p. 79 & suiv. Ses
premières campagnes , p. 80 & suiv. Son ambi-
tion , *ibid.* Il fait poignarder *Hiempsal* dans son
lit , p. 82. Il gagne une bataille contre *Adherbal*
& le chasse de ses Etats , p. 83. Il gagne à force
d'argent les principaux de Rome , *ibid.* & suiv.
Il poursuit *Adherbal* , l'attaque dans *Cirthe* , prend
la place & fait mourir ce Prince dans les plus
cruels tourments , p. 86 & suiv. Il trouve dans
son argent de nouvelles ressources pour appuyer
auprès des Grands de Rome ses usurpations , *ibid.*
& suiv. Il est cité à Rome , il y vient ; & con-
vaincu d'avoir encore fait assassiner un autre petit-

filz de Massinissa , on lui ordonna de sortir incessamment de la ville , p. 93 ; il amuse les Généraux Romains ; il les attire insensiblement au combat il les défait , & fait passer sous le joug ceux qui étoient restés de la bataille , p. 95 & suiv. Il perd deux batailles contre Metellus , & se voit dépouiller de ses principales forces , p. 98 ; il se fait un protecteur & un allié d'un Roi voisin , appelé Bocchus , p. 108 ; il perd deux batailles décisives contre Marius , p. 109 ; il est livré par Bocchus aux Romains , p. 110 ; il est traîné à la suite du char de triomphe de Marius , puis jetté en prison , où il meurt de faim , *ibid.*

L

Lepidus (M. Emilius) entreprend de se rendre maître du Gouvernement , l. 11 , p. 198 & suiv. Il est créé premier Consul , & se déclare pour le parti du peuple , p. 199 & suiv. Il leve dans la Gaule Cisalpine une puissante armée , avec laquelle il vient camper aux portes de Rome ; où il est défait par Catulus , p. 201 ; il se retire dans l'isle de Sardaigne & y meurt , *ibid.*

M

J. Manlius. Action hardie de ce jeune homme pour délivrer son pere accusé de le traiter avec trop de dureté , p. l. 8 , p. 4. Il tue un Gaulois d'une grandeur énorme , & est surnommé Torquatus , p. 5 & suiv.

Marius (Caius.) Sa naissance & son caractère , l. 9 , p. 96. Son tribunat , *ibid.* Il est envoyé en Numidie en qualité de Lieutenant de Metellus , p. 98. Sa haine contre ce Général , son bienfaiteur , p. 100. Il brigue le consulat & l'obtient , p. 101. & suiv. Il prend le commandement des armées contre Jugurtha , *ibid.* & suiv. Il défait ce Prince en deux batailles décisives , p. 109 ; il l'amène captif à Rome , p. 110 ; on le continue dans le consulat ; son triomphe , *ibid.*

Marius (Caius) Ses victoires contre les Cimbres & les Teutons , l. 10 , p. 113 & suiv. Jaloux de la réputation & du crédit de Metellus , il vient à bout de le faire exiler , p. 117 & suiv. Il sort de Rome après le rappel de Metellus , & va trouver Mithridate , p. 123. A son retour il trouve à Rome peu d'amis & encore moins de considération , p.

124 & suiv. Sa jalousie conte Sylla , p. 125 & suiv. Il veut faire ôter à ce Consul le commandement des armées contre Mithridate , p. 135 & suiv. Tumulte arrivé à cette occasion & massacre de plusieurs citoyens , p. 136 & suiv. Il est contraint de s'enfuir & de sortir de Rome , p. 138 ; il est déclaré ennemi du peuple Romain , & sa tête est mise à prix , p. 140. Dangers qu'il effuie dans sa fuite , p. 150 & suiv. Il envoie offrir ses services à Cinna , & plusieurs soldats Romains qui avoient servi sous lui embrassent le même parti , p. 153 & suiv. Il rentre dans Rome , où il exerce de cruelles vengeances , p. 159 & suiv. Sa mort , p. 162.

Marius , fils de Caius-Marius , est enveloppé dans la disgrâce de son pere , l. 10 , p. 141. Sa fuite des prisons de Mandrestal , p. 152 & suiv. Après la mort de son pere il s'unit étroitement avec Cinna , & exerce dans Rome de nouvelles cruautés , l. 11 , p. 165. Il renouvelle son alliance avec les Samnites , qui se déclarent en sa faveur , p. 180 ; il est fait Consul , *ibid.* ; il perd la bataille contre Sylla , & s'enferme dans Preneste , p. 181. Après la prise de cette place , n'ayant pu s'échapper par des conduits souterrains , il se donne la mort , p. 188.

Merula , (Lucius) Prêtre de Jupiter , est fait Consul en la place de Cinna , l. 10 , p. 147 ; il se démet du consulat , p. 159.

Metellus , pousse Jugurtha jusqu'à l'extrémité de ses Etats , & le dépouille de ses principales forces , l. 9 , p. 98 ; il laisse avec regret le commandement de son armée à Marius , & revient à Rome recevoir les honneurs du triomphe , p. 107 & suiv.

Metellus est exilé de Rome par les brigues & les cabales de Marius , l. 10 , p. 117 & suiv. ; il fixe son séjour dans l'isle de Rhodes , p. 120. Son rappel , p. 125 & suiv.

Metellus (Cecilius.) Pourquoi surnommé le Pieux , l. 10 , *ibid.* N'ayant pu venir à bout de faire avec succès la guerre à Marius , & voyant les affaires de Rome désespérées , il se bannit de sa patrie & se retirent sur les côtes de la Ligurie , l. 11 , p. 158 & suiv. ; il amene à Sylla un corps considérable de troupes , p. 175 ; il taille en pieces l'armée de Carbon & de Norbanus , p. 183.

Mithridate , caractère de ce Prince & ses conquêtes , l. 10 , p. 133 & suiv. Après avoir perdu presque tous ses avantages , il fait la paix avec Sylla , l. 11.

p. 168 & suiv. ; il reprend les armes & traite avec Sertorius , p. 206 & suiv.

O

Opimius , pendant son consulat , se charge de faire casser toutes les loix des Gracques , l. 9 , p. 70 ; il reçoit du Sénat le pouvoir d'atmer contre Caius Gracchus , *ibid.* ; il met sa tête à prix , & ruine entièrement son parti , p. 75 & suiv. ; il paie la tête de Caius dix-sept livres & demie d'or , p. 76 & suiv. ; il bâtit un temple sous le titre de Concorde , *ibid.* & suiv. ; il se laisse corrompre par l'argent de Jugurtha , & vend à ce Prince sa foi & son honneur , p. 84 & suiv. ; il est cité devant l'assemblée du peuple & banni de Rome , p. 91 & suiv.

P

Perpenna , se retire en Espagne avec les débris des troupes de Lepidus & de Brutus , l. 11 , p. 203 ; il est abandonné de ses soldats , qui levent leurs enseignes & le contraignent de se joindre à Sertorius , *ibid.* ; il fait assassiner ce Général dans un festin , p. 207. Pompée lui fait couper la tête , p. 208.

Plébéïens. Ils partagent avec la Noblesse tous les honneurs & toutes les dignités de la République , l. 8 , p. 268.

Pompeïus , (Cneïus) connu sous le nom du grand Pompée , embrasse le parti de Sylla. Ses premiers exploits , l. 11 , p. 176 & suiv. ; il défait huit légions du parti de Marius , p. 182 ; il taille en pieces proche de Clusium vingt mille hommes du même parti , p. 184 ; il est envoyé en Espagne contre Sertorius , p. 202 & suiv. Après quelques mauvais succès il met fin à cette guerre , & fait couper la tête à Perpenna , p. 208 & suiv. En revenant d'Espagne il défait les restes du parti de Spartacus , p. 212 ; il obtient le consulat & le triomphe , p. 213 & suiv. ; il termine la guerre contre les Pirates , p. 215 & suiv. ; il passe en Asie pour prendre le commandement de la guerre contre Mithridate , l. 12 , p. 219 & suiv. Entrevue avec Lucullus qui commandoit les troupes Romaines , & les reproches que ces deux Généraux se font réciproquement , p. 220 & suiv. Il revient à Rome vainqueur de Mithridate & de Tigrane , l. 13 , p. 264 ; il s'unit étroitement avec César , & soutient avec chaleur ses prétentions , p. 269 & suiv. Il devient ennemi irréconci-

liable de César, & prend contre lui le commandement des armées , p. 285 & suiv. ; il perd la bataille de Pharsale , & périt en Egypte , p. 288 & suiv.

Préture, établissement de cette charge & ses fonctions , l. 7 , p. 255 & suiv.

R

Regulus (*Attilius*.) Son caractère , l. 8 , p. 16. Ses victoires sur les Carthaginois , p. 17 & suiv. Sa pauvreté , p. 18 ; il perd une bataille contre les Carthaginois & il est fait prisonnier , p. 20 ; il est envoyé à Rome sur sa parole pour y faire des propositions de paix ; il exhorte les Romains à la guerre , puis il retourne à Carthage , où il périt dans les plus cruels supplices , p. 21 & suiv.

Romains. Guerre contre les Samnites , l. 8 , p. 6. Première guerre contre les Carthaginois , p. 15 & suiv. Ils leur accordent la paix à des conditions très-onéreuses , p. 21. La guerre recommence , p. 22 ; ils perdent plusieurs batailles contre Annibal , *ibid.* ; ils reprennent courage , p. 23 ; ils défont les Carthaginois en plusieurs batailles & ruinent Carthage , p. 297 & suiv. Leurs conquêtes en Grece , en Asie , p. 300 & suiv. Guerre contre Jugurtha , l. 9 , p. 89 & suiv.

Rome. Annibal met cette ville à deux doigts de sa perte ; l. 9 , p. 292.

Rullus , (*Publius Servilius*) Tribun du peuple , couvre ses desseins ambitieux du projet d'une loi favorable au peuple touchant le partage des terres de conquêtes , l. 12 , p. 231 & suiv. Cicéron , par son habileté & son éloquence , vient à bout de faire rejeter la loi , p. 230 & suiv.

S

Saturninus , s'unit avec Marius & Glaucia pour perdre Metellus , l. 10 , p. 117 & suiv. Il fait poignarder Nonius , qui lui avoit été préféré dans l'élection des Tribuns , & se fait nommer en sa place , p. 119 ; il fait exiler Mesellus , *ibid.* & suiv. Ses cruautés le rendent odieux ; il est assommé à coups de pierres & de bâtons , p. 122 & suiv.

Scipion (*Publius*) sauve la vie à son pere dans la bataille du Thesin , l. 8 , p. 296 ; il ranime le courage des Romains abatus de leurs pertes , p. 297 ; il chasse les Carthaginois d'Espagne , p. 298 ; il passe en Afrique & taille en pieces l'armée d'Annibal , p. 299.

Scipion, fils de Paul Emile, ruine Carthage, l. 8, p. 280, ils'oppose a l'établissement des loix Agraires; on le trouve mort dans son lit, l. 9, p. 349 & suiv.

Sénat. De quelle maniere il vient à bout de diminuer le crédit de Caius Gracchus, l. 9, p. 7 & suiv. Il donne pouvoit au Consul Opimius d'armer contre Caius, p. 70 & suiv.

Sénat, le refus qu'il fait du droit de bourgeoisie aux peuples du Latium donne lieu à la guerre sociale, l. 10, p. 126 & suiv. Il se relâche ensuite de sa premiere fermeté, p. 132 & suiv.; il déclare Marius & ses partisans ennemis du peuple Romain, & met leurs têtes à prix, p. 141; il déclare Cinna déchu de titre de citoyen & de la dignité de Consul, p. 147; il est contraint de traiter avec Marius & Cinna, & de rendre à ce dernier la dignité de Consul, p. 157 & suiv.; il fait rappeler Cicéron de son exil, l. 13, p. 280; il défère à Pompée le consulat, sans lui donner de collègue, p. 286; il déclare César ennemi de la République, p. 292 & suiv.; il lui décerne ensuite des honneurs extraordinaires, p. 353. Après la mort de César il prend un milieu entre les conjurés & les amis du Dictateur, l. 14, p. 306 & suiv.; il autorise le jeune César à faire la guerre à Antoine, p. 334 & suiv.; il déclare Antoine ennemi de la République, & ordonne a Decimus Brutus de le poursuivre, p. 339; il révoque les Arrêts qu'il avoit rendus contre Antoine & ses partisans, p. 349.

Sénateurs. La plupart des Sénateurs & des Grands de Rome viennent à bout de se faire reconnoître pour légitimes possesseurs des terres de conquêtes, en s'engageant à une redevance qu'ils ne paient pas long-temps, l. 9, p. 76 & suiv. Une partie des Sénateurs & des Grands de Rome se laisse corrompre par l'argent de Jugurtha, p. 83 & suiv.

Sertorius, (Quintus) arme pour le parti de Cinna, l. 10, p. 148. Avis qu'il donne à ce Général du sujet des offres de Marius, p. 154; il se rend maître d'une partie de l'Espagne, l. 11, p. 196; les soldats de Perpenna forcent leur Général de se joindre à lui, p. 200. Son habileté dans la guerre lui fait remporter plusieurs avantages sur Pompée, *ibid.* & suiv. Sa réputation engage Mithridate à traiter avec lui, p. 206 & suiv. Il est assassiné dans un festin, p. 108.

Spartacus, Gladiateur, se met à la tête d'un grand nombre d'esclaves fugitifs, & remporte plusieurs victoires contre les Romains, l. 11, p. 209 & suiv. ; il est défait par Crassus & tué dans une bataille, où il vend chèrement sa vie, p. 210 & suiv.

Sylla (Lucius Cornelius.) Son caractère, l. 9, p. 107 ; il engage Bocchus à lui livrer Jugurtha, p. 2 & suiv.

Sylla, son habileté dans le métier de la guerre, l. 10, p. 29 & suiv. Il est fait Consul, & on lui décerne la commission de faire la guerre à Mithridate, p. 133 ; il refuse de rendre le commandement des armées à Marius, qui s'en étoit fait donner la commission, p. 136 & suiv. ; il entre dans Rome avec son armée & en chasse Marius & ses partisans, p. 139 & suiv. ; il abolit plusieurs loix, & en fait recevoir de nouvelles, p. 141 & suiv. ; il fait déclarer Marius & ses partisans ennemis du peuple Romain, p. 142. Ses plaintes au Sénat au sujet des cruautés de Marius, p. 161. Après avoir remporté plusieurs avantages sur Mithridate, il fait la paix avec ce Prince, l. 11, p. 168 ; marche contre Fimbria & lui débauche son armée, p. 173 ; il revient en Italie, où il est joint par plusieurs grands Généraux, p. 175. La ruse & l'argent le rendent maître de l'armée de Scipion, p. 177 ; il défait Norbanus, p. 179 ; il défait Marius & l'assiège dans Preneste, p. 181 ; il remporte sur les Samnites une grande victoire, & délivre Rome assiégée par ces peuples, p. 186 ; il s'empare de Preneste & en fait égorger les habitants, p. 188 ; il revient à Rome, où il exerce d'horribles cruautés, p. 189 ; il se fait nommer Dictateur perpétuel, & commande avec une autorité absolue, p. 192 ; il abdique le pouvoir souverain & se réduit au rang de simple citoyen, p. 196 & suiv.

T

Telesinus, à la tête d'un puissant secours des Samnites, embrasse le parti du jeune Marius, l. 11, p. 180. Il marche à Rome dans le dessein d'y mettre tout à feu & à sang & de n'épargner personne, p. 175. Il perd une grande bataille contre Sylla, où il est tué dans la mêlée, p. 188 & suiv.

V.

M. Valerius tue un Gaulois en combat singulier ;
 & en acquiert le surnom de *Corvus* , l. 8 , p. 5.

Valerius Flaccus , ayant été créé Consul , passe en
 Asie à la tête d'une armée contre Mithridate , sous
 prétexte que la guerre que Sylla faisoit à ce Prince
 étoit contre l'aveu du Sénat , l. 11 . p. 165 & suiv.
 Il est tué par Fimbria , son Lieutenant , p. 167.

Fin de la Table des Matieres.







